



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





S E R M O N S

D E

M. MASSILLON.

C A R Ê M E.

T O M E P R E M I E R.



SERMONS

DE

M. MASSILLON,

EVÊQUE

DE CLERMONT;

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE
FRANÇOISE.

CARÊME.

TOME PREMIER.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez } LA VEUVE ESTIENNE & FILS, à la Vertu.
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





A V I S

D E S L I B R A I R E S .

LE Public a paru recevoir avec empressement les deux premiers volumes que nous avons déjà donnés des Sermons du P. Massillon : la rapidité avec laquelle ils ont été enlevés ne nous permet pas d'en douter. En voici quatre autres auxquels nous espérons qu'il ne fera pas un accueil moins favorable. Ce ne seroit peut-être pas assez de dire que les Sermons qui composent ces quatre volumes , ne sont ni moins solides , ni moins éloquens que ceux de l'Avent : mais il ne nous appartient point de prévenir le jugement du Lecteur. Il paroît que l'on est content du papier & des caractères : l'on doit s'appercevoir que nous n'épargnons ni soins , ni dépense pour qu'un Ouvrage aussi

A V I S.

excellent que celui-ci paroisse avec tous les agrémens qui peuvent contribuer à le répandre.

Nous avons encore de quoi composer sept à huit volumes. Le tome des Mystères & celui des Panégyriques sont actuellement sous presse, & se débiteront incessamment : le reste de l'Ouvrage ne se fera pas non plus long-tems attendre.





S E R M O N S

CONTENUS DANS CE PREMIER
VOLUME.

P OUR le Mercredi des Cendres , <i>Sur</i> <i>le Jeûne</i> ,	Page 1
Pour le même Jour , <i>Motif de Conver-</i> <i>sion</i> ,	28
Pour le Jeudi après les Cendres , <i>Sur la</i> <i>vérité de la Religion</i> ,	69
Pour le Vendredi après le Cendres , <i>Du</i> <i>Pardon des Offenses</i> ,	110
Pour le I. Dimanche de Carême , <i>Sur la</i> <i>Parole de Dieu</i> ,	149
Pour le Lundi de la I. Semaine , <i>Sur la</i> <i>vérité d'un avenir</i> ,	189
Pour le Mardi de la I. Semaine , <i>Sur le</i> <i>respect dans les Temples</i> ,	224
Pour le Mercredi de la I. Semaine , <i>Sur</i> <i>la Rechute</i> ,	264
Pour le Jeudi de la I. Semaine , <i>Sur la</i> <i>Prière</i> ,	305
Pour le même Jour , sur le même sujet ,	341
Pour le Vendredi de la I. Semaine ; <i>Sur</i> <i>la Confession</i> ,	376

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier les Sermons manuscrits prêchés pendant le Carême par feu M. Maffillon, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire. Ce grand Orateur, toujours égal à lui-même, y annonce les vérités de la Religion avec ces traits touchans & persuasifs qui portant la lumière dans les esprits, gagnent en même-tems les cœurs. Sans rien ôter à la morale Chrétienne de sa sévérité, il fait en rendre la pratique aimable. Il y peint la vertu avec ses attraits, & tout ce qui peut en inspirer l'amour, sans en dissimuler les difficultés; le vice avec sa laideur, & tout ce qui peut en faire concevoir de la haine, sans en cacher les appas trompeurs. Aussi ces Discours soutiendront dans l'Impression la réputation de leur illustre Auteur: puissent ils exciter dans les cœurs de ceux qui les liront, les heureux sentimens de piété qu'éprouvoient ceux qui les entendoient! A Paris, ce vingt-deux Décembre mil sept cent quarante-quatre.

MILLET, *Docteur en Théologie, de la Faculté de Paris, & Censeur Royal.*

SERMON



S E R M O N

P O U R

LE M E R C R E D I

D E S C E N D R E S.

Sur le Jeûne.

Cùm jejunatis , nolite fieri sicut hypo-
critæ , tristes.

*Lorsque vous jeûnez , ne soyez pas tristes
comme les hypocrites. Matt. 6. 16.*



'E S T l'Evangile que l'Eglise
met à la tête de ces jours de
salut & de miséricorde , &
comme l'indiction d'un jeûne
solennel imposé à tout le
corps des Fidèles , pour appaiser la colére
du Seigneur , faire cesser les fleaux qui
nous affligent , expier nos iniquités , nous

2 LE MERCREDI DES CENDRES.

rappeller dans les voies de la justice dont nous nous sommes égarés , rétablir la discipline des mœurs , si défigurée parmi les Chrétiens ; rapprocher , autant qu'il est possible , le relâchement de ces derniers tems , du zèle & de la sainte austérité de nos peres ; inspirer par tous ces dehors lugubres , des sentimens de componction aux pécheurs , ranimer la foi & la piété des Justes , & nous préparer tous à la joye & à la grace de la résurrection.

Telles sont les vuës que l'Eglise se propose dans l'institution de la loi du jeûne. Telle est la fin du précepte. Telles les graces attachées , dans les desseins de Dieu même , à ce tems de renouvellement & de repentir.

Que pouvons-nous donc annoncer de plus heureux que l'ouverture de cette sainte carrière ? à des pécheurs qui vont y trouver des moyens de pénitence ; à des ames foibles qui verront les occasions de péché s'éloigner , & naître de toutes parts des facilités de salut ; à des Justes dont la ferveur se ralentissant sans cesse, doit sans cesse se renouveler de peur de s'éteindre ; enfin à tous les Fidèles, sur qui les larmes & les prières de l'Eglise vont ouvrir les trésors du Ciel & attirer toutes les bénédictions de la grace.

Cependant , loin de voir arriver ces jours favorables avec une joie religieuse , on les craint , on les regarde presque comme des jours funestes & malheureux ; & il

faut que l'Eglise nous ordonne aujourd'hui de bannir de nos jeûnes l'abattement & la tristesse : *Nolite fieri tristes*. Insensés ! dit S. Ambroise. Nous allons triompher de la chair & du démon par le secours de cette sainte abstinence ; la douleur & la tristesse sied-elle bien à la victoire ? Que l'ennemi seul craigne ces jours heureux ; qu'il s'afflige de voir arriver ce tems de propitiation , dont la grace va se servir pour délivrer du péché tant d'ames criminelles ; qu'il tremble de voir tous ces dehors consolans de pénitence , & tout cet appareil de miséricorde que la bonté de Dieu prépare aux pécheurs. Mais pour vous , mes Freres , dit S. Ambroise , parfumez vos têtes ; entrez dans les sentimens d'une sainte allegresse ; ce n'est pas aux vainqueurs à être tristes : *Ungite caput vestrum ; nemo tristis coronatur ; nemo castus triumphat*.

Car , mes Freres , il est des tristesses de plus d'une sorte. Il y a une tristesse de pénitence qui opère le salut ; & la joye de l'esprit Saint en est toujours les plus doux fruit : une tristesse d'hypocrisie , qui observant la lettre de la Loi , affecte des dehors pâles & défigurés pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de sa pénitence ; & celle-là est rare : enfin une tristesse de corruption , qui oppose à cette loi sainte un fonds de répugnance & de sensualité ; & l'on peut dire que c'est l'impression la plus universelle que fait sur nous le précepte du jeûne & de l'abstinence.

4 LE MERCREDI DES CENDRES.

Or de là il arrive , ou qu'on se dispense de l'observer sur des prétextes frivoles , ou qu'on ne l'observe qu'à demi. Il importe donc d'examiner aujourd'hui les excuses dont on se sert pour se dispenser d'une loi si sainte , & en second lieu les abus où l'on tombe en l'observant.

C'est l'idée d'instruction la plus simple & la plus naturelle ; c'est-à-dire , que je me propose d'établir l'obligation & l'étendue de la loi du jeûne. L'obligation , contre ceux qui en violent le devoir ; l'étendue , contre ceux qui en adoucissent l'observance. C'est par où nous ouvrirons les instructions de cette sainte carrière.

Mais avant de les commencer , grand Dieu ! écoutez les plus sincères gémissemens de mon cœur. Je sai que ce n'est pas à un pécheur de raconter vos justices , & de publier vos ordonnances : & je me décourageois dans le commencement de mon ministère , si je ne favois aussi que les instrumens les plus vils sont ceux dont votre puissance se sert quelquefois avec plus de succès , afin que l'homme ne s'attribue rien à lui-même , & que toute la gloire en soit rendue à votre grace. Soyez donc vous-même , ô mon Dieu , le Docteur intérieur des Fidèles qui m'écoutent. Inspirez des désirs de pénitence , puisque vous nous ordonnez de l'annoncer à votre Peuple. Soutenez le zèle des Ministres qui vont évangéliser Sion. Mettez vous-même dans leurs bouches des paroles de vie & de salut.

Rendez la force & la vertu à notre ministère. Revêtez-nous de cette dignité & de cette sagesse dont furent revêtus les premiers hommes apostoliques, & qui fit triompher votre Evangile des Philosophes & des Césars. Car c'est de vous seul, ô mon Dieu, que nous attendons l'accroissement; & tous les foudres qui vont partir de ces chaires évangéliques, comme autrefois de la montagne de Sinai, ne réussiront qu'à faire des rebelles & des incrédules, si votre doigt invisible ne grave lui-même dans les cœurs les préceptes & les ordonnances de la Loi sainte. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

SI j'avois à parler devant des hommes rebelles à la vérité, & pleins de mépris pour les loix de l'Eglise, j'établirais ce point de sa discipline; & remontant jusqu'aux siècles les plus purs du Christianisme, je vous ferois voir la religion elle-même née, pour ainsi dire, dans le sein du jeûne & de l'abstinence. Vous auriez vû les Disciples encore assemblés à Jérusalem attendre dans la pratique des jeûnes & des prières communes, qu'ils fussent revêtus de la vertu du Très-haut. Vous auriez vû les premiers Fidèles faire dans les rigueurs de l'abstinence l'apprentissage du martyre; des légions même de Chrétiens au milieu de la licence des armées idolâtres s'assembler pour célébrer avec plus de solemnité les jeûnes pratiqués en ces tems heureux,

I.
PARTIE.

6 LE MERCREDI DES CENDRES.

& trouver dans l'affoiblissement d'un corps terrestre de nouvelles forces pour vaincre les ennemis de l'Empire. Vous auriez vû les tyrans ne reconnoître les Chrétiens qu'à l'abattement de leur visage , & à certaine odeur de piété & de mortification qui les discernoit des autres hommes. Vous auriez vû enfin l'homme ennemi toujours attentif à faire servir à l'iniquité les usages les plus saints , pousser dès-lors des esprits inquiets à des abstinences nouvelles & outrées , & faire tomber sur les viandes mêmes que le Seigneur a toutes créées , & dont on peut user avec actions de grâces , une défense qui n'est fondée que sur la révolte de la chair , & sur une réparation dûe à la Justice divine : si fort on étoit alors persuadé que depuis la mort de l'Epoux , le jeûne étoit devenu comme l'état naturel de l'Eglise.

Mais je suppose que je parle à des Fidèles , qui d'un côté n'ont pas besoin qu'on justifie dans leur esprit les traditions saintes de nos peres , mais qui de l'autre en respectant les loix de l'Eglise , ne les violent pas moins pour cela ; qui ne disent pas tout haut comme l'impie : Je n'obéirai point , *non serviam* ; mais qui comme ces hommes de l'Évangile , trouvent toujours quelque prétexte pour excuser leur désobéissance ; & *ideo rogo te , habe me excusatum*.

Or pour démêler ici le vrai du faux dans une matière d'un si grand usage , remar-

quez d'abord , je vous prie , mes Freres , que puisque l'Eglise nous fait une loi de jeûne & de l'abstinence , il n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance. Et quand je dis impossibilité , je renferme dans cette idée la difficulté fondée sur un péril évident & considérable : car je conviens que l'Eglise en établissant cette loi , n'a pas prétendu faire une loi de mort , mais seulement une loi de pénitence.

Cette vérité supposée , examinons si les excuses sur lesquelles on se dispense tous les jours de cette loi sainte , sont dignes de la Religion , & si la simple équité elle-même n'en est pas blessée. En second lieu , si lors même que ces excuses sont légitimes , il n'est pas vrai de dire qu'on n'est pas moins violateur du précepte , par la manière dont on use de l'indulgence de l'Eglise.

Vous nous dites donc en premier lieu , que vous ne vous dispensez du jeûne que sur des raisons légitimes ; que votre conscience ne vous reproche rien là-dessus ; que si vous n'aviez rien à répondre devant Dieu que de la transgression de ce précepte , vous pourriez vous y présenter avec confiance ; que vous êtes né avec un tempérament foible & incapable de soutenir la rigueur de cette loi ; & que le peu de santé dont vous jouissez , vous ne le devez qu'à des soins & à des précautions infinies.

Mais je pourrois vous demander d'abord si ce ne sont pas ces soins & ces précautions elles-mêmes qui l'affoiblissent ? Se-

8 LE MERCREDI DES CENDRES.

riez-vous d'une santé si peu assurée , si vous aviez moins de loisir pour y faire attention , ou si la Providence vous avoit ménagé moins de moyens pour écouter là-dessus vos répugnances ? Cette délicatesse de tempérament dont vous vous plaignez , n'est-elle pas une suite de la vie molle & voluptueuse que vous avez toujours menée ? Est-elle autre chose qu'un usage d'indolence , & un corps accoutumé de tout tems à ne pouvoir se passer de tout ce qui le flâte ? Eh quoi ! vous prétendez que ce qui vous rend la pénitence plus nécessaire , puisse devenir un titre légitime qui vous en dispense ? & que la mollesse dans laquelle vous avez toujours vécu , si opposée à l'esprit de l'Évangile , & qui vous engage en des réparations particulières d'austérité & de souffrance , vous exemte de celles qui sont communes à tous les Fidèles ? Votre délicatesse est un crime elle-même que vous devez expier , & non pas une excuse qui vous dispense de l'expiation & de la souffrance.

Je pourrois vous demander encore , si ce ne sont pas ici les façons du rang & de la naissance , plutôt que des besoins réels & effectifs ? Si vous étiez moins plein , moins occupé de vous-même ; si vous ne croyiez pas que dans le rang où vous êtes né , tout ce qui vous environne ne doit servir qu'à votre félicité , ces foibles raisons de santé vous paroïtroient-elles si considérables ? L'orgueil qui vous repaît , même à votre insçu , de votre élévation & de vos

tîtres, fait que tout ce qui vous regarde, vous paroît devoir l'emporter sur tout : mais Dieu à qui votre vie n'est pas plus chere que celle d'une ame simple & vulgaire; Dieu, à la gloire duquel vous n'êtes pas plus nécessaire qu'un insecte qui rampe sur la terre; Dieu, devant qui votre ame & votre santé n'est précieuse, qu'autant que vous l'employez pour son service, ne mesure pas vos infirmités sur vos titres, mais sur sa Loi; il ne juge pas de vos excuses par votre rang, mais par vos crimes.

David étoit un Prince que les délices de la royauté auroient dû sans doute amollir. Lisez dans ses divins Cantiques l'histoire de ses austérités, & voyez quel fut le détail triste & édifiant de sa pénitence. Et si vous croyez que le sexe vous donne là-dessus quelque privilège; Esther au milieu des plaisirs d'une Cour superbe savoit affliger son ame par le jeûne, & se dérober aux réjouissances publiques, pour offrir à Dieu dans le fond d'un appartement, le pain de sa douleur & le sacrifice de ses larmes. Judith si distinguée dans Israël, pleura constamment la mort de son époux dans le jeûne & dans le cilice; & rien ne put adoucir la douleur de sa perte, que les saintes rigueurs de sa retraite & de sa pénitence. Les Paules, les Marcelles, ces illustres femmes Romaines, descendues des maîtres de l'Univers, quels exemples d'austérité n'ont-elles pas laissé aux siècles suivans ?

Ah ! l'on n'avoit pas encore compris dans ces tems heureux , qui fallût user de distinction parmi les Fidèles , lorsqu'il s'agissoit d'une loi qui les regardoit tous. On savoit seulement que nous étions tous membres d'un chef crucifié ; qu'être chrétien & n'être pas pénitent , étoit un monstre & une nouveauté sans exemple ; & les payens eux-mêmes en étoient si persuadés, dit S. Léon, que convaincus d'ailleurs de la vérité de l'Évangile , la seule austérité de nos mœurs , qu'ils regardoient comme une suite nécessaire du Baptême , différoit leur conversion , & remettoit souvent à leur mort la profession publique de la foi de Jesus-Christ.

Mais d'ailleurs , si l'Eglise avoit ici des distinctions à faire & des privilèges à accorder , ah ! ce devoit être en faveur de ces personnes , qui nées dans une condition obscure , & dans une fortune médiocre , se sentent du dérèglement des faisons , du malheur des tems , du poids des taxes & des charges publiques ; & qui renfermées dans un domestique frugal & mal-aisé , ne voyent les plaisirs que de loin , & bornent toute leur félicité à pouvoir se défendre de la faim & de l'indigence. Mais vous pour qui les plaisirs semblent être faits ; vous qui n'éprouvez rien de plus triste dans votre état , que le dégoût & la satiété inséparable d'une félicité sensuelle : mais je n'en dis pas assez ; vous qui devant Dieu portez peut-être plus de crimes tout

seul qu'un peuple entier des Fidèles ; vous qui par un fonds de corruption que tout favorise dans la prospérité , ne vous êtes pas borné aux foiblesses vulgaires , & avez peut-être poussé toutes les passions jusqu'aux excès les plus affreux ; vous qui par l'éclat que votre rang a donné à vos défordres & à vos scandales , êtes peut-être coupable aux yeux de Dieu des crimes de tous ceux qui vous environnent , ah ! la seule distinction que vous pouvez prétendre ici , est une distinction de sévérité , & une prolongation des rigueurs canoniques.

Quel abus ! mes Freres. Les grands & les puissans , eux qui seuls sembleroient avoir besoin de pénitence , eux pour qui l'Eglise l'a principalement établie en ce saint tems , sont les seuls qui s'en dispensent ; tandis que le citoyen obscur , que le vil artisan qui mange son pain à la sueur de son front ; eux dont les jours les plus abondans seroient pour vous des jours d'austérité & de souffrance , respectent la loi de ce saint tems , & trouvent dans leur frugalité même de quoi faire des retranchemens de piété & de pénitence ! Grand Dieu ! vous vengerez un jour les intérêts de votre loi contre les vains prétextes des cupidités humaines. Les Pharisiens de l'Evangile défiguroient leur visage pour faire connoître aux hommes qu'ils jeûnoient : mais ce n'est plus là , ô mon Dieu , l'hypocrisie de notre siècle ; & après une année entière de plaisirs & d'excès , on affecte à l'entrée de ces jours

12 LE MERCREDI DES CENDRES.

saints , un extérieur pâle & défait , pour avoir un prétexte indigne de violer la loi du jeûne & de l'abstinence.

Et en effet , souffrez que je vous demande encore : la foiblesse de votre complexion vous a-t'elle jamais privé d'un seul plaisir ? Vous qui pouvez soutenir la fatigue des veilles , si capables d'altérer le corps le plus robuste : vous qui ne succombez point à l'application & au sérieux d'un jeû , outré , dont la plus forte tête se trouveroit accablée ; vous qui avez assez de force pour fournir à l'agitation des assemblées & des plaisirs , où l'ordre des repas , les heures du sommeil , & tout le reste se trouve si fort dérangé qu'il n'est qu'un heureux tempérament qui puisse ne pas se sentir de ce désordre ; vous , qui pour parvenir , dévorez toutes les fatigues du service , & vous accoûtumez à une vie dont l'anachorète le plus pénitent auroit de la peine à s'accommoder ; vous en un mot , qui lorsque la gloire , l'intérêt ou le plaisir s'en mêlent , êtes sobre , laborieux , mortifié , dur à vous-même , sans que les soins de votre santé s'y opposent ; l'austérité du jeûne vous allarme ?

Ah ! c'est donc pour moi seul , dit le Seigneur dans son Prophète , que vous refusez de souffrir , ô Israël ! Vous me paroissez infatigable dans les voies de l'iniquité , & tout vous rebute dans mon service ! Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier ? *Narra, si quid habes ut justificeris.*

Oui , mes Freres , les plaisirs n'incommodent personne. Ce qu'on aime , ne coûte jamais. Servir le monde , la fortune , les passions , n'a rien de pénible , parce qu'on est mondain , ambitieux , sensuel. Ah ! soyez Chrétien , & vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jesus-Christ.

Voyez cette ame fidèle que la miséricorde de Dieu a retirée des égaremens des passions. Lorsqu'elle vivoit comme vous , livrée au monde , aux sens & aux plaisirs , rien n'égalait sa délicatesse ; elle regardoit la loi des jeûnes & des abstinences comme une loi meurtrière , & c'étoient toujours nouvelles raisons pour s'en dispenser. La voyez-vous depuis qu'elle est entrée dans les voies de la grace & du salut ? Loin de regarder les dispenses comme des besoins , elle les regarde comme des crimes. Sa santé & ses obligations ne sont plus incompatibles. Elle ajoûte même aux rigueurs de la loi , des rigueurs de surcroît. Avec moins de précaution , elle jouit d'une santé plus assurée ; & comme ces trois enfans Juifs , on diroit qu'elle doit sa force & son embonpoint à une vie plus dure , & à l'abstinence des viandes défendues. Ah ! ce n'est pas son tempérament qui a changé , c'est son cœur ; ce n'est pas la nature qui s'est fortifiée en elle , c'est la grace ; ce n'est pas la main de l'homme qui agit sur son corps , c'est le doigt de Dieu qui a opéré sur son ame ; & toute la nouveauté que j'y

14 LE MERCREDI DES CENDRES.

trouve , n'est que le renouvellement de l'homme intérieur, Changez votre cœur, & tout vous deviendra possible.

Mais enfin , quand même l'abstinence affoibliroit votre corps , n'est-il pas juste d'imprimer le sceau douloureux de la Croix sur une chair qui a été marquée tant de fois du caractère honteux de la bête ? Est-ce un corps de péché comme le vôtre , qui mérite d'être tant ménagé ? Vous vous plaignez de sa foiblesse ; ah ! vous ne sentez que trop encore les effets funestes de sa force. Ne faut-il pas enfin affoiblir un ennemi qui ne garde presque plus de mesures dans sa révolte ? Pouvez-vous sans crime être encore idolâtre d'une chair qui a été si souvent l'écueil de votre innocence , ou de celle de vos freres ? N'est-il pas tems enfin que vous diminuez , afin que JESUS-CHRIST croisse ; que des membres qui ont servi à l'iniquité , servent à la justice ; que la grace se fortifie dans votre infirmité , & que vous appreniez à perdre votre ame pour la sauver ?

Et croyez-vous que l'Eglise , en établissant la loi du jeûne , n'ait pas prétendu exténuer votre chair ? croyez-vous qu'elle ait voulu vous prescrire des austérités que vous puissiez accomplir sans peine ? Quoi ! parce que le jeûne feroit sur votre corps les impressions de langueur & d'abattement qu'elle avoit en vûe en vous l'ordonnant , vous vous en croiriez dispensé ? Parce que vous en retirez le fruit sensible & extérieur

qu'elle a souhaité, elle vous en déclareroit incapable? Son intention est que vous souffriez; & la fin qu'elle se propose dans son précepte, ne sauroit devenir une raison qui vous en dispense.

Mais l'Eglise elle-même qui impose ce joug, vous en a déchargé; & vous ne vous dispensez de la loi, que sur l'autorité des Supérieurs légitimes.

Ici votre conscience répond pour moi, que toute dispense obtenue contre les intentions & l'esprit de l'Eglise, est une dispense vaine, & qui vous laisse toute l'obligation de la loi; c'est-à-dire, que toute dispense qui ne suppose pas une impossibilité réelle d'obéir au précepte, ne vous décharge point devant Dieu, & rend votre transgression aussi criminelle que celle des contempteurs déclarés de la loi même. C'est la doctrine des Saints. Donc, s'il n'y a rien en vous qui doive obliger l'Eglise à se relâcher en votre faveur, vous lui imposez en obtenant ces dispenses. Mais qu'avancez-vous en la surprenant? Vous la faites consentir en apparence à votre transgression; mais en êtes-vous moins réellement transgresseur? L'artifice seroit-il devenu pour vous un titre légitime? Ah! tout ce que je trouve ici de favorable à votre égard, c'est que vous ajoutez au crime de la transgression, le blâme de la mauvaise foi & de la surprise.

Ce n'est pas que l'Eglise soit tellement abusée, qu'elle ne découvre ces désordres.

16 LE MERCREDI DES CENDRES.

Elle voit avec douleur ces lâches Fidèles borner presque toute leur soumission à son égard à la faire consentir elle-même au violement de ses préceptes ; & si malgré ces lumières , elle paroît encore favoriser leurs injustes demandes , c'est pour ne pas révolter leur orgueil , c'est pour les tenir toujours unis à elle , du moins par les liens extérieurs du respect & del'obéissance. Elle ne consent à voir ses loix inutiles , que de peur de les voir méprisées. C'est une mere compatissante , qui de deux maux souffre le moins dangereux. Mais malheur à vous qui l'obligez à ces égards injustes ! Il faut que le mal soit bien désespéré , lorsqu'on permet au malade le genre de vie qu'il souhaite. Souvenez-vous de ces Israélites charnels qui ne pouvant plus s'accommoder de la manne , obtinrent de Moïse , à force de murmures , des oiseaux du Ciel. A peine eurent-ils touché à cette viande accordée à la dureté de leur cœur , qu'ils furent à l'instant frappés de mort , & que Dieu punit sur leurs personnes la sage condescendance de leur Législateur : *Adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum , & ira Dei ascendit super eos.* Souvenez-vous-en , & n'oubliez jamais que l'Eglise déteste quelquefois plus les abus qu'elle tolère , que ceux-mêmes qu'elle punit.

Ps. 77.
80.

Mais je vais plus loin : je suppose que vos raisons sont légitimes ; & je dis que peut-être vous n'en êtes pas moins aux yeux de Dieu transgresseurs de cette loi sainte ,
par

par la manière dont vous uſez de l'indulgence de l'Egliſe.

Et premièrement , au lieu que l'obſervance du jeûne couvroit le viſage des Phariſiens d'une triſteſſe d'hypocriſie, l'impuiffance où vous êtes de l'obſerver produit-elle dans votre cœur cette triſteſſe de foi , ce ſacrifice d'un cœur humilié mille fois plus agréable à Dieu que le ſacrifice du corps , & l'abſtinance des viandes défendues ? Gémiffez-vous en ſecret de la foibleſſe de votre chair , & de l'impoſſibilité où elle vous met de ſatisfaire aux loix de l'Egliſe ? Prenez-vous , comme Eſther , Dieu à témoin de votre néceſſité , & de la haine qu'a votre ame pour les viandes profanes & pour les repas des incirconcis

Tu ſcis neceſſitatem meam , quòd non placuerit mihi convivium Regis. Seigneur ! vous qui fondez les cœurs , vous voyez la douleur de mon ame ; vous ſavez que je déteſte les viandes d'Affuérus : mais vous êtes témoin de la triſte ſituation où je me trouve , & du deſir qui preſſe mon cœur de pouvoir manger avec votre peuple les viandes permifes par la loi ſainte. *Tu ſcis neceſſitatem meam , quòd non placuerit mihi convivium Regis.*

Sont-ce là vos ſentimens ? Entrez-vous dans les pieuſes diſpoſitions d'Urie ? Quoi ! faut-il que je mange & que je boive à loisir , tandis qu'Israël & Juda combattent ſous des tentes ? *Israël & Juda habitant in pationibus , & ego ingrediar domum meam. ut comedam & bibam ?*

*Eſth 15.
16.*

*2. Reg.
11. 12.*

18 LE MERCREDI DES CENDRES.

Pourquoi faut-il que je sois réduit à ménager une chair criminelle, tandis que toute l'Eglise combat sous la cendre & sous le cilice, & que tous mes freres sont entrés généreusement dans la sainte carrière de la pénitence ? Pourquoi, Seigneur, n'aurois-je pas la force de satisfaire à votre justice, puisque j'ai encore la force de l'offenser ? Que n'avez-vous, Seigneur, donné un corps de fer à une ame aussi coupable que la mienne, afin que du moins je pusse trouver l'instrument de ma pénitence, où j'ai trouvé la source de tous mes crimes ?

Ah ! si vous aviez de la foi, vous devriez être honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée : vous regarderiez cette singularité comme une espèce d'anathème & de retranchement du corps des Fidèles ; comme une lépre qui vous éloigne de la société & du commerce des Saints, des sacrifices & des expiations, du Temple & de l'Autel ; remplaçant ainsi par la force & la ferveur de l'esprit la faiblesse de la chair.

Alors l'Eglise en useroit à votre égard comme autrefois Judas Maccabée en usa envers ceux des Israélites que leur infirmité empêcha de combattre avec le reste du peuple, mais qui ne pouvoient se consoler de n'être pas en état d'aller exposer leur vie avec leurs freres. Il les associa à l'honneur de la victoire, & au partage du butin :

2. Macc. 23. Debilibus & orphanis diviserunt spolia.
 Mais vous êtes ravi d'avoir des raisons qui

vous exemptent de la loi commune. Vous êtes transgresseur du précepte dans la préparation du cœur ; & loin de partager avec ceux qui l'accomplissent le mérite de l'observance , vous participez à l'iniquité des pécheurs déclarés qui le méprisent.

En second lieu, remplacez-vous par d'autres œuvres mortifiantes , le jeûne que vous ne sauriez observer ? Car , pour être dispensé de ce précepte , vous ne l'êtes pas pour cela de la pénitence. L'esprit de l'Eglise n'est pas de vous décharger de la croix ; elle ne sauroit ; c'est seulement de vous l'adoucir. Il faut que par quelque endroit le Carême soit pour vous un tems de rigueur & de souffrances. S. Paul dit que ceux qui ne discernent pas le pain Eucharistique des viandes communes , se rendent coupables du corps du Seigneur : & je vous dis quels que puissent être vos maux , que si vous ne discernerez pas dans votre manière de vie le tems du Carême des tems ordinaires , vous êtes coupable de la loi du jeûne.

Or , priez-vous plus que dans un autre tems ? Êtes-vous plus charitable envers les pauvres ? & en les soulageant plus abondamment , dédommangez - vous JESUS-CHRIST en leur personne, des soulagemens que vous êtes obligé de vous accorder à vous-même ? Vous abstenez-vous de certains plaisirs légitimes peut-être en une autre saison ? Car désabusez-vous ; il faut user ici de compensation. Dans la Loi , ceux qui ne pouvoient pas offrir le sacrifice d'un

20 LE MERCREDI DES CENDRES.

agneau , on leur demandoit l'offrande de deux colombes. Dieu veut être dédommagé par quelque endroit. Puisque vous ne pouvez pas affliger votre chair par le jeûne ; il faut la punir par le retranchement de mille commodités dont elle peut se passer ; mortifier votre esprit par la retraite ; avoir pendant ce saint tems moins de commerce avec le monde , vous renfermer un peu plus dans vos devoirs domestiques ; fréquenter plus souvent nos Temples , les Sacremens , les lieux de miséricorde. Voilà le jeûne , dit saint Chrysostôme , que l'Eglise demande de vous. Il ne faut pour cela ni force ni santé ; il ne faut que la foi & de la crainte de Dieu. Mais c'est précisément ce qui vous manque. On ne veut rien souffrir , quelque grand pécheur que l'on soit. On se croit déchargé de tout , dès qu'on l'est de la loi du jeûne ; & parce qu'on ne peut pas faire tout ce qu'on doit , on se croit dispensé de faire du moins ce que l'on peut.

Enfin , dans l'usage des viandes défendues , n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité ? Rejetez-vous celles qui ne sont destinées qu'à flatter le goût & la volupté ? Vos repas se sentent-ils de la frugalité de ce tems de pénitence , & sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification ? Car vous comprenez bien que l'intention de l'Eglise , en vous permettant l'usage des mets défendus , est de soulager votre foiblesse , & non d'aider votre sensualité ; vous comprenez bien qu'elle ne

veut point aigrir, à la vérité, vos maux par une abstinence qui vous feroit nuisible; mais aussi qu'elle ne prétend pas nourrir votre intempérance, en vous permettant des assaisonnemens & des mets exquis dont vos maux peuvent se passer. Elle consent, à la bonne heure, que vous ne suiviez pas les Moïses sur la montagne pour jeûner quarante jours avec eux; mais elle n'entend pas aussi que, demeuré dans la plaine, vous imitiez les joies profanes, les excès & les festins des Israélites, & adoriez peut-être encore le veau d'or comme ce peuple infidèle.

Entrons donc, mes Freres, dans les véritables intentions de l'Eglise. Eh! pourriez-vous, tandis qu'elle gémit, qu'elle se couvre de ses vêtemens de deuil & de tristesse, que ses Ministres pleurent entre le vestibule & l'autel, que vos Freres ont pris les armes spirituelles de la pénitence pour combattre contre la chair & le sang, que tout annonce les mystères pénibles d'un Dieu souffrant; environnés de tout cet appareil de souffrances, pourriez-vous croupir tout seuls dans une indigne mollesse? Vous excusez si souvent vos désordres par l'exemple commun; ne pourroit-il pas ici à son tour vous animer à la vertu? Ah! si votre corps ne peut prendre aucune part au changement extérieur de l'Eglise, changez votre cœur, & convertissez-vous enfin au Seigneur. Si vous ne pouvez pas déchirer par le jeûne ce vêtement de chair qui vous

22 LE MERCREDI DES CENDRES.

environne , déchirez , dit l'esprit de Dieu , vos ames par des larmes de douleur & de componction. Recueillez le fruit de l'abstinence , si votre foiblesse ne vous permet pas d'en accomplir la lettre. Surpassez vos Freres dans les dispositions de l'esprit & du cœur , si vous ne pouvez pas les imiter dans les exercices du corps. Faites devant eux à la loi du jeûne que vous n'observez pas , une espèce d'hommage & de réparation publique, par une attention plus chrétienne à tous vos autres devoirs. Réparez en quelque façon en présence des autres Fidèles , par des mœurs plus pures & plus exactes, cette sorte de scandale que vous êtes forcé de leur donner. En un mot , vivez plus faintement qu'eux , & vous jeûnerez plus utilement. Et après être convenu de l'insuffisance des excuses dont on se fert pour se dispenser de cette loi , écoutez les abus où l'on tombe en l'observant.

II.
PARTIE.

IL n'est guères de précepte sur lequel on s'abuse plus universellement que sur le précepte du jeûne. Comme l'esprit de pénitence est presque éteint parmi les Fidèles , & que l'Eglise s'accommodant à notre foiblesse , a cru devoir mêler quelques adoucissimens à la rigueur de cette loi , on se persuade que tout ce qu'il y a encore d'amer & de pénible , n'est plus à la portée de ces derniers tems. On renvoye aux siècles de son innocence toute la sévérité de sa discipline ; & on ne lui laisse pour le relâche-

ment de nos mœurs, que l'indulgence & la bénignité en partage.

Il importe donc, mes Freres, d'examiner ici quelles bornes l'Eglise prétend mettre encore aujourd'hui à sa condescendance, & de démêler les relâchemens qu'un usage corrompu a introduit, des adouciffemens ou qu'elle autorise, ou qu'elle tolère.

Or il me semble que pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance de précepte, il n'y a qu'à établir d'abord qu'elle est la fin de son institution; car tout ce qui s'éloignera de ce but, ou encore plus qui s'y trouvera opposé, détruira sans doute la loi qui n'étoit qu'un moyen pour y parvenir.

Qu'est-ce donc que se propose l'Eglise en imposant cette pénitence aux Fidèles? Elle se propose, 1^o. en affoiblissant la chair? d'affoiblir nos passions, d'expier nos fragilités passées, & de nous mettre plus en état d'en éviter de nouvelles. 2^o. en mortifiant le corps, de purifier l'ame, de la détacher des sens, de réveiller sa foi, & de l'élever au goût des biens éternels. Ce principe supposé comme incontestable, que de transgresseurs, mes Freres de cette loi sainte!

La premiere fin de son institution est de mortifier la chair, & par-là, dit saint Chrysostôme, de servir & de préservatif à l'innocence & d'expiation au crime. Or le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi aujourd'hui dans le monde; ne sauroit plus être une voie pour arriver à cette fin.

34 LE MERCREDI DES CENDRES.

Car je vous demande, s'il mortifioit encore le corps & les passions de la chair, ce devoit être ou par la longueur de l'abstinence, ou par la simplicité des viandes dont on use, ou par la frugalité qu'on observe dans les repas? Pardonnez-moi ce détail; il est ici indispensable, & je n'en abuserai pas.

Est-ce la longueur de l'abstinence? Mais s'il faut, pour recueillir le fruit & le mérite du jeûne, que le corps sèche & languisse dans l'attente de sa nourriture, afin que l'ame en expiant ses voluptés profanes, apprenne dans ce désir naturel quelle doit être sa faim & sa soif de la justice éternelle, & de cet état heureux où rassasiés de la vérité, nous serons délivrés de toutes ces nécessités humiliantes; que de jeûnes inutiles & infructueux dans l'Eglise.

Hélas! les premiers Fidèles qui ne le rompoient qu'après le soleil couché; eux que mille exercices saints & laborieux avoient préparés à l'heure du repas; eux qui la nuit même qui précédoit leur jeûne, avoient souvent veillé dans nos Temples, & chanté des hymnes & des cantiques sur les tombeaux des Martyrs; ces pieux Fidèles auroient pû rapporter à la seule longueur de l'abstinence tout le mérite de leur jeûne; & seule alors elle pouvoit affoiblir la chair & les passions criminelles. Mais pour nous, mes Freres, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes. Car outre que l'Eglise, en consentant que l'heure du repas fût avancée, a épargné cette rigueur aux
Fidèles;

Fidèles; que d'indignes adouciffemens n'ajoute-t'on pas à son indulgence? Il semble que toute notre attention se borne à faire enforte qu'on puisse arriver à l'heure du repas fans s'être apperçu de la longueur & de la rigueur du jeûne.

Et de-là, (puisque vous nous obligez de le dire ici, & de mettre ces détails indéçens à la place des grandes vérités de la religion,) de-là on prolonge les heures du sommeil pour abrèger celles de l'abstinence: on craint de sentir un seul moment la rigueur du précepte: on étouffe dans la mollesse du repos, l'aiguillon de la faim dont le jeûne même de J. C. ne fut pas exempt: on nourrit dans l'oïveté d'un lit, une chair que l'Eglise avoit prétendu exténuer & affliger par la pénitence; & loin de prendre la nourriture comme un soulagement nécessaire accordé enfin à la longueur de l'abstinence, on y porte un corps encore tout plein des fumées de la nuit, & on n'y trouve pas même le goût que le seul plaisir auroit souhaité pour se satisfaire.

Ah! c'est en ce saint tems, où il faudroit, avec un Roi pénitent, prévenir le lever de l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Eglise pour prolonger le mérite de notre abstinence, pour offrir au Seigneur les prémices d'une journée que la pénitence doit sanctifier, pour mettre à profit tous les momens précieux de ce tems de grace & de bénédiction, & enfin pour retrancher

au corps une paresse si funeste jusques ici à notre innocence.

De-là encore l'usage de tant de boissons que la coûtume autorise presque contre l'esprit de la loi. Vous nous demandez sans cesse si c'est être infidèle au précepte que d'en user ; (car c'est sur l'observation de cette loi , que les doutes & les questions ne finissent pas.) Je pourrois vous répondre d'abord que l'intention de l'Eglise dans l'établissement de la loi du jeûne , étant de mortifier les sens & principalement celui du goût , tout ce que vous vous permettez hors des heures prescrites qui tend à le flatter ; donne une manière d'atteinte à la loi : je pourrois vous répondre encore que tout ce qui adoucit la longueur de l'abstinence en blesse l'obligation. Mais quand ces vérités seroient douteuses , & qu'il n'y auroit que du péril , seriez-vous sage de vous y exposer ? Ce qu'il y a de constant , c'est que ces adoucissimens sont nouveaux ; c'est que l'usage , quelque universel qu'il puisse être , ne justifie jamais un abus , & ne fauroit prescrire contre la loi.

Mais enfin , je veux que ces soulagemens , & tant d'autres autorisés dans le monde , soient innocens , ne faudroit-il pas honorer la pénitence du Carême en se les retranchant ? ne seroit-il pas juste que ce que vous donnez dans les autres tems au seul plaisir , vous vous en absteniez en celui-ci par un esprit de religion & de souffrance ? & comment réparerez-vous vos plaisirs illicites ,

qu'en vous abstenant , durant cette sainte carrière sur-tout , de ceux que vous vous croyez encore permis ? Ah ! nos jeûnes , mes Freres , sont déjà si fort adoucis par la tolérance de l'Eglise , que pour peu que vous alliez au-delà , vous ne sauriez manquer d'être prévaricateurs. Il semble qu'elle a poussé sa condescendance jusqu'à ses dernières bornes qui ne séparent que d'un point la transgression de l'observance , & qu'on ne sauroit les franchir tant soit peu sans être coupable d'infraction.

Mais si le mérite de nos jeûnes ne peut plus se rapporter à la longueur de l'abstinence , il seroit inutile de le vouloir chercher dans la simplicité des viandes dont on use. En ce tems de souffrance , disoit autrefois saint Léon , où la vie devoit être simple & commune , où il faudroit nourrir les membres de JESUS-CHRIST de ce qu'on se retranche à soi-même , & que notre diminution , pour parler avec l'Apôtre , devînt l'abondance & la richesse de nos Freres , non-seulement il n'y a pas plus de simplicité dans les repas , mais il y entre plus de soins & d'artifices ; on y supplée par mille raffinemens à la simplicité des mets dont il faut user : le goût y est plus flatté , la sensualité plus reveillée , la chère plus exquise , les dépenses plus excessives ; & non-seulement ce ne sont pas des repas sanctifiés par la pénitence , mais ils deviennent célèbres & renommés pour la volupté.

Je ne dis rien de la frugalité dont on use

dans le seul repas que l'Eglise permet. C'est en ce tems sur-tout où l'on ne s'y prescrit point d'autres bornes que celles d'une averse sensualité, & où l'on se dispose à l'abstinence du soir en violant le matin la vertu même de tempérance, dont la Loi de Dieu nous fait un précepte perpétuel : desorte que les collations deviennent plutôt un régime de santé, qu'un règlement de discipline.

Ainsi l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes ; c'est-à-dire, que ce qui n'étoit d'abord qu'un relâchement de discipline, en est devenu la seule austérité ; c'est-à-dire, que ce que nos pères auroient regardé comme une infraction du précepte, nous le regardons comme le plus haut point de son observance.

Car vous le savez, mes Freres, ce soulagement ne fut accordé que bien tard au jeûne des Fidèles. On s'en est passé pendant plus de mille ans. Un seul repas pris le soir avec actions de grâces, terminoit le jeûne de toute la journée. Et encore quel repas ! Lisez l'histoire des premières mœurs des Fidèles : des herbes & des légumes, un repas de larmes & de pénitence : tout y respiroit la mortification de JESUS-CHRIST : les entretiens de piété, les lectures des Livres saints, les exhortations au martyre en faisoient le principal assaisonnement ; & l'on y mangeoit plutôt pour prolonger ses souffrances, & satisfaire à la nécessité, que pour flatter la cupidité.

Le seul refroidissement de la charité obligea depuis l'Eglise de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline. Dans la décadence des mœurs du Christianisme, elle en usa, pour ainsi dire, comme on en use dans la déroute des familles : elle composa avec notre foiblesse : elle retint du débris ce qu'elle pût, & nous quitta à regret de tout le reste.

Mais au lieu que ce sont-là de ces graces honteuses, dont il ne faudroit user qu'en gémissant ; soupirer après les prémices de l'esprit & l'âge florissant de l'Eglise ; & nous confondre, qu'avec bien moins d'innocence que nos peres, nous ayons besoin de plus d'indulgence qu'eux ; jusqu'où n'a-t'on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Eglise, & qui d'abord n'étoit presque pas sensible ? Tout y est servi. Si l'on use de quelque distinction dans le choix des viandes, on se dédommage sur la quantité ; & nos collations sont aujourd'hui plus abondantes & chargées de plus de mets, que n'étoit autrefois le seul repas que l'Eglise permettoit aux Fidèles.

Donc, mes Freres, encore aujourd'hui ce que l'Eglise vous permet le soir est une grace accordée à la pure nécessité. Les précautions n'y fauroient être trop rigoureuses. C'est cette eau du Jourdain, dont il ne faut goûter qu'en passant & sans s'arrêter : c'est le miel de Jonathas, auquel, en ne faisant même que toucher, on court risque d'être prévaricateur & digne de mort.

Mais qui s'en tient à ces bornes sacrées ? Hélas ! il n'est plus que quelques ames retirées , des Solitaires pénitens , des Vierges pures & ferventes , accoutumées , ô mon Dieu , à porter votre joug depuis l'enfance , qui n'ajoutent rien aux adoucifsemens de l'Eglise , qui usent de son indulgence sans en abuser. Il semble que ce reste de sévérité ne soit plus que pour elles ; tandis que des ames criminelles & mondaines , après une vie entière d'excès & de plaisirs , adoucissent , retranchent tout ce qui se trouve encore de pénible à votre loi , entrent en contestation avec nous , & nous obligent à dégrader votre parole sainte , à des détails rampans si peu convenables à la dignité de notre ministère.

Voilà nos jeûnes , mes Freres , voilà ce que la révolution de toute l'année offre à Dieu de plus pénible dans nos mœurs. Voilà les restes méconnoissables de cette tradition vénérable de pénitence que nous tenons de nos peres. Voilà ces jeûnes si fameux autrefois parmi les Chrétiens , & consacrés par les exemples mémorables d'un Moysé , d'un Elie , & de Jesus-Christ même. Voilà à quoi se réduisent ces saintes austérités si excessives alors , qu'elles faisoient passer les Chrétiens pour des insensés dans l'esprit des infidèles , & qu'elles étoient tournées en dérision sur leurs théâtres impurs , & dans leurs satyres profanes. Voilà enfin ce que ces anciennes rigueurs , si chères à l'Eglise , si utiles à ses enfans , si

redoutables aux tyrans , font devenues entre nos mains.

Encore comment se dispose-t'on à ces restes défectueux de pénitence ? par des excès & des réjouissances profanes : & l'effet le plus marqué qui produit l'approche de la loi qui doit nous purifier , c'est un redoublement de débauche , de soüillure & d'ignominie.

Souvenez - vous donc , mes Freres ; (pour achever de vous instruire sur-tout ce que je m'étois proposé ,) que l'intention de l'Eglise est que la pénitence de ce saint tems soit comme une expiation des plaisirs & des crimes de toute l'année. Ce n'est pas que toute la vie ne dût être une pénitence continuelle pour le pécheur ; mais l'Eglise , qui voit en gémissant que les véritables pénitens sont rares , a institué ces jours de salut pour empêcher du moins que l'esprit de pénitence ne s'éteigne tout-à-fait parmi les Fidèles. Regardez donc ce tems comme une légère compensation qu'elle exige de vous. Du moins , que ce que vous y souffrez , puisse remplacer devant Dieu ce que vous manquez de souffrir pendant le cours de l'année : que ces quarante jours purifient tous les autres. Votre vie dans un autre tems est toute plongée dans les sens , dans l'oïveté & dans la mollesse : vous n'y souffrez rien. Ce n'est pas ainsi qu'on se sauve quand on est pécheur ; vous le savez : voici de quoi réparer votre négligence. Soumettez-vous donc avec joye à une loi

32 LE MERCREDI DES CENDRES.

si douce. Ne murmurez pas sous la pesanteur d'un joug si léger : n'en exagerez pas les incommodités : n'achevez pas d'affliger l'Eglise en vous plaignant de son relâchement & de son indulgence même comme d'une rigueur. Confondez-vous plutôt , qu'après des excès & des plaisirs qu'une vie entière de souffrances ne suffiroit pas pour expier , on vous demande si peu ; & que la ferveur & la gayeté , pour ainsi dire , de ce sacrifice de pénitence , en remplace l'insuffisance aux yeux de Dieu.

Souvenez - vous encore , que puisque vous allez satisfaire à sa justice durant cette sainte carrière pour vos infidélités passées , vous ne devez pas en ajoûter de nouvelles ; détruire d'une main ce que vous édifieriez de l'autre : appaiser votre Juge & l'irriter en même tems. Vous vous abstiendriez des viandes que Dieu a toutes créées , qui sont bonnes en elles-mêmes , & dont l'usage est permis dans un autre tems ; & vous ne vous abstiendriez pas du crime , qui dans toute sorte de tems est défendu par la Loi de Dieu ? Eh ! que serviroient vos jeûnes & vos abstinences , si vous ne les accompagniez pas de la pureté de conscience , qui seule en fait le mérite devant celui qui ne regarde que le cœur ? Vous souffririez , & Dieu détesteroit vos souffrances : vous jeûneriez , dit le Prophète , & il rejetteroit vos jeûnes. Et croyez-vous que jeûner soit simplement s'abstenir des viandes défendues ? ce seroit le jeûne des Juifs , qui ne

s'arrêtoient qu'à la lettre qui tue , qu'à la chair qui ne sert de rien. Le jeûne des Chrétiens , c'est sur-tout l'éloignement du vice , & la victoire des passions. Si vous n'êtes ni plus chastes , ni plus charitables , ni plus patiens , ni plus humbles , vous ne jeûnez pas , ou du moins vous jeûnez en vain. La loi de l'abstinence est un moyen de conversion : si vous ne vous convertissez pas ; vous ne l'accomplissez pas , c'est-à-dire , vous l'accomplissez sans fruit.

Souvenez-vous en troisième lieu , que puisque vous allez satisfaire à la justice de Dieu , non-seulement les crimes vous sont interdits , mais encore les plaisirs qui dans un autre tems seroient peut-être innocens. Vous devez vous regarder comme des pénitens publics qui vont désarmer la colère du Seigneur , & entrer dans les exercices laborieux d'une discipline sainte. Les larmes , le silence , la retraite , la prière , voilà qu'elles doivent être vos occupations durant le cours de la pénitence que l'Eglise vous impose. Les jeux , les spectacles , les assemblées de plaisir , tout vous est interdit par la suite de cet engagement. Vous renoncez à votre qualité de pénitent , si vous y allez participer : vous abandonnez l'entreprise : vous interrompez votre carrière. Tout ce qui ne convient pas à la pénitence , ne vous convient plus , & vous violez la loi du Carême , pour ainsi dire , toutes les fois que vous mêlez les plaisirs du monde à la sainte tristesse de son abstinence.

34 LE MERCREDI DES CENDRES.

Souvenez-vous enfin que l'Eglise, durant ces jours de pénitence, prétend vous préparer à la grace de la résurrection, à la participation de l'Agneau, à la Pâque des Chrétiens. Commencez donc de bonne heure à déraciner vos vicieuses inclinations, à rompre vos habitudes. Commencez à vous abstenir des crimes que vous viendrez pleurer aux pieds des Ministres sur la fin de cette sainte carrière. N'attendez pas que nous touchions aux jours solennels, pour vous disposer à recevoir le Sacrement adorable. Ne portez pas aux mystères saints de la résurrection, des crimes tout nouveaux, & des passions, pour ainsi dire, encore toutes vives. N'obligez pas alors les juges, de votre conscience, ou à vous accorder des graces dangereuses, ou à vous éloigner de l'autel, tandis que tous vos freres y participeront. Prenez-vous-y de bonne heure. Essayez, en cessant vos désordres, si vous ferez en état de tenir la parole que vous donnerez alors au Prêtre : si vous pourrez vous vaincre sur ce commerce, sur cette haine, sur cette passion qui domine dans vos mœurs. Ne vous exposez pas au sacrilège & au parjure. Mettez-vous en état de pouvoir nous alleguer le passé, pour justifier vos promesses sur l'avenir. Ce n'est pas trop de quarante jours de préparation & de pénitence pour se disposer à une Communion sainte, quand on est un pécheur aussi invétéré que vous l'êtes ; un pécheur qui jusques ici n'a peut-être fait aucune demarche sérieuse de salut.

Et au fond que vous reste-t'il , dites-moi , de tous vos excès passés , qu'une secrète confusion ? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis , in quibus nunc erubescitis ?* Les joyes de ces jours insensés qui viennent de finir se sont évanouies : qu'en avez-vous rapporté , qu'une lassitude de plaisir , des remords éternels , des chagrins , peut-être , de jalousie , de perte , de préférence ; que sai-je , peut-être encore un corps ruiné & incapable de pénitence , pour l'avoir trop été de dissolution & d'excès ? Ah ! les plaisirs se ressemblent tous. Ceux que vous goûterez à l'avenir , ne vous rendront pas plus heureux. Ils suspendront pour un moment votre ennui , & la tristesse secrète de votre cœur ; mais ils ne la guériront pas. Ils irriteront vos desirs : ils ne les fixeront pas. Mesurez sur le passé la félicité que vous pouvez vous promettre dans le crime. Vous avez essayé jusqu'ici d'être heureux en oubliant Dieu ; y avez-vous réussi ? Vous avez poussé les excès & les passions aussi loin que vous avez pû ! votre bonheur a-t'il été aussi loin que vos crimes ? & en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perdition , en avez-vous fait dans la vie heureuse & tranquille ? N'avez-vous pas senti vos inquiétudes croître avec vos plaisirs , vos jours devenir plus tristes à mesure qu'ils sont devenus plus criminels ? & qu'avez-vous fait , en vous livrant tous les jours à des passions nouvelles , que vous formez

36 LE MERCREDI DES CENDRES.

tous les jours de nouvelles chaînes, & vous préparer de nouveaux ennuis ? Que l'expérience du passé du moins vous détrompe, & revenez enfin au Seigneur par le vuide & le dégoût de l'iniquité, si vous ne pouvez encore revenir à lui par le goût de la justice.

Grand Dieu ! je n'ai jamais goûté un plaisir véritable loin de vous. Je le confesse aujourd'hui en votre présence ; & je rends cette gloire à votre grace. Ne rejetez pas ces foibles commencemens de mon repentir. Je ne reviens à vous, il est vrai, que parce que le monde ne peut me satisfaire. L'ennui du crime me rappelle à votre Loi sainte, plutôt que le désir de la vertu ; & si les plaisirs injustes pouvoient toujours avoir pour moi de nouveaux charmes, ah ! sans doute, Seigneur, je ne penserois jamais à vous offrir un cœur qu'ils occuperoient tout entier. Mais n'est-ce pas votre grace elle-même, qui répand sur les joyes du monde les amertumes que j'y trouve ? Combien est-il de pécheurs qui nes'en dégoûtent jamais ; en qui l'ivresse dure toujours ; & qui ensevelis jusqu'à la fin dans une paix profonde, n'ouvrent enfin les yeux que lorsqu'il n'est plus tems, & que frappés de mort, & déjà jugés, ils sont sur le point d'aller paroître devant votre Tribunal redoutable ?

Conduisez donc, ô mon Dieu, ces premières agitations que vous opérez dans mon cœur, jusqu'à ce trouble heureux qui

opère une véritable pénitence ; & ajoutez au dégoût des plaisirs , que vous me laissez , le goût de la justice & de la vertu , qui acheve de triompher d'un cœur corrompu , & de faire d'un vase de colère & d'ignominie , un vase d'honneur & de miséricorde.

Ainsi soit - il.





S E C O N D

S E R M O N

P O U R

LE M E R C R E D I

D E S C E N D R E S :

Motifs de Conversion.

Ecce nunc tempus acceptabile , ecce
nunc dies salutis.

*Voici maintenant le tems favorable , voici
maintenant le jour de salut. 2. Cor. 6. 2.*



IEU dont les miséricordes sem-
blent devenir plus abondantes
à mesure que nos crimes aug-
mentent , redouble , pour ainsi
dire , en ce saint tems , ses
soins & ses empressements , pour nous rap-
peller à la pénitence.

Lorsqu'autre fois son peuple s'étoit égaré

des voies de ses commandemens ; il leur suscitoit des Prophètes qui leur annonçoient les calamités dont leurs fautes alloient être suivies , & qui par la terreur de ces images s'efforçoient d'arrêter le cours des iniquités publiques.

Alors Jérusalem se couvroit de cendre & de cilices ; ses Prêtres pleuroient entre le vestibule & l'Autel ; les vieillards rassemblés dans le Temple , ranimoient leurs voix languissantes pour invoquer les miséricordes du Dieu de leurs peres ; la nouvelle épouse négligeoit les ornemens de sa jeunesse & de ses jours de joie ; les vierges désolées faisoient retentir les places publiques de leurs gémissemens : & le Seigneur touché de leurs larmes & de leur repentir , laissoit tomber des mains la foudre destinée à punir cette Ville infidèle.

Notre ministère en ces jours de salut est encore le même , mes Freres. Comme toute chair a corrompu sa voie , & que la foi & la crainte du Seigneur paroissent effacées du cœur de presque tous les hommes , il nous envoie aujourd'hui , comme autrefois il envoyoit ses Prophètes , vous annoncer , non des calamités futures , mais vous mettre devant les yeux les fléaux publics dont il nous frappe , & la juste punition de vos crimes. Ce n'est pas par des menaces , qu'il veut vous rappeler à lui ; c'est par des châtimens réels qu'il déploie depuis long-tems sur nos têtes. Ce n'est pas un Dieu irrité , qui nous

envoie , & prêt à faire pleuvoir sur vos crimes le feu de son indignation & de sa colére ; c'est un Dieu touché de vos malheurs , & qui après vous avoir donné tant de marques terribles de sa vengeance , vous ouvre le sein de ses miséricordes éternelles.

Voici donc le tems de salut & de propitiation , mes Freres. Voilà ce que nous venons vous annoncer de la part de celui qui nous envoie. Revenez de vos iniquités anciennes : faites cesser des désordres qui ont été jusqu'ici la source des calamités qui vous affligent. Les jours de rémission & de miséricorde sont arrivés. Tous les trésors du Ciel vont se répandre sur la terre.

La voix du Sang de JESUS-CHRIST crie pour vous. Sa Croix va devenir le remède & l'expiation de vos crimes. Que de motifs de pénitence & de salut !

1°. Plus de facilités du côté de vos passions , lesquelles affoiblies & rebutées par les excès & les dégoûts inséparables du crime , vous ont fait sentir mille fois qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous ici-bas que dans la justice & dans l'innocence. Premier motif.

2°. Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Eglise impose à tous les Fidèles. Second motif.

3°. Les graces plus abondantes du côté de Dieu , & plus vives par l'exemple & les mérites de JESUS-CHRIST dont on va vous rappeler

rappeller le souvenir & les mystères.
Troisième motif.

4°. Plus de secours du côté de l'Eglise, dont les larmes, les prières plus longues, plus ferventes, & plus particulièrement destinées en ce saint tems à la conversion des pécheurs, vont solliciter en votre faveur les richesses de la miséricorde divine.
Quatrième motif.

Enfin, plus de raisons tirées des calamités publiques * qui nous affligent, & qui nous faisant sentir la main de Dieu appesantie sur nous, nous avertissent en même tems de l'appaiser, en finissant les crimes qui nous ont attiré sa colére. Dernier motif.

Recueillons tous ces motifs de pénitence : c'est tout ce que je me propose dans cette instruction. Implorons, &c.

CONVERTISSEZ - vous à moi de tout votre cœur nous dit aujourd'hui le Seigneur par la voix de l'Eglise, dans les jeûnes, dans les larmes & dans les prières : déchirez vos cœurs, & non vos vêtements ; & convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon & compatissant ; qu'il est patient & riche en miséricorde, & qu'il ne demande qu'à se repentir des maux dont il avoit résolu de punir vos infidélités.

I.
MOTIF.

Joël. 2.
12. 13.

* Ce discours fut prononcé les dernières années du règne de Louis XIV. après les batailles d'Ochter, de Ramilli & de Turin, & la prise de Lille & de Douay par les ennemis.

Et voilà , mon cher Auditeur , ce que je viens vous répéter ici de la part de l'Eglise. Sanctifiez les jours de miséricorde où nous allons entrer : n'endurcissez point désormais vos cœurs , & ne rendez pas inutiles toutes les graces que la bonté de Dieu vous prépare : ne laissez pas encore échapper tant d'occasions de salut qui vont s'offrir à vous en ce saint tems ; & faites enfin cette grande démarche d'un changement de vie , que Dieu demande de vous ; que vous vous promettez depuis si long-tems à vous-même , & que la multitude & l'énormité de vos crimes passés vous rendent si indispensable & si décisive. Premier motif.

Rappelez toute la suite de votre vie ; & par cet enchaînement affreux de crimes qui l'ont souillée , & où vous vivez encore actuellement , jugez quelle est devant Dieu votre situation , & la triste destinée de votre ame. Faudroit-il un autre motif pour vous déterminer à un changement & à une nouvelle vie ? Comment avez-vous vécu jusqu'ici ? A quoi vos jours , vos années , se sont-elles écoulées ? Quel usage avez-vous fait , depuis que vous êtes sorti des mains de Dieu , de votre raison , de votre corps , de votre cœur , & de tout ce qui est en vous destiné à glorifier l'Ouvrier éternel qui vous l'avoit donné ? Quel usage de votre jeunesse , de vos talens , de vos lumières , de votre tems qui doit être le prix de votre éternité ? Quel usage de

vos biens , de vos places , de vos dignités de votre nom , où vous deviez trouver les secours & les ressources de votre sanctification éternelle ? Quel usage de vos afflictions , de vos pertes , de vos maladies , de vos disgraces , qui dans les desseins de Dieu devoient être pour vous des leçons de salut & des motifs de pénitence ? Quel usage enfin de tous les mystères , de toutes les solemnités , de toutes les instructions & de tous les autres secours que la Religion vous a offerts , & où tant de Justes ont trouvé les soutiens de leur foi , les consolations de leur piété , & les facilités d'une vie sainte & fidèle ? Rassemblez tous vos jours passés jusqu'ici : quel vuide ! quels abîmes ! quel cours non interrompu d'excès , d'impiétés , de dissolutions ! Et s'il y a eu quelques intervalles de foi , quelques lueurs & quelques mouvemens de grace , quelques retours vers Dieu , ce sont des retours qui n'ont point eu de suite , & qui n'ont ajouté à tous vos autres crimes que celui des graces méprisées.

Qu'attendez-vous donc , mon cher Auditeur , pour revenir à votre Dieu ? Vos jours s'écoulent , les années s'évanouissent , les plaisirs s'usent , la jeunesse vous échappe , la vie s'enfuit. Vos amis , vos proches , les compagnons de vos débauches & de vos excès ont presque tous disparu. Vous avez vû tomber à vos côtés vos égaux , vos concurrens , vos envieux , vos protecteurs , vos sujets , vos maîtres. Que

fai-je même si les circonstances de leur mort inopinée , terrible aux yeux de la foi , n'a pas dû vous faire sentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui passe , & le malheur d'une vie licencieuse & déréglée ! Vous touchez vous-même au terme fatal. Tout ce qui est écoulé de vos jours , n'est que comme un point qui disparoît & qui vous échappe. Tout ce qui vous reste , va disparoître en un clin d'œil. Mettez donc à profit ce moment pour pleurer les égaremens d'une vie toute profane. Vous y êtes encore à tems ; mais il est tems de commencer. Le long usage du monde & des plaisirs ne vous permet plus de vous abuser sur le faux bonheur qu'on se promet dans le crime. Vous avez essayé de tout , & tout vous a lassé ; & tout ce que vous avez tenté pour vous rendre heureux , n'a fait qu'aigrir vos maux & augmenter vos inquiétudes. Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime , par le vuide que vous trouvez dans le monde & dans les plaisirs , par le frivole & le faux de toutes les choses humaines. Quel prétexte auriez-vous donc de différer encore ? Votre vie n'a-t-elle pas été assez criminelle pour interrompre enfin une si affreuse carrière , & en venir à un changement ? Vous attendez-vous que vos chaînes tombent d'elles-mêmes , & à un repentir qui ne vous coûte rien ? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lieu de la mort

expiera tous les crimes de votre vie ? Avez-vous renoncé à l'espérance de votre salut , comme ces impies qui n'ont point de Dieu ? Quand vous n'auriez eu le malheur que de tomber une seule fois , la vie ne seroit pas assez longue pour pleurer votre chute & toute votre vie n'a été jusqu'ici qu'un crime continuel , & vous balancerez encore à consacrer à Dieu les restes d'une vie que le monde & les passions ont toute occupée ? Demain on va vous redemander votre ame ; & ce court intervalle qui vous reste , vous le disputez encore à Dieu ? & vous voulez encore en retrancher des momens pour combler la mesure , & vous rendre votre Juge plus irréconciliable ? Et n'êtes-vous pas trop heureux que le Seigneur toujours bon & miséricordieux veuille bien accepter les restes languissans de vos passions & de votre vie ; qu'il vous tende encore la main pour vous essuyer au sortir d'un si long & si triste naufrage ; qu'il vous accueille encore usé par le monde & par les plaisirs , inhabile désormais aux passions , peu propre à son service , & que le rebut du monde & du dérèglement puisse encore devenir l'objet de ses miséricordes éternelles ?

Grand Dieu ! qui peut me retenir encore en effet dans les voies du crime où je marche depuis tant d'années ? Détrompé du monde , où rien n'a jamais répondu à mes desirs & à mes vaines espérances ; lassé des passions , dont les voies ont toujours été

pour moi semées d'épines & d'amertume : dégoûté des plaisirs , que la bienfiance elle-même commence à m'interdire ; peu touché de tout ce qui fait l'empressement des autres pécheurs , pourtant partout un cœur malade & inquiet , & ne trouvant rien qui le fixe & qui le calme ; cherchant à m'étourdir sur les horreurs de ma vie , & ne pouvant y réussir ; fuyant tout ce qui peut veiller les terreurs de la conscience , & les portant par-tout avec moi ; éloignant toutes les pensées de l'éternité , & ne pouvant la perdre de vûe ; faisant des efforts impies pour vous oublier , ô mon Dieu , & vous retrouvant par-tout sur mes pas : que prétens-je , en vous fuyant encore ? Ne vous lasserez-vous pas de courir après moi ? Suis-je encore une de ces brebis qui méritent vos empressements & vos recherches ?

Grand Dieu ! finissant mes peines en guérissant mes playes. Fixez mes irrésolutions : soulagez mon cœur , en le délivrant de ses crimes. Rompez des chaînes que je déteste , & auxquelles je n'ai pas la force d'oser toucher. Laissez-vous fléchir à mes vœux , & ne regardez pas mes œuvres. Ecoutez mes désirs , & fermez les yeux à mes foiblesses. Terminez le combat que je sens en moi. Rendez-vous le maître de mon ame. Devenez le plus fort dans mon cœur. Ce n'est plus moi qui vous résiste , ô mon Dieu ; c'est la foiblesse , c'est l'ascendant de la corruption , c'est le long usage du crime. Prenez-moi donc pour

vosre partage. Arrachez-moi au monde & aux créatures, pour lesquelles vous ne m'avez pas fait; & détruisez en moi cet homme de péché que je hais, & qui est devenu plus fort que moi-même.

Mais si la multitude de vos crimes, mon cher Auditeur, & les désirs que Dieu vous inspire depuis long-tems de sortir de ce déplorable état, doivent vous déterminer enfin à faire cette grande démarche, le tems de pénitence où nous sommes entrés, les Mystères saints qui nous attendent, ne vous laissent plus de prétexte de la différer.

OUI, mon cher Auditeur, que servi-^{IV.} MOTIF
ront vos jeûnes, si vous ne vous convertissez pas au Seigneur? Quel fruit vous reviendra-t'il de vos abstinences, de nos instructions, & de tous les exercices laborieux de cette sainte carrière si vous ne sortez pas de l'abîme où vous vivez, & si une vie toute criminelle met toujours un cahos entre vous & la grace? Vous porterez avec les Justes le joug de la loi, & vous n'en partagerez pas avec eux les consolations & les graces. Ce que le Seigneur demande principalement de vous, vous le savez, c'est le changement du cœur, c'est un renouvellement de vie, c'est la fin & la cessation de vos crimes.

Ce n'est pas que vous deviez ajouter au crime de votre impénitence, celui de la transgression de la loi du jeûne; & que, sous prétexte que l'observance de la lettre

48 LE MERCREDI DES CENDRES.

ne sert de rien au pécheur obstiné dans le crime, il vous paroisse inutile de vous soumettre à cette rigueur. C'est la disposition de l'impie qui n'espère plus rien de la miséricorde de Dieu, & qui ne trouvant plus de ressource dans la Religion, dont ses impiétés semblent lui fermer tous les secours, en cherche une dans le désespoir; & dans le mépris affreux de son salut. Mais vous, mon cher Auditeur, que Dieu rappelle encore à la vérité & à la justice; vous à qui il fait encore entendre dans le fond de l'abîme où vous croupissez la voix de sa miséricorde; vous à qui il tend encore à tous momens la main pour vous aider à sortir du tombeau comme un autre Lazare; vous à qui il a marqué peut-être ce tems de pénitence comme le moment de votre salut, & le terme heureux de vos malheurs & de vos crimes, entrez avec vos freres dans cette sainte carrière de pénitence; demandez à Dieu que vous n'y couriez pas en vain. Offrez-lui ce léger sacrifice, pour obtenir celui de vos passions. Commencez par la lettre, afin que l'esprit qui vivifie vous soit donné: soumettez-vous à Dieu, en vous soumettant à la loi de l'Eglise, & il vous soumettra les cupidités injustes qui vous dominent: plus la loi vous sera pénible, plus vous devez faire en sorte que cette peine ne soit pas infructueuse & sans mérite pour vous. C'est toujours un commencement de salut, que d'accomplir le précepte; c'est s'unir avec

les

les Justes ; c'est craindre de défobéir à Dieu ; c'est respecter ses loix saintes ; c'est rendre hommage à la Religion ; c'est ne pas mettre un nouvel obstacle aux graces que Dieu nous prépare en ces jours de propitiation : en un mot , le pécheur qui observe la Loi , peut du moins espérer toujours ; celui qui la méprise , est déjà condamné.

Et cependant , où sont ceux qui observent cette Loi sainte ? Que de prétextes frivoles & peu sérieux pour s'en dispenser ! Oui , mes Freres , que n'opposez-vous pas pour vous mettre à couvert de ce devoir ? Des infirmités chimériques : mais , hélas ! les opposez-vous au monde , aux passions , aux plaisirs mille fois plus laborieux & plus nuisibles que cette loi de pénitence ? Une santé foible & usée : mais quel usage en faites-vous pour le crime , pour l'ambition , pour des affaires terrestres mille fois plus dures à porter que le joug de JESUS-CHRIST ? Quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence : hélas ! mais n'en éprouvez-vous pas tous les jours de plus grandes dans les excès de la table & du jeu , dans le dérangement d'une vie toute profane ? Vous en abstenez-vous pour cela ? Où est ici la bonne foi , & cette équité dont vous faites tant d'ostentation dans vos démarches envers les hommes ? N'êtes-vous donc faux & injuste qu'envers Dieu ? Qu'avez-vous donc à opposer encore ? Un long usage de transgressions.

tion, une habitude de violer la Loi sainte, qui vous la rend désormais impraticable. Eh quoi ! seriez-vous dispensé du précepte, pour ne l'avoir jamais observé jusqu'ici ? L'ancienneté de l'infraction vous rendroit-elle moins coupable ? Nous allégueriez-vous la durée du crime comme une excuse ? Et ce qui devrait vous allarmer ; deviendrait donc précisément ce qui vous calme ? C'est à nous à vous opposer cette longue & criminelle habitude de transgression, & à nous en servir de motif pour nous couvrir de confusion ; & non pas à vous, à nous l'alléguer comme une raison qui vous justifie. Que de pécheurs voluptueux & invétérés deviendroient innocens, si le long usage de la volupté tout seul les dispensoit devant Dieu d'être chastes ! Qu'on est à plaindre, mes Freres, de s'aveugler dans l'affaire de l'éternité, sur des raisons puériles qu'on auroit honte d'avancer devant les hommes sérieux dans des affaires de néant !

Je sai qu'on nous dit tous les jours que ce n'est pas ici un point fort essentiel ; que la grande affaire est de bien vivre, mais qu'au fond, user d'une viande plutôt que d'une autre, n'a jamais paru un crime fort sérieux, & sur quoi il faille tant sonner l'allarme, & troubler les consciences des Fidèles.

C'est-à-dire, ô mon Dieu, que la dernière ressource du pécheur pour se calmer, est d'avilir dans son esprit la majesté

de vos préceptes : comme si vous n'étiez pas également grand lorsque vous défendez à Caïn de répandre le sang innocent ; ou lorsque vous ordonnez au premier homme de ne pas goûter d'un fruit où vous vouliez que sa soumission & son obéissance rendissent hommage à votre gloire , & témoignassent que l'usage des créatures est un don de votre souveraineté & de votre clémence.

Oui , mes Freres , ce n'est pas assez pour le monde de violer la loi sainte du jeûne & de l'abstinence ; on l'avilit , on la traite de minutie , on la regarde comme une dévotion populaire. C'est presque un air de force & de raison , de la violer sans scrupule. Et c'est ainsi qu'on dégrade la tradition la plus vénérable de l'Eglise , la pratique la plus ancienne & la plus universelle qui nous soit venuë de nos peres. C'est ainsi que l'institution respectable du jeûne établie par les Apôtres , consacrée par l'usage de tous les siècles , honorée par l'exemple des Prophètes & de JESUS-CHRIST même , n'est plus dans les discours du monde , qu'une pratique populaire de dévotion , sur laquelle il y a de la petitesse & de l'excès à vouloir être si rigoureux & si severe.

Mes Freres , le saint vieillard Eléazar étoit donc un esprit foible , lorsqu'il aima mieux perdre la vie que de fouiller son ame par l'usage des viandes profanes & défendues par la Loi ? Le supplice de la

52 LE MERCREDI DES CENDRES.

mere & des sept enfans dans les Maccabées n'est donc qu'une histoire risible, puisque les tourmens les plus affreux ne purent les déterminer à se permettre des mets que Moïse avoit interdits au peuple de Dieu ? Les trois jeunes Hébreux dans la Cour du Roi de Babylone n'avoient donc que des frayeurs puérides, lorsqu'ils préféroient la sainte simplicité des viandes prescrites, à la faveur d'un Monarque superbe ? Et les livres saints, qui ont consacré par des éloges la foi & le courage de tous ces anciens Justes, n'ont donc fait que réhausser par des louanges magnifiques, un scrupule vain & puéride ?

Eh ! qui êtes-vous donc pour trouver de la petitesse où les Saints ont trouvé tant de force & de grandeur ? Avoient-ils de la majesté de la Religion des idées moins nobles & moins sublimes que vous ? Etoient-ils moins instruits de la foi & de la dignité de ses préceptes, dont l'intelligence n'est donnée qu'à ceux qui les aiment & qui les observent ? Etoient-ce des esprits foibles, eux qui ont eu la force de vaincre le monde, & qui ont été plus sages que toute la sagesse du siècle ? Dans quels excès ne tombe-t'on pas pour s'étourdir sur l'infraction de cette loi sainte ? On devient impie pour être plus tranquillement transgresseur.

Aussi il n'en reste presque plus de vestige dans le monde. Ce tems sacré n'est presque plus distingué des autres tems de l'an-

née, que par les instructions plus fréquentes que nous faisons aux Fidèles. Le deuil n'est plus que dans nos Temples, où les Ministres pleurent encore entre le vestibule & l'autel. La pénitence de ces jours saints ne subsiste plus que dans le langage de l'Eglise. Au dehors les plaisirs, les jeux, les passions, les spectacles, les excès même de la bonne chère vont toujours même train. Allez dans les Isles éloignées, dit l'Esprit de Dieu, voyez ce peuple infidèle ennemi de JESUS-CHRIST, & qui possède les lieux sacrés où s'accomplirent autrefois tous ses mystères. Entrez dans ses villes profanes aux tems destinés à la célébration de leurs jeûnes. Quel recueillement ! quelle abstinence ! quelles purifications ! quelles prières ! quelle sévérité d'observance ! quelles peines imposées par la loi de leur faux Prophète devenue leur loi publique, contre les transgresseurs, s'il s'en trouvoit un seul ! tout y annonce au-dehors leurs jours de jeûne & d'abstinence : & au milieu de nos villes, nous qui nous vantons d'être le peuple choisi, nous qui nous regardons comme la nation sainte, tout en efface jusqu'aux traces les plus légères ; & le seul spectacle qui rappelle l'établissement de la loi, c'est le grand nombre de ceux qui la violent. Trouvez-moi en effet une seule famille où le Carême s'observe universellement ? Cherchez une table dans le monde, qui ne soit pas chargée de mets défendus, & où il ne se rencontre quelque in-

fracteur du précepte ? Et ce n'est pas assez de le violer : loin de cacher sa honte & sa transgression dans l'enceinte de sa famille , on le viole avec éclat ; on attire chez soi des complices de sa défobéissance ; on les autorise par son exemple ; on les force souvent par ses persuasions ; & comme si ce n'étoit pas assez du crime de l'infraction , on y ajoûte celui du scandale.

Venez nous dire après cela que ce n'est pas ici un point fort essentiel. Vous ne comptez donc pour rien de changer les mœurs publiques , de vous révolter contre l'Eglise , de vous séparer comme un anathème de tout le corps des Justes , de ne faire aucun usage des secours que la Religion vous offre , d'être à vos freres une occasion de chute & de scandale , & en un mot , de contribuer autant qu'il est en vous au relâchement des mœurs , & à l'extinction de la foi & de la piété parmi les Fidèles ?

Voilà ; mon cher Auditeur , des motifs bien pressans pour vous déterminer à un changement de vie. Ajoûtons-y encore la Croix & l'exemple de JESUS-CHRIST que l'Eglise nous met devant les yeux en ces jours de salut.

III: MOTIF. CE grand spectacle pourroit-il vous devenir inutile ? Le prix de son sang qui a effacé les péchés du monde , & qui va couler plus abondamment sur vous , pourroit-il vous laisser encore tout couvert de crimes & de souillures ?

Car, mes Freres, la Croix est le seul héritage qu'il ait laissé à son Eglise. Il faut que nous participions à son calice, si nous voulons partager avec lui sa gloire & son immortalité. C'est-là l'esprit de notre vocation, & le fondement de notre espérance. Hors de-là nous ne sommes pas distingués de ces nations infidèles, qui ne connoissent pas JESUS-CHRIST. Otez de sa morale les maximes crucifiantes, la violence, l'humilité, le renoncement à soi-même, le mépris du monde, la fuite des plaisirs, tout le reste peut nous être commun avec les Philosophes qui débitoient une doctrine sage & éloignée des excès & des vices.

C'est donc la croix de JESUS-CHRIST, qui fait proprement le grand caractère des Chrétiens, & la seule voie de salut que JESUS-CHRIST est venu ouvrir à ses disciples. Or, comment y participons-nous ? Qu'avons-nous de commun avec JESUS-CHRIST crucifié ? Nos œuvres, nos démarches, nos délassemens, nos peines, nos plaisirs, nos craintes, nos espérances sont-elles marquées du sceau de la Croix ? Où paroît ce signe de salut dans toute la suite de notre vie ?

Je fais que le monde nous fournit des croix & des afflictions ; que nos propres passions nous en ménagent, & que nous sommes ingénieux à nous en former à nous-mêmes. Mais ce sont-là des croix de la cupidité. Ce sont les châtimens de nos

36 LE MERCREDI DES CENDRES.

passions , & non pas les remèdes de nos crimes. Ce sont les tristes suites du vice , & non pas les fruits pénibles de la vertu. Mais où est la croix de JESUS-CHRIST dans nos mœurs ? Que souffrons-nous pour lui plaire ? Que prenons-nous sur nos passions , sur nos humeurs , sur nos goûts , sur nos plaisirs , sur nos penchans , pour pouvoir prétendre au titre de ses Disciples ? Où est cette croix que nous portons , & sans laquelle il faut renoncer à JESUS-CHRIST ? Nous portons la croix de nos crimes , la croix de nos passions , la croix de notre ambition , la croix de nos haines & de nos envies ; c'est-à-dire, la croix du monde & du démon. Hélas ! celle de JESUS-CHRIST est moins amère & moins pesante , & nous la rejettons : celle de JESUS-CHRIST rend heureux ceux qui la portent , & nous la craignons : celle de JESUS-CHRIST adoucit même les croix du monde , & nous les lui préférons : celle de JESUS-CHRIST est le prix de l'éternité , & nous la méprisons.

Quelle folie , mes Freres ! Nous ne pouvons éviter les croix ici bas ; faisons du moins qu'elles nous soient utiles. Il faut toujours que nous souffrions de nos passions ; souffrons du moins en les réprimant , afin que nos violences nous soient comptées. Il faut que nous trouvions des amertumes dans la vie ; mettons-les donc à profit , & faisons-en des amertumes de pénitence , afin que nous ne perdions pas tout. Il faut qu'il en coûte pour servir le

monde , comme pour servir Jesus-Christ : souffrons pour Dieu ce que nous souffrons pour le monde , nos pensées seront les mêmes & les récompenses bien différentes.

Mais que dis-je , mes Freres , que nos peines seront les mêmes ! Le Seigneur adoucit le joug qu'on porte pour lui ; & le joug du monde est un joug de Fer , qui meurtrit & qui accable. Les violences de la Croix sont mêlées de mille consolations ; & celles de la cupidité ne sont payées que par des peines nouvelles. Les sacrifices de la grace calment le cœur ; & ceux des passions le déchirent. Les saintes agitations de la pénitence laissent l'ame dans la joye & dans la paix ; & les agitations du crime la troublent & la dévorent. Les épines de la vertu portent avec elles leur douceur & leur remède ; & celles du vice laissent l'aiguillon dans la conscience , & le ver dévorant qui ne meurt plus. En un mot , les rigueurs de l'Evangile font des heureux ; & les dégoûts du monde n'ont fait jusqu'ici que des misérables.

Les graces qui vont couler de la croix de Jesus - Christ , vous offrent donc , mon cher Auditeur , une ressource que vos crimes ne trouveront peut-être pas dans un autre tems. Les prières même de l'Eglise plus longues & plus touchantes , rendent durant cette sainte carrière , le Ciel plus propice aux pécheurs.

IV.
MOTIF.

LES soupirs de cette chaste Epouse qui ne s'occupe en ce tems que de la conversion de ses enfans, qui ne prolonge la tristesse & l'harmonie de ses cantiques que pour attirer les regards & les miséricordes du Seigneur sur les scandales qui l'affligent; ouvrent les trésors du ciel sur les iniquités de la terre. Tout le corps des Justes qui prie, & qui est toujours exaucé, rend le Seigneur bien plus attentif aux besoins de l'Eglise, & aux misères de nos ames.

Je ne parle pas des jeûnes, des macérations, des austérités que les vrais Fidèles pratiquent en ces jours de salut, & qu'ils offrent au Seigneur comme un sacrifice d'expiation pour le reconcilier avec son peuple. Tant d'ames justes qui affligent leur chair par le jeûne & par la retraite, & dont la voix, comme la voix du sang innocent, monte jusqu'au trône de Dieu, non pour solliciter ses vengeances, mais pour attirer ses miséricordes. Hélas! si Judith toute seule dans Israël, affligeant son ame sous la cendre & sous le cilice, reconcilia le Seigneur avec son peuple, & détourna de lui les effets de son indignation & de sa colere; que ne devons-nous pas attendre de tant d'ames fidèles, qui répandues dans toutes les parties de la terre, prient en ce tems saint pour vous, & offrent au Seigneur leurs jeûnes & leurs macérations pour obtenir le pardon de vos crimes? Que ne devez-vous pas attendre

de tant de saints Pasteurs qui offrent leurs ames & leurs travaux pour vous enfanter à Jesus-Christ ? De tant d'Anachorètes pénitens , de tant de Vierges pures , qui dans le fond de leur retraite gémissent comme la colombe , désarment les bras du Seigneur prêt à s'appesantir sur nous, & changent ses foudres en des rosées de bénédiction & de grace ? Que de secours la Religion présente à votre foiblesse ! Que de portes la bonté de Dieu vous ouvre , pour vous faire rentrer dans le sein de sa miséricorde & de sa clémence !

Je pourrois encore ajoûter les instructions que l'Eglise va vous donner par la bouche de ses Ministres. Hélas ! mes Freres, si autrefois la lecture de la Loi de Dieu toute seule , presque oubliée parmi les Juifs , renouvela tout Jérusalem : si tout le peuple fondit en larmes ; si les grands & les Prêtres eux-mêmes , touchés de la beauté & de la magnificence des préceptes divins, renoncèrent aux alliances profanes, & renvoyèrent les femmes étrangères ; que ne peut pas pour votre salut le zèle de tant de Ministres , qui vont vous annoncer les paroles de la vie éternelle ? Quel sentiment n'exciteront pas dans vos cœurs , si vous ne les fermez à la voix de Dieu , les maximes saintes & sublimes de l'Evangile , accompagnées de toute la force & de toute la terreur de notre ministère ?

Oui , mes Freres , la vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre

dre. Les règles de la Foi sont pleines de noblesse & d'équité. Elles forcent en leur faveur une raison saine & épurée. Elles mettent tôt ou tard un esprit sage & élevé dans leurs intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque tems; l'âge peut séduire; les exemples peuvent entraîner; les discours de l'impiété & du libertinage peuvent étourdir: mais enfin la vérité perce le nuage. Le grand, le solide de la Religion prend la place dans un bon esprit de tout le frivole qui l'avoit amusé. Lassé d'avoir couru long-tems après le songe & la chimere, on veut quelque chose de sûr & de réel, & on ne le trouve que dans la Religion, dans la vérité de ses maximes, & la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux & superficiel, qui puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion. Le monde ne peut séduire pour toujours que des hommes sans réflexion & sans caractère. Et remarquez ici que le monde lui-même regarde comme tels ceux qui n'ont pas sù mettre quelques jours sérieux dans toute leur course, quelque intervalle entre la vie & la mort. Le goût du frivole, qui nous avoit fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend à la fin méprisables.

Ne résistez donc pas à Dieu, mon cher Auditeur, qui vous ouvre en ce tems de propitiation tant de moyens de salut. Ne vous opposez pas vous seul à tous les efforts que l'Eglise va faire pour vous rap-

MOTIES DE CONVERSION. 61

appeler à une vie plus pure & plus chrétienne. Ne vous obstinez plus à périr, tandis que tout va s'empresse à vous sauver du naufrage. Que faut-il encore pour vous déterminer à finir vos égaremens, & à changer enfin une vie qui vous lasse, que le monde censure, dont vous sentez vous-même le vuide, & peut-être aussi l'indécence & le ridicule? Que reste-t'il à faire au Seigneur? Il vous agite par des remords secrets, & vous combattez les saints mouvemens de sa grace: il vous offre tous les secours de la Religion, & vous n'en faites aucun usage: il réunit toutes les prières de l'Eglise en votre faveur, & vous les rendez inutiles par votre impénitence: il fait tonner dans ces chaires chrétiennes les promesses & les menaces formidables de la Loi, & elles s'effacent de votre cœur un moment après que son Esprit les y a gravées. Que peut-il donc faire encore? Châtier vos crimes & ceux de vos semblables par des calamités publiques: répandre sur nous la terreur de sa colère, comme autrefois sur ces villes qui avoient attiré son indignation par l'excès de leurs dissolutions & de leurs débauches. C'étoit, mes Freres, la seule ressource qui restoit à la miséricorde de Dieu pour nous toucher. Il parloit en vain au fond de nos cœurs; il nous frappe pour se faire entendre.

Comme nous avons mis le comble à nos crimes, il semble aussi rassembler sur

62 LE MERCREDI DES CENDRES.

nos têtes les traits de sa colére. Nos ennemis nous insultent. Les enfans d'Amalec ont la victoire sur le peuple de Dieu. Notre ancienne valeur semble s'être changée en foiblesse. Nos frontières sont ouvertes. Ces murs inaccessibles, en qui nous mettions notre confiance, sont renversés. Nos voisins, à peine autrefois en sûreté dans leurs places les plus reculées, semblent déjà méditer la conquête de nos Provinces, & se partager par avance nos terres & nos foyers. La justice de nos armes semble en affoiblir la force & le succès. La paix autrefois entre nos mains s'éloigne de plus en plus de nous, & nos desirs ne font que la rendre plus difficile. Le fléau de la guerre & de la désolation répand le deuil & la misère sur nos villes & sur nos campagnes. Le peuple gémit sous le poids des charges que le malheur des tems a rendu nécessaires. La France que nos premières années avoient vû si florissante, est maintenant plongée dans une tristesse amère & profonde; & nos ennemis, si jaloux autrefois de nos prospérités, peuvent à peine se persuader nos malheurs & nos pertes.

D'où vient ce changement, mes Freres? Je l'ai déjà dit. La colére de Dieu éclate sur nos crimes: leur énormité est enfin montée jusqu'au trône de ses vengeances. Il a regardé du haut de sa demeure éternelle, dit le Prophète, *Prospexit de excelso sancto suo*; & il a vû les abominations qui sont au milieu de nous; les Fidé-

MOTIFS DE CONVERSION. 63

les sans mœurs, les Grands sans religion, les Ministres mêmes sans piété; le sexe sans pudeur & sans bienséance, s'avalissant par des indécences dont les siècles de nos peres auroient rougi, & n'étant plus en sûreté que par le dégoût qu'en ont ceux-mêmes à qui il s'étudie de plaire. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du Ciel, & il a vû les adultères & les abominations en honneur au milieu de son peuple; les rapines & les injustices revêtues des titres & des dignités publiques; les débauches & les excès affreux autorisés par de grands exemples; un luxe monstrueux & insensé croître & augmenter avec la misère publique, les théâtres devenus les lieux de prostitution, par le dérèglement déclaré de ces victimes infortunées qu'on y court entendre; & les mœurs publiques devenues des scandales publics. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du Ciel, & il a vû, l'intrigue, l'ambition, le schisme & l'aigreur d'honorer son sanctuaire; les Ministres de la paix eux-mêmes divisés; la défense de la vérité devenue le prétexte des animosités personnelles; le zèle allumé par un vil intérêt; les passions appellées à la défense de la Religion qui les condamne; la piété changée en gain & en une indigne hypocrisie; & ce Royaume, autrefois le soutien de la foi, & la plus pure portion de son Eglise; devenu par la licence des discours & l'impiété des sentimens le théâ-

64 LE MERCREDI DES CENDRES.

tre d'honneur des Philosophes & des incrédules. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du Ciel, & il a vû un Souverain pieux environné d'une Cour dissolue ; le courtifan, toujours parmi nous fervile imitateur du Maître, devenir ici son censeur secret ; la piété sur le trône devenue plus odieuse ; les crimes se multiplier par la contrainte ; le péril de la débauche en assaisonner les excès, l'ambition se revêtir des apparences de la piété pour attirer les largesses du Souverain ; l'hypocrisie s'enrichir des bienfaits destinés à récompenser la vertu ; & la Religion plus déshonorée par les mœurs & les artifices de ces faux justes, que par la licence des pécheurs les plus déclarés. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur & de sa colére. Il a fait périr par le glaive de nos ennemis nos enfans, nos époux, nos freres & nos proches. Il a répandu sur nos armées un esprit de terreur & de vertige. Il a fait échoüer nos projets, & nos prospérités passées n'ayant été pour nous que de nouveaux motifs d'orgueil & de dissolution, il a eu recours aux châtimens, afin que si nous avons été ingrats à ses faveurs, nous ne soyons pas insensibles à notre affliction & à nos peines.

Et cependant quel usage faisons-nous de ces fléaux publics ? Qu'opposons-nous à la colére de Dieu, pour la défarmer ? Des plaintes inutiles, des terreurs humaines sur l'incertitude des événemens, des inquié-
des

des sur les misères & sur les charges publiques : que dirai-je ? des murmures peut-être contre le Gouvernement, de vaines réflexions & des censures éternelles sur ceux qui sont à la tête des affaires ; des clameurs inutiles contre ceux qui sont chargés des entreprises & des projets ; des dérisions souvent, & des chants satyriques & prophanes, symbole éternel de la légèreté de la nation, & qui nous ont toujours consolé de nos malheurs en éternisant le souvenir de nos pertes ; c'est ce qu'un ancien Pere reprochoit déjà de son tems à nos ancêtres : *Canilenis infortunia sua solantur.*

Insensés que nous sommes ! nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étoient les auteurs de nos calamités. Nous accusons leur imprudence, leur peu d'habileté, leurs méprises, de nos malheurs. Nous ne remontons pas plus haut : nous ne voyons pas que les coups qui nous frappent, partent du Ciel ; que c'est Dieu lui-même ; qui confond les conseils & la prudence de nos chefs ; qui aveugle nos sages & nos vieillards ; qui répand la terreur & l'épouvante dans nos armées ; & que nos crimes seuls enfantent tous nos malheurs. Mettons Dieu de notre côté, mes Freres, & alors nous serons les plus forts. Forçons le Seigneur par un repentir sincere à combattre pour nous ; & alors, ou il donnera la paix à son peuple, ou nous dissiperons nos ennemis, comme de la poussière.

66 LE MERCREDI DES CENDRES.

Maison d'Israël, disoit autrefois le Grand-Prêtre Eliachim aux Juifs frappés comme nous de la main de Dieu, & en proye aux troupes victorieuses des Assyriens : souvenez-vous comment Moyse, ce serviteur de Dieu, brisa autrefois la force d'Amalec, qui se confioit dans sa puissance, dans le nombre de ses troupes, & dans la multitude de ses chariots : *Memores estote Moysy servi Domini, qui Amalec confidentem in virtute sua & in exercitu suo dejecit.* Ainsi disparoîtront devant vous vos ennemis, continuoit ce vénérable Pontife, si vous demeurez fidèles dans la pratique des ordonnances de la Loi, & si vous revenez au Seigneur par les gémissemens d'un cœur brisé, & d'un repentir vif & sincere ; *Sierunt universi hostes Israël, si manentes permanseritis in jejuniis & orationibus in conspectu Domini.*

Et voilà, mes Freres, ce que le Pontife saint, * qui nous honore ici de sa présence, & que le Seigneur a suscité à son peuple dans ce tems de calamité, vous a déjà dit avec les expressions les plus vives du zèle pastoral & de l'éloquence chrétienne. Voilà les ressources qu'il vous a marquée par une indiction solemnelle de jeûnes & de prières, pour remédier aux maux qui nous affligent. Mes Freres, vous a-t'il dit, finissons nos désordres, & nos malheurs fini-

* Monseigneur le Cardinal de Noailles devant lequel ce Sermon fut prêché à Notre-Dame.

ront bientôt. Devenons plus fidèles, & nous deviendrons bientôt plus heureux & plus tranquilles. Faisons cesser les scandales qui sont au milieu de nous, & nos larmes seront bientôt essuyées. Convertissons-nous au Seigneur, & le Seigneur combattra pour nous. Mettons-nous en paix avec Dieu, & nous l'aurons bientôt avec les hommes.

Voilà, mes Freres, ce que ses exemples vous prêchent encore plus efficacement que ses discours. Il souffre des malheurs qui vous affligent; mais il souffre encore plus des iniquités qui vous les attirent. Il porte avec vous le poids de vos afflictions & de vos pertes; mais il porte encore plus le poids de vos crimes. Il demande pour vous au Seigneur des jours plus tranquilles & plus fortunés; mais il en demande aussi de plus saints.

Soulagez son zèle, mes Freres, en répondant à sa tendresse. Consolez sa piété, en secondant ses desirs. Récompensez ses soins, en vous conformant à ses exemples. Dieu n'a pas encore abandonné son peuple, puisque malgré tant de calamités dont il nous frappe, il vous suscite encore un pasteur fidèle, qui peut vous reconcilier avec le Seigneur, & arrêter le bras de son indignation & de sa colere. N'abusez donc pas du don de Dieu, mon cher Auditeur, & ne rendez pas inutiles par l'endurcissement de votre cœur, tant de moyens de sanctification que la bonté de Dieu vous

68 LE MERCREDI DES CENDRES.

offre , & les ressources les plus heureuses de votre salut.

Grand Dieu ! que de justes sujets de condamnation n'aurez-vous pas un jour contre moi ! Que n'aurez vous pas fait pour me sauver , & qu'aurai-je omis moi-même pour me perdre ? Vous avez tout mis en œuvre pour empêcher votre créature de périr ; vos graces : vos inspirations , des lumieres vives , des amertumes salutaires , des dégoûts infinis , des passions traversées , des projets confondus , des espérances évanouies , des calamités publiques & personnelles , que dirai-je encore ? Un cœur même tendre pour le bien : un cœur né avec des sentimens de vertu & de droiture ; un cœur qui se refusoit aux excès , qui ne paroissoit point fait , pour le déréglement , qui ne cessoit de me rappeler à vous & de me reprocher en secret ma honte & ma foiblesse. Que puis-je vous dire tout couvert de vos bienfaits & de mes crimes ? Seigneur ; ne vous laissez pas de me tendre la main. Vous en avez trop fait jusqu'ici pour me laisser périr sans ressource ; plus je me trouve indigne de nouvelles faveurs , plus j'en espère. L'horreur de mon état augmente ma confiance ; & l'excès de mes misères est le seul droit que j'offre à vos miséricordes éternelles.

Ainsi soit-il.



S E R M O N

POUR LE JEUDI

APRÈS LES CENDRES.

Sur la vérité de la Religion.

Amen dico vobis, non inveni tantam fidem
in Israël.

*Je vous dis en vérité, je n'ai pas trouvé une
si grande foi dans Israël. Matth. 8. 10.*



'où venoit donc l'incrédulité
que Jesus-Christ reproche au-
jourd'hui aux Juifs, & quel su-
jet pouvoient-ils avoir de dou-
ter encore de la sainteté de sa
doctrine & de la vérité de son ministère ?
Ils avoient demandé des miracles, & il en
avoit opéré à leurs yeux de si convaincans,
que personne avant lui n'en avoit fait de
semblables. Ils avoient souhaité que sa Mis-
sion fût autorisée par des témoignages :
Moïse & les Prophètes lui en avoient rendu,
le Précurseur avoit dit hautement : Voilà
le Christ, & l'Agneau qui vient effacer les

70. LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

péchés du monde ; un Gentil rend gloire dans notre Evangile à sa toute-puissance ; le Pere céleste du haut des airs avoit déclaré que c'étoit-là son Fils bien-aimé ; enfin les démons eux-mêmes frappés de sa sainteté, ne sortoient des corps qu'en confessant qu'il étoit le Saint & le Fils du Dieu vivant. Que pouvoit encore opposer l'incrédulité des Juifs , à tant de preuves & de prodiges ?

Voilà , mes Freres , ce qu'on pourroit demander aujourd'hui avec bien plus de surprise à ces esprits incrédules , lesquels après l'accomplissement de tout ce qui avoit été prédit , après la consommation des mystères de Jesus-Christ , l'exaltation de son nom , la manifestation de ses dons , la vocation des Peuples , la destruction des Idoles , la conversion des Césars , le contentement de l'Univers , doutent encore , & entreprennent eux seuls de contredire & de renverser ce que les travaux des Hommes apostoliques , le sang de tant de Martyrs , les prodiges de tant de serviteurs de Jesus-Christ , les écrits de tant de grands hommes , les austérités de tant de saints Anachorètes , & la Religion de dix-sept siècles ont si universellement & si divinement établi dans l'esprit de presque tous les peuples.

Car , mes Freres , au milieu des triomphes de la foi s'élevent encore en secret parmi nous des enfans d'incrédulité , que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées , qui blasphèment ce qu'ils ignorent ; de

hommes impies, qui changent, comme dit un Apôtre, la grace de notre Dieu en luxure, souillent leur chair, méprisent toute domination, blasphément la Majesté, corrompent toutes leurs voies comme des animaux sans raison; & sont réservés à servir un jour d'exemple aux jugemens terribles de Dieu sur les hommes.

Or, si parmi tant de Fidèles que la Religion assemble en ce lieu, il se trouvoit quelque ame de ce caractère, souffrez, vous, mes Freres, qui conservez avec respect le dépôt de la doctrine que vous avez reçüe des mains de vos ancêtres & de vos Pasteurs, que je me serve de cette occasion, ou pour les détromper, ou pour les combattre. Souffrez que je fasse ici une fois ce que les premiers Pasteurs de l'Eglise faisoient si souvent devant leur peuple assemblé, c'est-à-dire, que j'entreprenne l'apologie de la Religion de Jesus-Christ contre l'incrédulité; & qu'avant que de vous instruire de vos devoirs durant cette longue carrière, je commence par jeter les premiers fondemens de la foi. Il est si consolant pour ceux qui croient, de découvrir combien leur soumission est raisonnable, & de se convaincre que la Foi qui paroît l'écueil de la raison en est pourtant la seule consolation, le seul guide & l'unique ressource.

Voici donc tout mon dessein. L'incrédule refuse de se soumettre aux vérités révélées, ou par une vaine affectation de

72 LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

raison , ou par un faux sentiment d'orgueil , ou par un amour mal placé d'indépendance. Or , je veux montrer aujourd'hui , que la soumission que l'incrédule refuse par une vaine affectation de raison , est l'usage le plus sensé qu'il puisse faire de la raison même : que la soumission qu'il refuse par un faux sentiment d'orgueil , en est la démarche la plus glorieuse : & enfin , que la soumission qu'il rejette par un amour mal placé d'indépendance , en est le sacrifice le plus indispensable. Et de-là je tirerai les trois grands caractères de la Religion : elle est raisonnable ; elle est glorieuse ; elle est nécessaire.

O mon Sauveur , auteur éternel & consommateur de notre foi , défendez-vous-même votre Doctrine. Ne souffrez pas que votre Croix qui vous a soumis l'Univers , soit encore la folie & le scandale des esprits superbes. Triomphez encore aujourd'hui par les prodiges secrets de votre grace , de la même incrédulité dont vous triomphâtes autrefois par les opérations éclatantes de votre puissance , & détruisez par ces lumières vives qui éclairent les cœurs , plus efficaces que tous nos discours , toute hauteur qui s'éleve encore contre la science de vos mystères. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. **C**OMMENÇONS par convenir d'abord , mes Freres , que c'est la Foi , & non pas la raison , qui fait les Chrétiens ; & que la première démarche qu'on exige d'un

d'un disciple de Jesus-Christ, est de captiver son esprit, & de croire ce qu'il ne peut comprendre. Cependant je dis que c'est la raison elle-même, qui nous conduit à cette soumission; que plus même nos lumières sont supérieures, plus elles nous font sentir la nécessité de nous soumettre; & que le parti de l'incrédulité, loin d'être le parti de la force d'esprit & de la raison, est celui de l'égarement & de la foiblesse.

La raison a donc ses usages dans la foi, comme elle a ses bornes: & comme la Loi bonne & sainte en elle-même, ne seroit pourtant qu'à conduire les hommes à J. C. & s'arrêtoit là comme en son terme; de même la raison, bonne & juste en elle-même, puisqu'elle est un don de Dieu & une participation de la raison souveraine, ne doit servir & ne nous est donnée que pour nous frayer le chemin à la foi. Elle est téméraire & sort des bornes de sa première institution, si elle veut aller au-delà de ces bornes sacrées.

Cela supposé, voyons lequel des deux fait un usage plus sensé de sa raison, ou le Fidèle qui croit, ou l'incrédule qui refuse de croire. La soumission à des faits qu'on nous propose de croire, peut être soupçonnée de crédulité, ou du côté de l'autorité qui nous persuade; si elle est légère, c'est foiblesse d'y ajouter foi: ou du côté des choses qu'on veut nous persuader; si elles sont opposées aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la

conscience , c'est ignorance de les recevoir comme véritables : ou enfin du côté des motifs dont on se sert pour nous persuader ; s'ils sont vains , frivoles , incapables de déterminer un esprit sage, c'est imprudence de s'y laisser surprendre. Or il est aisé de montrer que l'autorité qui exige la soumission du Fidèle, est la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre ; que les vérités qu'on veut lui persuader sont les seules conformes aux principes de l'équité , de l'honnêteté , de la société , de la conscience ; & enfin que les motifs dont on se sert pour le persuader , sont les plus décisifs , les plus triomphans , les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

Quand je parle de l'autorité de la Religion chrétienne, je ne prétens pas restreindre l'étendue de ce terme à la seule autorité de ces Assemblées saintes , où l'Eglise par la bouche de ses Pasteurs forme des décisions , & propose à tous les Fidèles les règles infailibles du culte & de la doctrine. Comme ce n'est pas l'hérésie , mais l'incrédulité que ce discours regarde , je ne considère pas tant ici la Religion comme opposée aux Sectes que l'esprit d'erreur a séparées de l'unité , c'est-à-dire , comme renfermée dans la seule Eglise catholique, que comme formant depuis la naissance du monde une société à part , seule dépositaire de la connoissance d'un Dieu & de la promesse d'un Médiateur ; toujours oppo-

lée à toutes les Religions qui se sont depuis élevées dans l'Univers; toujours contredite & toujours la même; & je dis que son autorité porte avec elle des caractères si éclatans de vérité, qu'on ne peut sans extravagance refuser de s'y soumettre.

En premier lieu, l'ancienneté en matière de Religion, est un caractère que la raison respecte, & l'on peut dire qu'une croyance consacrée par la Religion des premiers hommes, & par la simplicité des premiers tems, forme déjà un préjugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres, & qu'il n'y ait parmi les hommes des vieilles erreurs, qui semblent disputer avec la vérité de l'ancienneté de leur origine. Mais à qui veut en suivre l'histoire, il n'est pas mal aisé de remonter jusqu'à leur naissance. La nouveauté se trouve toujours le caractère le plus constant & le plus inséparable de l'erreur; & l'on peut leur faire à toutes le reproche du Prophète : *Novi recentefque venerunt*, *Dett. 23.*
quos non coluerunt patres eorum. 17.

En effet, s'il y a une véritable Religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes; car s'il y a une véritable Religion sur la terre, elle doit être le premier & le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Il faut donc que ce devoir soit aussi ancien que l'homme; & comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui. Et voilà, mes Freres, le premier

caractère qui distingue d'abord la Religion des Chrétiens des superstitions & des sectes. C'est la plus ancienne Religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fut taillé des divinités de bois & de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dresserent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, & de sa justice le châtement de leur désobéissance. L'histoire de la naissance de cette religion, est l'histoire de la naissance du Monde même. Les Livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monumens de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes ces productions fabuleuses de l'esprit humain qui amuserent si tristement depuis la crédulité des siècles suivans : & comme l'erreur naît toujours de la vérité, & n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine, que les fables du paganisme trouverent leur fondement; de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur qui ne rende par-là l'hommage à l'ancienneté & à l'autorité de nos saintes Ecritures.

Or, mes Freres, ce caractère tout seul n'a-t'il pas déjà quelque chose de respectable? Les autres Religions qui se sont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garans de leur antiquité, que des récits fabuleux, & qui tomboient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du

Monde par un cahos de siècles innombrables & imaginaires, dont il n'est resté aucun événement à la postérité, & que l'histoire du Monde n'a jamais connus. Les Auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après les faits qu'ils nous racontent : & c'est tout dire, d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie ; & les inventions de cet art, les plus solides fondemens de leur Religion.

Ici c'est une suite de faits raisonnable, naturelle, d'accord avec elle-même. C'est l'histoire d'une famille continuée depuis son premier chef jusqu'à celui qui l'écrit, & justifiée dans toutes ses circonstances. C'est une généalogie où chaque chef est marqué par ses propres caractères, par des événemens qui subsistoit encore alors, par des traits qu'on reconnoissoit encore dans les lieux qu'ils avoient habités. C'est une tradition vivante, la plus sûre qu'il y eut alors sur la terre, puisque Moyse n'a écrit que ce qu'il avoit oui dire aux enfans des Patriarches, & que les enfans des Patriarches ne rapportoient que ce que leurs peres avoient eux-mêmes vû. Tout s'y soutient, tout s'y suit, tout s'y éclaircit de soi-même. Les traits n'en sont pas imités, ni les aventures puisées ailleurs, & accommodées au sujet. Avant Moyse, le peuple de Dieu n'avoit rien d'écrit. Il n'a laissé à la postérité que ce qu'il avoit recueilli de vive voix de ses ancêtres, c'est-à-dire, toute la tradition du genre humain ; & le premier, il a rédigé en

un volume l'histoire des merveilles de Dieu & de ses manifestations aux hommes, dont le souvenir avoit fait jusques-là toute la Religion, toute la science, & toute la consolation de la famille d'Abraham. La bonne foi de cet Auteur paroît dans la naïveté de son histoire. Il ne prend point de précaution pour être cru, parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit, n'en ont pas besoin pour croire, & qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendans, que pour les en instruire eux-mêmes.

Voilà, mes Freres, par où la Religion chrétienne commence à s'acquérir du crédit sur l'esprit des hommes. Tournez-vous de tous les côtés, lisez l'histoire des Peuples & des Nations, vous ne trouverez rien de mieux établi sur la terre; que dis-je? rien même qui mérite les attentions d'un esprit sensé. Si les hommes sont nés pour une Religion, ils ne sont nés que pour celle-ci. S'il y a un Etre souverain qui ait montré la vérité aux hommes, il n'y a que celle-ci qui soit digne des hommes & de lui. Partout ailleurs l'origine est fabuleuse: ici elle est aussi sûre que tout le reste; & les derniers âges qu'on ne peut contester, ne sont pourtant que les preuves de la certitude du premier. Donc, s'il y a une autorité dans le monde à laquelle la raison doit céder, c'est à celle de la Religion chrétienne.

Au caractère de son ancienneté, il faut ajouter celui de sa perpétuité. Représentez-

vous ici cette variété infinie de Religions & de Sectes , qui ont régné tour à tour sur la terre. Suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple & de chaque pays. Elles ont duré un certain nombre d'années, & tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Où sont les dieux d'Emath, d'Aïphard, & de Sepharvaïm? Rappellez l'histoire de ces premiers conquérans : ils vainquoient les dieux des peuples en vainquant les peuples eux-mêmes, & abolissoient leur culte en renversant leur domination. Qu'il est beau, mes Freres, de voir la Religion de nos Peres toute seule se maintenir dès le commencement, survivre à toutes les sectes, & malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passer toujours des peres aux enfans, & ne pouvoir jamais être effacée du cœur des hommes ! ce n'est pas un bras de chair qui l'a conservée. Ah ! le peuple fidèle a presque toujours été foible, opprimé, persécuté. Non ; ce n'est pas par le glaive, comme dit le Prophète, que nos peres possédèrent la terre : *Nec enim in gladio suo possederunt terram.* Tantôt esclaves, tantôt fugitifs, tantôt tributaires des Nations, ils virent mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'Univers conjurer leur ruine & l'extinction entière de leur culte : mais ce peuple si foible, opprimé en Egypte, errant dans un désert, transporté depuis captif dans des Provinces étrangères, n'a jamais pû être

Pf. 43. 4.

exterminé, tandis que tant d'autres plus puissans ont suivi la destinée des choses humaines ; & son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle presque a fait pour le détruire.

Or, d'où vient, mes Freres, qu'un culte si contredit, si pénible par ses observances, si rigoureux par les châtimens dont ils punissoit les transgresseurs, si aisé même à s'établir & à tomber par l'inconstance & la grossièreté toute seule du peuple qui en fut d'abord dépositaire, d'où vient qu'il s'est seul perpétué dans le monde au milieu de tant de révolutions, tandis que les superstitions soutenues de la puissance des Empires & des Royaumes, sont retombées dans le néant d'où elles étoient sorties? Eh! n'est-ce pas Dieu, & non l'homme, qui a fait toutes ces choses? n'est-ce pas le bras du Tout-puissant, qui a conservé son ouvrage? Et puisque tout ce que l'esprit humain avoit inventé a péri, ne faut-il pas conclure que ce qui a toujours demeuré, étoit seul l'ouvrage de la Sageffe divine? *Nonne Deus fecit hac omnia, & non homo.*

Enfin si à son ancienneté & à sa perpétuité, vous ajoutez son uniformité, il ne restera plus de prétexte à la raison pour se défendre. Car, mes Freres, tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des tems ont introduit mille changemens à toutes les Loix

humaines. La foi seule n'a jamais changé. Telle que nos peres la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendants la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles, & par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on y vouloit mêler, je l'avoue, mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a toujours paru tel. Il est aisé de durer, quand on s'accommode aux tems & aux conjonctures, & qu'on peut ajouter ou diminuer selon le goût des siècles & de ceux qui gouvernent mais ne jamais rien relâcher malgré le changement des mœurs & des tems; voir tout changer autour de soi, & être toujours la même, c'est le grand privilège de la Religion chrétienne. Et par ces trois caractères d'ancienneté, de perpétuité & d'uniformité, qui lui sont propres, sont autorité se trouve la seule sur la terre capable de déterminer un esprit sage.

Mais si la soumission du Fidèle est raisonnable du côté de l'autorité qui l'exige, elle ne l'est pas moins du côté des choses qu'on lui propose de croire. Et ici, mes Freres, entrons dans le fonds du culte des Chrétiens. Il ne craint pas d'être vû de près, comme ces mystères abominables de l'idolâtrie, dont les ténèbres cachent la honte & l'horreur. Une Religion dit Tertullien, qui n'aimeroit pas d'être approfondie, & qui craindroit l'examen, seroit suspecte: *Cæterum suspecta est Lex quæ probari non vult.* Plus vous approfondissez le culte des

82 LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

Chrétiens, plus vous y trouvez de beautés & de merveilles cachées. L'idolâtrie inspiroit à l'homme des sentimens insensés de la divinité : la philosophie , des sentimens peu raisonnables de lui-même : la cupidité, des sentimens injustes envers les autres hommes. Or , admirez la sagesse de la Religion qui remédie à ces trois playes que la raison de tous les siècles n'avoit jamais pû ni guérir , ni même connoître.

Et premièrement, quel autre Législateur a parlé de la Divinité comme celui des Chrétiens ? Trouvez ailleurs , si vous le pouvez , des idées plus sublimes de sa puissance , de son immensité , de sa sagesse , de sa bonté , de sa justice , que celles que nous en donnent nos Écritures. S'il y a au-dessus de nous un Être suprême & éternel, en qui toutes choses vivent , il faut qu'il soit tel que la Religion chrétienne le représente. Nous seuls ne le comparons pas à la ressemblance de l'homme. Nous seuls l'adorons assis sur les Chérubins, remplissant tout par sa présence , réglant tout par sa sagesse , créant la lumière & les ténébres , auteur du bien, vengeur du vice. Nous seuls l'honorons comme il veut être honoré ; c'est-à-dire , nous ne faisons pas consister le culte qui lui est dû, en la multitude des victimes, ni dans l'appareil extérieur de nos hommages, mais dans l'adoration , dans l'amour , dans la louange , dans l'action de grâces. Nous lui rapportons le bien qui est en nous, comme à son principe ; & nous nous attri-

buons toujours le vice , qui n'a sa source que dans notre corruption. Nous espérons de trouver en lui la récompense d'une fidélité qui est le don de sa grace , & la peine des transgressions qui sont toujours la suite du mauvais usage que nous faisons de notre liberté. Or , quoi de plus digne de l'Être souverain que toutes ces idées !

En second lieu , une vaine philosophie , ou avoit dégradé l'homme jusqu'au rang des bêtes , en lui faisant chercher sa félicité dans les sens , ou l'avoit follement élevé jusqu'à la ressemblance de Dieu, en lui persuadant qu'il pouvoit trouver son bonheur dans sa propre sagesse. Or , la morale des Chrétiens évite ces deux excès : elle retire l'homme des plaisirs charnels, en lui découvrant l'excellence de sa nature & la sainteté de sa destination ; elle corrige son orgueil , en lui faisant sentir sa misère & sa bassesse.

Enfin la cupidité rendoit l'homme injuste envers les autres hommes. Or , quelle autre doctrine que celle des Chrétiens a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard ? Elle nous apprend à obéir aux Puissances , comme établies de Dieu , non-seulement par la crainte de l'autorité , mais par une obligation de conscience ; à respecter nos maîtres , souffrir nos égaux , être affables envers nos inférieurs , aimer tous les hommes comme nous-mêmes. Elle seule fait former de bons citoyens , des sujets fidèles , des serviteurs patiens , des maîtres humbles des Magistrats incorruptibles , des Princes

clémens , des amis véritables. Elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages , assure la paix des familles , maintient la tranquillité des Etats. Non-seulement elle arrête les usurpations , mais elle interdit jusqu'au désir d'un bien étranger : non-seulement elle ne veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la prospérité de son frere; mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien , lorsqu'il en a besoin : non-seulement elle nous défend d'attenter à sa vie ; mais elle veut que nous fassions du bien à ceux-mêmes qui nous font du mal , que nous bénissions ceux qui nous maudissent , & que nous n'ayons tous qu'un cœur & qu'une ame. Donnez-moi , disoit autrefois S. Augustin aux payens de son tems , un Royaume tout composé de gens de cette sorte : bon Dieu ! quelle paix ! quelle félicité ! quelle image du ciel sur la terre ! Toutes les idées de la philosophie ont-elles jamais approché du plan de cette république céleste ? & n'est-il pas vrai que si un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les voyes du salut , il n'a pû leur tenir un autre langage ?

Il est vrai qu'à toutes ces maximes si dignes de la raison , la Religion ajoute des mystères qui nous passent. Mais outre que le bon sens voudroit qu'on se soumit là-dessus à une Religion si vénérable dans son antiquité , si divine dans sa morale , si supérieure à tout ce qui est sur la terre dans son autorité , & la seule digne d'être crue , les

motifs dont elle se sert pour nous persuader achevent de forcer l'incrédulité.

Premièrement. Ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, & prédits avec toutes les circonstances des tems, des lieux & des moindres événemens : & ce ne sont pas ici de ces prophéties vagues, renvoyées à la crédulité du simple vulgaire, qu'on débite dans un coin de la terre, qui sont toujours du même âge que les événemens, & qu'on ignore dans le reste de l'univers. Ce sont des prophéties qui ont fait, depuis la naissance du Monde, toute la Religion d'un peuple entier ; que les peres transmettoient à leurs enfans, comme leur plus précieux héritage ; qui étoient conservées dans le Temple Saint, comme le gage le plus sacré des promesses divines ; & enfin, dont la nation la plus ennemie de Jesus-Christ, qui en a été la première dépositaire, atteste encore aujourd'hui la vérité à la face de l'univers : des prophéties qu'on ne cachoit point mystérieusement au peuple, de peur qu'il n'en découvrit la fausseté, comme ces vains oracles des Sibylles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls Pontifes, & produits de tems en tems par morceaux pour autoriser dans l'esprit du peuple, ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici nos Livres prophétiques étoient la lecture journalière de tout un peuple. Les jeunes & les vieillards, les

femmes & les enfans , les Prêtres & les hommes du commun, les Rois & les fujets devoient les avoir fans cefse entre les mains; chacun avoit droit d'y étudier fes devoirs , & d'y découvrir fes efpérances. Loin de flâter leur orgueil; ils ne leur parloient que de l'ingratitude de leurs peres : ils leur annonçoient à chaque page des malheurs , comme le juſte châtimement de leurs crimes; ils reprochoient aux Rois leur diſſolution , aux Pontifes leurs injuſtices , aux Grands leur profuſion , au peuple ſon inconſtance & ſon incrédulité ; & cependant ces Livres ſaints lui étoient chers , & par les oracles qu'ils y voyoient s'accomplir tous lès jours , ils attendoient avec confiance l'accompliſſement de ceux dont tout l'univers eſt aujourd'hui témoin. Or, la connoiſſance de l'avenir eſt le caractère le moins ſuſpect de la Divinité.

Secondement. Ces myſtères ſont fondés ſur des faits miraculeux ſi éclatans , ſi publics dans la Judée , ſi convenus alors même par ceux qui avoient intérêt de les nier, ſi marqués par des événemens qui intéreſſoient toute la nation , ſi répétés dans les villes , dans les campagnes , dans le Temple , dans les places publiques , qu'il faut fermer les yeux à la lumière , pour les révoquer en doute. Les Apôtres les ont prêché , les ont écrit dans la Judée même peu de tems après leur accompliſſement; c'eſt-à-dire , dans un tems où les Pontifes qui avoient condamné Jeſus - Chriſt , encore

vivans , auroient pû les confondre & crier à l'imposture, s'ils avoient imposé au genre humain. Jesus-Christ, en ressuscitant selon sa promesse, confirma son Evangile. Et l'on ne peut supposer ni que les Apôtres se soient trompés sur ce fait si décisif, si essentiel pour eux ; sur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal où tout le reste se rapportoit ; ce fait tant de fois confirmé & devant des témoins si nombreux , ni qu'ils ayent voulu nous tromper eux-mêmes , & aller prêcher aux hommes un mensonge aux dépens de leur repos, de leur honneur & de leur vie , le seul prix qu'ils attendoient de leur imposture. Ces hommes qui ne nous ont laissé que des enseignemens si sages & si pieux , auroient donc donné à la terre un exemple d'extravagance , inconnu jusqu'à eux à tous les peuples , & se seroient , de sang froid , sans vûe , sans intérêt , sans motif , dévoués aux tourmens les plus affreux , & à une mort soufferte avec une piété héroïque , seulement pour aller soutenir la vérité d'un fait dont ils connoissoient eux-mêmes la fausseté. Ces hommes seroient tous morts tranquillement pour un autre homme qui les auroit trompés , & qui n'ayant pas ressuscité , comme il l'avoit promis , se seroit joué pendant sa vie de leur crédulité & de leur foiblesse ? Que l'impie ne nous reproche plus , comme une crédulité , les mystères incompréhensibles de la Foi. Il faut qu'il soit bien crédule lui-même, pour pou-

- 88 LE JEUDI APRE'S LES CENDRES.
voir se persuader des suppositions si incroyables.

Enfin la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile : les Césars , qu'elle dégradoit du rang des dieux ; les Philosophes qu'elle convainquoit d'ignorance & de vanité ; les voluptueux , à qui elle ne prêchoit que des croix & des souffrances ; les riches qu'elle obligeoit à la pauvreté , & au dépouillement ; les pauvres , à qui elle ordonnoit d'aimer leur abjection & leur indigence ; tous les hommes , dont elle combattoit toutes les passions. Cette foi , prêchée par douze pauvres sans science , sans talent , sans appui , a soumis les Empereurs , les savans , les ignorans , les Villes , les Empires. Des mystères si insensés en apparence ont renversé toutes les sectes & tous les monumens d'une orgueilleuse raison , & la folie de la Croix a été plus sage que toute la sagesse du siècle. Que dis-je ? tout l'univers a conspiré contre elle , & les efforts de ses ennemis l'ont affermie. Etre fidèle & être destiné à la mort , étoient deux choses inséparables ; & cependant le danger étoit un nouvel attrait : plus les persécutions étoient violentes , plus la foi faisoit de progrès ; & le sang des Martyrs étoit la semence des Fidèles. O Dieu ! qui ne sentiroit ici votre doigt ? qui ne reconnoîtroit à ces traits le caractère de votre ouvrage ? Où est la raison qui ne sente tomber ici la vanité de ses doutes , & qui rougisse encore de se soumettre à une Doctrine qui a
soumis

fournis tout l'univers? mais non-seulement cette soumission est raisonnable; elle est encore glorieuse à l'homme.

L'ORGUEIL est la source secrète de ^{II.}PARTIE l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flâte, & fait qu'il suppose en lui plus de force & plus de lumière que dans le reste des charmes, parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, & contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étoient contentés d'adorer.

Or, pour ôter à l'incrédule une si affreuse consolation, il n'y a qu'à démontrer d'abord qu'il n'est rien de plus glorieux à la raison que la foi: glorieux du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir; glorieux par la situation où elle met le Fidèle pour présent; glorieux enfin du côté des grands modèles qu'elle lui propose à imiter.

Glorieux du côté des promesses qu'elle renferme. Quelles sont les promesses de la foi, mes Freres? L'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la redemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos ames, la délivrance des passions, nos cœurs fixés par la possession du bien véritable, nos esprits pénétrés de la lumière ineffable de la raison souveraine, & heureux par la vûe claire & toujours durable de la vérité. Telles sont les promesses

de la foi : elle nous apprend que notre origine est divine , & nos espérances éternelles.

Or , je vous demande , est-il honteux à la raison , de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de sa nature ? Eh quoi , mes Freres , seroit-il donc plus glorieux à l'homme , de se croire de la même nature que les bêtes , & d'attendre la même fin ? Quoi , l'incrédule croiroit se faire plus d'honneur en se persuadant qu'il n'est qu'une vile boue , que le hazard a assemblée , & que le hazard dissoudra , sans fin , sans destination , sans espérance , sans aucun autre usage de sa raison & de son corps , que celui de se plonger brutalement comme les animaux dans les voluptés charnelles ! Quoi , il auroit meilleure opinion de lui-même , en se regardant comme un infortuné que le hazard a placé sur la terre , qui n'attend rien au-delà de la vie , dont la plus douce espérance est de retomber bientôt dans le néant , qui ne tient à aucun Etre hors de lui , qui est réduit à trouver en lui-même sa félicité , quoiqu'il n'y trouve que des inquiétudes & des terreurs secrètes ! Est-ce donc là cette affreuse distinction qui flâte tant l'orgueil de l'incrédule ? Grand Dieu ! qu'il est glorieux à votre vérité , de n'avoir pour ennemi que des hommes de ce caractère ! pour moi , disoit autrefois

Ambros.
Orat de
resurrectio-
ne. S. Ambroise aux incrédules de son tems , je me fais honneur de croire des vérités si honorables à l'homme : *Juvat hoc credere ;*

d'attendre des promesses si consolantes : *Sperare delectat*. C'est se punir bien tristement soi-même, que de refuser de les croire : *Non credidisse pœna est*. Ah ! si je me trompe en aimant mieux attendre l'éternelle société des Justes dans le sein de Dieu, que me croire de la même nature que les bêtes; c'est une erreur que j'aime, qui m'est chère, & dont je ne veux jamais être dé trompé : *Quòd si in hoc erro, quòd me Angelis post mortem sociare malo quàm bestiis libenter in hoc erro, nec unquam ab hac opinione, dum vivo, fraudari patiar.*

ibid.

Mais si la foi est glorieuse du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir, elle ne l'est pas moins du côté de la situation où elle met le Fidèle pour le présent. Et ici, mes Freres, représentez-vous un véritable Juste qui vit de la foi, & vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre. Maître de ses désirs, & de tous les mouvemens de son cœur; exerçant un empire glorieux sur lui-même; possédant son âme dans la patience & dans l'égalité, & régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance; humble dans la prospérité, constant dans la disgrâce, joyeux dans les tribulations, paisible avec ceux qui haïssent la paix, insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent, fidèle dans ses promesses, religieux dans ses amitiés, inébranlable dans ses devoirs; peu touché des richesses, qu'il méprise; embarrassé des honneurs qu'il craint; plus grand

que le monde entier, qu'il regarde comme un monceau de poussière : quelle élévation !

La philosophie ne détruisoit les vices que par le vice. Elle n'apprenoit avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissemens du monde : elle cherchoit plus la gloire de la sagesse, que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevoit toujours une plus dangereuse sur leurs ruines ; je veux dire, l'orgueil : semblable à ce Prince de Babylonne qui n'avoit renversé les Autels des Dieux des nations, que pour élever sur leurs débris sa statuë impie, & ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulut faire adorer à toute la terre.

Mais la foi élève le Juste au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur, & aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil, il est désintéressé sans faste ; il souffre sans vouloir qu'on s'en apperçoive ; il modère ses passions sans s'en appercevoir lui-même ; lui seul ignore la gloire & le mérite de ses actions, loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus, plus que le pécheur n'en a de ses vices ; loin de chercher d'être applaudi, il cache ses œuvres de lumière, comme si c'étoient des œuvres de ténébrés ; il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir ; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, & comme s'il n'y avoit plus

d'hommes sur la terre : qu'elle élévation !
 Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'univers. Repassez sur tous les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes ; & voyez si tout ensemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur, où la foi élève l'homme de bien.

Or, mon cher Auditeur, quoi de plus honorable à l'homme que cette situation ? je vous le demande. Le trouvez-vous plus glorieux, plus respectable, plus grand, lorsqu'il suit les impressions d'un instinct brutal ; qu'il est esclave de la haine, de la vengeance, de la volupté, de l'ambition ! de l'envie, & de tous ces monstres qui régnerent tour à tour dans son cœur ?

Car vous qui vous faites honneur de ne pas croire, sçavez-vous bien ce que c'est qu'un incrédule ? C'est un homme sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère ; qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes pensées, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même ; enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hazard tout seul lui a donné des peres ; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre & fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers ; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort & le plus heureux qui a toujours raison. Car qui pourroit désor-

mais se fier à vous ? Vous ne craignez plus de Dieu ; vous ne respectez plus les hommes ; vous n'attendez plus rien après cette vie : la vertu & le vice vous paroissent des préjugés de l'enfance , & les suites de la crédulité des peuples. Les adultères , les vengeances , les blasphêmes , les perfidies noires , les abominations qu'on n'oseroit nommer , ne sont plus pour vous que des défenses humaines , & des polices établies par la politique des Législateurs. Les crimes les plus affreux , & les vertus les plus pures , tout est égal selon vous , puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le Juste & l'impie , & les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre êtes-vous donc sur la terre ? L'idée qu'on vient de vous donner de vous-même flâte-t-elle beaucoup votre orgueil ? & pouvez-vous en soutenir la seule image ?

D'ailleurs ; vous faites honneur de votre irréligion à la force de votre esprit ; mais allez à la source. Qui vous a mené au libertinage ? n'est-ce pas la corruption de votre cœur ? Vous seriez-vous jamais avisé d'être impie , si vous aviez pû allier la Religion avec vos plaisirs ? Vous avez commencé à douter d'une doctrine qui gênoit vos passions ; & vous l'avez cru fautive , dès qu'elle vous est devenue incommode. Vous avez cherché à vous persuader ce que vous aviez un si grand intérêt de croire ; que tout mouroit avec nous ; que les peines éternelles étoient des terreurs de l'éduca-

tion ; que les penchans nés avec nous ne pouvoient être des crimes ; que fai-je ? & toutes ces maximes de libertinage sorties de l'enfer. On croit aisément ce qu'on désire. Salomon n'adora les Dieux des femmes étrangères, que pour se calmer sur ses dissolutions. Si les hommes n'avoient jamais eu de passions ; ou si la Religion les avoit autorisées, il n'auroit jamais paru d'incrédule sur la terre. Et une preuve que je dis vrai, c'est que dans les momens où vous êtes dégoûté du crime, vous vous tournez, sans vous en appercevoir, vers la Religion ; dans les momens où vos passions sont plus calmes, vos doutes diminuent ; vous rendez comme malgré vous un hommage secret au fond de votre cœur à la vérité de la foi ; vous avez beau l'affoiblir, vous ne pouvez réussir à l'éteindre ; c'est qu'au premier signal de la mort vous levez les yeux au ciel, vous reconnoissez le Dieu qui vous frappe, vous vous jetez dans le sein de votre Pere & de l'Auteur de votre Etre, vous tremblez sur un avenir que vous vous étiez vanté de ne pas croire ; & humilié sous la main du Tout puissant, prête à tomber sur vous & à vous écraser comme un ver de terre, vous avouez qu'il est seul grand, seul sage, seul immortel, & que l'homme n'est que vanité & que mensonge.

Enfin, si mon sujet avoit besoin de nouvelles preuves, je vous montrerois combien la foi est glorieuse à l'homme du côté

des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, disoient autrefois les Juifs à leurs enfans. Souvenez-vous des Saints hommes qui vous ont précédés, à qui leur foi a mérité un témoignage si avantageux, disoit S. Paul aux fidèles, après leur avoir rapporté de siècle en siècle dans ce beau chapitre de sa Lettre aux Hébreux, leurs noms & les circonstances les plus merveilleuses de leur histoire.

Heb 11.
39.

Voilà l'avantage de la foi chrétienne. Rappelez tous les grands hommes qu'elle a fournis dans tous les siècles; des Princes si magnanimes, des Conquérens si religieux, des Pasteurs si vénérables, des Philosophes si éclairés, des Savans si estimés, de beaux Esprits si vantés dans leur siècle, des Martirs si généreux, des Anachorètes si pénitens, des Vierges si pures & si constantes, des Héros en tout genre de vertu. La philosophie prêchoit une sagesse pompeuse; mais son Sage ne se trouvoit nulle part. Ici quelle nuée de témoins! quelle tradition non interrompue de héros Chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous!

Or, je vous demande, rougirez-vous de marcher sur les traces de tant de noms illustres? Mettez d'un côté tous les grands hommes que la Religion a donnés au monde dans tous les siècles, & de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs & désespérés que l'incrédulité a produits. Vous paroît-il

roit-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti ? de prendre pour vos guides & pour vos modèles , ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur , ces monstres qu'il a plu à la Providence de permettre que la nature enfantât de tems en tems ; ou les Abrahams , les Josephs , les Moyfes , les Davids , les Hommes apostoliques , les Justes de l'ancien & du nouveau tems ? Soutenez , si vous le pouvez , ce parallèle. Ah ! disoit autrefois S. Jérôme dans une occasion différente , si vous me croyez dans l'erreur , il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides : *Si me deprehenderit errantem , patere me , quæso , errare cum talibus.*

Et ici , mes Freres , souffrez que laissant pour un moment les incroyables , je vous adresse la parole. L'incrédulité déclarée est peut-être un vice rare parmi nous ; mais la simplicité de la foi ne l'est guères moins. On auroit horreur de se départir de la croyance de ses peres ; mais on veut raffiner sur leur bonne foi. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mystères ; mais on obéit en Philosophe , en s'imposant soi-même le joug , en taisant les vérités saintes , recevant les unes comme raisonnables , raisonnant sur les autres , & les mesurant sur nos foibles lumières ; & notre siècle surtout est plein de ces demi-fidèles , qui sous prétexte de dépouïller la Religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés

ont pû y ajoûter , ôtent à la foi tout le mérite de sa soumission.

Or , mes Freres , la sainteté veut que vous n'en parliez qu'avec une Religieuse circonspection. La foi est une vertu presque aussi délicate que la pudeur : un seul doute , un seul mot la blesse , un souffle , pour ainsi dire , la ternit. Et cependant quelle licence ne se donne-t'on pas aujourd'hui dans les entretiens sur ce que la foi de nos peres a de plus respectable ? Hélas ! le seul nom terrible du Seigneur ne pouvoit pas être prononcé sous la loi par la bouche de l'homme ; & aujourd'hui ce que la Religion a de plus auguste , est devenu le sujet des conversations mondaines ; on y parle de tout , on y décide librement de tout. Des hommes vains , d'un caractère superficiel , n'ayant pour toute connoissance de la religion qu'un peu plus de témérité que l'ignorant & le peuple ; n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires & usés qu'ils ont appris , mais qu'ils n'ont pas formés : des doutes tant de fois éclaircis , & qui ne semblent subsister encore que pour faire honneur à la vérité ; des hommes qui dans des mœurs dissipées n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la Religion , tranchent , décident sur des points qu'une vie entière d'étude , accompagnée de lumière & de piété , pourroit à peine éclaircir.

Des personnes même dans un sexe où

l'ignorance sur certains points devoit être un mérite; où la politesse & la bienséance du moins voudroient qu'en sachant on affectât d'ignorer; des personnes qui connoissent mieux le monde que J E S U S-CHRIST, qui ne savent pas même de la Religion ce qu'il faut en savoir pour régler leurs mœurs, font les difficiles, veulent être éclaircies, craignent d'en trop croire, ont des doutes sur tout, & n'en ont point sur leurs misères & sur l'égarement visible de leur vie. O Dieu! c'est ainsi que vous livrez les pécheurs à la vanité de leurs pensées, & que vous permettez que ceux qui veulent voir trop clair dans vos secrets adorables, ne se connoissent pas eux-mêmes. La foi est donc glorieuse à l'homme, vous venez de le voir; il nous reste à montrer qu'elle lui est nécessaire.

LA nécessité de la foi est celui de tous les caractères qui rend l'incrédule plus inexcusable. Tous les autres motifs dont on se sert pour le ramener à la vérité, lui sont, pour ainsi dire, étrangers; celui-ci est pris dans son propre fonds, je veux dire, dans le caractère même de sa raison. III. PARTIE

Or, je dis que la foi est absolument nécessaire à l'homme dans les voies ténébreuses de cette vie; parce que sa raison est foible; & qu'il faut l'aider; parce qu'elle est corrompue, & qu'il faut la guérir; parce qu'elle est changeante, & qu'il faut la fixer. Or, la foi toute seule

est le secours qui l'aide & qui l'éclaire, le remède qui la guérit, le frein & la règle qui la retient & qui la fixe. Encore un moment d'attention ; je n'en abuserai pas.

Je dis en premier lieu, que la raison est foible, & qu'il lui faut du secours. Hélas, mes Freres, nous ne nous connoissons, ni nous-mêmes, ni tout ce qui est au dehors de nous. Nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'arrangement & la vie, & quels sont les ressorts infinis, & l'artifice divin, qui en font mouvoir toute la machine. Je ne sai, disoit autrefois cette illustre mere des Maccabées à ses enfans, comment vous avez paru dans mon sein ; ce n'est pas moi qui vous ai donné l'ame, l'esprit, & la vie que vous y avez reçue ; ce n'est pas moi qui ai disposé à la structure merveilleuse de vos membres, & qui les ai mis chacun à leur place ; c'est la main invisible de l'Auteur de l'univers : *Nescio qualiter in utero meo apparuistis ; neque enim ego spiritum & animam donavi vobis & vitam, & singulorum membra non ego ipsa compegi, sed mundi Creator qui formavit hominis nativitatem.* Notre corps seul est un mystère où l'esprit humain se perd & se confond, & dont on n'approfondira jamais tous les secrets, & il n'est que celui qui a présidé à sa formation, qui puisse les connoître.

Ce souffle de la Divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend

capables d'aimer & de connoître, ne nous est pas moins inconnue : nous ne savons comment se forment les désirs, les craintes, les espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées & ses images. Personne jusqu'ici n'a pû comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pû lui être uni en nous par des liens si indissolubles, que ces deux substances ne forment plus que le même tout, & que les biens & les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes, comme disoit S. Augustin ; & cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, & comment elle s'est formée dans notre ame.

Au dehors nous ne trouvons encore que des énigmes ; nous vivons comme étrangers sur la terre, & au milieu des objets que nous ne connoissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé ; & le Créateur, pour confondre ce semble l'orgueil humain, s'est plû à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme.

Levez les yeux, ô hommes ! considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête, & qui nagent, pour ainsi dire, dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, & donné le nom à la multitude infinie des étoiles ? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leurs propriétés, leur situation, leur dif-

rance , leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvemens. Notre siècle, en a découvert quelque chose, c'est-à-dire, il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés ; mais qu'est-ce qu'il nous a appris, si nous le comparons à ce que nous ignorons encore.

Descendez sur la terre , & dites-nous ; si vous le savez , qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés ; qui règle le cours des foudres & des tempêtes ; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer ; & comment se forme le prodige si regulier de ses mouvemens : expliquez-nous les effets surprénans des plantes, des métaux, des élémens ; cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre, démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux : rendez-nous raison des différens instincts des animaux : tournez-vous de tous les côtés ; la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O hommes ! vous ne connoissez pas les objets que vous avez sous l'œil , & vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi ? La nature est pour vous un mystère , & vous voudriez une Religion qui n'en eût point ? Vous ignorez les secrets de l'homme , & vous voudriez connoître les secrets de Dieu ? Vous ne vous connoissez pas vous-mêmes , & vous voudriez approfondir ce qui est si fort au-dessus de vous ?

L'univers que Dieu a livré à votre curiosité & à vos disputes, est un abîme où vous vous perdez ; & vous voulez que les mystères de la foi qu'il n'a exposés qu'à votre docilité & à votre respect, n'ayent rien qui échappe à vos foibles lumières ? O égarement ! Si tout étoit clair, hors la Religion, vous pourriez avec quelque apparence de raison, vous défier de ses ténèbres ; mais puisque au-dehors même tout est obscurité pour vous, le secret de Dieu, dit S. Augustin, doit vous rendre plus respectueux & plus attentif, mais non pas plus incrédule : *Secretum Dei intentos debet facere, non adversos.*

*Tract.
28. in
Joan.*

La nécessité de la foi est donc fondée en premier lieu sur la foiblesse de la raison ; mais elle est encore fondée sur sa profonde dépravation. Et en effet, qu'y avoit-il de plus naturel à l'homme, que de connoître son Dieu, l'Auteur de son être & de sa félicité, sa fin & son principe ; que d'adorer sa sagesse, sa puissance, sa bonté, & toutes les divines perfections dont il a gravé des traits si profonds & si bien marqués dans son ouvrage ? Ces lumières étoient nées avec nous. Cependant repassez sur ces siècles de ténèbres & de superstitions qui précéderent l'Évangile, & voyez jusqu'où l'homme avoit dégradé son Créateur, & à qui il avoit fait Dieu semblable. Il ne se trouva rien de si vil dans les créatures, dont son impiété ne se fit des Dieux, & l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme adora.

Si de la Religion vous passez à la morale, tous les principes de l'équité naturelle étoient effacés, & l'homme ne portoit plus écrit dans son cœur l'ouvrage de cette loi que la nature y avoit gravée. Platon, cet homme si sage, & qui, selon S. Augustin, avoit si fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la sainte institution du mariage; & permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms & les droits paternels, que la nature elle-même a toujours le plus respectés jusques parmi les animaux, & donne à la terre des hommes tous incertains de leur origine, tous venant au monde sans parens, pour ainsi dire; & par-là, sans liens, sans tendresse, sans affection, sans humanité; tous en état de devenir incestueux ou parricides, sans le savoir.

D'autres vinrent annoncer aux hommes que la volupté étoit le souverain bien; & quelle que pût être l'intention du premier auteur de cette secte, il est certain que ses disciples ne cherchèrent point d'autres félicité que celle des bêtes: les plus honteuses dissolutions devinrent des maximes de philosophie. Rome, Athènes, Corinthe virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu; les vices les plus abominables y furent consacrés: on leur dressa des temples & des autels: l'impudicité, l'inceste, la cruauté, la perfidie, & des crimes encore plus honteux, furent érigés en divinités: le culte devint

une débauche & une prostitution publique; & des Dieux si criminels, ne furent plus honorés que par des crimes : & l'Apôtre qui nous les rapporte prend soin de nous avertir que ce n'étoit point là seulement le dérèglement des peuples, mais des sages & des philosophes, qui s'étoient égarés dans la vanité de leurs pensées, & que Dieu avoit livrés aux désirs corrompus de leur cœur. O Dieu ! en permettant que la sagesse humaine tombât dans des égaremens si monstrueux, vous vouliez apprendre à l'homme que la raison toute seule, livrée à ses propres ténèbres, est capable de tout, & qu'elle ne fauroit être à elle-même son guide, sans tomber dans des abîmes, dont votre foi & votre lumière seule peut les retirer.

Enfin, si la dépravation de la raison nous fait sentir le besoin que nous avons d'un remède qui la guérisse, ses inconstances & ses variations éternelles apprennent encore à l'homme qu'il ne peut se passer d'un frein & d'une règle qui la fixe.

Et ici, mes Freres, si la brièveté d'un discours permettoit de tout dire, que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les écoles de la philosophie payenne ! Et ne croyez pas que ce fût sur des matières que Dieu semble avoir livrées à la dispute des hommes ; c'étoit sur la nature de Dieu-même, sur son existence sur l'immortalité de l'ame, sur la véritable félicité.

Les uns doutoient de tout ; les autres croyoient tout savoir. Les uns ne vouloient point de Dieu ; les autres nous en donnoient un de leur façon , c'est-à-dire , quelques-uns , oisif , spectateur indolent des choses humaines , & laissant tranquillement au hazard la conduite de son propre ouvrage , comme un soin indigne de sa grandeur & incompatible avec son repos : quelques autres , esclave des destinées , & soumis à des loix qu'il ne s'étoit pas imposées lui-même : ceux-ci , incorporé avec tout l'univers , l'ame de ce vaste corps , & faisant comme une partie d'un monde , qui tout entier est son ouvrage. Que fai-je ? car je ne prétens pas tout dire ; autant d'écoles , autant de sentimens sur un point si essentiel. Autant de siècles , autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité & la nature de l'ame ; ici , c'étoit un assemblage d'atômes ; là un feu subtil ; ailleurs , un air délié ; dans une autre école , une portion de la Divinité. Les uns la faisoient mourir avec le corps ; d'autres la faisoient vivre avant le corps ; quelques autres la faisoient passer d'un corps à un autre corps ; de l'homme au cheval ; de la condition d'une nature raisonnable , à celle des animaux sans raison. Ils s'en trouvoit qui enseignoient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens ; un plus grand nombre la mettoient dans la raison ; d'autres ne la trouvoient que dans la réputation & dans la gloire ; plusieurs dans la paresse &

dans l'indolence. Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que l'existence de Dieu, sa nature, l'immortalité de l'ame, la fin & la félicité de l'homme; tous points si essentiels à sa destinée, si décisifs pour son malheur ou pour son bonheur éternel, étoient pourtant devenus des problèmes, qui de part & d'autre n'étoient destinés qu'à amuser le loisir des écoles & la vanité des sophistes; des questions oiseuses, où l'on ne s'intéressoit pas pour le fonds de la vérité, mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté. Grand Dieu! c'est ainsi que vous jouïez de la sagesse humaine.

Si de-là nous entrons dans les siècles chrétiens, qui pourroit rapporter ici cette variété infinie de sectes, qui dans tous les tems ont rompu l'unité pour suivre des doctrines étrangères? Quelles furent les abominations des Gnostiques, les extravagances des Valentiniens, le fanatisme de Montan, les contradictions des Manichéens? suivez de siècle en siècle; comme il est nécessaire qu'il y ait des hérésies pour éprouver les Justes, vous trouverez que chaque âge en a vû l'Eglise tristement déchirée.

Rappelez seulement les tristes dissensions du siècle passé. Depuis la séparation de nos Freres, quelle monstrueuse variété dans leur doctrine! que de sectes sont nées d'une secte, que d'assemblées particulières dans un même schisme! Ce Royaume illustre, * que son voisinage, ses malheurs,

* L'Angleterre.

& des gages sacrés & augustes * nous rendent si chers , à combien de différens partis sur la Religion est-il aujourd'hui en proie ? Cette Eglise si vénérable , si féconde autrefois en Saints , par combien d'opinions & de sectes est-elle aujourd'hui déchirée ? Chacun y est à foi-même sa loi & son juge : & la Religion dominante est , pour ainsi dire , de n'en avoir plus. O foi ! ô don de Dieu ! ô flambeau divin qui venez éclairer un lieu obscur , que vous êtes donc nécessaire à l'homme ! O règle infailible descendue du Ciel , & donnée en dépôt à l'Épouse de Jesus - Christ , toujours la même dans tous les siècles , toujours indépendante des lieux , des tems , des nations , des intérêts ; qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein aux variations éternelles de l'esprit humain ! O colonne de feu , si obscure & si lumineuse en même tems , qu'il est important que vous conduisiez toujours le camp du Seigneur , le tabernacle & les tentes d'Israël , à travers les périls du désert , les écueils , les tentations , & les voies ténébreuses & inconnues de cette vie ?

Pour vous , mes Freres , quelle instruction tirerions-nous de ce discours , & que pourrois-je vous dire en finissant ? Vous dites que vous avez la foi ; montrez votre foi par vos œuvres. Que vous aura-t'il

* Jacques II. Roi d'Angleterre , & la Reine sa femme étoient à S. Germain en Laye.

fervi de croire , si vos mœurs ont démenti votre croyance ? L'Evangile est encore plus la Religion du cœur que de l'esprit. La foi qui fait les Chrétiens n'est pas une simple soumission de la raison ; c'est une pieuse tendresse de l'ame : c'est un désir continuel de devenir semblables à Jesus-Christ ; c'est une application infatigable à détruire tout ce qui se trouve en nous d'opposé à la vie de la foi. Il y a une incrédulité de cœur , aussi dangereuse pour le salut que celle de l'esprit. Un homme qui s'obstine à ne pas croire après toutes les preuves de la Religion , est un monstre dont on a horreur ; mais un Chrétien qui croit , & qui vit comme s'il ne croyoit pas , est un insensé dont on ne comprend pas la folie : l'un se damne comme un désespéré ; l'autre comme un indolent qui se laisse tranquillement entraîner par les flots, & qui croit qu'il peut ainsi se sauver. Rendez donc , mes Freres , votre foi certaine par vos bonnes œuvres ; & si vous frémissez au seul nom de l'impie , ayez pour vous la même horreur , puisque la foi nous apprend que la destinée du mauvais Chrétien ne sera pas différente de la sienne , & qu'il aura le même partage que les infidèles : *Partem ejus cum infidelibus ponet.* Vivez conformément à ce que vous croyez. Voilà la foi des Justes , & la seule à qui les promesses éternelles ont été faites.

Ainsi soit-il.



S E R M O N

POUR LE VENDREDI
APRÈS LES CENDRES,

Du Pardon des Offenses.

Audistis quia dictum est antiquis : Diliges proximum tuum , & odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens ! Vous aimerez votre prochain , & vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis. Matt. 5. 43. 44.



ON croit d'ordinaire que le Législateur des Juifs avoit usé d'une espèce d'indulgence & de ménagement , en publiant la loi du pardon des offenses : qu'obligé de ménager la foiblesse d'un peuple charnel ; & d'ailleurs persuadé , que de toutes les vertus l'amour des ennemis

étoit celle qui coûtoit le plus au cœur de l'homme , il s'étoit contenté de régler la vengeance , & de lui prescrire des bornes. Ce n'est pas , dit S. Augustin , que pour prévenir de grands excès , il eût eu dessein d'en autoriser de moindres. Cette loi , comme toutes les autres , avoit sa sainteté , sa bonté , sa justice ; mais c'étoit plutôt un établissement de police , qu'une règle de piété. Elle étoit propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'Etat ; mais elle ne touchoit point au cœur , & n'alloit pas jusqu'à la racine des haines & des vengeances. On s'y proposoit seulement , ou d'arrêter l'agresseur en le menaçant de la même peine dont il auroit affligé son frere , ou de mettre un frein à la vivacité de l'offense , en lui laissant craindre que s'il excédoit dans la satisfaction , il s'opposoit à souffrir lui-même le surplus de sa vengeance.

La morale des Philosophes avoit encore mis le pardon des offenses au nombre des vertus ; mais c'étoit un précepte de vanité , plutôt qu'une règle de discipline. C'est que la vengeance leur sembloit traîner après elle je ne sai quoi de bas & d'emporté , qui eût défiguré le portrait & l'orgueilleuse tranquillité de leur Sage : c'est qu'il leur paroïsoit honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon des ennemis n'étoit donc fondé que sur le mépris qu'on avoit pour eux. On se vengeoit en dédaignant la vengeance ; & l'orgueil se relâchoit sans peine du plaisir de nuire à

ceux qui nous ont nui , par la gloire qu'il trouvoit à les mépriser.

Mais la loi de l'Évangile sur l'amour des ennemis , ne flâte point l'orgueil , & ne ménage pas l'amour propre. Rien ne doit dédommager le Chrétien dans le pardon des offenses , que la consolation d'imiter Jésus-Christ , & de lui obéir ; que les titres , qui dans un ennemi , lui découvrent un frere ; que l'espérance de retrouver devant le Juge éternel la même indulgence dont il aura usé envers les hommes. Rien ne doit le borner dans sa charité, que la charité elle-même qui n'a point de bornes , qui n'excepte ni lieux, ni tems , ni personnes , qui ne doit jamais s'éteindre. Et quand la Religion des Chrétiens n'auroit point d'autre preuve contre l'incrédulité, que l'élévation de cette maxime, elle auroit toujours ce degré de fainteté, & par conséquent de vraisemblance, sur toutes les sectes qui ont jamais paru sur la terre.

Développons donc les motifs & les règles de ce point essentiel de la loi : les motifs , en établissant l'équité du précepte par les prétextes mêmes qui semblent la combattre ; les règles , en développant les illusions sous lesquelles chacun s'en justifie à soi-même les infractions : c'est-à-dire , l'injustice de nos haines , & la fausseté de nos réconciliations. Implorons , &c.

I.
PARTIE. **L**ES trois principes les plus communs qui lient les hommes les uns avec les autres , & qui forment toutes les unions & les amitiés

tiés humaines, font le goût, la cupidité, & la vanité. Le goût. On suit un certain penchant de la nature, qui nous faisant trouver en quelques personnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être aussi plus de complaisance pour nos défauts, nous lie à elles, & fait que nous trouvons dans leur société une douceur qui se change en un ennui avec le reste des hommes. La cupidité. On cherche des amis utiles; ils sont dignes de notre amitié; dès qu'ils deviennent nécessaires à nos plaisirs ou à notre fortune; l'intérêt est un grand attrait pour la plupart des cœurs, les titres qui nous rendent puissans se changent bientôt en des qualités qui nous font paroître aimables; & l'on ne manque jamais d'amis, quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment. Enfin la vanité. Des amis qui nous font honneur, nous sont toujours chers; il semble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la distinction qu'ils ont dans le monde; nous cherchons à nous parer, pour ainsi dire, de leur réputation; & ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur société, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, & que nous n'aimons que nos semblables.

Voilà les trois grands liens de la société humaine. La Religion & la charité n'unissent presque personne: & de-là vient que dès que les hommes choquent notre goût, qu'ils ne sont pas favorables à nos intérêts, ou qu'ils blessent notre réputation & notre

114 LE VEND. APRÈS LES CENDRES.

vanité, les liens humains & fragiles qui nous unissoient à eux, se rompent; notre cœur s'éloigne d'eux, & ne trouve plus en lui à leur égard qu'aigreur & amertume. Et voilà les trois sources les plus universelles des haines que les hommes nourrissent les uns envers les autres; qui font des douceurs de la société un acharnement éternel; qui empoisonnent toute la joye des conversations, & toute l'innocence des commerces; & qui attaquant la Religion dans le cœur, s'offrent néanmoins à nous sous des apparences d'équité qui les justifient à nos yeux, & qui nous rassurent.

Je dis, dès que les hommes choquent notre goût; & c'est le premier prétexte & la première source de notre éloignement & de nos haines envers nos freres. Vous dites que vous êtes incompatible avec cette personne; que tout vous choque & vous déplaît en elle; que c'est une antipathie dont vous n'êtes pas le maître; que toutes ses manières semblent affectées pour vous aigrir; que de la voir ne serviroit qu'à augmenter l'aversión naturelle que vous avez pour elle; & que la nature a mis en nous des haines & des amours, des rapports & des averfions, dont il ne faut demander compte qu'à elle-même.

A cela je pourrois vous répondre d'abord, en établissant les fondemens de la doctrine chrétienne sur l'amour de nos freres: Cet homme pour vous déplaire, & n'être pas de votre goût, en est-il moins votre frere, en-

fant de Dieu, citoyen du Ciel, membre de Jesus-Christ, & héritier des promesses éternelles? son humeur, son caractère, quel qu'il puisse être, efface-t'il quelqu'un de ces augustes traits qu'il a reçus sur les Fonts sacrés, qui l'unissent à vous par des liens divins & immortels, & qui doivent vous le rendre cher & respectable? Lorsque Jesus-Christ nous ordonne d'aimer nos freres comme nous-mêmes, prétend-il faire un précepte qui ne coûte rien au cœur: & dans l'accomplissement duquel nous ne trouvons ni difficulté, ni peine? Eh! qu'eût-il été besoin qu'il nous eût commandé d'aimer nos freres, si en vertu de ce commandement nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût & une inclination naturelle? Le cœur n'a pas là-dessus besoin de précepte; il est à lui-même sa loi. Le précepte suppose donc la difficulté de notre part: Jesus-Christ a donc prévu qu'il nous en coûteroit pour aimer nos freres; que nous trouverions en nous des antipathies & des répugnances qui nous éloigneroient d'eux: & voilà pourquoi il a attaché un si grand mérite à l'observance de ce seul point, & nous a déclaré si souvent que l'observer, étoit observer la loi toute entière. L'aversion pour nos freres, loin donc de justifier notre éloignement envers eux, nous rend au contraire l'obligation de les aimer plus précise, & nous met personnellement dans le cas du précepte.

Mais d'ailleurs, un Chrétien doit-il se

conduire par goût & par humeur, ou par des principes de raison, de foi, de religion & de grace? Et depuis quand le goût naturel, que l'Évangile nous ordonne de combattre, est-il devenu un privilège qui nous dispense de ses règles? Si la répugnance qu'on a pour les devoirs, étoit un titre d'exemption, où est le Fidèle qui ne fût quitte de toute la loi, & qui, plus il sentiroit de corruption dans son cœur, plus il n'y trouveroit sa justification & son innocence? Nos goûts sont-ils notre Loi? La Religion n'est-elle plus que l'appui & non le remède de la nature? N'est-ce pas une foiblesse, même selon le monde, de ne régler nos démarches & nos sentimens, nos haines & nos amours envers les autres hommes, que sur la bizarrerie d'un goût dont nous ne saurions nous rendre aucune raison à nous-mêmes? Les hommes de ce caractère sont-ils grand honneur, je ne dis pas à la Religion, mais à l'humanité? & ne sont-ils pas au monde lui-même un spectacle de mépris, de dérision & de censure? Quel cahos que la société, si le goût tout seul décidoit des devoirs & des bienféances, & s'il n'y avoit point d'autre loi qui liât les hommes ensemble! Or, si les règles de la société même exigent que le goût tout seul ne soit pas l'unique principe de notre conduite envers les autres hommes, l'Évangile seroit-il là-dessus plus indulgent? L'Évangile, qui ne nous prêche que de nous renoncer nous-mêmes; l'Évangile, qui nous ordonne par

tout de nous faire violence & de combattre nos goûts & nos affections ? l'Evangile enfin, qui veut que nous agissions par des vûes supérieures à la chair & au sang, & que nous sachions sacrifier à la sainteté de la foi & à la sublimité de ses règles, non-seulement nos caprices, mais nos penchans les plus légitimes.

Il est donc insensé de nous alleguer une aversion pour votre frere, qui est-elle-même votre crime. Je pourrois vous répondre encore : Vous vous plaignez que votre frere vous déplaît, & qu'il n'est pas en vous de le supporter & de compatir avec lui : mais vous-même, croyez-vous ne déplaire à personne ? pouvez-vous nous garantir que vous êtes du goût de tout le monde, & que tout vous applaudit & vous approuve ? Or, si vous exigez qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières, sur la bonté de votre cœur, & sur les qualités essentielles dont vous piquez ; s'il vous paroît déraisonnable de se laisser révolter par des riens & par certaines faillies dont nous ne sommes pas quelquefois les maîtres ; si vous voulez qu'on juge de vous par la suite, par le fonds, par la droiture des sentimens & de la conduite, & non pas des humeurs qui échappent, & sur lesquelles il est mal-aisé d'être toujours en garde contre soi-même : ayez la même équité pour votre frere ; appliquez-vous la même règle ; supportez-le comme vous avez besoin qu'on vous sup-

118 LE VEND. APRÈS LES CENDRES.

porte ; & ne justifiez pas par votre éloignement pour lui , les averfions injustes qu'on peut avoir pour vous-même. Et cette règle est d'autant plus équitable , qu'il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe tous les jours dans le monde , pour être convaincu que ceux qui font sonner le plus haut les défauts de leurs freres , font ceux-mêmes avec qui personne ne peut compatir , qui font la terreur des sociétés , & à charge au reste des hommes.

Et ici je pourrois vous demander , mon cher Auditeur , si ce fonds d'opposition , qui vous rend votre frere si insupportable , n'est pas plus en vous , c'est-à-dire , dans votre orgueil , dans la bizarrerie de votre humeur , dans l'incompatibilité de votre caractère , que dans le sien propre : vous demander si tout le monde voit en lui ce que vous croyez y voir vous-même , si ses amis , ses proches , ses égaux le regardent des mêmes yeux que vous. Que fai-je encore ? vous demander si ce qui vous déplaît en lui ne sont pas peut-être les bonnes qualités ; si ses talens , sa réputation , son crédit & sa fortune n'ont pas peut-être plus de part à votre averfion que les défauts ; & si ce n'est pas son mérite ou son rang , qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime. Il est si aisé de se faire là-dessus illusion à soi-même. L'envie est une passion si masquée & si habile à se contrefaire : comme elle a quelque chose de bas & de lâche , & qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons

à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers & qui nous la rendent méconnoissable; mais approfondissez votre cœur, & vous verrez que tous ceux, ou qui vous effacent, ou qui brillent trop à vos côtés, ont le malheur de vous déplaire; que vous ne trouvez aimables que ceux qui n'ont rien à vous disputer; que tout ce qui vous passe, ou vous égale, vous contraint & vous gêne; & que pour avoir droit à votre amitié, il faut n'en avoir aucun à vos prétentions & à vos espérances.

Mais je vais encore plus loin, & je vous prie de m'écouter. Je veux que votre frere ait encore plus de défauts que vous ne lui en reprochez. Hélas! vous êtes si doux & si complaisant envers ceux de qui vous attendez votre fortune & votre établissement, & dont l'humeur, la fierté, les manières vous révoltent: vous souffrez leur hauteur, leurs rebuts & leurs dédains: vous dévorez leurs inégalités & leurs caprices: vous ne vous rebutez point: votre patience est toujours plus forte que votre opposition & votre répugnance, & vous n'oubliez rien pour plaire. Ah! si vous regardiez votre frere, comme celui de qui dépend votre salut éternel, comme celui à qui vous allez être redevable, non d'une fortune de bouë & d'un établissement fragile, mais de la fortune même de votre éternité, suivriez-vous à son égard la bizarrerie de votre goût? ne vaincriez-vous

pas l'injuste opposition qui vous éloigne de lui? vous en coûteroit-il tant pour mettre vos penchans d'accord avec vos intérêts éternels, & vous faire une violence utile & nécessaire? vous souffrez tout pour le monde & pour la vanité; & vous prétendez qu'on est injuste, dès qu'on exige de vous une seule démarche pénible pour l'éternité?

Et ne dites pas que ce sont-là de ces bizarreries de la nature, dont on ne sauroit rendre raison, & que nous ne sommes pas les maîtres de nos goûts & de nos penchans. J'en conviens jusqu'à un certain point; mais il y a un amour de raison & de religion, qui doit toujours l'emporter sur la nature. L'Évangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frere: il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire, que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez; en un mot, que vous fassiez pour lui tout ce que vous voudriez qu'on fit pour vous-même. La charité n'est pas un goût aveugle & bizarre, une inclination naturelle, une sympathie d'humeur & de tempérament: c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable, un amour qui prend sa source dans les mouvemens de la grace & dans les vûes de la foi. Ce n'est pas aimer proprement nos freres, que de ne les aimer que par goût; c'est s'aimer soi-même. Il n'est que la charité qui nous les fasse aimer comme il faut, & qui puisse former des amis solides & véritables. Car le goût change sans cesse, & la

la charité ne meurt jamais : le goût ne se cherche que lui-même ; & la charité ne cherche pas ses propres intérêts ; mais les intérêts de ce qu'elle aime : le goût n'est pas à l'épreuve de tout , d'une perte , d'un procédé , d'une disgrâce ; & la charité est plus forte que la mort : le goût n'aime que ce qui l'accommode , & la charité s'accommode à tout & souffre tout pour ce qu'elle aime : le goût est aveugle , & nous rend souvent aimables les vices mêmes de nos freres ; & la charité n'applaudit jamais à l'iniquité , & n'aime dans les autres que la vérité. Les amis de la grace sont donc bien plus sûrs que ceux de la nature. Le même goût qui lie les cœurs , souvent un instant après les sépare ; mais les liens formés par la charité durent éternellement.

Telle est la premiere source de nos amours & de nos haines, l'injustice & la bizarrerie de notre goût. L'intérêt est la seconde : car rien n'est plus ordinaire que de vous entendre justifier vos animosités , en nous disant que cet homme n'a rien oublié pour vous perdre ; qu'il a fait échoïer votre fortune ; qu'il vous suscite tous les jours des affaires injustes ; que vous le trouvez par-tout sur votre chemin , & qu'il est difficile d'aimer un ennemi aussi acharné à vous nuire.

Mais je suppose que vous dites vrai ; & je vous réponds : Pourquoi voulez-vous ajoûter à tous les autres maux que votre frere vous a faits , celui de le haïr , qui est

le plus grand de tous , puisq̃ue tous les autres n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles & passagers , & que celui-ci perd votre ame , & vous prive pour toujours du droit que vous avez à un Royaume immortel ? En le haïssant , vous vous nuisez bien plus à vous-même , que toute sa malignité à votre égard n'a jamais sũ vous nuire. Il a renversé votre fortune temporelle , je le veux ; & en le haïssant , vous renversez le fondement de votre salut éternel : il a usurpé le patrimoine de vos peres , j'en conviens , & pour vous venger , vous renoncez à l'héritage du Pere céleste & au patrimoine éternel de Jesus-Christ. Vous vous vengez donc sur vous-même ; & pour vous consoler des maux que votre frere vous a faits , vous vous en ménagez à vous-même un sans fin & sans mesure.

Et de plus , votre haine envers votre frere vous restitue-t'elle les avantages qu'il vous a ravis ? Rend-elle votre condition meilleure ? Que vous revient-il de votre animosité & de votre amertume ? Vous vous consolez , dites-vous , en le haïssant ; & c'est la seule consolation qui vous reste. Quelle consolation , grand Dieu , que celle de la haine , c'est-à-dire , d'une passion noire & violente qui déchire le cœur , qui répand le trouble & la tristesse au-dedans de nous-mêmes , & qui commence par nous punir & nous rendre malheureux ! Quel plaisir cruel que celui de haïr , c'est-à-dire , de porter sur le cœur un poids d'a-

merveille qui empoisonne tout le reste de la vie ! Quelle maniere barbare de se consoler ! Et n'êtes-vous pas à plaindre de chercher à vos maux une ressource qui ne fait qu'éterniser par la haine une offense passagère.

Mais laissons ce langage humain : parlons celui de l'Évangile auquel nos bouches sont consacrées. Si vous étiez Chrétien, mon cher Auditeur, si vous n'aviez pas perdu la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances & vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instrumens des miséricordes de Dieu sur votre ame, comme les ministres de votre sanctification, & les écueils heureux qui n'ont servi qu'à vous sauver du naufrage. Vous vous seriez perdu dans le crédit & dans l'élévation : vous y auriez oublié Dieu : votre ambition auroit crû avec votre fortune, & la mort vous auroit surpris dans le tourbillon du monde, des passions & des espérances humaines. Mais le Seigneur, pour préserver votre ame vous a suscité dans sa grande miséricorde, des obstacles qui vous ont arrêté en chemin. Il s'est servi d'un envieux, d'un concurrent pour vous supplanter, vous éloigner des graces, & se mettre entre vous & le précipice où vous alliez vous abîmer & périr sans ressource : il a secondé, pour ainsi dire, son ambition ; il a favorisé ses desseins ; & par un excès incompréhensible de bonté sur vous, il a traversé les vôtres :

il a élevé votre ennemi dans le tems, pour vous sauver dans l'éternité. Vous devez donc adorer les desseins éternels de sa justice & de sa miséricorde sur les hommes ; regarder votre frere comme l'occasion heureuse de votre salut ; demander à Dieu que puisqu'il s'est servi de son ambition, ou de sa mauvaise volonté, pour vous sauver, il lui inspire un repentir sincère : & qu'il ne permette pas que celui qui a tant contribué à votre salut périsse lui-même.

Oui, mes Freres, nos haines ne viennent que de notre peu de foi. Hélas ! si nous regardions tout ce qui passe, comme une fumée qui n'a point de consistance : si nous étions bien convaincus que tout ceci n'est rien, que le salut est la grande affaire, & que notre trésor & nos richesses véritables ne sont que dans l'éternité, où nous nous trouverons en un clin d'œil : si nous en étions convaincu, hélas ! nous regarderions les hommes qui s'aigrissent, qui s'échauffent, qui ont entr'eux des dissensions & des querelles pour les dignités de la terre, comme des enfans qui disputent entr'eux pour des jouets qui servent d'amusement à leur âge, dont les haines & les animosités puérides ne roulent que sur des riens que l'enfance toute seule & la foiblesse de la raison grossit à leurs yeux. Tranquilles sur les plus grands & les plus tristes événemens, sur la perte du patrimoine de leurs peres, & la décadence de leur famille, & vifs jusqu'à l'excès dès qu'ils se voyent ravir

les objets petits & frivoles qui réjouissoient leur enfance ! Ainsi, ô mon Dieu, les hommes insensés & puérides, ne sentent point la perte de leur héritage céleste, de ce patrimoine immortel que Jesus-Christ leur a laissé ; & dont leurs freres jouissent déjà dans le ciel ? Ils voyent de sang froid le Royaume de Dieu & les biens véritables leur échapper ; & ils s'arment de fureur, comme des enfans, les uns contre les autres, dès qu'on touche à leurs biens frivoles, & qu'on leur enlève les joiëts puérides, qui n'ont rien de plus sérieux que de tromper leur foible raison, & servir comme d'amusement à leur enfance.

L'intérêt est donc pour un chrétien un prétexte indigne & criminel de ses haines envers ses freres : mais la vanité qui en est la dernière source, est encore moins excusable.

Car, mes Freres, nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus ; & quoique nous sentions nos foiblesses, nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voyent pas ; & qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrissent que pour publier nos louanges ; & que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

En effet , vous vous plaignez que votre ennemi vous a décrié en secret & en public ; qu'il a ajoûté la calomnie à la médifance ; qu'il vous attaque par les endroits les plus vifs & les plus fenfibles , & qu'il n'a rien oublié pour vous perdre d'honneur & de réputation devant les hommes.

Mais avant que de vous répondre , je pourrois vous dire d'abord : Défiez-vous des rapports qu'on vous a faits de votre frere ? les discours les plus innocens nous reviennent tous les jours fi empoisonnés par la malignité des langues par où ils passent : il y a tant de flâteurs indignes qui cherchent à plaire aux dépens de ceux qui ne plaisent pas : il y a tant d'esprit noirs & mauvais , qui ne trouvent de plaisir qu'à mettre le mal où il n'est pas , & voir la diffension parmi les hommes : il y a tant de caractères indiscrets & légers , & qui disent à contretens , & d'un air envenimé , ce qui n'avoit été dit d'abord qu'avec des intentions innocentes : il y a tant d'hommes naturellement outrés & dans la bouche desquels tout s'enfle , tout grossit , tout sort de la vérité simple & naturelle ; j'en appelle ici à vous-même. Ne vous est-il jamais arrivé qu'on ait envénimé vos discours les plus innocens , & ajoûté à vos récits des circonstances que vous n'aviez pas même pensées ? Ne vous êtes-vous pas plaint alors de l'injustice & de la malignité des redites ? Pourquoi ne pourriez-vous pas avoir été trompé à votre tour ? & si tout ce qui passe

par tant de canaux s'altère d'ordinaire, & ne revient jamais à nous comme il a été dit dans sa source pourquoi voudriez vous que les discours qui vous regardent vous-seul, fussent exempts de cette destinée, & méritassent plus d'attention & de créance ?

Vous nous répondrez sans doute qu'il ne s'agit pas ici de ces maximes générales, & que les faits dont vous vous plaignez ne sont pas douteux. Je le veux ; & je vous demande si votre frere n'a pas de son côté les mêmes reproches à vous faire ; si ses défauts vous ont toujours trouvé fort indulgent & fort charitable ; si vous avez même toujours rendu justice à ses bonnes qualités ; si vous n'avez jamais souffert qu'on l'ait déchiré en votre présence ; si vous n'avez pas aidé à la malignité de ces discours par une feinte modération & par un demi silence qui n'a fait qu'allumer le feu de la détraction, & fournir de nouveaux traits comme votre frere. Je vous demande, si vous usez même de beaucoup de circonspection envers les autres hommes ; si vous faites beaucoup de grace aux foiblesses d'autrui ; si votre langue n'est pas toujours trempée dans le fiel & dans l'absynthe ; si la réputation la mieux établie n'est pas toujours en danger entre vos mains ; & si les histoires les plus tristes & les plus secrètes ne deviennent pas bientôt des événemens publics par votre malignité & par votre imprudence. O homme ! vous poussez si loin la délicatesse & la sensibili-

té sur ce qui vous regarde ! Nous avons besoin de toute la terreur de notre ministère & de tous les motifs les plus graves de la Religion , pour vous porter à pardonner à votre frere un seul discours , un mot souvent que l'imprudencè , que le hazard , que la conjoncture , qu'un juste ressentiment peut-être lui a arraché ; & la licence de vos discours envers les autres ne connoît pas même les bornes de la politesse & de la bienséance que le monde tout seul prescrit.

Mais je veux que vous n'ayez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frere. Que faites-vous en le haïssant ? effacez-vous les impressions sinistres que ses discours ont pû laisser dans l'esprit des autres hommes ? vous faites à votre cœur une nouvelle playe ; vous vous enfoncez vous-même un trait qui donne la mort à votre ame ; vous lui arrachez le glaive d'entre les mains , si j'ose parler ainsi pour vous en percer vous-même. Montrez dans l'innocence de vos mœurs , & dans l'intégrité de votre conduite l'injustice de ses discours : détruisez par une vie sans reproche , les préjugés qu'il a pû donner contre vous : faites retomber sur lui , par les vertus opposées aux défauts qu'il vous impute , la bassesse & l'iniquité de ses calomnies : voilà une maniere juste & licite de vous venger. Triomphez de la malice par vos mœurs & par votre silence : vous assemblerez des charbons de feu sur sa tête ;

vous mettez le public de votre côté ; vous ne laisserez à votre ennemi que la honte de ses emportemens & de ses impostures. Mais de le haïr, c'est la vengeance des foibles, c'est la triste consolation des coupables, en un mot, c'est la ressource de ceux qui n'en sauroient trouver dans la vertu & dans l'innocence.

Mais enfin, laissons toutes ces raisons, & venons au point essentiel. Il vous est ordonné d'aimer ceux qui vous maltraitent & qui vous calomnient ; de prier pour eux ; de demander à Dieu qu'il les convertisse, qu'il change leur cœur aigri, qu'il leur inspire des sentimens de paix & de charité, & qu'il les mette au nombre de ses Saints. Il vous est ordonné de les regarder par avance comme des citoyens de la céleste Jérusalem, avec lesquels vous bénirez éternellement les richesses de la miséricorde divine, réuni avec eux dans le sein de Dieu, heureux du même bonheur, & avec lesquels vous ne formerez plus qu'une voix pour chanter les louanges immortelles de la grace. Il vous est ordonné de regarder les injures comme des bienfaits, comme la peine de vos crimes cachés, pour lesquels vous avez tant de fois mérité d'être couvert de confusion devant les hommes ; comme le prix du Royaume de Dieu, qui n'est promis qu'à ceux qui souffrent avec piété la persécution & la calomnie.

Car enfin, il faut en venir là. L'amour

propre suffiroit pour aimer ceux qui nous aiment, qui nous loient, qui publient nos vertus fausses ou véritables; c'étoit-là, dit

Matt. 5. Nam & Ethnici hoc faciunt. Mais la Religion va plus loin: elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent & qui nous déchirent; elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous; & nous déclare qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos freres.

Et de bonne foi, voulez-vous que Dieu oublie les crimes & les horreurs de toute votre vie, qu'il soit insensible à sa gloire que vous avez tant de fois outragée; tandis que vous ne pouvez vous résoudre à oublier un mot; tandis que vous êtes si vif, si délicat, si furieux sur les intérêts de votre gloire; vous qui peut-être jouissez d'une réputation que vous n'avez jamais méritée: vous qui seriez couvert d'une confusion éternelle, si l'on vous connoissoit tel que vous êtes; vous, en un mot, dont les discours les plus injurieux ne représentent qu'à demi les misères secretes dont Dieu vous connoît coupable? Grand Dieu, que les pécheurs auront peu d'excuses à vous alléguer, quand vous leur prononcerez l'arrêt de leur condamnation éternelle!

Vous nous direz peut-être que vous convenez-là-dessus des devoirs que la Religion impose; mais que les loix de l'honneur l'ont emporté sur celles de la Reli-

gion ; qu'il faut s'attendre à être deshonoré à jamais devant les hommes , si l'on souffre tranquillement des discours & des procédés d'une certaine nature ; que la Religion qui pardonne , est une lâcheté & une tache que le monde ne pardonne point ; & que l'honneur ne connoît pas là-dessus d'exception & de privilège.

Quel est cet honneur , mes Freres ; qu'on ne peut acheter qu'au prix de son ame & de son salut éternel ! & que l'on est à plaindre , si l'on ne peut se sauver de l'ignominie que par un crime ! Je fais que c'est ici où les fausses loix du monde semblent l'emporter sur celles de la Religion ; & que les plus sages mêmes , qui conviennent de la folie de cet abus , sont pourtant d'avis qu'il faut s'y soumettre. Mais je parle devant un Prince qui , plus sage que le monde , & justement indigné contre une fureur aussi opposée aux maximes de l'Evangile qu'aux intérêts de l'Etat , a montré à ses Sujets quel est le véritable honneur ; & qui en leur arrachant des mains des armes criminelles , a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avoit attaché une gloire déplorable.

Quoi , mes Freres ! une maxime abominable , que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacré & a fait passer jusqu'à nous , l'emporterait sur toutes les règles du Christianisme , & sur les règles les plus inviola-

bles de l'Etat? On ne seroit pas deshonoré en trempant ses mains dans le sang de son frere; & on le seroit en obéissant à Dieu & à celui qui tient sa place sur la terre? La gloire ne seroit donc plus qu'une fureur; & la lâcheté, qu'un respect généreux pour la Religion & pour son Maître. Vous craignez de passer pour un lâche? montrez votre valeur en répandant votre sang pour la défense de la patrie; allez à la tête de nos armées affronter les périls, & chercher la gloire dans le devoir; assurez votre réputation par des actions dignes de passer dans nos histoires, & d'être comptées parmi les événemens mémorables d'un règne si glorieux: voilà une valeur que l'Etat exige, & que la Religion autorise. Alors méprisez ces vengeances brutales & personnelles: regardez-les comme une ostentation puérile de valeur, qui cache souvent une véritable lâcheté; comme la ressource vile & vulgaire de ceux qui n'ont rien qui les signale; comme une preuve forcée & équivoque de courage que le monde nous arrache, & à laquelle souvent le cœur se refuse. Loin de vous l'imputer à honte, le monde lui-même vous en fera un nouveau titre d'honneur: vous en paroîtrez plus grand; & vous apprendrez à vos égaux que la valeur déplacée n'est plus qu'une brutale timidité; que la sagesse & la modération entrent toujours dans la véritable gloire; que tout ce qui deshonore

l'humanité, ne fauroit honorer les hommes ; & que l'Évangile, qui ordonne de pardonner, a fait plus de héros que le monde lui-même qui veut qu'on se venge,

Vous nous direz encore peut-être que ces maximes ne vous regardent pas ; que vous avez oublié les sujets de plainte que vous aviez contre votre frere ; & qu'une réconciliation a fini l'éclat de vos démêlés & de votre rupture. Or, je dis que c'est encore ici où vous vous abusez ; & après vous avoir montré l'injustice de nos haines, il faut vous faire convenir de la fausseté de nos réconciliations.

IL n'est point de précepte dans la Loi, ^{II.} _{PARTIE} qui laisse moins de lieu au doute & à la méprise, que celui qui nous oblige d'aimer nos freres ; & cependant il n'en est point sur lequel on se fasse plus d'illusions & de fausses maximes. En effet, il n'est presque personne qui ne nous dise qu'il a pardonné de tout son cœur à son frere, & que sa conscience là-dessus est tranquille ; & cependant rien de plus rare que de pardonner, & il n'est guères de réconciliation qui change le cœur, & qui ne soit une fausse apparence de retour ; soit qu'on la considère dans son principe, soit qu'on en examine les démarches & les suites.

Je dis dans son principe ; car, mes Freres, afin qu'une réconciliation soit sincère & réelle, il faut qu'elle prenne sa

source dans la charité & dans un amour chrétien de notre frere. Or, les motifs humains ont d'ordinaire toute la part à un ouvrage, qui ne peut être que l'ouvrage de la grace. On se réconcilie pour céder aux instances de ces amis, pour éviter un certain état défagréable qu'une guerre déclarée attireroit après soi, & qui pourroit retomber sur nous-mêmes; pour ne pas s'interdire certaines sociétés dont il faudroit se bannir, si l'on s'abstinoit à vouloir être irréconciliable avec son frere. On se réconcilie par déférence pour des Grands qui exigent de nous cette complaisance; pour se faire une réputation de modération & de grandeur d'ame; pour ne pas donner des scènes au public, qui ne répondroient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous; pour couper court aux plaintes éternelles, & aux discours outrageans d'un ennemi qui peut-être nous connoît trop, & a été trop avant dans notre confiance, pour ne pas mériter que nous le ménagions, & qu'une réconciliation lui impose silence. Que dirai-je encore? on se réconcilie peut-être comme Saül, pour nuire plus sûrement à son ennemi, & endormir ses précautions & sa vigilance.

Tels sont les motifs ordinaires des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. Et ce que je dis ici est si vrai, que des pécheurs qui ne laissent paroître d'ailleurs aucun signe de piété, se reconcilient pourtant tous les jours avec leurs

freres ; & eux qui ne sauroient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, paroissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci le plus difficile de tous. Ah ! c'est que ce sont des héros de la vanité , & non pas de la charité : c'est qu'ils laissent de la réconciliation ce qu'elle a d'héroïque & de pénible devant Dieu , qui est l'oubli de l'injure & le changement de notre cœur envers notre frere ; & ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes , qui est une apparence de modération , & une facilité à revenir que le monde lui-même louë.

Mais si la plûpart des réconciliations sont fausses quand on en examine les motifs , elles ne le sont pas moins si on les considère dans leurs démarches. Oui , mes Freres , que de mesures ! que de négociations ! que de formalités ! que de peines pour les conclure ! que d'attentions à apporter ! que de ménagemens à observer ! que d'intérêts à concilier ! que d'obstacles à lever ! que de démarches à compasser ! Ainsi votre réconciliation n'est pas l'ouvrage de la charité , mais de la sagesse & de l'habileté de vos amis : c'est une affaire du monde , ce n'est pas une démarche de Religion : c'est un traité heureusement conclu , ce n'est pas un devoir de la foi accompli : elle est l'ouvrage de l'homme , mais elle n'est pas l'œuvre de Dieu : en un mot , c'est une paix qui vient de la terre , ce n'est pas la paix qui descend du ciel.

Car de bonne foi, les hommes par leurs ménagemens & l'habileté de leurs mesures, ont-ils pû en vous réconciliant avec votre frere, faire revivre la charité qui étoit éteinte dans votre cœur ? ont-ils pû vous rendre ce trésor que vous aviez perdu ? Ils ont bien pû faire cesser le scandale d'une rupture déclarée, & rétablir entre vous & votre frere les devoirs extérieurs de la société ; mais ils n'ont pas changé votre cœur que Dieu seul tient entre ses mains ; mais ils n'ont pas éteint la haine que la grace toute seule peut éteindre. Vous vous êtes donc réconcilié, mais vous n'aimez pas encore votre frere ; & en effet, si vous l'aimiez sincérement, auroit-il fallu tant d'entremetteurs pour vous réconcilier avec lui ? L'amour est à lui-même son médiateur & son interprête. La charité est cette parole abrégée, qui auroit épargné à vos amis ces soins infinis qu'il a fallu employer pour vous ramener : elle n'est pas si mesurée ; elle témoigne simplement ce qu'elle sent sincérement. Or, vous avez exigé mille conditions avant que de vous rendre ; vous avez disputé toutes vos démarches ; vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point ; vous avez exigé que votre frere fit les premiers pas pour revenir à vous. La charité ne connoît pas toutes ces règles : elle n'en a qu'une ; c'est d'oublier l'injure, & d'aimer son frere comme soi-même.

Je conviens qu'il y a certaines mesures
de

de prudence à observer ; & que souvent des démarches trop précipitées & faites à contre tems , pourroient ne pas réussir , & aigrir peut-être d'avantage notre frere. Mais je dis que la charité doit régler ces mesures , & non pas la vanité : je dis & je répète , que toutes ces réconciliations qu'on a tant de peine à conclure , où de part & d'autre on ne se relâche que jusqu'à un certain point , & avec des précautions si sévères & si précises ; où il entre tant d'expédiens & tant de mystères ; sont des fruits de la prudence de la chair , corrigent les manieres , mais ne touchent point au cœur , rapprochent les personnes , mais ne rapprochent pas les affections ; rétablissent les bienféances , mais laissent les mêmes sentimens ; en un mot ; font cesser le scandale de la haine , mais n'en font pas cesser le péché. Ainsi JESUS-CHRIST nous ordonne simplement de nous aller reconcilier avec notre frere : *Vade reconciliari fratri tuo*. Il ne nous dit pas : n'avancez pas trop ; de peur que votre frere n'en abuse ; assurez-vous auparavant qu'il fera la moitié du chemin ; ne le recherchez pas de peur qu'il ne regarde votre démarche comme l'apologie de ses plaintes , comme un aveu tacite de votre tort , & un arrêt que vous prononcez contre vous-même. JESUS-CHRIST nous dit simplement : Allez vous reconcilier avec votre frere. Il veut que la charité toute seule se mêle de nous raccommo-der avec lui : il suppose que

Matt. 5^e
24

138 LE VEND. APRÈS LES CENDRES.

pour aimer nos freres , nous n'avons pas besoin d'entremetteur , & que notre cœur doit se suffire à lui-même.

Telles sont les démarches des réconciliations ; aussi les motifs en étant presque toujours humains , les démarches vicieuses , les suites n'en peuvent être que vaines & de nul effet. Je dis les suites ; car mes Freres , à quoi se terminent la plûpart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde ? quel en est le fruit ? qu'appelle-t'on s'être réconcilié avec son ennemi ? Le voici.

Vous nous dites en premier lieu , que vous êtes réconcilié avec votre frere ; que vous lui avez pardonné de bon cœur ; mais que vous avez pris votre parti de ne le plus voir , & de n'avoir désormais aucun commerce avec lui. Et là-dessus vous vivez tranquille : vous croyez que l'Évangile ne prescrit rien de plus , & qu'un Confesseur n'est pas en droit d'en exiger davantage. Or , je vous déclare que vous n'avez pas pardonné à votre frere , & que vous êtes encore à son égard dans la haine , dans la mort & dans le péché.

Car je vous demande : Craint-on de voir ce qu'on aime ? & si votre ennemi est devenu votre frere , que peut avoir pour vous sa présence de si odieux & de si triste ? Vous dites que vous lui avez pardonné ; que vous l'aimez ; mais que pour éviter tout accident , & de peur que sa présence ne vous réveille des

idées fâcheuses , vous trouvez plus sûr de vous l'interdire. Mais quel est cet amour que la seule présence de l'objet aimé irrite contre lui , & enflamme de haine & de colère ? Vous l'aimez ! c'est-à-dire , vous ne voudriez pas peut-être lui nuire & le perdre. Mais ce n'est pas assez , la Religion vous ordonne encore de l'aimer : car pour ne pas vouloir nuire à un ennemi , l'honneur , l'indolence , la modération , la crainte , le défaut d'occasion suffisent ; mais pour l'aimer , il faut être Chrétien : & voilà précisément ce que vous ne voulez pas être.

Et de bonne foi , voudriez - vous que Dieu vous aimât , à condition qu'il ne vous verroit jamais ? Seriez-vous content de sa bonté & de ses miséricordes , s'il vous bannissoit pour toujours de sa divine présence ? Car il vous traitera , vous le savez , comme vous aurez traité votre frere. Si le Prince lui-même vous défendoit de vous présenter jamais devant lui , vous croiriez-vous fort avant dans ses bonnes graces ? Vous dites tous les jours qu'un homme est disgracié , quand il ne lui est plus permis de paroître devant le maître ; & vous venez nous faire valoir que vous aimez votre frere , & qu'il ne vous reste aucune aigreur contre lui , tandis que sa seule présence vous déplaît & vous irrite !

Et quelle marque moins équivoque peut-on donner de son animosité contre son frere , que de ne pouvoir même souffrir sa

présence? c'est le dernier excès de l'aigreur & de la haine. Car il est des haines plus modérées & plus tranquilles ; qui du moins se cachent , se contraignent , empruntent les dehors de la politesse & de la bienséance ; & qui , en refusant le cœur au devoir , ont assez d'empire sur elles pour donner les apparences du monde. Mais la vôtre est à un point qu'elle ne peut même se contraindre ; qu'elle ne connoît ni ménagement , ni bienséance ; & vous voulez nous persuader qu'elle n'est plus ! vous laissez paroître encore les marques les plus violentes de l'animosité , & vous voulez que nous les regardions comme des signes indubitables d'un amour chrétien & sincère.

Mais d'ailleurs , les Chrétiens sont-ils faits pour ne pas se voir , & s'interdire toute société les uns avec les autres ? Les Chrétiens ! les membres d'un même corps , les enfans d'un même Pere , les Disciples d'un même Maître , les héritiers d'un même Royaume , les pierres d'un même édifice , les portions d'une même masse ! les Chrétiens ! la participation d'un même Esprit , d'une même Rédemption , & d'une même justice ! Les Chrétiens ! sortis du même sein , régénérés dans les mêmes eaux , incorporés dans la même Eglise , rachetés d'un même prix , sont-ils faits pour se fuir , se faire un supplice de se voir , & ne pouvoir se souffrir les uns les autres ? Toute la Religion nous lie , nous unit ensemble ?

les Sacremens auxquels nous participons , les prières publiques & les actions de grace que nous chantons , le pain de bénédiction que nous offrons , les cérémonies du culte dont nous nous glorifions , l'assemblée des Fidèles , où nous assistons ; tous ces dehors ne sont que les symboles de l'union qui nous lie ensemble. Toute la Religion elle-même n'est qu'une sainte société , une communication divine de prière , de sacrifice , d'œuvres & de mérite. Tout nous rassemble , tout nous lie , tout ne fait de nos freres , & de nous qu'une famille , qu'un corps , qu'un cœur & qu'une ame ; & vous croyez aimer votre frere , & conserver avec lui les liens les plus sacrés de la Religion , tandis que vous rompez même ceux de la société , & que vous ne pouvez souffrir sa seule présence !

Je dis bien plus ; comment pourrez-vous avoir avec lui la même espérance ? car , par cette espérance commune , vous devez vivre éternellement avec lui , être heureux avec lui , vous faire un bonheur du sien , être réuni avec lui dans le sein de Dieu , & chanter avec lui les louanges éternelles de la grace. Eh ! comment pourriez-vous espérer d'être éternellement réuni avec lui , & faire de cette espérance la plus douce consolation de votre vie , s'il vous paroît si doux de vivre séparé de lui , & si sa présence seule est pour vous un supplice ? Renoncez donc aux promesses & aux espérances de la foi ; séparez - vous

comme un anathême de la Communion des Fidèles ; interdisez-vous l'Autel & les Mystères redoutables ; bannissez-vous de l'assemblée des Saints ; ne venez plus offrir vos dons & vos prières , puisque tous ces devoirs religieux , vous supposant réuni avec votre frere , deviennent des dérisions , si vous ne l'êtes pas , déposent contre vous à la face des autels , & vous annoncent de sortir de l'Assemblée sainte , comme un publicain & un infidèle.

Peut-être effrayé de ces grandes vérités , vous nous direz enfin , que vous prendrez sur vous de voir votre frere , de bien vivre avec lui ; que vous ne manquerez point aux bienfécances ; mais que du reste vous savez à quoi vous en tenir , & qu'il ne doit pas beaucoup compter sur votre amitié.

Vous ne manquerez point aux bienfécances ! Et vous croyez , mon cher Auditeur , que c'est-là pardonner , se reconcilier avec son frere , & l'aimer comme soi-même ? mais la charité que l'Evangile vous ordonne est dans le cœur : ce n'est pas une simple bienfécance , un vain extérieur , une cérémonie inutile ; c'est un sentiment réel ; c'est un amour effectif ; c'est une tendresse sincère , & prête à se manifester par les œuvres. Vous aimez en Juif & en Pharisien : mais vous n'aimez pas en Chrétien & en Disciple de Jesus-Christ. La loi de la charité , est la loi du cœur : elle règle les sentimens , elle change les inclinations , elle verse l'huile de la

paix & de la douceur, sur les playes d'une volonté aigrie & blessée; & vous en faites une loi toute extérieure, une loi pharisaïque & superficielle, qui ne règle que les dehors, qui ne concerte que les manières; qui s'accomplit par de vaines apparences.

Mais il ne vous est pas ordonné seulement de ne pas blesser envers votre frere les règles de l'honnêteté, & de lui rendre tous les devoirs que la société nous impose les uns envers les autres: c'est le monde qui vous prescrit cette loi; ce sont là ses règles & ses usages. Mais Jésus-Christ vous ordonne de l'aimer; & tandis que votre cœur est éloigné de lui, en vain accordez-vous les dehors à la bienfaisance. Vous refusez l'essentiel à la Religion; & tout ce que vous avez par dessus les pécheurs qui refusent de voir leurs freres, c'est que vous savez vous contraindre pour le monde, & vous ne savez pas vous faire violence pour le salut.

Et certes, mes Freres, si les hommes n'étoient unis ensemble que par les liens extérieurs de la société, il suffiroit sans doute de se rendre des devoirs extérieurs, & de maintenir ce commerce mutuel de soins, de politesses & de bienfaisances, qui font comme toute l'harmonie du corps politique. Mais nous sommes unis ensemble par les liens sacrés & intimes de la Foi, de l'Espérance, de la Charité, de la Religion. Nous formons au milieu du monde une société toute intérieure & toute sainte,

dont la charité est le lien invifible, & toute féparée de la fociété civile que les Légiflateurs ont établie. Ainfi , en rempliffant à l'égard de vos freres les bienféances extérieures , vous fatisfaites aux devoirs de la fociété civile , mais vous ne rempliffez pas ceux de la Religion ; vous ne troublez pas l'ordre politique , mais vous renverfez l'ordre de la charité ; vous êtes un bon citoyen , mais vous n'êtes pas un citoyen du ciel ; vous êtes un homme du fiécle , mais vous n'êtes pas un homme du fiécle à venir : le monde peut vous abfoudre , & n'en demander pas davantage ; mais vous ne faites rien devant Dieu , parce que vous n'êtes pas dans la charité , & votre condamnation eft certaine. Venez nous dire après cela que vous ne manquerez point aux bienféances , & que c'eft tout ce que la Religion exige de nous. Elle n'exige donc que des feintes , que des dehors , que de vaines apparences ? Elle n'exige donc rien de vrai , rien de réel , rien qui change le cœur ? & le grand précepte de la charité , qui feul donne de la réalité à toutes nos œuvres , ne feroit donc plus qu'un faux feintant , & une vaine hypocrifie ?

Auffi ne nous en croyez point là-deffus ; confultez le public lui - même. Voyez fi malgré toutes les apparences que vous gardez encore avec votre frere ; ce n'eft pas une opinion établie dans le monde , que vous ne l'aimez point : fi le monde n'agit

n'agit pas conséquemment à cette persuasion. Voyez si vos créatures, si tous ceux qui vous approchent & qui vous sont attachés, n'affectent pas de s'éloigner de votre frere ? Voyez si tous ceux qui le haïssent, qui sont dans des intérêts opposés aux siens, ne recherchent pas votre amitié, ne forment pas avec vous des liaisons nouvelles, & si cette persuasion ne vous donne pas pour amis tous ceux qui ne le sont pas de votre frere. Voyez si ceux qui attendent de vous des graces, ne commencent pas par l'abandonner, & s'ils ne croient pas vous faire leur cour en ne grossissant plus la sienne. Vous voyez que le monde vous connoît mieux que vous ne vous connoissez vous-même ; qu'il ne prend point le change sur vos sentimens ; & que malgré toutes ces vaines apparences euvers votre frere, il est si vrai que vous êtes dans la haine & dans la mort, que le monde lui-même pense sur cela comme nous ; lui que, par tout ailleurs, nous avons toujours à combattre.

Voilà à quoi se terminent la plûpart des reconciliations qui se font tous les jours dans le monde. On se revoit, mais on ne se réunit pas ; on se promet une amitié mutuelle, mais on ne se la rend pas ; on se rapproche, mais les cœurs demeurent toujours éloignés : & j'ai eu raison de dire que les haines sont éternelles, & que presque toutes les reconciliations sont des feintes ; qu'on pardonne l'offense, mais qu'on n'ai-

me jamais l'offenseur ; qu'on cesse de traiter son frere comme un ennemi , mais qu'on ne le regarde jamais comme un frere. Et voilà ce qui se passe tous les jours à nos yeux. On voit dans le monde des personnes publiques , des familles d'un grand nom , garder encore ensemble certaines mesures de bienfiance qu'on ne peut rompre sans scandale , & néanmoins vivre dans des intérêts différens , dans des sentimens publics & déclarés d'envie , de jalousie , d'animosité mutuelle ; se croiser , se détruire , se regarder avec des yeux jaloux , faire chacun de ses créatures les partisans de ses ressentimens & de son aversion ; partager le monde , la Cour , la ville ; faire de ses dissentions domestiques la querelle du public ; & établir cette opinion & ce scandale dans le monde , qu'on ne s'aime point ; qu'on voudroit se détruire mutuellement ; qu'on garde encore à la vérité les apparences , mais qu'au fond les intérêts & les affections sont pour toujours & sans retour éloignées. Et cependant de part & d'autre , on vit dans une réputation de piété & dans la pratique des bonnes œuvres ; on a des Confesseurs distingués & d'une grande réputation dans le monde : & cependant , en se rendant encore mutuellement certains devoirs , & vivant d'ailleurs dans un éloignement public & déclaré , on fréquente les Sacremens , on est tous les jours dans le commerce des choses saintes , on approche de sang froid

de l'autel , on le présente fréquemment 147
sans scrupule au Tribunal de la Pénitence
& loin d'y confesser sa haine devant le Sei-
gneur , & de gémir du scandale que le
public en reçoit , on y fait des plaintes
contre son ennemi ; on l'accuse loin de
s'accuser soi-même ; on fait valoir les de-
voirs extérieurs qu'on lui rend , comme
des marques que le cœur n'est point aigri ;
que dirai-je ? & les Ministres de la Pénit-
tence eux-mêmes , qui auroient dû être les
juges de notre haine , en deviennent sou-
vent les apologistes , se partagent avec le
public , entrent dans les animosités & dans
les préventions de leurs pénitens , publient
l'équité de leur querelle , & font que le
seul remède destiné à guérir le mal , ne
sert qu'à le revêtir des apparences du bien ,
& le rendre plus incurable.

Grand Dieu ! vous seul pouvez fermer
les playes qu'une orgueilleuse sensibilité a
faites à mon cœur en y nourrissant des
haines injustes.

Faites , grand Dieu ! que j'oublie des
offenses légères , afin que vous puissiez
oublier les crimes de toute ma vie.

Est-ce à moi , ô mon Dieu ! à être si
sensible & si inexorable aux plus petits
outrages , moi qui ai tant de besoin que
vous usiez à mon égard d'indulgence &
d'une grande miséricorde ?

Les injures dont je me plains , également
celles dont j'ai mille fois déshonoré
votre grandeur suprême ?

Faut-il, grand Dieu, que le ver de terre s'irrite & s'enflamme des moindres mépris, tandis que votre majesté souveraine souffre depuis si long-tems & avec tant de bonté, ses rebellions & ses offenses ?

Qui suis-je pour être si touché des intérêts de ma gloire ; moi qui n'ose jeter les yeux devant vous sur mon ignominie secrète ; moi qui mériterois d'être l'opprobre des hommes & le rebut de mon peuple ; moi qui n'ai rien de loüable, même selon le monde, que le bonheur de lui avoir caché mes hontes & mes foiblesses ; moi que les outrages les plus sanglans épargneroient encore, & traiteroient avec indulgence ; moi enfin qui n'ai plus de salut à espérer, si vous n'oubliez vous-même votre propre gloire que j'ai tant de fois outragée ?

Mais non, grand Dieu ! vous mettez votre gloire à pardonner au pécheur ; & je mettrai la mienne à pardonner à mon frere. Acceptez, Seigneur, ce sacrifice que je vous fais de mes ressentimens. Ne jugez pas de son prix par les offenses légères que j'oublie, mais par l'orgueil qui les avoit grossies & me les avoit rendu si sensibles. Et puisque vous avez promis de remettre nos fautes, dès que nous les remettons à nos freres, accomplissez, Seigneur, vos promesses. C'est dans cette espérance que j'ose compter sur vos miséricordes éternelles.

Ainsi soit-il.



S E R M O N

P O U R

L E P R E M I E R D I M A N C H E

DE C A R Ê M E.

Sur la Parole de Dieu.

Non in solo pane vivit homo, sed in
omni verbo quod procedit de ore Dei.

*L'homme ne vit pas seulement de pain ;
mais de toute parole qui sort de la bouche de
Dieu. Matth 4. 4.*



IEN ne marque mieux la puissance & la sublimité de la parole de l'Évangile, que les images dont JESUS-CHRIST se sert pour nous en prédire les effets. Tantôt c'est un glaive sacré qui va séparer le pere de l'enfant, l'époux de l'épouse, le frere de la sœur, l'homme de lui-même ; captiver tout esprit sous le joug de la foi, assujettir les Césars, triom-

pher des Sages & des Savans , & élever l'étendart de la Croix sur les débris des Idoles & des Empires ; & par-là nous est représentée sa force , à laquelle le monde entier n'a pû résister.

Tantôt c'est un feu divin porté en un instant dans toute la terre , qui va dissoudre les montagnes , dépeupler les villes , peupler les forêts , réduire en cendres les temples profanes , embraser les hommes , & les faire courir à la mort comme des insensés aux yeux des nations ; & sous ces traits paraboliques , nous est figurée la promptitude de ses opérations , & la rapidité de ses victoires.

Tantôt c'est un levain mystérieux qui rassemble & réunit toute la masse , qui en lie toutes les portions , qui leur imprime une force & une vertu commune ; qui confond les distinctions de Juif & de Gentil , de Grec & de Barbare , & leur donne à tous le même nom & le même être : & ici vous comprenez quelle est sa sainteté & sa vertu secrète , qui a purifié tout l'Univers , & de tous les peuples n'en a fait qu'un peuple.

Une autrefois c'est une semence , qui paroissant d'abord se perdre sur la terre ; croit ensuite & multiplie jusqu'au centuple. Et voilà le principe de sa fécondité ; non l'ouvrier qui sème , mais l'Auteur invisible qui donne l'accroissement.

Mais aujourd'hui JESUS-CHRIST la compare au pain qui sert de nourriture à l'hom-

me, *non in jolo pane vivit homo*; & par-là il veut nous apprendre que la parole de l'Évangile est une nourriture forte & solide, pernicieuse souvent à ceux qui la reçoivent dans un cœur malade & corrompu, & utile seulement aux âmes qui s'en nourrissent avec une sainte avidité, & qui portent ici un cœur préparé pour l'entendre.

Pour me renfermer donc dans cette idée, je ne dirai rien des merveilles que cette parole, annoncée par douze pauvres, opéra autrefois dans tout l'Univers. Je passerai sous silence la sainteté de sa doctrine, la sublimité de ses conseils, la sagesse de ses maximes; & me bornant à l'instruction & à ce qui peut vous rendre utile la parole de l'Évangile que nous vous annonçons, je vous apprendrai premièrement, quelles sont les dispositions qui doivent vous conduire en ce lieu saint pour l'entendre; & secondement, dans quel esprit vous devez ensuite l'écouter; deux devoirs non-seulement négligés, mais inconnus à la plupart des Fidèles qui accourent en foule aux pieds de ces chaires chrétiennes, & la source la plus commune du peu de fruit de notre ministère. Implorons, &c. *Ave Maria.*

CE qui distingue les Justes des chrétiens charnels, dit S. Augustin, n'est pas le corps des œuvres extérieures; c'est l'esprit invisible qui les anime. Les actions de la piété sont souvent communes aux bons &

aux méchans ; c'est la disposition du cœur, qui les discerne. Tous courent, dit l'Apôtre ; mais tous n'arrivent pas au but , parce que ce n'est pas le même esprit qui les pousse.

Or , pour appliquer cette maxime à mon sujet , de tous les devoirs de la piété chrétienne , il n'en est point sans doute dont les gens du monde & les gens de bien remplissent plus également les dehors , que celui de venir écouter la parole de l'Evangile. Tous viennent en foule , comme autrefois les Israélites aux pieds de la montagne sainte , entendre les paroles de la Loi. L'enceinte de nos Temples peut à peine suffire à la multitude des Fidèles ; l'heure même des mystères terribles ne voit pas les autels environnés de tant d'adorateurs : les assemblées profanes cessent pour venir grossir l'assemblée sainte au tems de l'instruction ; & les siècles qui ont vû refroidir le zèle des Chrétiens sur tous les autres devoirs de la Religion , n'ont pû , ce semble , le ralentir sur celui-ci. Cependant , de tous les ministères confiés à l'Eglise pour la consommation des Elus , il n'en est presque pas de plus inutile que celui de la parole ; & le moyen le plus puissant que la Religion ait de tout tems employé pour la conversion des hommes , est devenu aujourd'hui la plus foible de ses ressources. Vous êtes vous-mêmes , mes Freres , une triste preuve de cette vérité. Jamais les instructions ne furent plus fréquentes qu'elles le sont de

nos jours , & jamais les conversions n'ont été plus rares.

Il importe donc de développer ici les causes d'un abus si commun & si déplorable : or , la première est sans doute dans le défaut des dispositions qui doivent vous conduire dans ce lieu saint pour y écouter la parole du salut. Et certes , si S. Paul ordonnoit autrefois aux Fidèles de s'éprouver avant que de venir manger le pain de vie , s'il leur déclaroit que ne pas le discerner des viandes communes , c'étoit se rendre coupable du Corps du Seigneur , nous n'avons pas moins raison de vous dire que vous devez vous éprouver & préparer votre ame avant que de venir participer à la nourriture spirituelle que nous rompons au peuple ; & que ne pas la discerner par la manière de l'entendre de la parole des hommes , c'est se rendre coupable de la parole même de Jesus-Christ.

La première disposition que demande de vous la sainteté de cette parole , lorsque vous venez l'entendre , c'est un désir qu'elle vous soit utile. Vous devez dans le secret de votre maison , avant de venir dans nos Temples , vous adresser au pere des lumières : & lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur , qui seules font entendre sa voix ; qu'il donne à sa parole cette vertu , cette onction secrète , ces attrait si puissans & si heureux pour la conversion des pécheurs ; qu'il surmonte cette insensibilité que vous avez jusqu'ici opposée à

toutes les vérités entendues ; qu'il fixe ces sensibilités d'un moment que vous avez si souvent éprouvées en nous écoutant , & qui n'ont jamais eu de suite pour votre salut , qu'il nous donne à nous-mêmes ce zèle , cette sagesse , cette dignité , cette plénitude de son esprit , ces lumières vives cette véhémence divine , toujours persuasive & qui ne parle jamais en vain ; qu'il forme dans nos cœurs le goût des vérités qu'il met dans nos bouches ; qu'il nous rende insensibles à vos louanges ou à vos censures , afin que nous soyons plus utiles à vos besoins ; que le desir de votre salut supplée en nous aux talens que la nature nous refuse ; & que nous honorions notre ministère , en ne cherchant pas à vous plaire , mais à vous sauver.

Et certes , mes Freres , si les Israélites autrefois sur le point d'approcher de la montagne de Sinai , & d'y entendre les paroles de la Loi que l'Ange devoit leur annoncer , furent obligés par l'ordre du Seigneur de se purifier , de laver leurs vêtemens & de s'abstenir même des saints devoirs du mariage , pour se préparer à cette grande action , & ne rien porter au pied de la montagne qui ne fût digne de sa sainteté de la Loi qu'ils alloient entendre ; n'est-il pas plus raisonnable , dit S. Chrysostôme , lorsque vous venez écouter les paroles divines d'une Loi plus sainte , d'y apporter du moins les précautions de foi , de piété , de respect même extérieur , qui marquent

en vous un desir sincere de conformer vos mœurs aux maximes que nous allons vous annoncer ? Quoi, mes Freres, les préceptes de Jesus-Christ, les paroles de la vie éternelle, seroient-elles entendues avec moins de précaution que les ordonnances d'une Loi figurative ? Est-ce parce qu'un Ange ne descend plus du Ciel pour vous les annoncer ? Mais ne sommes-nous pas ici comme lui les envoyés de Dieu, & ne vous parlons-nous pas comme lui à sa place ? L'Ange sur la montagne portoit-il plus de caractère de la divinité, que nous en portons ? Il écrivoit la Loi sur des tables de pierre ; la grace de notre ministère la grave dans les cœurs. Il promettoit le lait & le miel ; & nous annonçons les biens véritables. Il parloit aux chefs des Tribus, ces Héros qui vainquirent les peuples de Canaan & conquirent leurs villes ; & nous parlons devant les Princes & les Rois de la terre, & devant un Roi encore plus grand par sa piété, que par ses conquêtes. Les foudres & les éclairs, qui accompagnoient ses menaces contre les transgresseurs de la Loi, renversoient le peuple frappé de terreur au pied de la montagne ; mais qu'étoit ce que ces menaces & ces malédictions temporelles, leurs villes démolies, leurs femmes & leurs enfans menés en captivité, si vous les comparez au malheur éternel que nous ne cessons de prédire aux violateurs de la Loi de Dieu ? Séparez ce que nous sommes du ministère que

nous remplissons ; qu'y a-t'il ici de moins terrible & de moins respectable que sur la montagne de Sinai ?

Et cependant quelles préparations vous conduisent à une action si sainte & si digne de respect ? Une vaine curiosité qu'on veut satisfaire ; un desir inutile qu'on est bien-aise d'amuser : un spectacle de Religion dont on veut avoir le plaisir ; une coutume qu'on suit , parce que le monde l'a reçue ; que fai-je ? le desir de plaire au Maître en imitant son respect pour la parole de l'Evangile , & de s'attirer plutôt ses regards , que ceux de la miséricorde divine : que fai-je encore ? des vûes peut-être plus criminelles , & dont on n'oseroit parler de peur d'avilir la gravité de notre ministère. Nul motif de salut ne vous conduit ici ; nulle vûe de foi ne vous y prépare ; nul sentiment de piété ne vous y accompagne ; en un mot , venir écouter la parole sainte n'est pas même pour vous une œuvre de Religion.

Première raison de l'inutilité de notre ministère. Car comment voulez-vous qu'une démarche toute profane serve de disposition à la grace ; & que dans cette multitude de Fideles assemblés en ce lieu saint , la bonté de Dieu aille vous discerner de la foule pour ouvrir votre cœur à la parole de vie , vous qui n'avez apporté ici que les dispositions les plus propres à éloigner de vous cette miséricorde ? mes Freres , comme la Religion n'a rien de plus grand en un

sens que le dépôt de la doctrine & de la vérité, la piété ne connoît rien aussi de plus important & qui demande des précautions plus religieuses, que de l'écouter & de s'en instruire.

La seconde disposition qui doit vous conduire en ce lieu saint, est une disposition de douleur & de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Vous devez rappeler tant de mouvemens de componction que le Seigneur a opérés dans vos cœurs par le ministère de la parole, & qui ont toujours été sans succès pour votre salut : tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, qui sembloient promettre un changement de vie, & qui au sortir ont échoué contre le premier écueil. Car ce qui doit vous effrayer ici davantage, c'est qu'autant de vérités qui n'ont fait sur vous que des impressions passagères, sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le Tribunal de J. C. : autant de fois que la parole de l'Evangile ne vous a pas touché jusqu'à la pénitence ; autant de fois elle vous a rendu plus indigne d'obtenir la grace du repentir. La foi ne connoît point ici de milieu ; & si vous n'en êtes pas sorti changé, vous en êtes toujours sorti en quelque façon plus coupable, puisque vous avez ajouté à tous vos autres crimes celui du mépris de la parole sainte.

Voilà les réflexions qui doivent occuper

votre foi ; & en tremblant sur le passé lorsque vous venez dans l'assemblée des Fidèles , vous devez vous demander à vous-même : Vais-je écouter une parole qui me jugera , ou des vérités qui me délivreront ? vais-je offrir à la miséricorde de Dieu un cœur docile & préparé , ou à sa justice de nouveaux motifs de condamnation contre moi ? Depuis si long-tems on m'annonce des vérités , dont toute l'indulgence que j'ai pour mes passions , ne peut affoiblir la force dans mon esprit , & qui me font en secret convenir malgré moi de l'égarement de mes voies ; ai-je fait une seule démarche pour en sortir ? Depuis si long-tems on m'avertit que le corps du Chrétien est le temple de Dieu , en suis-je devenu plus chaste ? Depuis si long-tems j'entends dire qu'il faut arracher l'œil qui scandalise , & le jeter loin de soi ; en suis-je venu à ces séparations que je connois moi-même si indispensables à mon salut ? Depuis si long-tems on me déclare que différer de jour en jour sa pénitence , c'est vouloir mourir dans son péché ; me trouvais-je plus disposé à sortir de mon état déplorable , & à commencer tout de bon l'ouvrage de mon salut ?

Grand Dieu ! ne vous lasserez-vous pas de me donner un cœur sensible à des vérités qui me touchent toujours , & qui ne me changent jamais ? & ne punirez-vous pas l'abus que je fais de votre parole , en lui ôtant à mon égard cette force que vous

lui laissez encore pour me rappeler à la pénitence ? Et certes, mes Freres, combien de Fidèles qui m'écoutent, sensibles autrefois aux vérités que nous annonçons, ne viennent plus aujourd'hui leur offrir qu'un cœur tranquille & endurci ? Ils négligerent ces tems heureux, où la grace vouloit encore leur ouvrir cette voie de conversion : & depuis une si longue & si funeste négligence, ils nous écoutent de sang froid ; & les vérités les plus terribles dans nos bouches ne sont plus pour eux qu'un airain sonnante & une cymbale retentissante.

Or, je vous demande, mes Freres, ce sentiment de douleur sur le peu d'usage que vous avez fait jusqu'ici de tant d'instructions entendues, vous est-il même connu ? La seule pompe extérieure que vous portez ici, femmes du monde, nous annonce-t'elle cette disposition ? Les mêmes soins d'indécence & de vanité qui vous préparent aux spectacles profanes, ne vous conduisent-ils pas à nos instructions où le monde est condamné ? Y faites-vous quelque différence ? & ne semble-t'il pas ou que nous devons vous y annoncer les maximes insensées des théâtres, ou que vous n'y venez vous-même que pour insulter par un appareil indécent, même selon le monde, aux saintes maximes de l'Évangile ?

Mais, que dis-je, mon cher Auditeur ? Loin de vous reprocher tant de vérités jusqu'ici entendues sans fruit, hélas ! vous vous savez peut-être bon gré d'y être insens-

fible ; peut-être vous faites-vous une espèce de force & de vanité déplorable de nous écouter de sang froid ; vous regardez peut-être comme un bon air & une supériorité d'esprit , que ce qui touche tous les autres vous laisse tout seul calme & tranquille ; vous faites peut-être ostentation de votre insensibilité. Il semble que ce seroit une foiblesse à vous d'être sensible à des vérités qui triompheroient autrefois des Philosophes & des Césars ; à des vérités descendues du Ciel , & qui portent avec elles des caractères si divins d'élevation & de sagesse ; à des vérités qui font tant d'honneur à l'homme ; & les seules dignes de la raison ; à des vérités si consolantes pour le cœur , & seules capables de porter la paix & la tranquillité au dedans de nous-mêmes ; à des vérités enfin , qui nous proposent de si grands intérêts , & pour lesquelles on ne peut être indifférent sans fureur & sans extravagance. Vous vous vantez du peu de succès de notre zèle , & que tous nos discours vous laissent tels qu'ils vous trouvent ; & vous croyez par-là faire honneur à votre raison. Je ne vous dis pas que vous vous vantez d'être dans ce fonds de l'abîme , & dans cet état de réprobation , où il n'est presque plus de ressource , ce qui est digne en même-tems d'horreur & de pitié : mais je vous dis que la marque même la plus sûre d'un esprit frivole & léger , d'une raison médiocre & bornée , d'un cœur mal-fait & incapable de grandeur & d'élevation , c'est
de

de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse dans les vérités si sages & si sublimes de la morale de Jesus-Christ.

Car du moins les pécheurs d'un autre caractère, conservent encore un reste de respect, & une certaine sensibilité pour la vérité, qui subsiste avec une vie d'ailleurs criminelle, mais qui est toujours la marque d'un bon cœur, d'un cœur à qui il reste encore du goût pour le bien, d'une raison sensée, qui quoique entraînée par le monde & par les passions, fait se rendre justice, sent encore la force de la vérité qui la condamne, & laisse en nous des ressources de salut & de repentir. Ces pécheurs conviennent du moins que nous avons raison: ils ne changent rien à leurs mœurs, il est vrai; mais du moins la vérité les touche, les trouble, les agite, excite en eux des foibles desirs de salut, & des espérances d'une conversion à venir: ils sont fâchés même de se trouver trop sensibles aux terreurs de la foi: ils craignent presque de nous entendre de peur de perdre cette fausse tranquillité, qui fait toute la douceur de leurs crimes: ils cherchent, au sortir de nos discours, à se dissiper pour égayer un fonds de trouble & de tristesse; que les vérités entendues ont laissé dans leur ame: ils vont aussi-tôt porter au milieu du monde & des plaisirs l'aiguillon secret que la parole de Dieu a laissé dans leur cœur, afin d'y trouver une main flatteuse qui l'arrache, & qui

referme la playe d'où devoit sortir leur guérison : ils craignent qu'on ne brise leurs fers : ils tournent la tête pour ne pas voir la lumière qui vient troubler la douceur de leur sommeil. Ils aiment leurs passions , je l'avoue : mais du moins ils n'insultent pas à la vérité ; au contraire , ils rendent gloire à sa puissance en se faisant des remparts contre elle : ce sont des pécheurs foibles , qui craignant de ne pouvoir se défendre contre Dieu , le fuyent & l'évitent. Mais pour vous , vous vous faites une gloire affreuse de l'attendre de sang froid , & de ne pas le craindre ; vous trouvez de l'élévation & de la philosophie à vous mettre au-dessus de ces terreurs vulgaires ; vous croyez qu'une crainte religieuse déshonorerait l'orgueil de votre raison ; & tandis qu'en secret vous êtes l'ame la plus lâche & la plus timide , la plus abattue au premier péril qui vous menace , la moins ferme contre les évènements , la plus agitée au gré des espérances & des craintes frivoles de la terre , vous vous piquez de courage contre la vérité : c'est-à-dire , vous avez tout ce qu'il y a de bas & de vulgaire dans la crainte , & vous rougissez d'en avoir ce qu'il y a de grand & de raisonnable ; vous n'avez point de force contre le monde ; & vous faites parade d'une valeur insensée contre Dieu.

Seconde disposition qui doit vous conduire à nos instructions , une douleur sur le peu de fruit que vous en avez retiré jusqu'ici. La dernière , c'est un sentiment de

reconnoissance sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage en vous conservant le dépôt de la vérité, & continuant au milieu de vous la succession des Ministres seuls autorisés à vous annoncer la parole sainte.

En effet, le plus terrible châtiment dont Dieu frappoit autrefois les iniquités de son peuple, c'étoit de rendre au milieu d'eux sa parole rare & précieuse. Ils parcourront, dit-il, dans son Prophète, de l'orient à l'occident pour chercher quelqu'un qui leur annonce ma parole, & ils ne le trouveront pas. Et non-seulement il ne suscitoit plus de véritable Prophète dans Israël; mais il permettoit qu'il s'élevât au milieu de son peuple de faux docteurs qui détournoient les Tributs de son culte, & venoient leur prêcher des dieux que leurs peres n'avoient pas connus.

Or, c'est une miséricorde de Dieu bien signalée, mes Freres, que malgré les iniquités, qui semblent montées à leur comble parmi vous, il vous suscite encore des Prophètes & des Pasteurs qui vous annoncent une parole saine & irrépréhensible. C'est une protection du Seigneur bien singuliere, de n'avoir pas permis que l'erreur ait prévalu sur la vérité au milieu de nous, comme parmi tant de peuples voisins de cette Monarchie, & que l'étincelle du schisme & de la nouveauté, qui s'éleva le siècle passé, & qui pensa embraser toute l'Europe, n'ait pas désolé tout son héritage, & succédé dans nos Gaules, où elle

Amos 8.

13.

sembloit avoir pris naissance, & où elle avoit déjà fait de si tristes progrès, à la foi de nos peres.

Oui, mes Freres, c'est sa bonté toute seule qui a conservé la paix à ce troupeau, la liberté à notre ministère, la succession légitime à nos Pasteurs, les usages anciens & vénérables au culte, le dépôt de la doctrine & de la vérité à nos Eglises. Combien d'infortunés dans les lieux, où l'erreur est sur le trône, trouvent aujourd'hui aux pieds des mêmes chaires où leurs ancêtres avoient oui les paroles de la vie éternelle & l'Évangile de paix, une doctrine de mort, de rebellion & de mensonge? Combien d'ames séparées de l'unité, mais disposées à recevoir la vérité & à l'aimer, ne périssent que parce qu'on leur propose l'erreur revêtuë des apparences de la vérité, & qu'on se sert pour les perdre de la même docilité qui auroit dû les sauver?

Eh! qu'avez-vous fait qui méritât que vous fussiez discernés de tant de nations séduites? pourquoi n'avez-vous pas été enveloppés dans la même condamnation? pourquoi avez-vous habité cette heureuse terre de Gessen, seule éclairée des lumières du ciel, tandis que tout le reste de l'Égypte fut frappé de ténèbres? N'est-ce pas la miséricorde de Dieu toute seule, qui vous a discerné de tant de peuples qui s'applaudissent de leurs erreurs & de leur schisme? Vous êtes encore sous les yeux de vos Pasteurs; vous recevez encore la doc-

trine des Apôtres des mains de leurs successeurs ; la vérité coule encore sur vous d'une source pure & divine ; les chaires chrétiennes retentissent encore de toutes parts des maximes de la foi & de la piété ; & la bonté de Dieu vous ménage encore mille moyens de salut, en vous conservant celui de l'instruction & de la doctrine.

Cependant venez - vous nous écouter avec un cœur touché de reconnoissance ? Regardez-vous comme un bienfait signalé de Dieu sur vous le dépôt de la vérité & de la parole sainte qu'il vous a conservée & qu'on vous annonce encore ? Dites-vous quelquefois avec le Prophète : *Il n'en a pas usé de même envers tant de nations , auxquelles il ne daigne pas manifester ses jugemens & ses justices ?*

*Psf. 147.
20.*

Hélas ! vous ne portez ici qu'un dégoût d'irreligion & de vanité ; les momens les plus ennuyeux sont ceux que vous employez à écouter des vérités qui devraient faire toute la consolation de votre vie ; vous êtes fâchés que la Religion du Maître vous en fasse une espèce de devoir & de bienfaisance. Nous sommes même obligés de respecter vos ennuis & vos dégoûts , en mêlant souvent à la vérité des ornemens humains qui toujours l'affoiblissent ; il semble que nous venons ici vous parler pour nous ; & vous nous écoutez comme des importuns qui viendroient vous demander des graces. Au milieu d'un spectacle profane ,

vous n'avez point de regret aux momens que des plaisirs si frivoles occupent : c'est-là que toutes les pensées d'affaires, de fortune, de famille cessent ; & que tout le reste oublié, l'esprit né pour des choses plus sérieuses, se repaît avidement d'avantures chimériques : c'est de-là qu'on sort toujours plein, occupé, transporté des maximes lascives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangereuses ; on en porte le souvenir jusqu'aux pieds des autels. Ces images si fatales à l'innocence ne peuvent plus s'effacer ; & au sortir de la parole sainte, tout ce que vous en avez retenu, ce sont peut-être les défauts de celui qui vous l'a annoncée.

Mes Freres, Dieu ne punit plus d'une manière sensible le mépris de sa parole. Il pourroit encore sans doute transporter son Evangile au milieu de ces nations barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui, & abandonner de nouveau son héritage : il pourroit tirer du fond de leurs déserts, des peuples féroces & infidèles, & leur livrer nos temples & nos foyers, comme il leur livra autrefois ces Eglises si célèbres, que les Tertuliciens, les Cypriens, les Augustins avoient illustrées, & où il ne reste plus maintenant de trace de Christianisme, que dans les outrages que J. C. y reçoit, & dans les fers dont les Fidèles y sont chargés : il le pourroit ; mais il se venge plus secrètement, & peut-être plus terrible-

ment. Il vous laisse encore le spectacle & tout l'appareil extérieur de la prédication de l'Évangile ; mais il en détourne le fruit sur les simples & sur les ignorans qui habitent les campagnes ; les terreurs de la foi ne sont plus que pour eux. Il ne retire plus ses Prophètes du milieu des villes ; mais il leur ôte , si j'ose parler ainsi , la force & la vertu de leur ministère : il frappe ces nuées saintes d'aridité & de sécheresse : il vous en suscite qui vous rendent la vérité belle , mais qui ne vous la rendent pas aimable ; qui vous plaisent , mais qui ne vous convertissent pas : il laisse affoiblir dans nos bouches les saintes terreurs de sa doctrine. Il ne tire plus des trésors de sa miséricorde de ces hommes extraordinaires suscités autrefois dans le siècle de nos peres , qui renouvelloient les villes & les Royaumes , qui entraînoient les Grands & le peuple , qui changeoient les palais des Rois en des maisons de pénitence , des Bernards & des Vincents Ferriers dans nos Gaules , des Raymonds en Italie , des Dominiques dans toute l'Europe , des Xaviers dans un nouveau monde ; il permet que nous , hommes foibles , succédions à ces hommes apostoliques.

Que dirai-je encore ? nous assemblons ici , comme autrefois Paul au milieu d'Athènes , des spectateurs oisifs & curieux , qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau ; tandis que ceux qui évangélisent vos terres & vos vassaux ,

voient avec consolation à leurs pieds, comme autrefois Esdras, des Israélites simples qui ne peuvent retenir leurs larmes en entendant seulement les paroles de la Loi. Nous amusons le loisir & l'oisiveté des Princes & des Grands de la Terre, tandis que des Ministres saints enfantent Jesus-Christ, & recueillent une moisson abondante au milieu des campagnes : en un mot nous discourons & ils convertissent. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous exercez en secret des jugemens terribles & sévères.

Mais, mes Freres, que ne nous est-il permis de vous dire ici ce que Paul & Barnabé disoient autrefois aux Juifs infidèles ! Vous étiez les premiers à qui il falloit annoncer les paroles de salut ; mais puisque vous les rejettez, & que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons donc vers les nations abandonnées, vers ce pauvres peuples, ensévelis dans l'ignorance, qui cultivent vos terres, & qui recevront avec foi & avec reconnaissance, la grace que vous rejettez :

Act. 13.
6. 4 *Vobis oportebat primum loqui verbum Dei; sed quoniam repellitis illud, & indignos vos judicatis aeternae vitae, ecce convertimur ad gentes. Ah ! nos travaux seroient bien plus utiles, notre joug plus adouci, notre ministère plus consolé : nous ne compterions pas parmi ceux qui nous écoutent des noms célèbres dans l'histoire ; mais nous y compterions les noms de ceux qui sont écrits dans le ciel : nous n'y verrions pas*

assemblés

assemblés tous les titres & toutes les hautes dignités qui forment toute la gloire & toute la figure du monde qui passe ; mais nous y verrions la foi , la piété , l'innocence qui font toute la gloire du Chrétien , qui demeure éternellement : nous n'y entendrions pas de vains applaudissemens donnés au langage de l'homme & non à celui de la foi ; mais nous y verrions couler des larmes qui font la louange immortelle de la grace : nos chaires ne seroient pas environnées de tant de pompe ; mais nos Auditeurs seroient un spectacle digne des Anges & de Dieu.

Telles sont les dispositions qui doivent vous préparer à nos instructions. Il faut vous instruire encore sur l'esprit dans lequel vous devez nous entendre.

POUR vous instruire sur l'esprit dans ^{II}PARTIE. lequel vous devez écouter la parole sainte , il n'y a qu'à établir d'abord quelle est son autorité & sa fin. Son autorité qui est divine demande de vous un esprit de respect & de docilité : sa fin qui est la conversion des cœurs , un esprit de foi qui n'y cherche que des lumieres pour sortir de ses erreurs , & des remèdes pour la guérison de ses maux.

Je dis d'abord , que son autorité est divine. Oui , mes Freres , la parole que nous vous annonçons , n'est pas notre parole ; mais la parole de celui qui nous envoie. Dès qu'il nous a établis dans le saint Ministère par la voye d'une vocation légitime , il veut que vous nous regardiez com-

me des envoyés qui vous parlent ici de sa part , & qui ne font que prêter leur foible voix à sa divine parole. Nous portons , il est vrai , ce trésor dans des vaisseaux de bouë ; mais il n'en perd rien pour cela de sa Majesté. Semblables à ces vaisseaux de terre dont Gedeon se servit autrefois contre les ennemis du Seigneur , le son en peut être vil & méprisable ; mais la vérité , cette lumière divine que Dieu a mise en nous , n'en est pas moins descendue du ciel , & destinée comme les lampes de Gedeon , à frapper encore aujourd'hui de terreur les ames infidèles.

Or , vous devez premièrement à l'autorité de cette divine parole , une pieuse docilité , & l'écouter comme disciples plutôt que comme juges. En effet , ce sont les règles du culte & de la piété que nous vous exposons , les décisions de l'Évangile , les loix de l'Église , les maximes des Saints. Nous ne venons pas vous porter ici nos opinions , nos préjugés , nos pensées : ce n'est pas ici une chaire de contention , c'est le lieu de la vérité : rien de ce qui peut être contredit ne doit trouver sa place dans la chaire de la paix & de l'unité : nous n'y parlons qu'au nom de l'Église , & ne sommes ici que les interprètes de sa Foi & de sa doctrine.

Cependant , combien de ces hommes sages à leurs propres yeux , & qui se piquent de force & de raison , n'y viennent qu'avec un esprit préparé , & comme en

garde contre toutes les terreurs de la parole sainte ? Ils ne font pas gloire comme les pécheurs dont nous avons déjà parlé , d'être insensibles à toute vérité ; mais ils regardent notre ministère comme un art d'exagération & d'hyperbole : les plus saints mouvemens du zèle ne sont dans leur esprit que les tours étudiés d'un artifice humain ; les menaces les plus terribles , des faillies d'une vaine éloquence : les maximes les plus incontestables , des discours où il entre plus d'usage que de vérité ; les arrêts les plus capables d'allarmer les consciences , des façons de parler dont il est permis à chacun de rabattre. C'est , mes Freres , la situation déplorable où vous vous trouvez ici la plûpart. Vous opposez sans cesse tout bas à la vérité que nous annonçons , les maximes & les préjugés du monde qui la contredisent : vous êtes ingénieux à affoiblir au dedans de vous , par des raisons spécieuses , l'excès prétendu de nos maximes : vous venez ici combattre la vérité , & non pas céder à sa force & à sa lumiere : vous n'y venez , ce semble , que pour entrer en contestation avec Dieu , infirmer l'éternelle immutabilité de sa parole , prendre les intérêts du mensonge contre la gloire de la vérité , & être les apologistes secrets du monde & des passions dans le lieu saint même destiné à les condamner & à les combattre. Ah ! souffrez du moins qu'elle triomphe , cette vérité , dans son Temple : ne lui disputez pas cette foible

victoire , à elle qui a triomphé autrefois de tout l'univers : opprimez-la , à la bonne heure , au milieu du monde , & dans ces assemblées de vanité que l'erreur assemble , & où l'erreur est sur le trône. N'est-ce pas assez que vous l'ayez bannie du monde , & qu'elle n'ose plus s'y montrer sans s'exposer à des dérisions & à des censures ? Laissez-nous du moins la triste consolation d'oser encore la publier à la face de ces autels qu'elle a élevés , & qui doivent du moins lui servir d'azile.

Vous nous accusez d'exagerer. Grand Dieu ! & vous nous jugerez peut-être un jour , sur ce que nous affoiblissions la force & la vertu de votre parole pour ne l'avoir pas assez méditée aux pieds des autels ! & vous nous reprocherez peut-être un jour d'avoir accommodé la sainte sévérité de votre Evangile aux indulgences & aux adoucissens de nos siècles ! & vous nous rangerez peut-être un jour parmi les ouvriers d'iniquité , parce que la tiédeur & la négligence de nos mœurs aura ôté à la parole que nous annonçons , cette terreur & cette véhémence divine , qu'elle ne sauroit trouver que dans une bouche consacrée par la piété & par la pénitence !

Eh ! quoi , mes Freres , les vérités du salut , telles que JESUS-CHRIST nous les a proposées , ne sauroient-elles allarmer les consciences , si l'esprit de l'homme n'y ajoute des terreurs étrangères ? Paul exageroit donc autrefois , lorsque ce Gou-

verneur Romain , malgré l'orgueil d'une fausse sagesse & les préjugés d'un culte idolâtre , frémissoit , dit S. Luc , en l'entendant parler de la justice , de la chasteté ; & du spectacle terrible d'un jugement à venir ? Paul exageroit donc , lorsque les habitans des villes venoient se frappant la poitrine , fondant en larmes à ses pieds , & portant au milieu des places publiques les livres lascifs ou impies , & les autres instrumens de leur passions , pour en faire un sacrifice au Seigneur ?

Vous nous accusez d'ajouter de nouvelles terreurs aux paroles de l'Évangile : mais où sont les consciences que nous troublons ? où sont les pécheurs que nous allarmons ? où sont les âmes mondaines , qui saisies de frayeur au sortir de nos discours , vont se cacher au fond des solitudes , & expier par de saints excès de pénitence , les dissolutions de leurs mœurs passées ? Les siècles qui nous ont précédé , ont vû souvent de ces exemples ; les nôtres en voyent-ils encore quelquefois ? Ah ! plutôt à Dieu que vous puissiez me convaincre d'avoir inspiré à une seule âme ces terreurs salutaires , disoit autrefois saint Ambroise à quelques sages mondains de son tems , qui l'accusoient d'exagérer les périls & la corruption du monde , & de faire prendre à trop de filles chrétiennes le parti de la sainte virginité , & je puis vous le dire ici avec bien plus de raison que ce grand homme ! *Utinam convinceret !* Plût à Dieu

S. Ambr.
de Virgi-
nit l. 1 c.

qu'on pût me montrer les suites d'une indiction si heureuse ! *Utinan tanti criminis probaretur effectus !* Plut à Dieu que vous eussiez des exemples à nous reprocher pour justifier vos censures ! *Utinam me exemplis potius argueretis , quàm sermonibus cæderetis !* Ah ! nous souffririons le blâme avec plaisir , si l'on pouvoit nous montrer le succès qu'on nous reproche ! *Non verer invidiam , si efficaciam recognoscerem .*

Hélas ! nous ne ménageons peut-être que trop votre foiblesse ; nous respectons peut-être trop des coûtumes qu'un long usage a consacrées , de peur de paroître censurer les grands exemples qui les autorisent ; nous n'osons presque parler de certains désordres , de peur que nos censures ne paroissent plutôt tomber sur les personnes , que sur les vices ; nous nous contentons de vous montrer de loin des vérités qu'il faudroit vous mettre sous l'œil , & votre salut même souffre souvent de l'excès de nos précautions & de notre timide prudence. Que dirai-je ? la foiblesse nous arrache souvent des éloges , où le zèle devoit placer des anathêmes & des censures ; nous nous laissons , comme le monde , ébloüir par les noms & par les titres ; ce qui encouragea les Ambroises nous affoiblit ; & parce que nous vous devons du respect ; nous vous refusons souvent la vérité que nous devons encore respecter d'avantage : & après cela , vous nous accusez d'exagérer , d'outrer les vérités , & d'en former

des phantômes de notre façon , pour allarmes ceux qui nous écoutent.

Mais , que nous reviendrait-il d'un artifice si indigne de la vérité qui nous est confiée ? Ces déclamations outrées & puérides pouvoient convenir à l'éloquence vénale de ces Sophistes , qui au milieu des écoles de la Grèce , cherchoient à s'attirer des disciples en vantant la sagesse de leur secte. Mais pour nous , mes Freres , eh ! nous voudrions pouvoir vous adoucir le joug , loin de le rendre plus pesant ; nous voudrions pouvoir vous faciliter la voie , loin d'y jeter de nouveaux obstacles. Que ne pouvons-nous , comme le Pasteur de l'Evangile , vous porter nous-mêmes sur les épaules pour vous épargner les fatigues du chemin ! Pourquoi vous dégoûterions nous de l'entreprise du salut , en vous y représentant des difficultés chimériques ? C'est à nous à vous applanir celles qui s'y trouvent en effet , & à vous tendre la main pour soutenir votre foiblesse.

Méditez-la-Loi de JESUS-CHRIST , mes Freres ; que dis-je ? ouvrez seulement l'Evangile , & lisez : alors vous comprendrez que nous tirons un voile de discrétion sur la sévérité de ses maximes ? alors , loin de vous plaindre de nos excès , vous suppléerez vous-mêmes à notre silence & à nos adoucissements ; & vous vous direz ce que nous craignons de vous dire , parce que vous ne pourriez pas les porter. Grand Dieu ! porter sa croix chaque jour , mé-

priser le monde & tout ce qu'il renferme, vivre comme étranger sur la terre, ne s'attacher qu'à vous seul, renoncer à tout ce qui flâte le sens, se renoncer sans cesse soi-même, regarder comme heureux ceux qui pleurent & qui sont affligés; voilà le précis de votre Loi sainte. Eh! que peut ajouter l'esprit humain à la rigueur de cette doctrine? que pourrions-nous vous annoncer de plus triste & de plus formidable à l'amour propre? Aussi vos reproches ne sont qu'un vain langage du monde, & une de ces façons de parler que nul n'approfondit, & que chacun adopte: votre conscience les dément en secret; & quand vous parlez de bonne foi, vous convenez que nous avons raison, & que l'Évangile est un prédicateur bien plus sévère & plus effrayant pour le monde & pour ceux qui l'aiment, que nous ne saurions jamais l'être nous-mêmes.

Premier devoir qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte, un esprit de docilité.

Vous devez en second lieu, à l'autorité de cette parole, un esprit de sincérité & d'application sur vous-même; c'est-à-dire, être ici un censeur rigoureux de votre propre conscience; avoir sans cesse sous les yeux d'un côté l'état de votre ame, de l'autre, les vérités que nous annonçons; vous mesurer sur cette règle; vous approfondir dans cette lumière; vous juger par cette loi; écouter, comme adressées à vous

seul, les saintes maximes annoncées à la multitude; vous regarder comme seul ici devant JESUS-CHRIST qui parle à vous seul par notre bouche, & qui peut-être même ne nous envoie ici que pour vous seul. Car, mes Freres, nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque & qui le condamne; nul ne s'y croit un personnage intéressé: il semble que nous nous formons à plaisir des phantômes pour les combattre, & que la réalité du pécheur que nous attaquons ne se trouve nulle part. L'impudique ne se reconnoît point dans les traits les plus vifs & les plus ressemblans de sa passion. L'homme chargé d'un bien mal acquis, & peut-être du sang & de la dépouille des peuples, condamne avec nous cette injustice dans les autres, & ne voit pas qu'il se juge lui-même. Le Courtisan dévoré d'ambition, & qui sacrifie tous les jours à cette idole la conscience & la probité, convient de la bassesse de cette passion dans ses semblables, & la regarde comme une vertu, ou comme la grande science de la Cour, pour lui-même. Chacun s'envise toujours par certains côtés favorables, qui l'empêchent de se reconnoître tel qu'il est. Nous avons beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt; on trouve toujours en soi certains traits adoucis qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même: Je ne suis pas cet homme. Et tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes, seuls, ou nous

révéliflions à nous y méconnoître, où nous n'y découvrons peut-être que les défauts : de nos ireres ; nous cherchons à nos propres portraits des reffemblances étrangères ; nous fommes ingénieux à détourner fur les autres le coup que la vérité n'avoit porté que fur nous ; la malignité des applications eft l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la chaire fait de nos vices, & nous jugeons témérairement nos freres, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes. Et c'eft ainfi, ô mon Dieu, que les hommes corrompus abusent de tout, & que la lumière même de la vérité ferme leurs yeux fur leur propres égaremens, & ne les ouvre que pour voir dans les autres, ou ce qui n'eft pas, ou ce qu'elle auroit dû leur cacher !

Tels font les devoirs qu'exige de vous l'autorité de la parole fainte : venons à ceux qui font attachés à fa fin. Sa fin, mes Freres, vous le favez, c'eft la conversion des cœurs, l'établiffement de la vérité, la destruction de l'erreur & du péché, la fanctification du nom de JESUS-CHRIST ; tout y eft grand, tout y eft sérieux, tout y eft digne de la plus sublime fonction de la hiérarchie : & de-là, il eft aifé de conclure que vous devez nous écouter avec un efprit de refpect religieux qui ne méprife pas la simplicité de nos discours, & avec un efprit de foi qui n'y cherche rien d'humain rien de frivole, rien qui ne réponde à l'excellence & à la dignité de fa fin.

Je dis un esprit de respect religieux, qui ne méprise pas la simplicité de nos discours : car quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières un titre pour négliger les instructions que l'Eglise donne aux Fidèles. Augustin, déjà si célèbre à Milan par ses talens & par son éloquence, ne dédaignoit pas d'assister assidûment aux instructions publiques du grand Ambroise. L'onction de l'esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut être encore. Si vous avez la science qui enfle, vous vous affermirez dans la charité qui édifie. Si votre esprit n'y apprend rien de nouveau, votre cœur y sentira peut-être des choses nouvelles ; vous y apprendrez du moins que votre savoir n'est rien, si vous ignorez la science du salut ; que vous n'êtes qu'une nuée sans eau, élevé à la vérité par vos talens & par vos connoissances sur le reste des hommes, mais vuide de grace, & le joiïet des vents & des passions devant Dieu ; & qu'enfin, une ame simple & pure apprendra tout en un instant dans le sein de Dieu, & sera transformée de clarté en clarté ; au lieu que vous, après une vie entière de veilles & de travail, & un amas inutile de connoissances & de lumières, n'aurez peut-être pour partage que les ténèbres éternelles.

Quel abus, mes Freres, de se bannir de ces assemblées saintes, sous prétexte qu'on en fait assez, & peut-être aussi qu'on

est assez instruit des devoirs de la piété dont on fait profession depuis long-tems ; & que des lectures chrétiennes & un peu de réflexions dans la retraite , mènent plus loin , & sont plus utiles que tous nos discours ! Mais, mon cher Auditeur , si vous faites profession de la piété & de la justice , qu'elle plus douce consolation pouvez-vous avoir , que d'entendre publier les merveilles du Seigneur , les ordonnances de sa Loi sainte , des vérités que vous aimez , que vous pratiquez , & dont vous devez souhaiter que la connoissance soit donnée à tous les hommes ? Quel spectacle plus consolant pour vous , que de voir vos freres assemblés ici aux pieds de l'autel , attentifs à la parole de vie , éloignés des spectacles du monde & des occasions du péché , formant de saints désirs ; ouvrant leurs cœurs à la voix de Dieu , concevant peut-être les prémices de l'esprit saint , & les commencemens de leur pénitence , & de pouvoir vous unir à eux pour obtenir du Pere des miséricordes , qu'il acheve dans leur ame l'ouvrage du salut qu'il a commencé d'y opérer ?

Ce n'est pas que la méditation des divines Ecritures ne fournisse à la piété chrétienne des ressources consolantes. Mais le Seigneur attache à la vertu de notre ministère , & à la vocation légitime , des graces que vous ne trouverez pas ailleurs. Les vérités les plus simples dans la bouche des Pasteurs , ou de ceux qui vous

parlent à leur place , tirent de la grace de leur mission une force qu'elles n'ont pas toutes seules ; & le même livre d'Isaïe , qui , lû dans un char par cet Officier de la Reine d'Ethiopie , étoit pour lui un livre fermé , & amusoit son loisir sans éclairer sa foi , développé par Philippe , devint à l'instant pour lui une parole de vie & de salut. Et enfin , vous devez cet exemple à vos freres , cette édification à l'Eglise , ce respect à la parole de JESUS-CHRIST , cette uniformité à l'esprit de paix & d'unité qui nous lie. Eh ! banissez-vous , à la bonne heure , de ces assemblées profanes & criminelles , où la piété est toujours gémissante , étrangere , contrainte : mais c'est ici sa place ; c'est l'assemblée des Saints , puisque ce n'est que pour les former que notre ministère a été établi , & se perpétue encore dans l'Eglise.

J'ai dit en second lieu , un esprit de foi ; & cette disposition en renferme deux : un amour pour la parole sainte indépendant des talens de l'homme qui vous l'annonce , un goût formé par la Religion , qui ne vienne pas y chercher de vains ornemens , mais les vérités solides du salut : c'est-à-dire , ne l'écouter ni avec un esprit de censure , ni avec un esprit de curiosité.

Et en effet , votre amour pour la parole de JESUS-CHRIST doit vous aveugler , pour ainsi dire , sur les défauts de ceux qui vous l'annoncent , vous devez la trouver belle , divine , digne de tous vos homma-

ges dans une bouche même impolie & grossière : sous quelque couleur qu'on vous la présente , revêtuë d'ornemens pompeux , ou simple & négligée , pourvû que vous en reconnoissiez encore les traits célestes , elle a les mêmes droits sur votre cœur. Et certes perd-elle quelque chose de sa sainteté pour passer par des canaux moins brillans & moins riches ? Que le Seigneur parlât autrefois à travers un buisson vil & méprisable aux yeux , ou sur une nuée de gloire ; qu'il rendit ses oracles au milieu du désert & dans un Tabernacle couvert de peaux d'animaux , ou dans le Temple de Salomon , le plus magnifique qui ait jamais été élevé à la gloire de son nom , sa parole sainte y perdoit-elle quelque chose de sa dignité ? & comme c'étoit le même Seigneur qui parloit par-tout , la foi d'Israël y faisoit-elle quelque différence ?

Cependant , parmi tous ceux qui nous écoutent , il en est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges & en censeurs de la parole sainte. On ne vient ici que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent pour faire des parallèles insensés , pour prononcer sur la différence des jours & des instructions : on se fait honneur d'être difficile : on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes , & qui seroient d'un plus grand usage pour soi ; & tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien , se borne en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre. De sorte qu'on peut

appliquer à la plûpart de nos Auditeurs , ce que Joseph , devenu le Sauveur de l'Égypte , disoit par pure feinte à ses freres : Ce n'est pas pour chercher le froment & la nourriture , que vous êtes venu ici , c'est comme des espions qui venez remarquer les endroits foibles de cette contrée :

Exploratores estis , ut videatis infirmiora terræ , venistis. Gen 42 Ce n'est pas pour vous ⁹

nourrir du pain de la parole , & chercher des secours & des remèdes utiles à vos maux , que vous venez nous écouter , c'est pour trouver où placer quelques vaines censures , & vous faire honneur de nos défauts , qui font peut-être une punition terrible de Dieu sur vous , lequel refuse à vos crimes des ouvriers plus accomplis , qui auroient pû vous rappeler à la pénitence :

Exploratores estis ; ut videatis infirmiora terræ , venistis.

Mais de bonne foi , mes Freres , quelque foible que soit notre langage , n'en disons-nous pas toujours assez pour vous confondre , pour dissiper vos erreurs , & pour vous faire convenir en secret des égaremens que vous ne pouvez vous justifier à vous-mêmes ? Faut-il des talens si sublimes pour vous dire que les fornicateurs , les avars , & les hommes sans miséricorde , n'entreront jamais dans le Royaume de Dieu ; que si vous ne faites pénitence , vous périrez ; & qu'il ne sert de rien d'être possesseur du monde entier , si l'on vient à perdre son ame ? N'est-ce pas

la simplicité même qui fait toute la force de ces divines vérités ? & dans la bouche du plus obscur de tous les Ministres seroient-elles moins effrayantes ?

Et d'ailleurs, s'il étoit permis de nous recommander ici nous-mêmes, comme le disoit autrefois l'Apôtre à des Fidèles ingrats, plus attentifs à censurer la simplicité de son extérieur & de son langage, & sa figure méprisable, comme il dit lui-même, aux yeux des hommes, que touchés des fatigues & des périls infinis qu'il avoit essuyés pour leur annoncer l'Evangile & les convertir à la foi ; s'il étoit permis, nous vous dirions : Mes Freres, nous soutenons pour vous tout le poids d'un ministère pénible ; nos soins, nos veilles, nos prières, les travaux infinis qui nous conduisent à ces chaires chrétiennes, n'ont point d'autre objet que votre salut : eh ! ne méritons-nous pas du moins que vous respectiez nos peines ? le zèle qui souffre tout pour vous assurer le salut, peut-il jamais devenir le triste sujet de vos dérisions & de vos censures ? Demandez à Dieu, à la bonne heure, pour la gloire de l'Eglise & pour l'honneur de son Evangile, qui suscite à son peuple des ouvriers puissans en parole ; de ces hommes que l'onction seule de l'Esprit de Dieu rend éloquens, & qui annoncent l'Evangile d'une manière digne de son élévation & de sa sainteté. Mais quand nous y manquons, que votre foi supplée à nos discours ; que votre piété rende

rendre à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche ; & par vos dégoûts injustes , n'obligez pas les Ministres de l'Évangile à recourir , pour vous plaire , aux vains artifices d'une éloquence humaine , à briller plutôt qu'à instruire , & à descendre chez les Philistins , comme autrefois les Israélites , pour aiguïser leurs instrumens destinés à cultiver la terre ; je veux dire , à chercher dans les sciences profanes , ou dans le langage d'un monde ennemi , des ornemens étrangers pour embellir la simplicité de l'Évangile , & donner aux instrumens & aux talens destinés à faire croître & fructifier la semence sainte , un brillant & une subtilité qui en émousse la force & la vertu , & qui met un faux éclat à la place du zèle & de la vérité : *Descendebat ergo omnis Israël est Philistiim, ut exacueret unusquisque vomerem suum, & ligonem.*

Et voilà , mes Freres , le dernier défaut opposé à cet esprit de foi ; un esprit de curiosité. Vous ne distinguez pas assez la sainte gravité de notre ministère , de cet art vain & frivole , qui ne se propose que l'arrangement du discours & la gloire de l'éloquence : vous n'assistez à nos discours que comme autrefois Augustin encore pécheur assistoit à ceux d'Ambroise. Ce n'étoit pas , dit cet illustre pénitent , pour y apprendre de la bouche de l'homme de Dieu , les secrets de la vie éternelle que je cherchois depuis si long-tems , ni pour

y trouver des remèdes aux playes honteuses & invétérées de mon ame, que vous seul connoissiez, ô mon Dieu : c'étoit pour examiner si son éloquence répondoit à sa grande réputation, & si ses discours soutenoient les applaudissemens que lui donnoit tout son peuple. Les vérités qu'il annonçoit ne m'intéressoient point ; je n'étois touché que de la beauté & de la douceur du discours : *Rerum autem incuriosus & contemptor adstabam, & delectabar suavitate sermonis.*

Et telle est encore aujourd'hui la situation déplorable d'une infinité de Fidèles qui nous écoutent, lesquels chargés de crimes comme Augustin, liés comme lui des passions les plus honteuses, loin de venir chercher ici des remèdes à leurs maux viennent y chercher de vains ornemens qui amusent les malades sans les guérir ; qui font que nous plaifons au pécheur, mais qui ne faut pas que le pécheur se déplaife à lui-même. Ils viennent, ce semble, nous dire ce que les habitans de Babylone disoient autrefois aux Israélites captifs : Chantez-nous les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* Ils viennent chercher l'harmonie & l'agrément dans les vérités sérieuses de la morale de Jesus-Christ, dans les soupirs de la triste Sion étrangère & captive, & veulent que nous pensions à flâter l'oreille en publiant les menaces & les maximes severes de l'Evangile : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.*

O vous ! qui m'écoutez , & que ce discours regarde , rentrez un moment en vous-mêmes ; votre sort est comme déploré aux yeux de Dieu ; vos playes invétérées ne laissent presque plus d'espoir de guérison ; vos maux pressent , le tems est court ; Dieu , lassé de vous souffrir depuis si long-tems , va enfin vous frapper & vous surprendre : voilà les malheurs éternels que nous vous prédisons , & qui arrivent tous les jours à vos semblables. Vous n'êtes pas loin de l'accomplissement : nous vous montrons le glaive terrible du Seigneur suspendu sur votre tête & prêt à tomber sur vous : & loin de frémir sur les suites de votre destinée , & prendre des mesures pour vous dérober au glaive qui vous menace , vous vous amusez à examiner s'il brille & s'il a de l'éclat ; & vous cherchez dans les terreurs même de la prédiction , les beautés puériles d'une vaine éloquence. Grand Dieu ! que le pécheur paroît méprisable & digne de risée , quand on l'envisage dans votre lumière !

Car , mes Freres , sommes-nous donc ici sur une tribune profane , pour ménager avec des paroles artificieuses les suffrages d'une assemblée oisive : ou dans la chaire chrétienne & à la place de Jesus-Christ , pour vous instruire , pour vous reprendre , pour vous sanctifier au nom & sous les yeux de celui qui nous envoie ? Est-ce ici une dispute de gloire , un exercice d'esprit & d'oïveté , ou le plus saint

& le plus important ministère de la foi ?
 Eh ! pourquoi venez-vous vous arrêter à nos foibles talens , & chercher des qualités humaines où Dieu seul parle & agit ? Les instrumens les plus vils ne sont-ils pas quelquefois les plus propres à la puissance de sa grace ? les murs de Jericho ne tombent-ils pas , quand il lui plaît , au bruit des plus fragiles trompettes ? Eh ! que nous importe de vous plaire , si nous ne vous changeons pas ? que nous sert d'être éloquens , si vous êtes toujours pécheurs ? quel fruit nous revient-il de vos louanges , si vous n'en retirez-vous-mêmes aucune de nos instructions ? Notre gloire , c'est l'établissement du règne de Dieu dans vos cœurs ; vos larmes toutes seules , bien mieux que vos applaudissemens , peuvent faire notre éloge ; & nous ne voulons point d'autre couronne que vous-mêmes & votre salut éternel.

Ainsi soit-il.





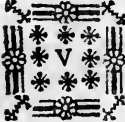
S E R M O N

POUR LE LUNDI
DE LA PREMIERE SEMAINE
DE CARÊME.

Sur la vérité d'un avenir.

Ibunt hi in supplicium æternum, Justi autem
in vitam æternam.

*Ceux-ci iront dans le supplice éternel, & les
Justes dans la vie éternelle. Matth. 25. 46.*

 OILA, mes Freres, à quoi se
termineront enfin les désirs,
les espérances, les conseils &
les entreprises des hommes :
voilà où viendront enfin échouer
les vaines réflexions des sages & des esprits
forts, les doutes & les incertitudes éter-
nelles des incrédules, les vastes projets des
conquerans, les monumens de la gloire
humaine, les soins de l'ambition, les dis-
tinctions des talens, les inquiétudes de la

fortune, la prospérité des Empires, & toutes les révolutions frivoles de la terre. Tel sera le dénouement redoutable, qui nous développera enfin les mystères de la Providence sur les diverses destinées des enfans d'Adam, & qui justifiera sa conduite dans le gouvernement de l'Univers. Cette vie n'est donc qu'un instant rapide, & le commencement d'un avenir éternel. Des tourmens qui ne finiront plus, ou les délices d'une félicité immortelle, partageront enfin le sort de tous les hommes; & l'une de ces deux destinées doit être la nôtre.

Cependant l'image de ce grand spectacle, qui avoit pû autrefois effrayer la félicité des tyrans, ébranler la fermeté des philosophes, troubler la mollesse & les voluptés des Césars, adoucir les peuples les plus barbares, former tant de Martyrs, peupler les déserts, & soumettre tout l'Univers au joug de la Croix; cette image si effrayante n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à allarmer la timidité du simple: ces grands objets sont devenus des peintures vulgaires qu'on n'ose presque plus exposer à la fausse délicatesse des puissans & des sages du monde; & tout le fruit que nous retirons d'ordinaire de ces sortes de discours, c'est de faire demander au sortir de-là, si tout se passera comme nous l'avons dit.

Car, mes Freres, nous vivons dans des tems où la foi de plusieurs a fait naufrage: où une affreuse philosophie, comme un

venin mortel , se répand en secret , & entreprend de justifier les abominations & les vices contre la foi des peines & des récompenses futures. Cette playe a passé des palais des grands jusques dans le peuple ; & par-tout la piété des Justes est blessée par les discours de l'irréligion & les maximes des libertinage.

Et certes , mes Freres , je ne suis pas surpris , que des hommes dissolus doutent d'un avenir , & tâchent de combattre ou d'affoiblir une vérité si capable de troubler leurs voluptés criminelles. Il est affreux d'attendre un malheur éternel. Le monde n'a point de plaisir à l'épreuve d'une pensée si funeste : aussi le monde a de tout tems essayé de l'effacer du cœur & de l'esprit des hommes. Il sent bien que la foi d'un avenir est un frein incommode aux passions humaines , & qu'il ne réussira jamais à faire des voluptueux tranquilles & déterminés , qu'il n'en ait fait auparavant des incrédules.

Otons donc , mes Fres , à la corruption du cœur humain un appui si monstrueux & si fragile : prouvons aux ames dissolues , qu'elles survivront à leurs défordres ; que tout ne meurt pas avec le corps ; que cette vie finira leurs crimes , mais non pas leurs malheurs ; & pour mieux confondre l'impiété , attaquons-la dans les vains prétextes sur lesquels elle s'appuye.

Premièrement , qui fait , nous dit l'im-

pie , si tout ne meurt pas avec nous ? cette autre vie dont on nous parle , est-elle bien sûre ? qui en est revenu pour nous dire ce qui s'y passe ?

Secondement , est-il digne de la grandeur de Dieu , disent-ils encore , de s'abaisser à ce qui se passe parmi les hommes ? que lui importe que des vers de terre comme nous , s'égorgent , se trompent , se déchirent , vivent dans les plaisirs ou dans la tempérance ? n'est-ce pas un orgueil à l'homme de croire qu'un Dieu si grand s'occupe de lui ?

Enfin , quelle apparence , ajoutent-ils , que Dieu ayant fait naître l'homme tel qu'il est , il punisse comme des crimes , des penchans de plaisirs que nous trouvons en nous & que la nature nous a donnés. Voilà toute la philosophie des ames voluptueuses : l'incertitude d'un avenir ; la grandeur de Dieu qu'une vile créature ne peut offenser ; la foiblesse née avec l'homme , & à qui il seroit injuste d'en faire un crime.

Prouvons donc d'abord , contre l'incertitude des impies , que la vérité d'un avenir est justifiée par les plus pures lumières de la raison : en second lieu , contre l'idée indigne qu'ils se forment de la grandeur de Dieu , que cette vérité est justifiée par sa sagesse & par sa gloire ; enfin , contre le prétexte tiré de la foiblesse de l'homme , qu'elle est justifiée par le jugement même de sa propre conscience. La certitude d'un avenir ; la nécessité d'un avenir ; le senti-

ment secret d'un avenir : voilà tout mon discours.

O Dieu ! ne regardez pas l'outrage que le blasphèmes de l'impiété font à votre gloire : regardez seulement , & voyez de quoi la raison que vous n'éclairez plus , est capable. Reconnoissez dans les égaremens monstrueux de l'esprit humain , toute la sévérité de votre justice , lorsqu'elle l'abandonne ; afin que plus j'exposerai ici les blasphèmes insensés de l'impie , plus il devienne à vos yeux un objet digne de votre pitié , & des richesses de votre miséricorde. *Ave , Maria.*

IL est triste sans doute d'avoir à justifier ^{I.} devant des Fidèles la vérité la plus conso- ^{PARTIE.} lante de la foi : de venir prouver à des hommes à qui l'on a annoncé JESUS-CHRIST , que leur Etre n'est pas un assemblage bizarre & le triste fruit du hazard ; qu'un Ouvrier sage & tout-puissant a présidé à notre formation & à notre naissance ; qu'un souffle d'immortalité anime notre boüe ; qu'une portion de nous-mêmes nous survivra ; & qu'au sortir de cette maison terrestre , notre ame retournera dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie , & ira habiter la région éternelle des vivans , où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

C'est par cette vérité , que Paul com- ^{Act. 17.} mença d'annoncer la foi devant l'Aréo- ^{19. 31.} page. Nous sommes la race immortelle de Dieu , disoit-il à cette assemblée de Sages ,

& il a établi un jour pour juger l'Univers. C'est par-là que les Hommes apostoliques jetterent les premiers fondemens de la doctrine du salut parmi les nations infidèles & corrompues. Mais pour nous, mes Freres, qui arrivons à la fin des siècles, après que la plénitude des nations est entrée dans l'Eglise; que tout l'Univers a crû, que tous les mystères ont été éclaircis, toutes les prophéties accomplies, JESUS-CHRIST glorifié, la voie du Ciel ouverte & frayée: nous qui paroïssons dans les derniers tems, où le jour du Seigneur est bien plus proche, que lorsque nos peres crurent: hélas: quel devoit-être notre ministère, sinon de disposer les Fidèles à cette grande attente & de leur apprendre à se tenir prêts pour paroître devant JESUS-CHRIST qui va venir, loin de combattre encore ces maximes monstrueuses & insensées, que la première prédication de l'Evangile avoit effacées de l'Univers.

L'incertitude prétendue d'un avenir est donc le premier fondement de la sécurité des âmes incrédules. On ne fait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle, disent-ils; aucun des morts n'en est revenu pour nous le dire; peut-être n'y a-t'il rien au-delà du trépas; jouïssons donc du présent, & laissons au hazard un avenir, où qui n'est point, ou du moins qu'on ne veut pas que nous connoissions.

Or, je dis que cette incertitude est suspecte dans le principe qui la produit, in-

sentée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuye, affreuse dans ses conséquences ; ne me refusez pas vottre attention.

Suspecte dans le principe qui la produit. Car, mes Freres, comment s'est formée dans l'esprit de l'impie cette incertitude sur l'avenir ? Il n'y a qu'à remonter l'origine d'une opinion, pour savoir si les intérêts de la vérité ou des passions l'ont établie sur la terre.

L'impie porta en naissant les principes de religion naturelle communs à tous les hommes : il trouva écrite dans son cœur une loi qui défendoit la violence, l'injustice, la perfidie, & tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même : l'éducation fortifia ces sentimens de la nature : on lui apprit à connoître un Dieu, à l'aimer, à le craindre : on lui montra la vertu dans les régles : on la lui rendit aimable dans les exemples : & quoiqu'il trouvât en lui des penchans opposés au devoir, lorsqu'il lui arrivoit de s'y laisser emporter, son cœur prenoit en secret le parti de la vertu contre sa propre foiblesse.

Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre : il adora avec le reste des hommes un Etre suprême ; il respecta ses Loix ; il redouta ses châtimens ; il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu ; que les crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimere, l'ame un souffle qui s'éteint avec le corps ? par quel degré est-il par-

venu à ces connoissances si nouvelles & si surprenantes ? Par qu'elles voies a-t-il pû réussir à se défaire de ses anciens préjugés si établis parmi les hommes , & si conformes aux sentimens de son cœur , & aux lumières de sa raison ? A-t'il examiné ? a-t-il consulté ? a-t'il pris toutes les précautions sérieuses que demandoit l'affaire la plus importante de sa vie ? s'est-il retiré du commerce des hommes pour laisser plus de loisir aux réflexions & à l'étude ? a-t'il purifié son cœur , de peur que les passions ne lui fissent prendre le change ? De quelles attentions n'a-t'on pas besoin , pour revenir des premiers sentimens dont l'ame avoit d'abord imbuë ?

Ecoutez-le , mes Freres , & adorez ici la justice de Dieu sur ces hommes corrompus qu'il livre à la vanité de leurs pensées. A mesure que ses mœurs se sont dérégées, les règles lui ont paru suspectes : à mesure qu'il s'est abruti , il a tâché de se persuader que l'homme étoit semblable à la bête. Il n'est devenu impie qu'en se fermant toutes les voies qui pouvoient le conduire à la vérité ; en ne faisant plus de la Religion une affaire sérieuse ; en ne l'examinant que pour la deshonorer par des blasphêmes & des plaifanteries sacrilèges : il n'est devenu impie qu'en cherchant à s'endurcir contre les cris de sa conscience , & se livrant aux plus infâmes voluptés. C'est par cette voie , qu'il est parvenu aux connoissances rares & sublimes de l'incrè-

dulité : c'est à ces grands efforts , qu'il doit la découverte d'une vérité , que le reste des hommes jusqu'à lui , avoit ou ignorée , ou détestée.

Voilà la source de toute incrédulité ; le dérèglement du cœur. Oui , mes Freres , trouvez-moi , si vous le pouvez , des hommes sages , véritables , chastes , réglés , tempérans , qui ne croient point de Dieu , qui n'attendent point d'avenir , qui regardent les adultères , les abominations , les incestes , comme les panchans & les jeux d'une nature innocente. Si le monde a vû des impies qui ont paru sages & tempérans , c'étoit , ou qu'ils cachotent mieux leurs désordres , pour donner plus de crédit à leur impiété , ou la satiété du plaisir qui les avoit menés à cette fausse tempérance : la débauche avoit été la première source de leur irréligion : leur cœur étoit corrompu , avant que leur foi fit naufrage : ils avoient intérêt de croire que tout meurt avec le corps , avant que d'être parvenus à se le persuader ; & un long usage du plaisir avoit bien pû les dégoûter du crime , mais non pas leur rendre la vertu plus aimable.

Quelle consolation pour nous , mes Freres , qui croyons qu'il faille renoncer aux mœurs , à la probité , à la pudeur , à tous les sentimens de l'humanité , avant que de renoncer à la foi , & n'être plus homme pour n'être plus Chrétien.

Voilà donc l'incertitude de l'impie déjà

suspecte dans son principe; mais en second lieu, elle est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuye.

Car, mes Freres, pour prendre le parti étonnant de ne rien croire, & d'être tranquille sur tout ce qu'on nous dit d'un avenir éternel, il faudroit sans doute des raisons bien décisives & bien convaincantes. Il n'est pas naturel que l'homme hazarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité, sur des preuves légères & frivoles; encore moins naturel qu'il abandonne là-dessus les sentimens communs, la foi de ses peres, la Religion de tous les siècles, le consentement de tous les peuples, les préjugés de son éducation, s'il n'y a été comme forcé par l'évidence de la vérité. A moins que l'impie ne soit bien sûr que tout meurt avec le corps, rien n'approche de sa fureur & de son extravagance. Or, en est-il bien assuré? Quelles sont les grandes raisons qui l'ont déterminé à prendre ce parti affreux? On ne fait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle; le Juste meurt comme l'impie, l'Homme comme la bête; & nul ne revient pour nous dire lequel des deux avoit eu tort. Pressez encore, & vous ferez effrayé de voir la foiblesse de l'incrédulité; des discours vagues, des doutes usés, des incertitudes éternelles, des suppositions chimériques, sur lesquelles on ne voudroit pas risquer le malheur ou le bonheur d'un seul de ses jours, & sur les-

quels on hazarde une éternité toute entière.

Voilà les raisons insurmontables que l'impie oppose à la foi de tout l'Univers ; voilà cette évidence qui l'emporte dans son esprit, sur tout ce qu'il y a de plus évident & de mieux établi sur la terre. On ne fait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle ! O homme ! ouvrez ici les yeux. Un doute seul suffit pour vous rendre impie , & toutes les preuves de la Religion ne peuvent suffire pour vous rendre fidèle ! Vous doutez s'il y a un avenir , & vous vivez par avance comme s'il n'y en avoit point ! Vous n'avez pour fondement de votre opinion, que votre incertitude , & vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire !

Mais je vous prie , mes Freres , de quel côté est ici la crédulité ? Est-elle du côté de l'impie , ou du côté du Fidèle ? Le Fidèle croit un avenir sur l'autorité des divines Ecritures , c'est-à-dire , le Livre ; sans contredit, qui mérite le plus de créance ; sur la déposition des hommes apostoliques ; c'est-à-dire , des hommes justes , simples , miraculeux , qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité , & à la doctrine desquels la conversion de l'Univers a rendu un témoignage qui s'élèvera jusqu'à la fin des siècles contre l'impie ; sur l'accomplissement des prophéties ; c'est-à-dire , le seul caractère de vérité que l'imposture ne peut imiter ; sur la tradition

de tous les siècles , c'est-à-dire , sur des faits qui depuis la naissance du monde , ont paru certains à tout ce que l'Univers à eu de plus grands hommes , de justes plus reconnus , de peuples plus sages & plus polis ; en un mot , sur des preuves du moins vraisemblables. L'impie ne croit point d'avenir sur un simple doute , sur un pur soupçon. Qui le fait , nous dit-il : qui en est revenu ? Il n'a aucune raison solide , décisive pour combattre la vérité d'un avenir. Car qu'il la publie , & nous nous y rendrons. Il se défie seulement qu'il n'y a rien après cette vie , & là-dessus il le croit.

Or , je vous demande ; qui est ici le crédule ? Est-ce celui qui a pour fondement de sa croyance , ce qu'il y a du moins de plus vraisemblable parmi les hommes , & de plus propre à faire impression sur la raison ; ou celui qui s'est déterminé à croire qu'il n'y a rien , sur la foiblesse d'un simple doute ? Cependant l'impie croit faire plus d'usage de sa raison : que le Fidèle : il nous regarde comme des hommes foibles & crédules ; & il se considère lui-même comme un esprit supérieur , élevé au-dessus des préjugés vulgaires , & que la raison seule , & non l'opinion publique , détermine. O Dieu ! que vous êtes terrible , lorsque vous livrez le pécheur à son aveuglement ; & que vous savez bien tirer votre gloire des efforts mêmes que vos ennemis font pour la combattre !

Mais je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seroient égales, & que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule, balanceroient les vérités solides & évidentes qui nous promettent l'immortalité; je dis que dans une égalité même de raison, il devoit du moins désirer que le sentiment de la foi, sur la nature de nos ames, fut véritable; un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme; qui lui apprend que son origine est céleste, & ses espérances éternelles; il devoit souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fautive; une doctrine si triste, si humiliante pour l'homme; qui le confond avec la bête; qui ne le fait vivre que pour le corps; qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance; qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux qu'il passe sur la terre: toutes choses égales, une raison née avec quelque élévation aimeroit encore mieux se tromper en se faisant honneur, qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle ame a donc reçu l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire dans une si grande inégalité de raisons, qu'il n'est fait que pour la terre, & se regarder avec complaisance, comme un vil assemblage de boüe, & le compagnon du bœuf & du taureau? Que dis-je, mes Freres? quel monstre dans l'Univers doit être l'impie, de ne se défier même du sen-

timent commun , que parce qu'il est trop glorieux à sa nature ; & de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre , & leur a persuadé qu'ils étoient immortels ?

Mais non , mes Freres ; ces hommes de chair & de sang ont raison de refuser l'honneur que la Religion fait à leur nature , & de se persuader que leur ame est toute de boïe , & que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels , impudiques , effeminés , qui n'ont plus d'autre frein , qu'un instinct brutal ; plus d'autre regle , que l'emportement de leurs désirs ; plus d'autre occupation , que de réveiller , par de nouveaux artifices , la cupidité déjà assouvie : des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire , qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle ; que le corps est tout leur être : & comme ils imitent les mœurs des bêtes ; ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes ; il est encore sur la terre des ames chastes , pudiques ; tempérantes, qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchans honteux de leur volonté ; qu'ils ne dégradent pas l'humanité toute entière , pour s'être indignement dégradés eux-mêmes : qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes ; & se trouvant presque seuls dans l'Univers ; ils verront qu'ils sont plutôt les monstres , que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé, parce que dans une égalité même de raison, son cœur & sa gloire devoient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt. Car, mes Freres, on l'a déjà dit; que risque l'impie croyant? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité, s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence: il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable: il modérera des passions qui auroient fait tous les malheurs de sa vie: ils s'abstiendra des plaisirs & des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse, ou une fortune dérangée: il jouira de la réputation de la vertu, & de l'estime des peuples: voilà ce qu'il risque. Quand tout finiroit avec cette vie, ce seroit-là le seul secret de la passer heureuse & tranquille; voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'ara-t'il perdu en l'attendant? Il a perdu quelque plaisirs sensuels & rapides, qui l'auroient bien-tôt, ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument: il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, sans foi, sans mœurs, sans conscience, méprisé peut-être, & déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur, il retombe dans le néant, & son erreur n'a point d'autre suite.

Mais s'il y a un avenir ; mais s'il se trompe en refusant de croire , que ne risque-t'il pas ? La perte des biens éternels ; la possession de votre gloire , ô mon Dieu ! qui devoit la rendre à jamais heureux. Mais ce n'est-là même que le commencement de ses malheurs : il va trouver des ardeurs dévorantes , un supplice sans fin & sans mesure , une éternité d'horreur & de rage. Or , comparez ces deux destinées : quel parti prendra ici l'impie ? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours ? risquera-t'il une éternité toute entière ? S'en tiendra-t'il au présent qui doit finir demain , & où il ne sauroit même être heureux ? craindra-t'il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité , & qui ne doit finir qu'avec Dieu même ? Quel est l'homme sage , qui , dans une incertitude même égale , osât ici balancer ? & quel nom donnerons-nous à l'impie , qui n'ayant pour lui que des doutes frivoles , & voyant du côté de la foi , l'autorité , les exemples , la prescription , la raison , la voix de tous les siècles , le monde entier , prend seul le parti affreux de ne point croire ; meurt tranquille , comme s'il ne devoit plus vivre ; laisse sa destinée éternelle entre les mains du hazard , & va tenter mollement un si grand événement ? O Dieu ! est-ce donc-là un homme conduit par une raison tranquille , ou un furieux qui n'attend plus de ressource que de son désespoir ? L'incertitude de l'impie

est donc insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuye.

Mais en dernier lieu, elle est encore affreuse dans ses conséquences. Et ici souffrez que je laisse les grandes raisons de doctrine : je ne veux parler qu'à la conscience de l'incrédule, & m'en tenir aux preuves de sentiment.

Or, si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, & que ce soit ici notre patrie, notre origine, & la seule félicité que nous pouvons nous promettre ; pourquoi n'y sommes-nous pas heureux ? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, & laissent-ils toujours un fond d'ennui & de tristesse dans notre cœur ? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t'il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse dans la félicité des sens & de la chair ? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t'il nulle part sur la terre ? d'où vient que les richesses l'inquiètent ; que les honneurs le fatiguent ; que les plaisirs le lassent ; que les sciences le confondent, & irritent sa curiosité loin de la satisfaire ; que la réputation le gêne & l'embarrasse ; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, & lui laisse encore quelque chose à désirer ? Tous les autres êtres, contents de leur destinée, paroissent heureux, à leur manière,

dans la situation où l'Auteur de la nature les a placés : les astres tranquilles dans le firmament ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre : la terre réglée dans ses mouvemens ne s'élançe pas en haut pour aller prendre leur place : les animaux rampent dans les campagnes , sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes & les palais somptueux , les oiseaux se réjouissent dans les airs , sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre ; tout est heureux , pour ainsi dire , tout est à sa place dans la nature : l'homme seul est inquiet & mécontent ; l'homme seul est en proie à ses désirs , se laisse déchirer par des craintes , trouve son supplice dans ces espérances , devient triste & malheureux au milieu de ses plaisirs : l'homme seul ne rencontre rien ici , bas où son cœur puisse le fixer.

D'où vient cela ? ô homme ! Ne seroit-ce point parce que vous êtes ici bas déplacé , que vous êtes fait pour le Ciel ; que votre cœur est plus grand que le monde ; que la terre n'est pas votre patrie ; & que tout ce qui n'est pas Dieu , n'est rien pour vous ? Répondez si vous pouvez , ou plutôt interrogez votre cœur , & vous serez fidèle.

En second lieu , si tout meurt avec le corps , qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes , de tous les siècles & de tous les pays , que leur ame étoit immortelle ? d'où a pû venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité ; un sentiment si éloi-

gré de la nature de l'homme, puisqu'il ne seroit né que pour les fonctions des sens; auroit-il pû prévaloir sur la terre? Car si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le tems, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idée d'immortalité. Des machines païtries de boïe, qui ne devroient vivre, & n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auroient-elles jamais pû ou se donner, ou trouver en elles-mêmes, de si nobles sentimens, & des idées si sublimes? Cependant cette idée si extraordinaire est devenuë l'idée de tous les hommes: cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre: ce sentiment, qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples; les plus sauvages, comme les plus cultivés; les plus polis, comme les plus grossiers; les plus infidèles, comme les plus soumis à la Foi.

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des Royaumes & des Empires, écoutez ceux qui reviennent des isles les plus éloignées; l'immortalité de l'Ame a toujours été, & est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connoissance d'un seul Dieu a pû s'effacer sur la terre; sa gloire, sa puissance; son immensité ont pû s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur & dans l'esprit des hommes; des

peuples entiers & sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans Religion, sans Dieu dans ce monde : mais ils attendent tous un avenir ; mais le sentiment de l'immortalité de l'ame n'a pu s'effacer de leur cœur ; mais ils se figurent tous une région que nos ames habiteront après notre mort ; & en oubliant Dieu, ils n'ont pû ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différens d'humeur, de culte, de pays, de sentimens, d'intérêts, de figure même, & qui à peine paroissent entr'eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, & veulent tous être immortels ? Ce n'est pas ici une collusion ; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays & de tous les siècles ? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation ; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples ; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte ; car outre que c'est la Religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef & de protecteur : les hommes se le sont persuadés eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres ; & seul depuis le commencement des choses, il a passé des peres aux enfans, & s'est toujours maintenu sur la terre. O ! vous qui croyez être un amas de boïe, sortez donc du monde, où vous vous trouvez seul de votre

tré avis ; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce , & semblables à la bête : ou plutôt , ayez horreur de vous-même de vous trouver comme seul dans l'univers , de vous révolter contre toute la nature , de défavouer votre propre cœur ; & reconnoissez dans un sentiment commun à tous les hommes , l'impression commune de l'Auteur qui les a tous formés !

Enfin , & je finis avec cette dernière raison : la société universelle des hommes , les loix qui nous unissent les uns aux autres , les devoirs les plus sacrés & les plus inviolables de la vie civile ; tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi , si tout meurt avec le corps , il faut que l'univers prenne d'autres loix , d'autres mœurs , d'autres usages , & que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps , les maximes de l'équité , de l'amitié , de l'honneur , de la bonne foi , de la reconnoissance , ne sont donc plus que des erreurs populaires ; puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien , auxquels aucun nœud commun de culte & d'espérance ne nous lie , qui vont demain retomber dans le néant , & qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous , les doux noms d'enfant , de pere , d'ami , d'époux , sont donc des noms de théâtre , & de vains titres qui nous abusent , puisque l'amitié , celle même qui vient de la vertu , n'est plus un lien durable ; que nos peres qui nous ont précédés ,

ne font plus ; que nos enfans ne feront point nos fucceffeurs ; car le néant , tel que nous devons être un jour , n'a point de fuite : que la fociété facrée des nôces n'est plus qu'une union brutale , d'où par un aflemblage bizarre & fortuit , fortent des êtres qui nous reffemblent , mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore ? fi tout meurt avec nous , les annales domeftiques , & la fuite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une fuite de chimères puifque nous n'avons plus d'ayeux , & que nous n'aurons point de neveux ; les foins du nom & de la poftérité font donc frivoles ; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illuftres , une erreur puérile , puifqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus ; la religion des tombeaux , une illufion vulgaire ; les cendres de nos peres & de nos amis , une vile pouffière qu'il faut jeter au vent , & qui n'appartient à perfonne ; les dernieres intentions des mourans fi sacrées parmi les peuples les plus barbares , le dernier fon d'une machine qui fe diffoud ; & pour tout dire , en un mot fi tout meurt avec nous , les loix font donc une fervitude infenfée ; les Rois & les Souverains , des phantômes que la foibleffe des peuples a élevés ; la Juftice , une ufurpation fur la liberté des hommes ; la loi des mariages , un vain fcrupule ; la pudeur , un préjugé ; l'honneur & la probité , des chimères ; les inceftes , les parricides , les perfidies noires , des jeux de la nature , &

des noms que la politique des Législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies ; voilà cette force , cette raison , cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, & l'univers entier retombe dans un affreux cahos ; & tout est confondu sur la terre ; & toutes les idées du vice & de la vertu sont renversées , & les loix les plus inviolables de la société s'évanouissent ; & la discipline des mœurs périt ; & le gouvernement des Etats & des Empires n'a plus de règle ; & toute l'harmonie du corps politique s'écroule ; & le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés , de barbares , d'impudiques , de furieux , de fourbes , de dénaturés , qui n'ont plus d'autre loi que la force ; plus d'autre frein, que leurs passions & la crainte de l'autorité ; plus d'autre lien que l'irréligion & l'indépendance ; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies ; & si ce plan affreux de république vous plaît , formez , si vous le pouvez , une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire , c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

Qu'il est donc digne de l'homme , mes Frères , d'attendre une destinée éternelle ; de régler ses mœurs sur la Loi ; & de vivre , comme devant un jour rendre compte de ses actions devant celui qui pesera les esprits ; & qui surprendra les sages dans leur sagesse !

L'incertitude de l'impie est donc suspecte dans son principe, insensée dans ses raisons, affreuse dans ses conséquences. Mais après vous avoir montré, que rien n'est plus opposé à la droite raison que le doute qu'il se forme sur l'avenir, achevons de le confondre dans ses prétextes; & montrons que rien n'est plus opposé à l'idée d'un Dieu sage & au sentiment de la propre conscience.

II.
PARTIE.

IL est sans doute étonnant, mes Freres; que l'impie cherche dans la grandeur de Dieu-même une protection à ses crimes; & que ne trouvant rien au-dedans de lui qui puisse justifier les horreurs de son ame, il prétende trouver dans la majesté redoutable de l'Etre suprême, une indulgence qu'il ne peut trouver dans la corruption même de son cœur.

En effet, est-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes; de compter leurs vices ou leurs vertus; d'étudier jusqu'à leurs pensées, & à leurs désirs frivoles & infinis? Les hommes, de vers de terre, qui disparoissent sous la majesté des regards, valent-ils la peine qu'il les observe de si près? & n'est-ce pas penser trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait si grand, que de lui donner une occupation qui ne seroit pas même digne de l'homme?

Mais avant de faire sentir toute l'extravagance de ce blasphême, remarquez, je

vous prie, mes Freres, que c'est l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu, & se rend semblable à l'homme. Car, Dieu a-t'il besoin d'observer les hommes de près, pour être instruit de leurs actions & de leurs pensées? lui faut-il des soins & des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre? N'est-ce pas en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons? & pouvons-nous éviter ses regards, ou peut-il lui-même les fermer à nos crimes? Quelle folie donc à l'impie de supposer que ce qui se passe sur la terre deviendrait un soin & une occupation pour la Divinité, si elle vouloit y prendre garde! Son unique occupation est de se connoître, & de jouir d'elle-même.

Cette réflexion supposée, je reponds premièrement: S'il est de la grandeur de Dieu de laisser les biens & les maux sans châtement & sans récompense, il est donc égal d'être juste, sincère, officieux, charitable, ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé: Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la Religion, que l'impudicité, la mauvaise foi, l'impiété, le parjure; puisque le juste & l'impie, le pur & l'impur, auront le même sort, & qu'un anéantissement éternel va bien-tôt les éгалer & les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Que dis-je; mes Freres, Dieu semble même se déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien. Il élève l'impie

comme le cédre du Liban : il le comble d'honneurs & de richesses ; il favorise ses désirs ; il facilite ses projets : car les impies sont presque toujours les heureux de la terre. Au contraire , il semble oublier le Juste ; il l'humilie ; il l'afflige ; il le livre à la calomnie & à la puissance de ses ennemis : car l'affliction & l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel monstre de Divinité , si tout finit avec l'homme , & s'il n'y a point d'autres maux & d'autres biens à espérer que ceux de cette vie ! Est-elle donc la protectrice des adultères , des sacrilèges , des crimes les plus affreux , la persécutrice de l'innocence , de la pudeur , de la piété , des vertus les plus pures ? Ses faveurs sont donc le prix du crime , & ses châtimens la seule récompense de la vertu ! Quel Dieu de ténèbres , de foiblesse , de confusion , & d'iniquité se forme l'impie !

Quoi , mes Freres , il seroit de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé dans un désordre si universel ; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le Juste ; l'innocent détrôné par l'usurpateur ; le pere devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé ; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare & infidèle ? Du haut de sa grandeur , Dieu se feroit un délassement bizarre de ces tristes événemens , sans y prendre part ? Parce qu'il est grand , il seroit ou foible , ou injuste , ou barbare ? parce que les hommes sont petits , il leur

seroit permis d'être , ou dissolus sans crime , ou vertueux sans mérite ?

O Dieu ! si c'étoit-là le caractère de votre Être suprême ; si c'est vous que nous adorons sous des idées si affreuses ; je ne vous reconnois donc plus pour mon père , pour mon protecteur , pour le consolateur de mes peines , le soutien de ma foiblesse ; le rémunérateur de ma fidélité ! Vous ne seriez donc plus qu'un tyran indolent & bizarre , qui sacrifie tous les hommes à sa vaine fierté , & qui ne les a tirés du néant , que pour les faire servir de jouët à son loisir ou à ses caprices !

Car enfin , mes Freres , s'il n'y a point d'avenir , quel dessein donc digne de sa sagesse , Dieu auroit-il pû se proposer en créant les hommes ? Quoi , il n'auroit point eu d'autre vûë en les formant , qu'en formant la bête ? L'homme , cet être si noble , qui trouve en lui de si hautes pensées , de si vastes désirs ; de si grands sentimens ; susceptible d'amour , de vérité , de justice ; l'homme seul de toutes les créatures , capable d'une destination sérieuse , de connoître & d'aimer l'Auteur de son être ; cet homme ne seroit fait que pour la terre , pour passer un petit nombre de jours comme la bête en des occupations frivoles , ou des plaisirs sensuels ? il rempliroit sa destinée en remplissant un rôle si méprisable ? il n'auroit paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible , & si digne de pitié ? & après cela il retomberoit dans le néant ,

sons avoir fait aucun usage de cet esprit vaste , & de ce cœur élevé que l'Auteur de son être lui avoit donné ? O Dieu ! où seroit ici votre sagesse , de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le tenis ; de n'avoir montré des hommes à la terre , que pour faire des essais badins de votre puissance , & de laisser votre loisir par cette variété de spectacles ! *Numquid enim vanè constituisti omnes filios hominum ?* Le Dieu des impies n'est donc grand , que parce qu'il est plus injuste , plus capricieux , & plus méprisable que l'homme ? Suivez ces idées , & soutenez-en , si vous pouvez , toute l'extravagance.

Qu'il est donc digne , digne de Dieu , mes Freres , de veiller sur cet univers ; de conduire les hommes qu'il a créés , par des loix de Justice , de vérité , de charité , d'innocence ; de faire de la raison & de la vertu , le lien & le fondement des sociétés humaines ? Qu'il est digne de Dieu d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable ; de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image ; de ne pas confondre pour toujours le juste avec l'impie ; de rendre heureuses avec lui les ames qui n'ont vécu que pour lui ; de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui ? Voilà le Dieu des chrétiens ; voilà cette Divinité sage , juste , sainte , que nous adorons , & l'avantage que nous avons sur l'impie , c'est que c'est-là le Dieu d'un cœur innocent

ent & d'une raison épurée ; le Dieu que toutes les créatures nous annoncent ; que tous les siècles ont invoqué ; que les Sages mêmes du Paganisme ont reconnu , & dont la nature a gravé profondément l'idée au fond de notre être !

Mais puisque ce Dieu est si juste , doit-il punir , comme des crimes , des penchans de plaisir nés avec nous , & qu'il nous a lui-même donnés ? Dernier blasphème de l'impété , & dernière partie de ce discours : j'abrège & je finis.

Mais premièrement , qui que vous soyez qui nous tenez ce langage insensé , si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchans qui vous y portent : si tout ce que nous désirons , devient légitime ; si nos inclinations doivent être la seule règle de nos devoirs ; sur ce pied-là vous n'avez qu'à regarder la fortune de votre frere avec un œil d'envie , afin qu'il vous soit permis de l'en dépouïller , sa femme , avec un cœur corrompu pour être autorisé à violer la sainteté du lit nuptial , malgré les droits les plus sacrés de la société & de la nature. Vous n'avez qu'à vous défier d'un ennemi pour être en droit de le perdre ; qu'à porter impatiemment l'autorité d'un pere , ou la sévérité d'un maître pour tremper vos mains dans leur sang ; vous n'avez , en un mot , qu'à porter en vous les penchans de tous les vices pour vous les permettre tous : & comme chacun en retrouve en soi les sémences funestes , nul ne sera excepté de

cet affreux privilège. Il faut donc à l'homme pour se conduire d'autres loix que ses penchans , & une autre regle que ses desirs.

Les siècles payens eux-mêmes reconnurent la nécessité d'une Philosophie ; c'est-à-dire , d'une lumière supérieure aux sens qui eu réglât l'usage , & fit de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les conduisit à cette vérité , & leur apprit que l'aveugle instinct ne devoit pas être le seul guide des actions de l'homme ; il faut donc que cet instinct ; ou ne vienne pas de la première institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement , puisque toutes les loix qui ont paru dans le monde n'ont été faites que pour le modérer ; que tous ceux qui dans tous les siècles ont eû la réputation de sages & de vertueux , n'en ont pas suivi les impressions ; que parmi tous les peuples on a toujours regardé comme des monstres , & l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui se livroient sans réserve & sans pudeur à la brutale sensualité ; & que cette maxime une fois établie , que nos penchans & nos desirs ne sauroient être des crimes , la société ne peut plus subsister , les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, allez habiter les forêts , & vivre seuls comme des bêtes.

D'ailleurs , rendons justice à l'homme , ou plutôt à l'Auteur qui l'a formé. Si nous trouvons en nous des penchans de vice & de volupté , n'y trouvons-nous pas aussi

des sentimens de vertu, de pudeur & d'innocence ; si la loi des membres nous entraîne vers les plaisirs des sens, ne portons-nous pas une autre loi écrite dans nos cœurs qui nous rappelle à la chasteté & à la tempérance ? Or, entre ces deux penchans, pourquoi l'impie décide-t'il que celui qui nous pousse vers les sens, est le plus conforme à la nature de l'homme ? Est-ce parce qu'il est le plus violent ? mais la violence seule prouve son dérèglement, & ce qui vient de la nature doit être plus modéré. Est-ce parce qu'il est toujours le plus fort ? mais il est des âmes justes & fidèles en qui il est toujours soumis à la raison. Est-ce parce qu'il est le plus agréable ? mais une preuve que ce plaisir n'est pas fait pour rendre l'homme heureux, c'est que le dégoût le fuit de près ; & que de plus pour l'homme de bien, la vertu a mille fois plus de charmes que le vice. Est-ce enfin, parce qu'il est le plus digne de l'homme ? vous n'oseriez le dire, puisque c'est par-là qu'il se confond avec la bête. Pourquoi décidez-vous donc en faveur des sens contre la raison, & voulez-vous qu'il soit plus conforme à l'homme de vivre en bête, que d'être raisonnable ?

Enfin, si tous les hommes étoient corrompus, & se livroient tous aveuglement, comme les animaux sans raison, à leur instinct brutal, & à l'empire des sens & des passions, vous auriez peut-être raison de nous dire que ce sont-là des penchans infé-

parables de la nature , & de trouver dans l'exemple commun une excuse à vos désordres. Mais regardez autour de vous ; ne trouvez-vous plus de Justes sur la terre ? il ne s'agit pas ici de ces vains discours que vous faites si souvent contre la piété , & dont vous sentez vous-même l'injustice ; parlez de bonne foi , & rendez gloire à la vérité. N'est-il plus d'ames chastes , fidèles , timorées , qui vivent dans la crainte du Seigneur , & dans l'observance de sa Loi sainte ? D'où vient donc que vous n'avez pas sur vos passions le même empire que ces Justes ? n'ont-ils pas hérité de la nature les mêmes penchans que vous ? les objets des passions ne réveillent-ils pas dans leur cœur les mêmes sentimens que dans le vôtre ? ne portent-ils pas en eux les sources des mêmes misères ? Qu'ont les Justes par dessus vous , que la force & la fidélité qui vous manque ?

O homme , vous imputez à Dieu une foiblesse qui est l'ouvrage de vos propres déréglemens ! vous accusez l'Auteur de la nature des désordres de votre volonté ! ce n'est pas assez de l'outrager , vous voulez le rendre responsable de vos outrages ; & vous prétendez que le fruit de vos crimes devienne le titre de votre innocence ! De quelles chimères un cœur corrompu n'est-il pas capable de se repaître , pour se justifier à lui-même la honte & l'infamie de ses vices ?

Dieu est donc juste , mes Freres , lorsqu'il punit les transgressions de sa Loi. Et que

L'impie ne se dise pas ici à lui-même, que la récompense du Juste sera donc la résurrection à une vie immortelle; & la punition du pécheur; l'anéantissement éternel de son ame car voilà la dernière ressource de l'impiété.

Mais quelle punition seroit-ce pour l'impie de n'être plus? il souhaite cet anéantissement; il se le propose comme sa plus douce espérance; il vit tranquille au milieu de ses plaisirs dans cette agréable attente. Quoi! le Dieu juste puniroit le pécheur en lui faisant une destinée au gré de ses propres desirs? Ah! ce n'est pas ainsi que Dieu punit. Car que peut trouver l'impie de si triste à retomber dans le néant? Seroit-ce d'être privé de son Dieu? mais il ne l'aime point; il ne le connoit point; il n'en veut point: & son Dieu, c'est lui-même. Seroit-ce de n'être plus! mais quoi de plus doux pour un monstre, qui sait qu'il ne pourroit plus vivre au-delà du trépas que pour souffrir, & expier les horreurs d'une vie abominable? Seroit-ce d'avoir perdu les plaisirs du monde, & tous les objets de ses passions? mais quand on n'est plus, on n'aime plus. Imaginez, si vous le pouvez, un sort plus heureux pour l'impie; & ce seroit-là enfin le doux terme de ses débauches, de ses horreurs & de ses blasphêmes.

Non, mes Freres, l'espérance de l'impie périra, mais ses crimes ne périront pas avec lui; ses tourmens seront aussi éternels que ses plaisirs l'auroient été, s'il eût été maître de sa destinée. Il auroit voulu pouvoir s'é-

terniser sur la terre dans l'usage des voluptés sensuelles, la mort a borné ses crimes, mais elle n'a pas borné ses désirs criminels. Le juste Juge qui sonde les cœurs, proportionnera donc le supplice à l'offense, des flammes immortelles, à des plaisirs qu'on eût souhaité immortels, & l'éternité elle-même ne fera qu'une juste compensation & une égalité de peine : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.*

Mat. 25.
6.

Que conclure de ce discours ? que l'impie est à plaindre de chercher dans une affreuse incertitude sur les vérités de la foi, la plus douce espérance de sa destinée; qu'il est à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans foi, sans culte, sans Dieu, sans confiance : qu'il est à plaindre, s'il faut que l'Évangile soit une fable; la foi, de tous les siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire; les premiers principes de la nature & de la raison, des préjugés de l'enfance; le sang de tant de Martyrs que l'espérance d'un avenir soutenoit dans les tourmens, un jeu concerté pour tromper les hommes; la conversion de l'univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hazard; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux, afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux. Quelle fureur de pouvoir se ménager une sorte de tranquillité au milieu de tant de suppositions insensées !

O homme ! je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer. Craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire : ne vous demandez plus ce qui se passe dans cette autre vie dont on vous parle ; mais demandez-vous sans cesse à vous-même ce que vous faites dans celle-ci : calmez votre conscience par l'innocence de vos mœurs, & non par l'impiété de vos sentimens ; mettez votre cœur en repos , en y appelant Dieu, & non pas en doutant s'il vous regarde. La paix de l'impie n'est qu'un affreux désespoir : cherchez votre bonheur, non en secouant le joug de la foi , mais en goûtant combien il est doux ; pratiquez les maximes qu'elle vous prescrit, & votre raison ne refusera plus de se soumettre aux mystères qu'elle vous ordonne de croire. L'avenir cessera de vous paroître incroyable ; dès que vous cesserez de vivre comme ceux qui bornent toute leur félicité dans le court espace de cette vie. Alors, loin de le craindre cet avenir, vous le hâterez par vos désirs : vous soupirez après ce jour heureux où le Fils de l'homme, le pere du siècle futur, viendra punir les incrédules, & conduire dans son royaume, tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.



S E R M O N

P O U R L E M A R D I

DE LA PREMIERE SEMAINE.

DE CARÊME.

Sur le respect dans les Temples.

Intravit Jesus in Templum Dei ; & eji-
ciebat omnes vendentes & ementes in
Templo.

*Jesus entra dans le Temple , & il en chassa tous
ceux qui y vendoient & qui y achetoient. Mat. 21. 12.*



Où vient aujourd'hui à Jesus-
Christ, mes Freres, cet air de
zèle & d'indignation qu'il laisse
éclater sur son visage ? Est-ce
donc là ce Roi pacifique qui de-
voit paroître dans Sion accompagné de sa
seule douceur ? Nous l'avons vû établi Juge
sur une femme adultère ; & il ne la pas
même condamnée. Nous avons vû à ses pieds
la Péchereffe de la Cité ; & il lui a pardon-

né avec bonté ses défordres & ses scandales. Ses Disciples voulurent faire descendre le feu du ciel sur une ville ingrate & infidelle; mais il leur reprocha de ne pas connoître encore l'Esprit nouveau de clémence & de charité qu'il est venu porter sur la terre. Il vient même d'accorder des larmes aux malheurs qui menacent Jérusalem, cette ville criminelle, la meurtrière des Prophètes, qui va sceller l'arrêt de sa réprobation, par la mort injuste qu'elle fera bientôt souffrir à celui que Dieu avoit envoyé pour être son libérateur. Par-tout il a paru compatissant & miséricordieux; & l'excès de sa douceur l'a fait même appeller l'ami des pécheurs & des publicains.

Quels sont donc les outrages qui triomphent aujourd'hui de toute sa clémence, & qui arment ses mains bienfaisantes de la verge, de la fureur & de la justice? On profane le Temple saint; on déshonore la Maison de son Pere; on change le lieu de la priere & l'azile sacré des pénitens, en une retraite de voleurs, & en une maison de trafic & d'avarice, voilà ce qui met des foudres dans ses yeux, qui ne voudroient laisser tomber sur les pécheurs que des regards de miséricorde. Voilà ce qui l'oblige à finir un ministère d'amour & de réconciliation par une démarche de sévérité & de colére, toute semblable à celle par laquelle il l'avoit commencé. Car remarquez, mes Freres; ce que JESUS-CHRIST fait ici en terminant sa carrière, il l'avoit déjà fait,

lorsqu'après trente-trois ans de vie cachée, il entra la première fois dans Jérusalem pour y commencer sa Mission & faire l'œuvre de son pere: On eût dit qu'il avoit oublié lui-même cet esprit de douceur & de longanimité qui devoit distinguer son ministère de celui de l'ancienne alliance, & sous lequel il étoit annoncé par les prophètes.

Il se passoit sans doute dans cette ville bien d'autres scandales que ceux qu'on voyoit dans le Temple, & qui n'étoient pas moins dignes du zèle & des châtimens du Sauveur: mais comme si la gloire de son Pere en eût été moins blessée, il peut les dissimuler pour un tems, & en différer la punition. Il n'éclate pas d'abord contre l'hypocrisie des Pharisiens, & la corruption des Scribes & des Pontifes; mais il ne peut différer le châtimement des profanateurs de son Temple; son zèle là-dessus ne peut souffrir de délai; & à peine est-il entré dans Jérusalem qu'il court dans ce lieu saint venger l'honneur de son Pere qu'on y outrage, & la gloire de sa maison qu'on déshonore.

De tous les crimes, en effet, mes Freres, qui outragent la grandeur de Dieu, je n'en vois guères de plus dignes de ses châtimens, que les profanations de ses Temples; & elles sont d'autant plus criminelles, que les dispositions que la Religion demande de nous quand nous y assistons, doivent être plus saintes.

Car, mes Freres, puisque nos Temples

font un nouveau ciel où Dieu habite avec les hommes, ils demandent de nous les mêmes dispositions que celles des bienheureux dans le Temple céleste : c'est-à-dire, que l'autel de la terre étant le même que celui du ciel, & l'agneau qu'on y immole & qui s'offre, étant le même, les dispositions de ceux qui l'entourent doivent être semblables. Or, la première disposition des bienheureux devant le Trône de Dieu & l'autel de l'agneau, est une disposition de pureté & d'innocence. *Sine macula enim sunt ante Thronum Dei.* La seconde, une disposition de Religion & d'anéantissement intérieur : *Et ceciderunt in conspectu Throni in facies suas.* Enfin, la dernière, une disposition même de décence & de modestie dans la parure : *Amicti stolis albis.* Trois dispositions qui renferment tous les sentimens de foi qui doivent nous accompagner dans nos Temples, une disposition de pureté & d'innocence : une disposition d'adoration & d'anéantissement intérieur; une disposition même de décence & de modestie extérieur dans la parure. Invoquons le Saint - Esprit, &c. *Ave, Maria.*

L'Univers entier est un Temple que Dieu remplit de sa gloire & de sa présence. Quelque part que nous soyons, dit l'Apôtre, il est toujours près de nous : nous vivons en lui ; nous agissons en lui ; nous sommes en lui. Si nous nous élevons

dans les cieux , il y est ; si nous creufons dans les abîmes , nous l'y trouverons , si nous montons fur les aîles des vents , & que nous traversons les mers , c'est fa main qui nous guide ; & il est le Dieu des Isles éloignées où l'on ne le connoît pas , comme des royaumes & des régions qui l'invoquent.

Cependant les hommes lui ont consacré dans tous les tems des lieux qu'il a honorés d'une présence spéciale. Les Patriarches lui dresserent des autels en certains endroits où il leur avoit apparu. Les Israélites dans le désert regarderent le Tabernacle comme le lieu où résidoit sans cesse sa gloire & sa présence ; & arrivés ensuite à Jérusalem , ils ne l'invoquerent plus avec la solemnité des encensemens & des victimes , que dans le Temple auguste que Salomon lui fit depuis élever. Ce fut le premier Temple que les hommes consacrerent au Dieu véritable. C'étoit le lieu le plus saint de l'univers ; l'unique où il fût permis d'offrir au Seigneur des dons & des sacrifices. De tous les endroits de la terre , les Israélites étoient obligés d'y venir adorer ; captifs dans des Royaumes étrangers , ils tournoient sans cesse vers le lieu saint , leurs regards , leurs vœux & leurs hommages ; au milieu de Babylone , Jérusalem & son Temple étoient toujours la source de leur joye , de leurs regrets , & l'objet de leur culte & de leurs prieres ; & Daniel aimoit mieux s'exposer à la fureur des

lions, que de manquer à ce devoir de piété, & se priver de cette consolation. Souvent même Jérusalem avoit vû des Princes infidèles, attirés par la sainteté & la réputation de son Temple, venir rendre des hommages à un Dieu qu'ils ne connoissoient pas ; & Alexandre lui-même frappé de la majesté de ce lieu, & de l'auguste gravité de son vénérable Pontife, se souvint qu'il étoit homme, & baissa sa tête orgueilleuse devant le Dieu des armées qu'on y adoroit.

A la naissance de l'Évangile, les maisons des Fidèles furent d'abord des Eglises domestiques. La cruauté des tyrans obligeoit ces premiers disciples de la foi à chercher des lieux obscurs & cachés, pour se dérober à la fureur des persécutions, y célébrer les saints Mystères, & invoquer le nom du Seigneur. La majesté des cérémonies n'entra dans l'Eglise qu'avec celle des Césars : la Religion eut ses David & ses Salomon, qui rougirent d'habiter des Palais superbes, tandis que le Seigneur n'avoit pas où reposer sa tête : de somptueux édifices s'élevèrent peu à peu dans nos villes ; le Dieu du ciel & de la terre rentra, si je l'ose dire, dans ses droits ; & les Temples mêmes, où le démon avoit été si long-tems invoqué, lui furent rendus comme à leur légitime maître, consacrés à son culte, & devinrent sa demeure.

Mais ce ne sont plus ici des Temples vuides semblables à celui de Jérusalem, où tout se passoit en ombre & en figure.

Le Seigneur habitoit encore alors dans les cieux , dit le Prophète , & son Trône étoit encore au-dessus des nuées : mais depuis qu'il a daigné paroître sur la terre , converser avec les hommes , & nous laisser dans les bénédictions mystiques le gage réel de son corps & de son sang réellement contenus sous ces signes sacrés , l'autel du ciel n'a plus aucun avantage sur le nôtre ; la victime que nous y immolons , c'est l'agneau de Dieu ; le pain auquel nous y participons , c'est la nourriture immortelle des Anges , & des esprits bienheureux ; le vin mystique que nous y buvons , est ce breuvage nouveau dont on s'éivre dans le Royaume du Pere céleste ; le cantique sacré que nous y chantons , est celui que l'harmonie du ciel fait sans cesse retentir autour du Trône de l'Agneau ; enfin nos Temples sont ces nouveaux cieux que le Prophète promettoit aux hommes. Nous n'y voyons pas à découvert , il est vrai , tout ce qu'on voit dans la céleste Jérusalem ; car nous ne voyons ici-bas qu'à travers un voile , & comme en énigme : mais nous le possédons ; nous le goûtons ; & le ciel n'a plus rien au - dessus de la terre.

Or , je dis , mes Freres , que nos Temples étant un nouveau ciel que le Seigneur remplit de sa gloire & de sa présence , l'innocence & la pureté est la première disposition qui nous donne droit d'y venir paroître , comme aux Bienheureux , dans le

Temple éternel ; *Sine macula enim sunt ante Thronum Dei* ; parce que le Dieu devant lequel nous paroissions , est un Dieu saint. Apoc. 14.
5.

En effet , mes Freres , la sainteté de Dieu répanduë dans tout l'univers , est un des plus grands motifs que la Religion nous propose , pour nous porter à marcher par tout devant lui dans la pureté & dans l'innocence. Comme toutes les créatures sont sanctifiées par la résidence intime de la divinité qui habite en elles , & que tous les lieux sont pleins de sa gloire & de son immensité , les divines Ecritures nous avertissent sans cesse de respecter par-tout la présence de Dieu , qui nous voit & qui nous regarde ; de n'offrir par-tout à ses yeux , rien qui puisse blesser la sainteté de ses regards ; & de ne pas souïller par nos crimes , la terre qui toute entière est son Temple & la demeure de sa gloire. Le pécheur qui porte une conscience impure est donc une espèce de profanateur indigne de vivre sur la terre ; parce qu'il dèshonore par-tout , par l'état seul de son cœur corrompu , la présence du Dieu saint qui est sans cesse près de lui , & qu'il profane tous les lieux où il porte ses crimes , parce qu'ils sont tous sanctifiés par l'immensité du Dieu qui les remplit & qui les consacre.

Mais si la présence de Dieu répandue sur toute la terre , est une raison qui nous oblige de paroître par-tout purs & sans tache à ses yeux , sans doute les lieux qui

dans cet univers lui sont particulièrement consacrés, nos Temples saints, où la Divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent à plus forte raison que nous y paroissions purs & sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les remplit & qui les habite.

Aussi, mes Freres, lorsque le Seigneur eût permis à Salomon d'élever à sa gloire ce Temple si fameux par sa magnificence, & si vénérable par l'éclat de son culte & la majesté de ses cérémonies, que de précautions sévères ne prit-il pas, de peur que les hommes n'abusassent de la bonté qu'il avoit de se choisir, une demeure spéciale au milieu d'eux, & qu'ils n'osassent y paroître en sa présence couverts de taches & de souillures? que de barrières ne mit-il point encore entre lui & l'homme, pour ainsi dire? & en s'approchant de nous, quel intervalle sa sainteté ne laissa-t'elle point entre le lieu qu'elle remplissoit de sa présence, & les vœux des peuples qui venoient l'invoquer.

Où, mes Freres, écoutez - le. Dans l'enceinte de ce vaste édifice que Salomon consacra à la majesté du Dieu de ses peres, le Seigneur ne choisit pour sa demeure, que le lieu le plus reulé & le plus inaccessible; c'étoit-là- le Saint des Saints, c'est - à - dire, le seul lieu de ce Temple immense qu'on regardât comme la demeure & le Temple du Seigneur sur la

terre. Et encore , que de précautions terribles en défendoient l'entrée ! Une enceinte extérieure & fort éloignée l'environnoit ; & là seulement les Gentils & les étrangers qui vouloient s'instruire de la Loi , pouvoient aborder. Secondement , une autre enceinte encore fort éloignée le cachoit encore ; & là les seuls Israélites avoient droit d'entrer ; encore falloit-il qu'ils ne fussent soüillés d'aucune tache , & qu'ils eussent pris soin de se purifier par la vertu des jeûnes & des absolutions prescrites, avant que d'oser approcher d'un lieu , si loin encore du Saint des Saints. Troisièmement , une autre enceinte plus avancée le séparoit encore du reste du Temple ; & là les seuls Prêtres entroient chaque jour pour offrir des sacrifices , & renouveler les pains sacrés exposés sur l'autel. Tout autre Israélite qui eût osé en approcher , la Loi vouloit qu'on le lapidât comme un profanateur & un sacrilège ; & un Roi même d'Israël , & le téméraire Ozias , qui crût pouvoir , à la faveur de sa dignité Royale , y venir offrir de l'encens , fut à l'instant couvert de lépre , dégradé de sa Royauté , & séparé pour le reste de ses jours de toute société & de tout commerce avec les hommes. Enfin , après tant de barrières & de séparations , se présentoit le Saint des Saints ; ce lieu si terrible & si caché , couvert d'un voile impénétrable , inaccessible à tout mortel , à tout Juste , à tout Prophète , à tout Ministre même du Seigneur,

excepté au seul Souverain Pontife ; encore n'avoit-il droit de s'y présenter qu'une fois dans l'année après mille précautions sévères & religieuses ; & portant dans ses mains le sang de la victime , qui seule lui ouvroit les portes de ce lieu sacré.

Et cependant , que renfermoit ce Saint des Saints , ce lieu si formidable & si inaccessible ? les tables de la Loi , la manne , la verge d'Aaron ; des figures vuides , & les ombres de l'avenir. Le Dieu saint lui-même , qui y rendoit quelquefois ses oracles , n'y résidoit pas encore comme dans le Sanctuaire des Chrétiens , dont les portes s'ouvrent indifféremment à tout Fidèle.

Or , mes Freres , si la bonté de Dieu , dans une Loi d'amour & de grace , n'a plus mis ces barrières terribles entre lui & nous ; s'il a détruit ce mur de séparation qui l'éloignoit si fort de l'homme , & permis à tout Fidèle d'approcher du Saint des Saints , où il habite maintenant lui-même , ce n'est pas que la sainteté exige moins de pureté & d'innocence de ceux qui viennent se présenter devant lui. Son dessein a été seulement de nous rendre plus purs , plus saints & plus fidèles , & nous faire sentir quelle doit être la sainteté du Chrétien ; puisqu'il est obligé de soutenir tous les jours aux pieds de l'autel & du Sanctuaire terrible , la présence du Dieu qu'il invoque & qu'il adore.

Et voilà pourquoi un Apôtre appelle
1. Pet. 2. tous les Chrétiens , une nation sainte , *Gen.*

sancta ; parce qu'ils ont tout droit de venir se présenter à l'autel saint : une race choisie ; parce qu'ils sont tous séparés du monde & de tout usage profane, consacrés au Seigneur, & uniquement destinés à son culte & à son service, *Genus electum* : & enfin, un Sacerdoce royal ; parce qu'ils participent tous en un sens au Sacerdoce de son Fils, le Grand Prêtre de la Loi nouvelle ; & que le privilège accordé autrefois au seul souverain Pontife, d'entrer dans le Saint des Saints, est devenu comme le droit commun & journalier de chaque Fidèle, *Regale Sacerdotium*.

Ibid.

Ibid.

C'est donc la sainteté seule de notre bapême & de notre consécration qui nous ouvre ces portes sacrées. Si nous sommes des Chrétiens impurs, nous sommes en quelque sorte déchus de ce droit : nous n'avons plus de part à l'autel : nous ne sommes plus dignes de l'assemblée des Saints, & le Temple de Dieu n'est plus pour nous.

Nos Temples, mes Freres, ne devroient donc être que la maison des Justes. Tout ce qui s'y passe suppose la justice & la sainteté dans les spectateurs ; les mystères que nous y célébrons, sont des Mystères saints & redoutables, & qui demandent des yeux purs ; l'Hostie qu'on y offre, est la réconciliation des pénitens, ou le pain des forts & des parfaits ; les Cantiques sacrés qu'on y entend, sont les gémissemens d'un cœur touché, ou les soupirs d'une ame chaste & fidèle. Et voilà pourquoi l'Eglise prend

soin de purifier même tout ce qui doit paroître sur l'autel ; elle consacre par des paroles de bénédiction les pierres mêmes de ces édifices saints, comme pour les rendre dignes de soutenir la présence & les regards du Dieu qui les habite : elle expose aux portes de nos Temples une eau sanctifiée par ses prières, & recommande aux Fidèles d'en répandre sur leurs têtes avant d'entrer dans ce lieu saint, comme pour achever de les purifier de quelques légères souillures qui pourroient leur rester encore, de peur que la sainteté du Dieu devant qui ils viennent paroître, n'en soit blessée.

Autrefois même l'Eglise n'accordoit point dans l'enceinte de ses murs sacrés, des tombeaux aux corps des Fidèles : elle ne recevoit point dans ce lieu saint les dépouilles de leur mortalité : les seuls restes précieux des Martyrs avoient droit d'y être placés ; & elle ne croyoit pas que le Temple de Dieu, que ce nouveau Ciel qu'il remplit de sa présence & de sa gloire, dût servir d'azile aux cendres de ceux qu'elle ne comptoit pas encore au nombre des Bienheureux.

Les pénitens publics eux-mêmes étoient exclus durant long-tems de l'assistance aux saints Mystères. Prostrés aux portes du Temple, couverts de cendres & de cilice, l'assemblée même des Fidèles leur étoit d'abord interdite comme à des anathêmes : ce n'étoient que leurs larmes & leurs macéra-

tions qui leur ouvroient enfin ces portes sacrées. Aussi, quelle joye, lorsqu'après avoir long-tems gémi & demandé leur réconciliation, ils se retrouvoient dans le Temple parmi leurs freres; ils revoyoient ces autels, ce sanctuaire, ces mémoires des Martyrs, ces Ministres occupés avec tant de recueillement aux Mystères redoutables; ils entendoient leurs noms prononcés à l'autel avec ceux des Fidèles, & chantoient avec eux des hymnes & des cantiques! Quelles larmes de joye & de religion ne répandoient-ils pas alors! quel regret de s'être privés si long-tems d'une si douce consolation! Un seul jour, ô mon Dieu! passé dans votre Maison sainte, s'écrioient-ils sans doute avec le Prophète, console plus le cœur, que des années entières passées dans les plaisirs, & dans les tentes des pécheurs! Tels étoient autrefois les Temples des Chrétiens. Loin de ces murs sacrés, disoit alors à haute voix le Ministre, du haut de l'autel à toute l'assemblée des Fidèles, loin de ces murs sacrés, les immondes, les impurs, les sectateurs des démons, les adorateurs des idoles, les âmes cent fois revenuës à leur vomissement, les partisans du mensonge & de la vanité: *Foris canes, & venici, & impudici, & homicidæ, & idolis servientes, & omnis qui amat & facit mendacium.*

Apos. 22. 15.

En l'Eglise, il n'est, yrai, ne fait plus ce discernement sévère. La multitude des Fidèles & la dépravation des mœurs l'ayant

rendu impossible , elle ouvre indifféremment les portes de nos Temples aux Justes & aux pécheurs : elle tire le voile de son Sanctuaire devant même des yeux profanes ; & ces Ministres n'attendent plus que les pécheurs & les immondes soient fortis pour commencer les Mystères redoutables. Mais l'Eglise suppose , que si vous n'êtes pas juste en venant ici paroître devant la majesté d'un Dieu saint , vous y portez du moins des désirs de justice & de pénitence : elle suppose que si vous n'êtes pas encore tout-à-fait purifié de vos crimes , vous en êtes du moins touché ; que vous venez en gémir aux pieds des autels ; & que votre confusion , & le regret sincère de vos fautes , vont commencer ici votre justification & votre innocence.

Ce sont donc vos désirs d'une vie plus chrétienne , si vous êtes pécheurs , qui seuls peuvent vous autoriser & vous donner droit de venir paroître ici dans ce lieu saint : & si vous n'y venez pas gémir sur vos crimes & que vous en portiez la volonté & l'affection actuelle & déterminée jusqu'aux pieds de l'autel , l'Eglise , à la vérité , qui ne voit pas les cœurs & qui n'en juge pas , ne vous ferme pas ces portes sacrées ; mais Dieu vous rejette invisiblement. Vous êtes à ses yeux un anathème & un excommunié ; qui n'avez plus de droit à l'autel & aux sacrifices ; qui venez souiller par votre seule présence , la sainteté des Mystères terribles ; prendre votre place dans un lieu

qui ne nous appartient plus, & d'où l'Ange du Seigneur, qui veille à la porte du Temple, vous chasse invisiblement, comme il chassa autrefois le premier pécheur de ce lieu d'innocence & de sainteté, que le Seigneur sanctifioit par sa présence.

Et en effet, mes Freres, se sentir coupable des crimes les plus honteux, & venir paroître ici dans le lieu le plus saint de la terre; y venir paroître devant Dieu sans être touché du moins de honte & de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, sans le souhaiter du moins, & former quelques sentimens de Religion; porter jusqu'aux pieds de l'autel des corps & des ames souillées; forcer les yeux de Dieu même, pour ainsi dire, de se familiariser avec le crime, sans lui témoigner du moins la douleur qu'on a de paroître ainsi devant lui couvert de confusion & d'opprobre, sans lui dire du moins, comme Pierre: *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur*; ou comme le Prophète: *Détournez, Seigneur, votre visage de mes iniquités, & créez en moi un cœur pur*, afin que je sois digne de paroître ici en votre présence: c'est profaner le temple de Dieu, outrager sa gloire & sa majesté, & la sainteté de ses Mystères.

Car, mon cher Auditeur, qui que vous soyez qui venez y assister, vous venez offrir spirituellement avec le Prêtre le sacrifice redoutable: vous y venez présenter

Luc. 5.

8.

Ps. 50.

11. 12.

à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés : vous y venez appaiser sa justice par la dignité & l'excellence de ces offrandes saintes ; & lui représenter le droit que vous avez à ses miséricordes , depuis que le sang de son Fils vous a purifié , & que vous ne formerez plus en un sens avec lui , qu'un même Prêtre & une même victime. Or , dès que vous y paroissez avec un cœur corrompu & endurci , sans aucun sentiment de foi , & aucun désir de résipiscence , vous défavoïez le ministère du Prêtre qui offre à votre place : vous défavoïez les prières qu'il fait monter vers le Seigneur , par lesquelles vous le conjurez par la bouche du Prêtre de jeter des regards propices sur ces offrandes saintes qui sont sur l'autel , & de les accepter comme le prix & l'abolition de vos crimes : vous insultez à l'amour de JESUS-CHRIST lui-même , qui renouvelle le grand sacrifice de votre rédemption , & qui vous offre à son Pere , comme une portion de cette Eglise pure & sans tache , qu'il a lavée dans son sang : vous insultez à la piété de l'Eglise qui , vous croyant uni à sa foi & à sa charité , vous met dans la bouche , par les cantiques dont elle accompagne les saints Mystères , des sentimens de religion , de douleur & de pénitence : vous trompez enfin la foi & la piété des Justes qui sont là présens , & qui vous regardant comme ne formant avec eux qu'un même cœur , un même esprit , & un même sacrifice ,

s'unissent

s'unissent à vous , & offrent au Seigneur votre foi , vos désirs , vos prières , comme leur bien propre. Vous êtes donc là comme un anathème , séparé de tout le reste de vos Freres ; un imposteur , qui défavoïez en secret tout ce qui se passe en public , & qui venez insulter la Religion , & ne prendre aucune part à la rédemption , & au sacrifice de Jesus - Christ , dans le tems même qu'il en renouvelle la mémoire , & qu'il en offre le prix à son Pere.

Que conclurre de là , mes Freres ? qu'il faut se bannir de nos Temples & des saints Mystères , lorsqu'on est pécheur ? A Dieu ne plaise Ah ! c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint : c'est alors qu'il faut y venir solliciter aux pieds des autels les miséricordes du Seigneur toujours prêt à y exaucer les pécheurs : c'est alors qu'il faut se faire un secours de tout ce que la Religion offre ici à la foi , pour exciter en nous quelques sentimens de piété & de repentir ! Et où irions-nous , mes Freres , lorsque nous avons été assez malheureux que de tomber dans la disgrâce de Dieu , & quelle autre ressource pourroit-il nous rester ? Ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un azile : ici coulent les eaux vivifiantes des Sacremens , qui seules ont la force de purifier leur consciences : ici sont élevés des Tribunaux de miséricorde , aux pieds desquels on remet leurs péchés , & on les délivre de leurs chaînes : ici s'offre pour

eux le sacrifice de propitiation , seul capable d'appaifer la justice de Dieu , que les crimes ont irritée : ici les vérités du salut portées dans leur cœur , leur inspirent la haine du péché , & l'amour de la justice : ici leur ignorance est éclairée , leurs erreurs dissipées , leur foiblesse soutenue , leurs bons desirs fortifiés : ici en un mot , à tous leurs maux , la Religion offre des remèdes. Ce sont donc les pécheurs , qui doivent fréquenter plus souvent les Temples saints, & plus leurs playes sont envieillies & désespérées, plus ils doivent s'empresse d'en venir chercher ici la guérison.

Telle est la première disposition d'innocence & de pureté que demande ici de nous , comme des Bienheureux dans le Ciel , la présence d'un Dieu Saint : *Sine maculâ enim sunt ante Thronum Dei.*

Apoc.
14. 5.

Mais si le seul état de crime sans remords, sans aucun desir de changement, & avec une volonté actuelle d'y perséverer , est une manière d'irrévérence , qui profane la sainteté de nos Temples & de nos Mystères ; que fera-ce , grand Dieu ! de choisir ces lieux saints & l'heure des Mystères terribles , pour venir y inspirer des passions honteuses ; pour s'y permettre des regards impurs ; pour y former des desirs criminels ; pour y chercher des occasions que la bienfiance toute seule empêche de chercher ailleurs ; pour y retrouver peut-être des objets que la vigilance de ceux qui nous éclairent éloigne de tous les au-

tres lieux ? Que sera-ce de faire servir ce que la Religion a de plus saint , de facilité au crime ; de choisir votre présence , grand Dieu ! pour couvrir le secret d'une passion impure , & de faire de votre Temple saint , un rendez-vous d'iniquité , & un lieu plus dangereux que ces assemblées de péché , d'où la Religion bannit les Fidèles ? Quel crime de venir crucifier de nouveau Jesus-Christ dans le lieu même où il s'offre tous les jours pour nous à son Pere ! quel crime d'employer pour faciliter notre perte , l'heure même où s'opèrent les Mystères du salut & de la rédemption de tous les hommes ! quelle fureur de venir choisir les yeux de son Juge , pour le rendre témoin de nos crimes , & faire de sa présence le sujet le plus affreux de notre condamnation ! quel abandon de Dieu , & quel caractère de reprobation , de changer les aziles sacrés de notre reconciliation , en des occasions de dérèglement & de licence !

Grand Dieu ! lorsqu'on vous outragea sur le Calvaire où vous étiez encore un Dieu souffrant , les tombeaux s'ouvrirent autour de Jérusalem ; les morts ressuscitèrent , comme pour venir reprocher à leurs neveux l'horreur de leur sacrilège. Ah ! ranimez donc les cendres de nos peres qui attendent dans ce Temple saint la bienheureuse immortalité : faites sortir leurs cadavres de ces tombeaux pompeux que notre vanité leur a élevés , & qu'enflammés d'une sainte indignation contre les irrévéren-

ces qui vous crucifient de nouveau, & qui profanent l'azile sacré des dépouilles de leur mortalité, ils paroissent sur ces monumens; & puisque nos instructions & nos menaces sont inutiles, qu'ils viennent eux-mêmes reprocher à leurs successeurs leur irréligion & leurs sacrilèges! Mais si la terreur de votre présence, ô mon Dieu! n'est pas capable de les contenir dans le respect; quand les morts resusciteroient, comme vous le disiez vous-même, ils n'en seroient ni plus religieux ni plus fidèles.

Mais si la présence d'un Dieu saint demande ici comme des Bienheureux dans le Ciel, une disposition de pureté & d'innocence, la présence d'un Dieu terrible & plein de majesté, en demande une de frayeur & de recueillement; seconde disposition marquée par le profond anéantissement des Bienheureux dans le Temple céleste: *Et ceciderunt in conspectu Throni in facies suas.*

Apoc. 7.
1.

II.
PARTIE.

DIEU est esprit & vérité; & c'est en esprit & en vérité; qu'il veut principalement qu'on l'honore. Cette disposition d'anéantissement profond, que nous lui devons dans nos Temples, ne consiste donc pas seulement dans la posture extérieure de nos corps, elle renferme encore, comme celle des Bienheureux dans le Ciel, un esprit d'adoration, de louange, de prière, d'action de grace: *Benedictio, & claritas, & gratiarum actio*; & c'est là cet esprit de

Apoc. 7.
1.

religion & d'anéantissement que Dieu demande de nous dans le Temple saint, semblable à celui des Bienheureux dans le Temple céleste : *Et ceciderunt in conspectu Throni in facies suas.* Ibid.

Je dis un esprit d'adoration ; car comme c'est ici où Dieu manifeste ses merveilles & sa grandeur suprême, & où il descend du Ciel pour recevoir nos hommages, le premier sentiment qui doit se former en nous lorsque nous entrons dans ce lieu saint, est un sentiment de terreur de silence & de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-haut, & de notre propre bassesse ; n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous ; sentir tout le poids de sa gloire & de sa présence ; recueillir toute notre attention, toutes nos pensées, tous nos desirs, toute notre ame pour en faire hommage, & la mettre toute entière aux pieds du Dieu que nous adorons ; oublier toutes les grandeurs de la terre ; ne voir plus que lui, n'être occupés que de lui ; ne reconnoître plus rien de grand que lui ; & par notre profond anéantissement, avoïer, comme les Bienheureux dans le Ciel, que lui seul est puissant, seul immortel, seul grand, seul digne de tout notre amour & de nos hommages.

Mais hélas, mes Freres ! où sont dans nos Temples ces ames respectueuses, qui, saisies d'une sainte terreur à la vue de ces lieux sacrés, sentent tout le poids de la ma-

jesté du Dieu qui les habite , & ne trouvent point d'autre situation , pour soutenir l'éclat de sa présence , que l'immobilité d'un corps anéanti , & la profonde religion d'une ame qui adore ? Où sont ceux que la grandeur de Dieu toute seule occupe , & qui perdent ici de vûe toutes celles de la terre ? Disons-le hardiment devant un Roi dont le profond respect aux pieds des Autels honore la Religion : on vient dans ce Temple saint , non pas honorer le Dieu qui l'habite ; mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété , & le faire servir à des vûes & à des intérêts que la piété sincère condamne : on vient fléchir le genou , comme Naaman le fléchissoit devant l'autel profane , pour s'attirer les regards & suivre l'exemple du Prince qui adore : on vient y chercher un autre Dieu que celui qui paroît sur nos autels ; y faire sa cour à un autre maître , qu'au Maître suprême ; y chercher d'autres graces que les graces du Ciel ; & s'y attirer les regards d'un autre rémunérateur , que du Rémunérateur immortel. Au milieu même d'une foule d'adorateurs , il est dans son Temple un Dieu inconnu , comme il étoit autrefois au milieu d'Athènes la payenne. Tous les regards sont ici pour le Prince , qui n'en a lui-même que pour Dieu : tous les vœux s'adressent à lui ; & son profond anéantissement aux pieds des autels , loin de nous apprendre à respecter ici le Seigneur devant lequel un grand Roi lui-même , qui porte ,

pour ainsi dire, l'Univers, courbe sa tête, & oublie toute sa grandeur, nous apprend seulement à nous servir de sa religion, & des faveurs dont il honore la vertu, pour en emprunter les apparences, & nous élever par-là à des nouveaux degrés de grandeur sur la terre. O mon Dieu ! n'est-ce pas là ce que vous annonciez à vos Disciples, que viendroient des tems où la foi seroit éteinte, où la piété deviendrait un trafic honteux, & où les hommes, vivant sans Dieu sur la terre, ne vous connoitroient plus que pour vous faire servir à leurs cupidités injustes ?

Cette disposition d'anéantissement renferme encore un esprit de prière : car plus nous sommes frappés ici de la grandeur & de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance & le remède. Aussi le Temple est la maison de prière où chacun doit venir exposer au Seigneur ses plus secrètes misères ; où on l'appaise sur les calamités publiques par des vœux communs ; où les Ministres assemblés lèvent les mains pour les péchés du peuple ; & où les yeux du Seigneur sont toujours ouverts à nos besoins, & ses oreilles attentives à nos cris.

Ce n'est pas qu'on ne puisse le prier en tout lieu, comme dit l'Apôtre ; mais le Temple est l'endroit où il se rend plus propice, & où il nous a promis d'être toujours

présent , pour exaucer nos vœux , & recevoir nos hommages. Oïïi , mes Freres , c'est ici où nous devons venir gémir avec l'Eglise sur les scandales qui l'affligent , sur les divisions qui la déchirent , sur les périls qui l'environnent , sur l'endurcissement des pécheurs , sur le refroidissement de la charité parmi les Fidèles : nous y venons solliciter avec elle les miséricordes du Seigneur sur son peuple , sa protection sur cette Monarchie où le titre auguste de la foi honore ses Souverains , & sur le Prince qui en est & le protecteur & le modèle ; lui demander la cessation des guerres & des fléaux publics ; l'extinction des schismes & des erreurs ; la connoissance & l'amour de la justice & de la vérité pour les pécheurs ; la persévérance pour les Justes. Vous devez donc y venir avec un esprit attentif & recueilli ; un cœur préparé , & qui n'offre rien aux yeux de Dieu , qui puisse éloigner les graces que l'Eglise sollicite pour vous ; & y paroître avec un extérieur de suppliant , & dont le seul spectacle prie & adore.

Cependant , mes Freres , tandis que les Ministres autour de l'autel levent ici les mains pour vous ; qu'ils demandent la prospérité de vos maisons , l'abondance de vos campagnes , le succès de vos armes , la conservation de vos proches & de vos enfans qui s'exposent pour le salut de l'Etat , la fin des guerres , des dissensions , & de tous les malheurs qui nous affligent ;

qu'ils demandent les remèdes de vos chutes , & les secours de votre foiblesse ; tandis qu'ils parlent au Dieu saint en votre faveur , vous ne daignez pas même accompagner leurs prières de votre attention & de votre respect. Vous déshonorez la sainte gravité des gémissemens de l'Eglise par un esprit de dissipation , & par des indécentes qui conviendroient à peine à ces lieux criminels où vous entendez des chants profanes ; & toute la différence que vous y faites , c'est qu'une harmonie lascive vous applique & vous touche , & qu'ici vous souffrez impatiemment la sainte harmonie des divins cantiques ; & qu'il faut pour vous y rendre attentifs , employer les mêmes agrémens , & souvent les mêmes bouches , qui corrompent tous les jours les cœurs sur des théâtres impurs & lascifs.

Aussi , mes Freres , au lieu que les prières publiques devoient arrêter le bras du Seigneur , depuis long-tems levé sur nos têtes ; au lieu que les supplications demandées par le Prince , & ordonnées par les Pasteurs , & qui retentissent de toutes parts dans nos Temples , devoient , comme autrefois , suspendre les fléaux du Ciel , nous ramener les jours fereins & tranquilles , réconcilier les peuples & les Rois , & faire descendre la paix du Ciel sur la terre : hélas ! les jours mauvais durent encore ; les tems de trouble , de deuil & de désolation ne finissent pas ; la guerre & la fureur semblent avoir établi pour toujours

leur demeure parmi les hommes ; l'épouse défolée redemande fon époux ; le pere affligé attend en vain fon enfant ; le frere eft féparé de fon frere ; nos succès mêmes répandent le deuil parmi nous ; & nous fommes obligés de pleurer nos propres victoires. D'où vient cela, mes Freres ? ah ! c'est que les prières de l'Eglise, les seules sources des graces que Dieu répand sur les Royaumes & sur les Empires, ne sont plus écoutées ; & que vous forcez le Seigneur d'en détourner ses oreilles & ses yeux par les irrévérances dont vous les accompagnez, & qui les rendent inutiles à la terre.

Mais non-seulement, mes Freres, vous devez paroître ici comme des supplians & dans un esprit de prière, puisque c'est ici où le Seigneur répand ses faveurs & ses graces ; comme c'est encore ici où tout vous renouvelle le souvenir de celles que vous avez reçues, vous devez encore y porter un esprit de reconnoissance & d'action de graces, puisque de quelque côté que vous jettiez les yeux, tout vous y rappelle le souvenir des bienfaits de Dieu, & le spectacle de ses miséricordes éternelles sur votre ame.

Et premièrement, c'est ici, où, dans le Sacrement qui nous régénere, vous êtes devenus fidèles : c'est ici où la bonté de Dieu, en vous associant par le baptême à l'espérance de Jesus-Christ, vous a discerné de tant de barbares qui ne le connoif-

sent pas : de tant d'hérétiques , qui le connoissant, ne le glorifient pas comme il faut : c'est ici où vous avez engagé votre foi au Seigneur : on y conserve encore sous l'autel vos promesses écrites. Ici est le Livre de l'alliance que vous avez contractée avec le Dieu de vos peres : vous ne devez donc plus y paroître , que pour ratifier les engagements de votre baptême , & pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple , & honoré du nom de Chrétien ; vous devez conserver une tendresse & un respect d'enfant , pour le sein heureux où vous êtes né en Jesus-Christ ; & la gloire de cette Maison doit être la vôtre.

Que faites-vous donc , lorsqu'au lieu de porter aux pieds des autels vos actions de graces à la vûe d'un bienfait si signalé, vous venez les déshonorer par vos irrévérences ? Vous êtes un enfant dénaturé , qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi ; un Chrétien perfide , qui venez retracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent témoins ; qui venez rompre le traité sur le lieu sacré où il fut conclu, vous effacer du Livre de vie où votre nom étoit écrit avec ceux des Fidèles , abjurer la Religion de Jesus - Christ sur ces fonts mêmes où vous l'aviez reçue , étaler les pompes du siècle aux pieds de l'autel où vous y aviez solennellement renoncé , & faire profession de mondanité où vous l'aviez faite de Christianisme.

Ce n'est pas tout. C'est dans le lieu saint, en second lieu, où sont élevés de toutes parts des Tribunaux de réconciliation & de miséricorde, où vous avez mis si souvent le dépôt honteux de tant d'infidélités dont vous avez souillé la grace de votre batême, & baissé humblement la tête sous la main sacrée qui vous a justifié par la vertu du saint Ministère. C'est ici où Jesus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses Ministres: Mon fils, vos péchés vous sont remis: allez, & ne péchez plus désormais de peur qu'il ne vous arrive pis. C'est ici où fondant en larmes, vous lui avez dit si souvent: Mon Pere, j'ai péché contre le Ciel & devant vous. Or, mes Freres, là même où vous avez trouvé tant de fois la grace du pardon, non-seulement vous oubliez le bienfait, mais vous venez y recommencer de nouvelles offenses: là même où vous avez détesté tant de regards funestes à votre innocence, vous venez les renouveler: là même enfin, où vous avez paru tant de fois pénitent, vous paraissez encore mondain & profane! Ah! loin d'y venir relire sur ces Tribunaux sacrés les désordres de votre vie, loin d'y venir renouveler à leur aspect ces promesses de pénitence, ces sentimens de componction, ces mouvemens de honte & de confusion, dont ils ont été si souvent depositaires; vous y venez la tête levée, les yeux errans çà & là, pleins peut-être de crime & d'adultère, comme parle un Apôtre, renou-

veller en leur présence les mêmes infidélités que vos larmes y avoient expiées, & les rendre spectateurs publics des mêmes prévarications, dont ils avoient été les confidens secrets & les heureux remèdes!

Que dirai-je encore, mes Freres? Le Temple est, en troisième lieu, la Maison de la doctrine & de la vérité; & c'est ici où, par la bouche des Pasteurs, l'Eglise vous annonce les maximes du salut, & les mystères du Royaume des cieux cachés à tant de nations infidèles: nouveau motif de reconnaissance pour vous. Mais hélas! c'est plutôt un nouveau sujet de condamnation: & ici même, où du haut de ces chaires chrétiennes nous vous disons tous les jours, de la part de Jesus-Christ, que les impurs ne posséderont pas le Royaume de Dieu, vous venez y former des desirs profanes; ici même où l'on vous avertit que vous rendrez compte d'une parole oiseuse, vous vous en permettez de criminelles; ici même enfin, où nous vous annonçons que malheur à celui qui scandalise, vous y devenez vous-même une pierre d'achoppement & de scandale. Aussi, mes Freres, pourquoi croyez-vous que la parole de l'Evangile, que nous prêchons aux Princes & aux Grands de la terre, ne soit plus qu'un airain sonnante, & que notre ministère soit presque devenu inutile? il se peut faire que nos foiblesses secrettes mettent obstacle au fruit & aux progrès de l'Evangile; & que Dieu ne bénisse pas un minis-

tère dont les Ministres ne sont pas agréables à ses yeux : mais outre cette raison humiliante pour nous, & que nous ne pouvons pourtant ni vous dissimuler, ni nous dissimuler à nous-mêmes ; c'est sans doute la profanation des Temples, & la manière indécente & peu respectueuse dont vous vous y assemblez pour nous écouter, qui achève d'ôter sa force & sa vertu à la parole dont nous sommes les Ministres. Le Seigneur éloigné de ce lieu saint par vos profanations, n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, & n'y répand plus les graces, qui seules font fructifier sa doctrine & sa parole : il ne regarde plus ces assemblées, autrefois saintes, que comme une assemblée de mondains, de voluptueux, d'ambitieux, de profanateurs. Et comment voulez-vous qu'il n'en détourne pas ses regards, & que la parole de son Evangile y fructifie ? Réconciliez premièrement avec lui par vos hommages, par votre recueillement & votre piété, ces Maisons de vérité & de doctrine : alors il suppléera même à nos défauts ; il ouvrira vos cœurs à nos instructions, & sa parole ne retournera pas à lui vuide.

Et certes, mes Freres, que servent les dédicaces des Temples, & les prières si solennelles que l'Eglise employe pour les consacrer, si vous les profanez tous les jours en y assistant, & si vous effacez de ces murs ces caractères de sainteté & de grâce, que les bénédictions du Pontife y avoient

laissés, & qui attiroient sur les assistans les regards propices du Dieu qu'on y invoque?

Mais enfin, un dernier motif qui rend encore vos irrévérences plus criminelles, & plus honteuses à la Religion; c'est dans le Temple, où vous venez offrir, en un sens avec le Prêtre, le sacrifice redoutable, renouveler l'oblation de la Croix, & présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés. Or, mes Freres, pendant que des mystères si augustes se célèbrent; durant ces momens redoutables où le Ciel s'ouvre sur nos autels; dans un tems où se traite l'affaire de votre salut entre Jesus-Christ & son Pere; pendant que le sang de l'Agneau coule sur l'autel pour vous laver de vos souillures; que les Anges du Ciel tremblent & adorent; que la gravité des Ministres, la majesté des cérémonies, la piété même des vrais Fidèles, que tout inspire la terreur, la reconnoissance & le respect, à peine fléchissez-vous le genou; à peine regardez-vous l'autel saint, où des Mystères si heureux pour vous se consomment: vous n'êtes même dans le Temple qu'avec contrainte; vous mesurez la longueur & la durée du sacrifice salutaire; vous comptez les momens d'un tems si précieux à la terre, & si plein de merveilles & de graces pour les hommes. Vous qui êtes si embarrassé de votre tems. qui le perdez en une inutilité éternelle, & qui ne savez presque que faire

en faire: vous vous plaignez de la sainte

gravité du Ministre, & de la circonspection avec laquelle il traite les choses saintes ? Eh ! vous exigez que vos esclaves vous servent avec tant de respect & de précaution : & vous voudriez qu'un Prêtre revêtu de toute sa dignité, qu'un Prêtre représentant Jesus-Christ, & faisant son office de Médiateur & de Pontife auprès de son Pere, traitât les Mystères saints avec précipitation, & déshonorât la présence du Dieu qu'il sert & qu'il immole, par une célérité scandaleuse ? Dans quels tems, ô mon Dieu ! sommes-nous venus ! & falloit-il s'attendre que vos bienfaits les plus précieux, les plus signalés, deviendroient à charge aux Chrétiens de nos siècles ?

Hélas ! les premiers Fidèles, qui aux différentes heures de la journée, s'assembloient dans le Temple saint sous les yeux du Pasteur, pour y célébrer les loüanges du Seigneur dans des hymnes & des cantiques, & qui ne sortoient presque pas de ces demeures sacrées, ne s'en éloignoient qu'à regret, pour vaquer aux affaires du siècle & aux devoirs de leur état. Qu'il étoit beau, mes Freres, de voir dans ce tems heureux l'assemblée sainte des Fidèles dans la Maison de prière, chacun à la place qui convenoit à son état ; d'un côté, les Solitaires, les saints Confesseurs, les simples Fidèles ; de l'autre, les Vierges, les Veuves, les Femmes engagées sous le joug du mariage ; tous attentifs aux mystères saints ; tous voyant couler avec des larmes

larmes de joye & de religion sur l'autel , le sang de l'Agneau encore fumant ; pour ainsi dire , & depuis peu crucifié à leurs yeux ; priant pour les Princes , pour les Césars , pour leurs persécuteurs , pour leurs freres , s'entr'exhortant au martyre , goûtant la consolation des divines Ecriures expliquées par leurs saints Pasteurs , & retraçant dans l'Eglise de la terre , la joye , la paix , l'innocence , & le profond recueillement de l'Eglise du ciel ! Que les tentes de Jacob étoient alors belles & éclatantes , quoique l'Eglise fût encore dans l'oppression & dans l'obscurité ; & que les ennemis de la foi , les Prophètes mêmes des idoles , en voyant leur bel ordre , leur innocence & leur majesté , avoient de peine à leur refuser leur admiration & leurs hommages ! Hélas ! & aujourd'hui les momens rapides que vous consacrez ici à la Religion , & qui devoient sanctifier le reste de vos journées , en deviennent souvent eux-mêmes les plus grands crimes.

Enfin , mes Freres , à toutes ces dispositions intérieures de prière , d'adoration , de reconnoissance , que la sainteté de nos Temples exige de vous , il faut encore ajouter la modestie extérieure , & la décence des ornemens & des parures ; dernière disposition des Bienheureux dans le Temple céleste : *Amicti stolis albis* ; mais *Apoc. 7. 6.* je n'en dis qu'un mot.

Et en effet , faudroit-il même que nous fussions obligés de vous instruire là-dessus,

femmes au monde? car c'est vous principalement que cet endroit de mon discours regarde. A quoi bon tout cet appareil, je ne dis pas seulement de faste & de vanité, mais d'immodestie & d'impudence, avec lequel vous venez paroître dans cette maison de larmes & de prière. Venez-vous y disputer à Jesus-Christ les regards & les hommages de ceux qui l'adorent? Venez-vous insulter aux Mystères qui opèrent le salut des Fidèles, en cherchant à corrompre leur cœur aux pieds mêmes des autels où ces Mystères s'offrent pour eux? Voulez-vous qu'il n'y ait pas un lieu sur la terre, le Temple même, l'azile de la Religion & de la piété, où l'innocence puisse être à couvert de vos nudités profanes & lascives? Le monde ne vous fournit-il pas assez de théâtres impurs, assez d'assemblées de plaisirs, où vous pouvez faire gloire d'être une pierre de scandale à vos freres! Vos maisons mêmes ouvertes à la dissipation & à la joye, ne fussent-elles pas pour vous y montrer avec une indécence qui n'auroit convenu autrefois qu'à des maisons de crime & de débauche; & qui fait que ne vous respectant pas vous-mêmes, on perd pour vous ce respect dont la politesse de la nation a toujours été si jalouse, parce que la pudeur seule est estimable? *Numquid domos non habetis ad manducandum & bibendum?* comme le reprochoit autrefois S. Paul aux Fideles. Faut-il que le Temple saint soit encore souillé par vos immodesties? Ah!

quand vous paroîtez dans les Palais où le Souverain se trouve , vous marquez par la dignité & par la décence d'un habillement grave & sérieux le respect que vous devez à la majesté de sa présence ; & devant le Souverain du ciel & de la terre , vous venez paroître sans précaution , sans décence, sans pudeur ; & vous portez sous ses yeux une effronterie qui blesse même des yeux sages & raisonnables ! Vous venez troubler l'attention des Fidèles qui avoient cru trouver ici un lieu de paix & de silence , & un azile contre tous les objets de la vanité ; troubler même le profond recueillement & la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel , & blesser par l'indécence de vos parures , la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes.

Aussi l'Apôtre vouloit que les femmes chrétiennes fussent couvertes d'un voile dans le Temple , à cause des Anges , c'est-à-dire , des Prêtres qui y sont sans cesse présens devant Dieu , & dont l'innocence & la pureté doivent égaler celle des Esprits célestes. Il est vrai que par-là vous nous avertissez , ô mon Dieu ! quelle doit être dans nos Temples la sainte gravité & le recueillement inviolable de vos Ministres ; que c'est à nous à porter ici gravée sur notre front la sainte terreur des Mystères que nous offrons , & le sentiment vif & intime de votre présence ; que c'est à nous à inspirer ici le respect au peuple qui nous environne par le seul spectacle de notre mo-

deffie ; que c'est à nous à ne pas paroître autour de l'autel , occupés au saint Ministère , plus ennuyés souvent , plus inappliqués , plus précipités que la multitude même qui y assiste , & à ne pas autoriser leurs irrévérances par les nôtres. Car , ô mon Dieu ! la désolation du lieu saint a commencé par le sanctuaire même ; le respect des peuples ne s'y est affoibli , que parce que la sainte gravité du culte & la majesté des cérémonies ne l'a plus soutenu ; & votre maison n'a commencé à devenir un lieu de dissipation & de scandale , que depuis que vos Ministres eux-mêmes en ont fait une maison de trafic , d'ennui & d'avarice. Mais nos exemples, en autorisant vos profanations , ne les excusent pas , mes Freres.

Et en effet , il semble que Dieu ne les a jamais laissés impunies. Les indécences honteuses des enfans d'Héli , qui avoient durant si long-tems profané sa maison, furent suivies des plus tristes calamités : l'Arche sainte devint la proye des Philistins : elle fut placée à côté de Dagon dans un Temple infame : la gloire d'Israël fut flétrie ; le Seigneur se retira du milieu de son peuple : la lampe de Juda s'éteignit ; le Pontife manqua , & Jacob se trouva tout-à-coup sans autel & sans sacrifice.

N'en doutons pas , mes Freres , que les malheurs du siècle passé , la fureur des hérésies , le renversement des autels , la démolition de tant de Temples augustes , n'aient été les suites funestes des profana-

tions & des irrévérences de nos peres. Il étoit juste que le Seigneur abandonnât des Temples où il avoit été si long-tems outragé. Craignons, mes Freres, de préparer à nos neveux les mêmes calamités, en imitant les désordres de ceux qui nous ont précédés. Craignons que le Seigneur irrité n'abandonne enfin un jour ces Temples que nous profanons, & qu'ils ne deviennent à leur tour la proie de l'erreur & l'azile de l'hérésie. Que fai-je même s'il ne commence pas déjà à nous préparer ces malheurs, en permettant que la pureté de la simplicité de la foi s'altère dans les esprits, en multipliant ces hommes sages à leurs propres yeux, & si communs en ce siècle, qui mesurent tout sur les lumières d'une foible raison, qui voudroient voir clair dans les secrets de Dieu, & qui loin de faire de la Religion le sujet de leur culte & de leurs actions de grâces, en font les sujets de leurs doutes & de leurs censures? Vous êtes terrible dans vos jugemens, ô mon Dieu! & quelquefois vos punitions sont d'autant plus rigoureuses, qu'elles ont été plus lentes & plus tardives.

Rappelions donc, mes Freres, tous ces grands motifs de religion; portons dans ce lieu saint une piété tendre & attentive, un esprit de prière, de componction, de recueillement, d'action de grâces, d'adoration & de louange: ne sortons jamais de nos Temples sans en rapporter quelque nouvelle grace, puisque c'est ici

le Trône de miséricorde d'où elles se répandent sur les hommes : n'en sortez jamais sans un nouveau goût pour le ciel , sans de nouveaux desirs de finir vos égaremens , & de vous attacher uniquement à Dieu ; sans envier le bonheur de ceux qui le servent , qui peuvent l'adorer sans cesse aux pieds de l'autel , & que leur état & leurs fonctions consacrent particulièrement à ce saint Ministère. Dites-lui , comme cette Reine étrangère disoit autrefois à Salomon ? Bienheureux vos serviteurs , qui sont toujours présens devant vous , & qui n'ont point d'autre demeure que votre

5. R^{es}.
1. 8. maison sainte : *Ecce servi tui qui stant coram te scriber* ! Et si les devoirs de votre état ne vous permettent pas de venir ici adorer le Seigneur aux différentes heures de la journée , où ses Ministres s'assembent pour le louer ; ah ! du moins tournez sans cesse vers ce lieu saint , comme autrefois les Israélites , vos vœux & vos desirs. Que nos Temples soient la plus douce consolation de vos peines , le seul azile de vos afflictions , la seule ressource de vos besoins , le délaînement le plus sûr des gênes , des bienfaisances , & des afflétissimens pénibles du monde : en un mot , trouvez - y les commencemens de cette paix inalterable , dont vous ne trouverez la plénitude & la consommation qu'avec les Bienheureux dans le Temple éternel de la céleste Jérusalem.

Ainsi soit-il.

A V I S

Sur le Sermon suivant.

ON trouvera au troisieme Dimanche de Carême un autre Sermon sur la Rechute, intitulé : De l'inconstance dans les voies du salut. Celui-ci a été composé le premier. Le P. Massillon jugeant ensuite qu'il n'avoit pas donné assez d'étendue aux vérités renfermées dans la seconde Partie, y travailla de nouveau, & des trois subdivisions qu'elle contient, il en forma les trois Points qui composent le Sermon De l'inconstance dans les voies du salut. Nous n'avons pourtant pas cru devoir supprimer celui-ci, pour ne pas perdre la première Partie où l'on trouve des vérités très-utiles, & traitées avec cette orction que la plume du P. Massillon savoit répandre sur tout ce qu'il écrivoit.



S E R M O N

P O U R

LE M E R C R E D I
DE LA P R E M I E R E S E M A I N E
DE C A R Ê M E.

Sur la Rechute.

Et sunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Matth. 12. 45.



U E L L E peinture effrayante notre Evangile nous trace-t'il de la Rechute, mes très-chers Freres, de ce péché si commun, qui n'allarme plus les consciences, & avec lequel presque tout le monde s'est familiarisé, parce qu'il paroît être devenu l'état ordinaire des Chrétiens? Nous n'imaginons rien de plus horrible que le
fort

fort d'un homme possède du démon, livré à la discrétion & à toute la fureur de cet ennemi du genre humain, & n'étant plus, à proprement parler, que l'instrument infortuné de sa malice & de sa corruption. Ah ! s'il en faut croire notre divin Maître, le sort d'une ame infidèle, qui, après être sortie de ses premiers égaremens, après avoir goûté le don céleste, se laisse entraîner dans les voies de péché qu'elle avoit quittées, & retourne à son vomissement, est tout autrement déplorable : ce n'est plus d'un seul démon, dont elle est possédée ; elle est livrée à sept autres démons plus méchans que le premier, qui s'en emparént, & qui la regardant comme leur conquête en font leur demeure, & s'y établissent pour n'en plus sortir : *Et intrantes habitant ibi.* Matt. 12^e
45.

C'est cette dernière circonstance qui doit nous faire trembler, mes très-chers Freres, & qui fait dire à notre divin Sauveur, que le dernier état de cet homme, devient pire que le premier : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus* ; car elle nous fait entendre que la rechute est comme un signe & un préjugé de notre réprobation ; & qu'il est bien rare que nous revenions à Dieu, lorsqu'après l'avoir quitté, nous sommes retournés à la créature.

Et si vous me demandez, Chrétiens, qu'a donc la rechute de si horrible, & pourquoi il est si difficile de se relever après être retombé ; en voici les raisons : écoutez-

les , vous dont la fidélité envers Dieu jusqu'ici ne s'est point démentie , afin qu'elles vous servent de préservatif contre un si grand malheur : Et vous dont les mœurs n'ont peut-être roulé jusqu'à présent que sur ces alternatives de réconciliation & de crime ; qui faites tant de démarches de conversion , & toujours autant de pas en arrière ; & qui loin d'être effrayés sur votre état , vous rassurez sur ces retours passagers vers Dieu ; écoutez-les aussi ces raisons , & voyez si l'affreuse tranquillité dans laquelle vous vivez , est bien fondée.

Je dis que le péché de rechute imprime en nous comme un caractère de réprobation , & que rarement on s'en relève : pourquoi ! parce que c'est un de ces vices que rien n'excuse , & duquel on a tout à craindre. En premier lieu , rien n'excuse un pécheur de rechute ; parce que son péché n'est plus ni surprise , ni foiblesse , ni ignorance , mais l'ingratitude la plus odieuse , la perfidie la plus noire , le mépris le plus affecté. En second lieu , on a tout à craindre du péché de rechute ; parce que d'ordinaire il conduit à l'impénitence & à un état fixe & tranquille de crime. Deux motifs dont je vais me servir aujourd'hui pour vous faire trembler sur l'état du pécheur qui retombe ; l'énormité du péché de rechute , le danger du péché de rechute. C'est le moins excusable , & le plus dangereux de tous les crimes. Implorons , &c. *Ave , Maria.*

COMME l'action des graces est le devoir le plus essentiel de la cruauté envers le Créateur, & l'hommage dont le souverain Bienfaiteur des hommes paroît le plus jaloux, l'ingratitude est le vice le plus injuste, & dont sa bonté est d'ordinaire la plus blessée. Or, mon cher Auditeur, si après vous être relevé dans ce saint tems par la grace des Sacremens, vous allez retomber encore & rentrer dans vos anciens égaremens, non-seulement vous êtes un ingrat, mais vous êtes un ingrat dans les circonstances les plus odieuses, & je vous prie de les remarquer avec moi.

En premier lieu, plus le bienfait dont on vous avoit favorisé étoit grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier est noire. Or, mon cher Auditeur, quel bienfait plus signalé, que celui de votre délivrance, lorsque frappé de l'horreur de vos crimes, vous êtes venu les déceler aux pieds des autels, & promettre à Dieu une vie plus retirée ? Rappelez-vous l'état déplorable d'où la grace vint vous tirer. Vous étiez un enfant de colère, un membre de l'antechrist, un monstre d'iniquité : vous étiez chargé de mille anathêmes qui devoient vous rendre éternellement ennemi de Dieu : vous n'aviez plus de part à l'espérance des Chrétiens ; vous étiez déjà jugé, & votre condamnation étoit certaine. Votre malheur pouvoit-il être plus terrible ? Mais opposez à cet état déplorable la situattion

où la grace des Sacremens vous a établi : vous êtes devenu l'enfant de Dieu , l'héritier du Ciel & des promesses futures , le membre vivant de Jesus-Christ : votre ame embellie de justice , est devenuë la demeure de l'Esprit saint : vous avez reçu la charité ; ce don qui ne passera pas ; ce don plus estimable que toutes les grandeurs de la terre ; ce don avec lequel vous avez tous les autres dons , & sans lequel , quand vous seriez sur le trône , vous n'êtes rien vous-même. Que peut-on ajoûter à la magnificence de ce bienfait ? Une vie entiere de reconnoissance pourroit-elle assez le payer ? Ah ! les Saints , dans le séjour de la gloire , en rendront d'éternelles actions de graces ; & l'éternité elle-même leur paroîtra courte par un hommage si juste & si consolant.

Et vous , mon cher Auditeur , à peine mettez-vous quelque intervalle entre le bienfait & l'ingratitude ! Une faveur qui ne subsiste plus , réveille moins la reconnoissance , il est vrai ; & l'éloignement du bienfait peut quelquefois faire oublier le Bienfaiteur. Mais ici les dons de la grace sont encore vivans dans votre ame ; vous ne les éteindrez qu'avec votre infidélité ; ces dons sont même éternels par leur nature , & vous auriez pû les conserver toujours , si vous saviez connoître le don de Dieu , & ne pas détruire ce que sa main miséricordieuse vient d'édifier en vous.

Mais quand la grandeur du bienfait ne

vous rendroit pas le plus ingrat de tous les pécheurs ; rappelez en second lieu la manière dont il vous a été accordé. Dans quel péril étiez-vous , ame infidèle , lorsque Dieu vous a touchée ? Hélas ! vous le savez , dans le fond de l'abîme & de la dissolution , prête à tomber dans le dernier degré d'insensibilité , d'où il n'est plus de retour ; & vous périssiez peut-être sans ressource , s'il vous eût , dans cette conjoncture , refusé sa grace. Quel tems a-t'il choisi pour vous l'accorder ? Ah ! la circonstance peut-être du crime même ; ç'a été un retour vif sur l'infamie & la courte durée du plaisir que vous veniez de préférer à votre Dieu : dans ce moment affreux où il devoit lancer sur vous tous les foudres , il n'a fait pleuvoir sur votre ame qu'une rosée de grace. Est-il rien de si touchant que le bienfait d'un ennemi , dans le tems même qu'on l'outrage ? Que se passoit-il dans votre cœur , lorsqu'il a daigné vous regarder avec des yeux de miséricorde ? Étiez-vous fort heureux dans vos plaisirs , & en état de vous passer de lui : livré à ces dégoûts amers qui suivent les passions ; abandonné des créatures que vous aviez préférées au Créateur ; lassé des plaisirs , & ne trouvant plus que d'affreux remords dans le crime ? C'a été dans cet état , où délaissé des faux Dieux en qui vous aviez mis votre espérance , il s'est senti ému de tendresse pour vous : il vous a visité dans votre affliction ; il est devenu votre conso-

lateur, & il a été l'ami de votre adversité. Ah ! pouvoit-il choisir des circonstances plus tendres pour vous faire estimer son bienfait, & vous intéresser à une reconnaissance & à une fidélité éternelle ? Et cependant, à la première lueur de fortune ou de plaisirs que le monde va faire briller à vos yeux, vous retournerez sous ses étendards ; vous oublierez le bienfait & votre Bienfaiteur lui-même ; vous lui ferez comprendre que vous ne vous êtes adressé à lui, que lorsque le monde ne vouloit pas de vous, & le chasserez encore indignement de votre ame. Fut-il ingratitude plus digne de tous les supplices !

Je ne parle pas, en troisième lieu, du grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonnés. Quelle conscience êtes-vous venu présenter au sacré Tribunal ? Vous en avez vû frémir d'horreur le Ministre de Jesus-Christ ; & vous même n'avez pû sans pâlir à ses pieds de saisissement & de confusion, en soutenir le spectacle. Depuis si long-tems vos jours & vos momens n'étoient plus marqués que par les chutes les plus honteuses : cependant le Seigneur n'a pas voulu supputer avec vous. Mille ans ne font qu'un jour à ses yeux, dit le Prophète ; & des millions de péchés, dont vous étiez coupable, n'ont plus été devant lui, que comme un seul péché qu'il vous a remis à l'instant : dès-lors toutes vos fautes ont été comme si elles n'avoient jamais été ; sa bonté les a scellées

dans un sac, & jettés au fond de la mer ;
 il les a effacées du Livre de mort, où
 elles étoient gravées en caractères immor-
 tels. Plus il avoit oublié d'offenses, ah !
 plus sans doute vous deviez conserver le
 souvenir de sa bonté, & en éviter de nou-
 velles ; mais vous allez retomber. Eh !
 qu'allez-vous faire, mon Frere ? Comme
 votre ingratitude ne sauroit être plus odieu-
 se, les suites de votre faute ne pourroient
 être plus funestes ; vous allez faire comme
 revivre par ce retour tous vos anciens dé-
 sordres ; vous allez ratifier par ce nouveau
 péché tous vos péchés d'autrefois. Ah ! il
 en étoit de vos crimes passés avant le mo-
 ment fatal qui vous verra retomber, com-
 me de ces ossemens secs & arides dont le
 Prophète Ezéchiel vit les plaines de Baby-
 lone couvertes. Le champ de votre ame
 étoit couvert de ces tristes débris, & de
 ces restes inanimés de vos anciens désor-
 dres ; ils étoient morts aux yeux de Dieu ;
 sa grace toute-puissante avoit donné le coup
 fatal à tous ces monstres ; ils dormoient
 dans votre cœur d'un sommeil éternel :
 mais le consentement ingrat que vous allez
 donner à une nouvelle offense, va être le
 signal funeste qui les rappellera tous à la
 vie. A ce souffle de mot sorti du fond de
 votre corruption, vous le sentirez tous se
 ranimer au dedans de vous, & reprendre
 leur force & leur vigueur première : *In-*
suffla super interfectos istos, & reviviscant. Ezech. 37. 9.
 Une armée de monstres va ressusciter dans

vosre cœur ; ces os arides vont redevenir des ennemis furieux , puissans , formidables ; & le champ de vosre ame va encore en être couvert , désolé & ravagé comme

Idid. autrefois : *Steteruntque super pedes suos exercitus grandis nimis valde.* Grad Dieu ! quelle est donc la malignité d'une seule offense , de redonner , pour ainsi dire , l'ame & la vie à ce qui n'étoit plus , & de vous faire

Rom. II. presque révoquer vos graces !

29.

Ce n'est pas , mes Freres , que les dons de Dieu ne soient sans repentir , & qu'un péché pardonné puisse jamais être imputé. Mais la malice de la rechute est telle , que premièrement , l'acte par lequel vous tombez , est comme un nouveau consentement donné à tous vos premiers vices ? vous retractez vos larmes & votre douleur ; vous vous repentez de vous être repenti ; vous dites à Dieu dans la préparation de vosre cœur : Seigneur , oubliez mes larmes & mes protestations ; je les ai oubliées moi-même ; je vous rends le pardon que vous m'aviez accordé ; reprenez vos graces & vos bienfaits , je vais reprendre mes voies anciennes : & Dieu qui juge de l'homme par la situation de son cœur , commence à vous imputer ce que vous cessez de haïr & de pleurer vous-même. Secondement , la malice de la rechute est telle , qu'elle réveille & reproduit , pour ainsi dire , en vous toute la corruption que vos anciens désordres avoient mise dans vosre cœur , & qu'elle vous rend

toute seule autant de foiblesse, autant d'insensibilité pour le salut, autant d'éloignement de Dieu, autant de rapidité pour le mal, que tous vos crimes passés ensemble avoient pû vous en inspirer. Troisièmement, enfin, qu'elle ajoûte à ce premier état de corruption où vous étiez, la constance d'une nouvelle chute; c'est-à-dire, un nouveau degré si monstrueux de misère & de foiblesse, que mille crimes réitérés, avant votre réconciliation & votre rechute, ne vous auroient pas mené plus loin, ni enfoncé plus avant dans l'abîme déplorable. Voilà les horreurs de l'ingratitude & les suites terribles d'une seule faute.

En second lieu, à l'ingratitude, le pécheur qui retombe ajoûte la perfidie. Il viole une foi donnée au Dieu terrible, & donnée dans le lieu saint à la face des autels, & dont tous les Esprits célestes ont été spectateurs; une alliance scellée de tout ce que la Religion a de plus sacré & de plus auguste, confirmée par le sang de l'Agneau & par les solennités les plus irrévocables: il trahit des promesses jurées entre les mains d'un Ministre de la réconciliation, qui les avoit reçûes au nom de Jesus-Christ. Ce n'étoient point ici de ces sermens dont la précipitation peut excuser le violement; il les avoit faits avec maturité, & après s'être même long-tems défendu contre la grace qui les demandoit de lui. Et après l'appareil auguste qui vient

d'accompagner cette grande action , après avoir juré une fidélité éternelle à son Dieu au pied des autels , à la face du ciel & de la terre ; il viole sa foi , il manque à sa promesse. Eh ! vous vous piquez de fidélité envers les créatures , mon cher Auditeur ; vous êtes religieux dans vos paroles & vous voulez qu'on vous croye tel : & envers votre Dieu , vous ne rougissez pas d'être perfide ? & la probité & la bonne foi , en traitant avec votre Pere & votre Seigneur , ne vous paroît pas une vertu si estimable ? & vous ne trouvez rien de noir à être si souvent lâche , infidèle & sans honneur à ses yeux ? Ah ! il se plaignoit autrefois dans son Prophète , que le pécheur ne le distinguoit point de l'homme :

Psf. 40.
21.

Existimasti , inique , quòd ero tui similis : mais c'est ce que je vous demande aujourd'hui ; traitez avec lui comme vous traitez avec les hommes ; & faites-vous du moins une gloire d'être dans la Religion comme vous êtes dans la société , franc , sincère , fidèle , incapable de trahir votre foi , & de violer la religion de vos promesses. Est-ce pour les hommes seulement que vous avez reçu du Ciel un cœur noble , généreux , bienfait , incapable d'une lâcheté ? pourquoi n'en ferez-vous point d'usage pour celui qui vous l'a donné ? Et vous sur-tout qui m'écoutez , mon cher Auditeur , votre perfidie est d'autant plus criminelle , que vos promesses de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de

douleur & de bonne foi : car souffrez que je vous rappelle ici ces momens heureux ; où touché de repentir , vous êtes venu répandre l'amertume de votre cœur au pied des Tribunaux sacrés. Que de soupirs ! que de regrets sincères sur le passé ! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir ! De quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard ! Combien de fois lui avez-vous redit au sortir des pieds du Prêtre , & après vous être déchargé du fardeau de vos crimes , que ce moment de pénitence étoit le plus doux & le plus heureux de votre vie , & qu'au fond , vous n'aviez jamais été tranquille sans lui ! Infidèle ! & après tout ce tendre appareil de réconciliation , vous allez de nouveau lui déclarer la guerre ; vous allez oublier des promesses que vos larmes & vos soupirs tous seuls auroient dû rendre sacrées , quand le respect dû au Maître à qui vous les avez faites , n'auroit pas suffi pour vous empêcher de les violer ! Ah ! les pierres de ce Temple , qui ont été les témoins de vos soupirs & de vos protestations , s'élèveront contre vous devant le Seigneur , dit un Prophète ; ces Tribunaux sacrés qui viennent d'être les dépositaires de vos sermens , de vos larmes & de vos crimes , paroîtront un jour en présence de l'univers assemblé : *Lapis de pariete clamabit ; & lignum , quod intra juncturam ædificiorum est , respondebit.* Vous y reconnoîtrez gra-

Habac.

2. 11.

vés en caractères immortels, vos larmes, vos soupirs, vos protestations, vos promesses de fidélité; & l'on vous condamnera par votre propre bouche.

Vous avez sans doute frémi, mon cher Auditeur, toutes les fois que racontant l'histoire des souffrances du Sauveur, ou vous a parlé de la perfidie du disciple qui le livra; le nom de ce monstre n'est jamais venu frapper vos oreilles qu'avec de nouvelles horreurs: mais votre rechute après les gémissemens de la pénitence, me paroît bien plus noire; car nous ne lisons pas du moins que Judas eût fait à Jesus-Christ de grandes protestations de fidélité. L'Evangile en rapporte de presque tous les autres disciples. *Allons & mourons avec lui*, disoit Thomas. *Seigneur, montrez-nous votre Pere, & cela nous suffit*, ainsi parloit Philippe. *Quand tous les autres vous abandonneroient*, disoit Pierre, *je ne vous abandonnerois pas*. Judas seul ne parle nulle part, & du moins par ce silence affecté & par cette froide indifférence, nous prépare comme de loin à sa perfidie. Mais vous, mon cher Auditeur, ah! vous avez amusé Jesus-Christ par tous les dehors de la plus fervente fidélité; vous l'avez appelé votre bien-aimé; comme l'épouse; votre libérateur, comme la fidèle Sion; votre portion, votre héritage, le Dieu de votre cœur, comme un Roi pénitent; & cependant ce ne devoient être là que les préludes de votre perfidie. Ah! que vous êtes devenuë vile &

Joan. 11.

16.

Ibid. 14.

8.

Mat. 26.

méprisable à ses yeux, ame infidèle en revenant à vos premières voies ! *Quàm vilis facta es nimis, iterans vias tuas.*

*Jerem^s
36.*

En troisième lieu, à l'ingratitude & à la perfidie, ajoûtez encore le mépris. *Si je rétablis ce que j'avois détruit*; dit S. Paul, *je me déclare prévaricateur*, c'est-à-dire, transgresseur affecté de la Loi. Vous ne retournez à Satan, qu'après avoir goûté & examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le service de Jesus-Christ; qu'après avoir comparé la douceur & la gloire de son joug, à la honte & à la servitude du péché. Le parallèle, fait les avantages des deux côtés balancés, le ciel mis en comparaison avec la terre, l'iniquité avec la justice, les plaisirs des sens avec ceux de la grace, Jesus-Christ avec Bélial, vous allez vous déclarer pour ce dernier; vous allez prononcer qu'il est plus grand, plus aimable, plus digne d'être servi que votre Dieu. O Dieu! quel outrage fait à votre gloire; vous que tout partage même blesse: vous que toute égalité même d'amour & d'hommages, insulte!

*Galat^s
2. 18.*

En effet, mes Freres, tout ce qui peut rendre un mépris criminel, se trouve dans celui-ci. Ce ne sera pas un choix aveugle, & qui puisse trouver son excuse dans l'ignorance: vous avez vû, vous avez connu, vous avez essayé des deux partis. Ce ne sera pas un choix indifférent, & où l'on puisse alléguer la surprise: ah! vous étiez instruit, & de votre propre foiblesse & du

péril des occasions , & une malheureuse expérience ne vous avoit rendu que trop habile là-dessus. Enfin ce ne sera point un choix tranquille , sans remords , sans le cri secret de la conscience , comme lorsque vous tombiez avant votre pénitence. Ah ! vous frémirez avant que de passer outre ; votre cœur s'y refusera presque lui-même ; le souvenir de la grace que vous aviez reçue dans votre réconciliation , & que vous aurez indignement profanée ne se présentera à vous qu'avec mille frayeurs secretes.

Et c'est ce que S. Cyprien reprochoit autrefois aux Fidèles qui avoient eu le malheur de retomber dans l'idolâtrie durant la persécution. Avant votre régénération en Jesus-Christ , mes chers Freres , leur disoit-il , vous offensiez un Dieu que vous n'aviez jamais connu , vous adoriez vos idoles sans remords , & cette funeste sécurité pouvoit diminuer aux yeux de Dieu l'horreur de vos hommages ; mais lorsqu'ébranlés par les menaces du tyran , vous avez été conduits au Capitole , & qu'il a fallu approcher de l'autel sacrilège :

Cypr. de laps.

Quando ad Capitolium ventum est ; ah ! frappés du souvenir de la grace , qui depuis peu vous avoit appellés à la lumière de l'Evangile , & retirés des déréglemens de vos premières mœurs ; saisis de l'énormité d'une apostasie qui alloit rendre inutiles tous les travaux de votre pénitence , & tous les dons que vous aviez reçus avec la

foi en Jesus-Christ ; vos pas ont commencé à chanceler , *labavit gressus* ; vos regards à se troubler , *caligavit aspectus* ; vos entrailles , à se soulever , *tremuerunt viscera* ; vos mains , à retomber sous leur propre poids , & à se refuser au détestable ministère des encensemens , *brachia conciderunt* ; votre langue tremblante sur le point de renoncer à Jesus-Christ , s'est arrêtée , & n'a prononcé qu'avec peine les paroles de blasphêmes , *lingua hæsit* ; en un mot , on vous a vû approcher de l'autel , où l'on vous conduisoit pour immoler aux idoles tremblans ; abattus , comme si l'on vous y eût conduits pour y être immolés vous-mêmes : *ara illa quò moriturus accessit , rogus illi fuit*. Telle sera votre perplexité , ame infidèle qui m'écoutez , sur le point d'une rechute. Et , reprend S. Cyprien , malgré ces lumières vives qui vous découvroient l'horreur de votre apostasie , vous vous êtes prosternés devant l'idole : & vous avez déclaré , à la face du Ciel & de la terre , que Jesus-Christ étoit un imposteur , & que vous n'aviez rien de commun avec lui. Ah ! mes Freres , continuoit cet éloquent Evêque , & je pourrois vous le dire à mon tour , que n'aviez-vous été jusques ici dans les ténèbres de votre première ignorance ! pourquoi avez-vous connu le Seigneur de gloire ? il vous auroit été bien plus avantageux de n'être jamais entré dans les voies de la justice , que de retourner en arrière après les avoir con-

nuës. Pourquoi vous avons-nous découvert nous-mêmes la vanité des Idoles ? Vous ne seriez que des aveugles , & vous êtes des contempteurs de Jesus-Christ ; vous ne seriez que des adorateurs insensés du démon , & vous êtes des blasphémateurs affectés du Dieu véritable.

Mais en quoi , mes Freres , le mépris du pécheur , qui va retomber , me paroît laisser moins d'espérance de pardon ; c'est qu'une rechute si prompte & si soudaine , est une marque presque infailible du peu de sincérité des démarches qu'il vient de faire pour se réconcilier avec Dieu ; c'est une preuve presque certaine , qu'il n'a donné à JESUS-CHRIST le baiser de paix , que pour le trahir ; en un mot , qu'il n'a reçu les Sacremens que pour les profaner. En effet , mes Freres , se repentir , & retomber aussi-tôt ; venir se purifier , & se souiller encore de nouveau ; est-ce être pénitent , ou plutôt n'est-ce pas être moqueur ? Or , il y a quelque chose de si insultant pour Dieu , qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui , qu'elle lui demande grace , qu'elle lui fasse des protestations réitérées de fidélité , & qu'en même-tems elle l'outrage dans son cœur ; elle lui préfère les objets les plus indignes ; elle le renonce pour son Seigneur & pour son Maître ; en un mot , elle démente tout haut ce qu'elle dit tout bas ; qu'après un tel outrage , le sein de la miséricorde divine doit lui être ferme pour toujours. Mais

Mais dira-t'on , est-ce que la rechute n'est jamais précédée d'une conversion sincère ? Je fais , mes Freres , que le Sacrement de Pénitence ne fixe pas l'instabilité du cœur humain ; qu'il ne déracine pas ce fonds de corruption que la seule immortalité absorbera , comme dit saint Paul ; & je ne prétends point dire ici absolument qu'on ait profané la pénitence , dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Mais en premier lieu , lorsqu'on est sorti véritablement justifié du pied des autels , & que la grace sanctifiante , qui suit le Sacrement , a créé dans l'homme un cœur nouveau , on ne passe pas dans un instant d'un état de justice à un état de péché. La grace de la sanctification laisse dans l'ame des penchans & des impressions durables , comme l'habitude du vice. On peut retomber , je l'avoüe : mais ce n'est qu'après une suite de jours & d'années : après que le tems a insensiblement affoibli la charité ; après que mille infidélités secrètes ont préparé l'ame à une chute nouvelle , & disposé à l'Esprit de Dieu à l'abandonner. Or , voyez , mon cher Auditeur , si c'est là l'image de vos rechutes , & si la grace du Sacrement conduit votre innocence fort loin.

En second lieu , outre la grace sanctifiante ; vous recevez encore dans le Sacrement des graces de conversion , qui sont les suites de la première ; des secours qui ont dû vous faciliter la pratique de vos

devoirs ; vous donner de nouvelles forces contre le vice , & vous soutenir dans les occasions : & cependant vous vous retrouvez le même au sortir du Tribunal. On voit dans les mêmes circonstances , les mêmes chutes : la présence d'un objet triomphoit de votre foiblesse ; elle en triomphe encore : une occasion injuste de gain séduisoit votre avarice ; elle la séduit encore : une complaisance vous rendoit infidèle à votre devoir ; elle vous le rend encore. On ne voit pas que vous évitiez ces entretiens , ces lieux , ces assemblées , ces plaisirs qui sont pourtant de toutes vos confessions : vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence : vous n'en rabattez rien d'un jeu qui est devenu la plus importante occupation de votre vie : vous n'en retranchez rien à des dépenses dont les créanciers , des domestiques & les pauvres eux-mêmes souffrent ; rien à un sommeil , où dans l'inutilité de vos pensées & dans la mollesse de votre lit , vous laissez reposer votre imagination sur des images toujours dangereuses à votre ame ; rien à une vie inutile qui vous damne. On ne voit , ni précaution pour l'avenir , ni mesures pour le passé : les macérations , les veilles , & tout l'appareil de la pénitence , vous ne les connoissez même pas : la prière , le recueillement , la retraite , & tous ces secours si nécessaires à la piété , vous les négligez : en un mot , vous êtes encore le

même , & le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur. Ah ! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avoit chassé le démon de votre cœur : si cela étoit , dit Jesus-Christ dans l'Evangile , le Royaume de Dieu seroit établi au dedans de vous : *Si in digito Dei ejicio dæmonia , profectò pervenit in vos regnum Dei.* Quand vous avez guéri une ame , ô mon Dieu ! il paroît que votre main toute-puissante s'en est mêlée : vos miracles & les transformations de votre grace , sont durables , & ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs , qui échappent à la vûe au moment même qu'on les voit paroître.

La pénitence véritable , mes Freres , est un nouvel état du cœur qui change nos actions , & corrige nos penchans. C'est un nouveau goût qui nous rend le péché amer , & le don céleste agréable ; c'est un nouvel amour qui nous fait aimer ce que nous avions méprisé , & mépriser ce que nous avions aimé : c'est une douleur efficace qui renonce en effet au péché ; une douleur juste qui le punit ; une douleur surnaturelle qui le déteste dans l'idée que Dieu lui-même en a ; enfin , une douleur prudente qui n'a jamais pris assez de mesures pour l'éviter. Jugez sur cette peinture , vous qui retombez sans cesse , si vos pénitences sont véritables , & si vous sortez du Tribunal profanateur ou pénitent.

Je n'oserois le dire ici , mes Freres , si

les Saints ne l'avoient dit avant moi : ils ont tous regardé la pénitence de ces pécheurs qui retombent sans cesse , comme des dérisions publiques des Sacremens , comme des attentats semblables à ceux des infidèles qui venoient dans nos Temples fouler aux pieds les Mystères saints , ou qui sur des théâtres infâmes en expofoient la véritable représentation aux raileries des spectateurs. Aussi de leur tems , un Fidèle qui : après s'être purifié dans les exercices laborieux de la pénitence publique , retomboit une seconde fois , n'étoit plus admis au nombre des pénitens publics. Ce n'est pas qu'on désespérât de son salut : mais outre qu'on craignoit que le remède , devenu trop commun , ne devînt méprisable ; ah ! on supposoit qu'un Fidèle qui , après les pleurs & les travaux de la première pénitence , retomboit encore , n'avoit été qu'un imposteur , un phantôme de pénitent , & qu'ainfi c'étoit expofer le Sang de JESUS-CHRIST , que de l'offrir à un pécheur qui avoit pû en abuser. Il n'étoit pas jusques aux figures de la Loi , qui n'annonçaient cette terrible vérité. Celui dont la lèpre , après avoir été une fois guérie , repouffoit encore , étoit obligé de venir reparoître devant le Prêtre qui l'avoit guéri , & on le déclaroit immonde pour le reste de ses jours , c'est-à-dire , anathème , séparé de l'autel & des sacrifices , & du commerce de ses freres : *immunditie condemnabitur.*

Mon Dieu ! & on uſoit de cette ſévérité après une ſeule rechute ! on ſe déſioit d'une pénitence qui avoit pû être ſuivie d'une ſeconde infidélité : eh ! jugez , mes chers Auditeurs, ce que les Saints auroient penſé des vôtres , & ce que l'Egliſe en penſe encore aujourd'hui : jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les Miniſtres des Sacremens qui vous retrouvant toujours infidèles , n'oſent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le Saint aux chiens. Ah ! je ſais que nous ne devons point aggraver le joug ; qu'on n'eſt pas moins maudit de Dieu lorsqu'on ajoûte un ſeul iota à ſa Loi par un excès de rigueur , que lorsqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle ; & qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs par une oſtentation de ſévérité , des prétextes de s'éloigner des choſes ſaintes. Mais faut-il ouvrir à l'inſtant les tréſors du Sanctuaire à des profanes qui les ont mille fois ſottiillés ? faut-il confier ſans précaution le ſang de Jeſus-Chriſt à des perfides qui l'ont mille fois livré ? faut-il ajoûter foi à des promeſſes ſi ſouvent violées ? Ne devons-nous pas quelquefois , comme Elie , fermer le Ciel ſur des adorateur de Baal qui boient des deux côtés , & qui en venant invoquer le Seigneur dans une ſolemnité , vont encore au ſortir de-là ſacrifier à l'idole ? Ne faut-il pas , comme Eliſée , ſavoir arrêter quelquefois l'huile de la grace & la vertu des Sacremens , lorsqu'on ne nous préſente

que des vases pleins ; je veux dire , des cœurs toujours prevenus des mêmes passions ? Eh ! que ferions-nous , en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes & vous charger d'une nouvelle malédiction ? Ah ! plût au Ciel , ame infidèle qui m'écoutez , que vous eussiez trouvé tous les Tribunaux fermés à vos rechutes honteuses , & que vos déréglemens n'eussent point rencontré un azile dans l'indulgence même du Sanctuaire ; on ne vous verroit plus dans les mêmes misères & dans les mêmes foiblesses depuis tant d'années que vous venez vous en accuser. Vous ne seriez plus couverte de cette lépre que vous avez presque portée dès l'enfance ; si , comme la sœur de Moïse , vous eussiez trouvé un Législateur sage & sévère , qui , sans égard au rang que vous tenez dans votre peuple , sans acquiescer à la chair & au sang , vous eût séparé du Tabernacle saint & du camp du Seigneur , jusqu'à ce que votre humiliation & votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison , & à venir présenter vos offrandes avec le reste des Fidèles. Une seule confession faite à un Prêtre saint & éclairé , vous auroit renouvelée ; & vous voilà encore la même , après tant des Sacremens & de démarches inutiles de pénitence.

Mais , que dis-je , la même ? Ah ! vous avez ajoûté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés , parce que vous ne

vous en êtes jamais repentie comme il faut , vous y avez encore ajoûté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacrilèges. Mais il eût donc mieux valu , me direz-vous , demeurer toujours endurcie dans mon habitude , & ne faire jamais d'efforts pour en sortir ? Sans doute , il eût mieux valu demeurer pécheur , que venir profaner le sang de Jesus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autres moyens pour éviter le sacrilège ? ne pouviez-vous pas vous disposer par une sincère pénitence à approcher dignement de l'autel ? est-ce une alternative inévitable , ou d'abuser des choses saintes , ou de s'en éloigner ? Ah ! ce ne sont pas les remèdes divins , qu'il faut fuir ; ce sont les passions , qu'il faut vaincre : ce n'est pas en devenant impie , qu'il faut éviter les profanations : c'est en usant avec piété des graces de l'Eglise : ce n'est point en secouant le joug , qu'il faut devenir meilleur ; c'est en observant la Loi avec les dispositions avec lesquelles elle veut être observée ; ce n'est point en disant avec l'impie : Puisque la Loi est une occasion de chute , pourquoi me condamne-t'on lorsque je ne l'observe pas ! mais c'est en disant avec une ame touchée : J'ai lavé mes

Cant. 5¹

3.

pieds , comment les salirai-je encore ? vous avez brisé mes liens , Seigneur : on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds ; vous m'avez retiré des portes de l'enfer ; je n'y descendrai plus , de peur que mon dernier état ne soit pire que le premier. En ef-

fet, mes Freres, non seulement la rechute est un vice que rien n'excuse, à cause de l'ingratitude, de la perfidie & du mépris qu'elle renferme : c'est encore un vice dont le pécheur a tout à craindre, à cause de l'impénitence & de l'état tranquille de crime où elle le conduit tôt ou tard.

II.
PARTIE.

RIEN n'est si vrai, mes Freres, que les rechutes finissent enfin par un état fixe & tranquille de crime, & vous n'en doutez plus, si vous voulez faire avec moi trois réflexions, qui sont les preuves incontestables de cette grande vérité. La première, que les ressources de salut qui opèrent d'ordinaire la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à celui qui retombe. La seconde, que, supposé même qu'il pût en faire usage, Dieu se lasse de les lui accorder. La troisième, que la bonté même de Dieu ne se lassant pas, la malignité particulière du péché de rechute, jointe au caractère du cœur humain, doit nécessairement conduire le pécheur à l'endurcissement. Renouvellez, je vous prie, votre attention.

En premier lieu, les voies ordinaires dont Dieu se sert pour convertir un pécheur, sont les nouvelles lumières dont il le favorise. Une ame est éclairée comme par un rayon soudain sorti du sein de Dieu même, sur ses devoirs, sur ses infidélités, sur la vanité des choses d'ici-bas, sur la réalité des biens à venir ; alors le pécheur sur-

pris

pris, s'indigne de la grossièreté de ses erreurs passées, & fuit la vérité qui se présente. Mais à votre égard, mon cher Auditeur, vous qui après avoir été touché de Dieu dans ce saint tems, reviendrez à vos premières voies, cette ressource de salut est désormais inutile. Car je vous demande; que pourront la voix de Dieu & les vérités de la foi vous découvrir de nouveau? vous avez vû clair dans les maximes saintes, dans les illusions du monde, dans les vérités terribles d'un avenir; ce ne sont plus là pour vous de nouvelles lumières; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé; & du moins elles ont perdu pour vous la surprise, & l'effet de la nouveauté si heureux dans les autres pécheurs. Et certes, que vous apprendroient-elles? Que le monde est un abus? vous le disiez vous-même dans vos momens de componction. Que Dieu seul mérite d'être servi? vous le protestiez il n'y a qu'un jour au pied de ces autels. Que le salut doit être la grande affaire du Chrétien? vous en conveniez devant Jesus-Christ. Que le péché est le seul malheur qui puisse arriver à l'homme? vous étiez surpris de l'avoir jusques-là ignoré, si vivement vous le voyiez alors. Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre? Il peut encore vous éclairer; je le fais: mais semblable à un homme qui marche en plein midi, vous ne ferez pas même attention à cette nouvelle lumière; vous vous êtes familiarisé, & avec elle & avec vos

passions ; vous avez reconcilié dans votre cœur la clarté & les ténèbres. Ah ! auparavant un seul rayant de grace, une seule vérité montrée , eût gagné votre cœur ; aujourd'hui les lumières les plus vives ne feront plus d'impression sur un esprit accoutumé à voir. La première fois que les Israélites virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devoit les précéder , la nouveauté du spectacle les frappa : ils craignirent la majesté du Dieu qui résidoit au milieu d'eux ; la terreur , l'admiration , le respect les rendit dociles aux ordres de Moïse. Mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures ; ah ! cette lumière céleste eut beau reparoître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire qui ne changea rien à leurs mœurs. Et voilà l'effet que produiront sur vous les vérités du salut , & les lumières du Ciel désormais accoutumées.

Une seconde ressource de salut pour les autres pécheurs, c'est le goût de la grace, c'est une nouvelle consolation qui suit les commencemens de la justice, un attrait divin qui emporte le cœur. Mais vous, ame infidèle, qui avez éprouvé ces saintes impressions, qui avez dit au Seigneur, comme cet Apôtre : Seigneur, il fait bon ici avec vous ; que pourra vous offrir de doux une nouvelle & sainte vie, que vous n'avez déjà goûté ? Un seul devoir de piété accompli avec onction, un seul sentiment tendre de salut, triomphe souvent de la

dureté d'un pécheur : mais pour vous, ah ! vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, & après cela, à retomber, vous avez une de ces âmes tendres, nées avec quelques sentimens de religion, qui sont touchées de tout, & qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera ; c'est une sensibilité de conscience qui vous amuse, & ne vous corrige point. Si vous aviez un cœur de pierre comme ces pécheurs tranquilles, endurcis, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briser, l'amollir ; mais vous avez un cœur tout de cire, dit le Prophète, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives ; facile à émouvoir, difficile à fixer, vif dans un moment de grace, plus vif encore dans un moment de plaisir. Ah ! mon cher Auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état, & qu'il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas vous jeter dans le désespoir : mais je vous dis en tremblant moi-même, que les conversions des âmes qui vous ressemblent sont très-rares, & presque impossibles ; l'arrêt de Jesus-Christ là-dessus est terrible. Celui, dit-il, qui après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est point propre au Royaume de Dieu : *Non est aptus Regno Dei.* Jesus-Christ ne dit pas, il perd le droit qu'il avoit au Royaume de Dieu, il se met en danger d'en être exclus pour toujours : non ;

Luc. 8.
61.

mais il n'est point propre, *non est aptus*; c'est-à-dire, ses inclinations, son fonds, le caractère particulier de son cœur, le rend inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe; c'est à-dire, qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de cet état, & que certainement il n'y réussiroit pas. Et voilà ce que dit Jesus-Christ du pécheur de rechute par rapport au salut; Que de tous les caractères, il n'en est point de moins propre au Royaume de Dieu: *Non est aptus Regno Dei.*

Un impudique peut être touché; & David fit pénitence de son adultère. Un impie peut être frappé de Dieu, & sentir le poids de la Majesté qu'il avoit blasphémée; & Manassès dans ses chaînes, adore le Dieu de ses peres dont il avoit renversé les autels. Un Publicain peut renoncer à ses injustices; & Zachée, après avoir restitué ce qu'il avoit ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres. Les personnes engagées dans le monde & dans les plaisirs, peuvent tout-à-coup être éclairées; & Magdeleine aux pieds de Jesus-Christ, pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui, averti par Elie, tantôt se couvre de cendres & de cilice, puis retourne à Bethel sacrifier à Baal, & revient encore, & au Prophète & à ses faux dieux; mais un Sé-

décias , qui , touché de tems en tems des remontrances de Jérémie , l'envoie chercher en secret , le consulte sur la volonté du Seigneur , & au sortir de-là retombe dans son aveuglement , fait jeter le Prophète dans une fosse , & le rappelle ensuite pour le consulter encore & l'outrager le lendemain : mais un Saül , qui , tantôt touché de l'innocence de David : Vous êtes plus juste que moi , lui dit-il ; & un moment après le cherche encore pour le perdre : ah ! on ne lit nulle part qu'ils ayent fait pénitence , & l'Écriture nous les représente par-tout comme des Princes réprouvés & haïs de Dieu.

D'où vient cela , mes Freres ? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mur , qui fait prendre son parti ; une fermeté de raison capable d'une résolution ; & qui , la droite voie une fois connue , y entre & ne s'en détourne pas aisément : elle suppose une ame forte , qui peut être au-dessus d'un dégoût , d'un obstacle , d'un péril , de sa propre foiblesse : une ame généreuse , qui fait mépriser un plaisir : sensée , qui ne se conduit , ni par goût , ni par sentiment , ni par caprices , mais par des règles de foi & de prudence : en un mot , pour former une ame chrétienne , il faut quelque chose de grand , d'élevé , de solide , & qui soit au-dessus des foiblessees vulgaires. Or , vos rechutes ne partent que d'une inégalité de raison , qui ne fait pas se déterminer ; d'une foiblesse de cœur , qui plie au premier

obstacle ; d'une circonstance d'esprit qui flotte toujours , pour qui la nouveauté a des charmes inevitables ; qui s'ennuye bientôt d'un même parti de vie , & qui n'est ingénieux qu'à se justifier à soi-même ses changemens. Vous paroissez sensé aux yeux des hommes , parce que la vanité soutient vos démarches extérieures. Mais jugez de vous-même par rapport à Dieu , par votre conduite intérieure & cachée : vous êtes le plus léger de tous les hommes : vous êtes une de ces nuées sans eau , que les vents agitent à leur gré , dit S. Jude ; un de ces astres errans , qui n'ont jamais de route assurée ; une mer inconstante & orageuse , qui après avoir jetté des cadavres hors de son sein , s'enfle encore & va les reprendre sur les mêmes bords où elle venoit de les laisser : *Fluctus feri maris , despumantes suas confusiones*. Mais que prétends-je ici , mon cher Auditeur , en vous prouvant que vous n'êtes point propre au Royaume de Dieu ? vous décourager , vous dissuader de travailler à votre salut ? à Dieu ne plaise ; mais vous faire trembler sur des rechutes qui sont comme le triste préjugé de votre reprobation.

Je n'ajoute pas ici que la ressource des Sacremens si utile aux autres pécheurs , est inutile aux pécheurs dont je parle : c'est une vérité déjà démontrée. Nos soins dans le Tribunal sont souvent heureux sur des ames criminelles , qui jusques-là avoient vécu dans un oubli entier de Dieu. Mais

vous, mon cher Auditeur, vous n'y apportez que des larmes instruites à mentir, comme dit un Pere, & des vices déjà mille fois détestés; vous traînez le poids de vos crimes de Tribunal en Tribunal: on vous voit à chaque nouvelle rechute, chercher un nouveau Confesseur, pour épargner la honte qui accompagneroit l'aveu des mêmes foiblesses; & vous faites gémir les Ministres du Seigneur, que vous n'êtes venu, ce semble, instruire de vos honteuses fragilités, que pour leur laisser, en les abandonnant ensuite, plus de loisir de les déplorer devant Dieu. Quelle ressource de salut peut-il donc vous rester? La connoissance de vos devoirs? personne ne les connoît mieux que vous. Le goût de la piété & les sentimens de la grace? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. L'usage des Sacremens? ah! vos maux sont accoutumés désormais à ces divins remèdes. Grand Dieu! qui connoissez ceux qui vous appartiennent, & qui les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable; comptez-vous dans ce nombre beaucoup de ces ames dont je parle? Tremblez donc, mes Freres, si vous êtes sage; & demeurez ferme dans la voie sainte, si la grace des Sacremens vous y a établi, de peur que le Seigneur ne se retire de vous; & que vous ne retombiez enfin pour ne plus vous relever.

Seconde réflexion qui prouve que les rechutes finissent tôt ou tard par un état fixe

& tranquille du crime. Dieu se lasse de suivre les pas d'un pécheur qui retombe sans cesse, & de lui tendre si souvent une main favorable : cette sensibilité qui vous reste encore pour les vérités du salut, s'éteindra; ces retours qui ne peuvent vous laisser tranquille dans le crime, se calmeront; ces graces qui vous rappellent encore quelquefois, ne seront plus accordées. Je le disois, il y a peu de tems, rien n'éloigne Dieu d'une ame, comme lorsque le pécheur prend plaisir de réparer sans cesse l'ouvrage du monde, & d'édifier tous les jours de nouveau ce que la grace venoit de détruire en lui. Il est écrit dans les Livres saints, que celui qui voulut relever les murs de Jéricho, que le Seigneur avoit démolis au seul bruit des trompettes des Prêtres de Juda, fut frappé d'une malediction éternelle. Ah! quand une fois la parole retentissante de l'Évangile, figurée par les trompettes de Juda, dans la bouche des Ministres saints, a détruit dans un cœur la criminelle Jéricho que le démon avoit élevée, la miséricorde de Dieu s'indigne que le pécheur ingrat ose la relever sur ses propres ruines, & une malediction terrible est d'ordinaire la peine de cet attentat.

Et au fond, quel sujet aurez-vous de vous plaindre, quand Dieu en usera envers vous avec cette juste sévérité? N'est-il pas le maître de ses dons? Mais d'ailleurs, ne vous a-t'il pas attendu assez long-tems à pénitence? Quelles voies n'a-t'il pas ten-

tées pour fixer les vicissitudes éternelles de votre cœur ? Les afflictions ? il vous en a ménagé. Les maladies ? vous en avez été frappé. La perfidie des personnes sur lesquelles vous comptiez ? vous l'avez éprouvée. L'amertume des plaisirs ? il en a répandu à pleines mains sur les vôtres. Des lumières vives ? des remords cuisans ? hélas ! c'est d'où vous sont venus ces intervalles de pénitence qui ont partagé vos désordres. Eh ! ne faut-il donc pas enfin , qu'il ait ses momens de justice , comme il a ses momens de miséricorde , & qu'après avoir attendu si long-tems avec bonté , si l'arbre cultivé , arrosé , portera enfin du fruit , il le maudisse enfin , retrouvant encore au retour tous ses soins inutiles ?

Mais quand même Dieu ne se retireroit pas du pécheur qui retombe , la malignité toute seule de la rechute & le caractère du cœur humain , devroient conduire l'ame à l'état dont je parle. En effet , il en est des rechutes de l'ame , comme de celles du corps ; on vous l'a dit , & vous le savez ; elles finissent d'ordinaire par une extinction entière & irrévocable de la vie. La première fois qu'on tombe , on trouve encore des ressourcés dans la force de l'âge , dans la vigueur du temperament ; & le retour est facile : mais à mesure que vous retombez , le corps s'use , la santé s'affoiblit , la nature succombe , & toute attaque presquede vient mortelle. Ainsi dans la vie chrétienne , on se relève aisément d'une

premiere chute : la foi , pas encore éteinte ; les inclinations de la grace , encore sensibles ; la santé de l'ame , pas tout-à-fait affoiblie ; tout cela peut faciliter un retour au pécheur : mais vous retombez : ah ! les lumières peu-à-peu s'éteignent , la force de l'ame s'use , les dons de la grace dépérissent ; & enfin , vous retombez si souvent , que vous retombez pour ne plus vous relever , & que l'ame demeure comme accablée sous le poids d'une dernière chute.

En voulez - vous voir dans les Livres saints une image bien terrible & bien naturelle , & y lire la triste destinée d'une ame qui retombe ? Rappelez-vous l'histoire de l'idole de Dagon : elle tombe devant l'Arche ; les Prêtres des Philistins effrayés accourent ; leurs soins cette fois sont heureux ; ils relèvent l'idole à l'instant ; ses pieds , ses mains sont encore à leur place ; & cette première chute ne l'a pas mise hors d'état d'être de nouveau placée sur l'autel. Mais Dagon retombe ; ah ! les Prêtres accourus à ce nouvel accident , s'efforcent en vain de le reléver ; Dagon est tristement étendu par terre , immobile pour toujours à la place où il est tombé : la tête & les deux mains séparées du tronc , ce n'est plus qu'une masse informe qui ne laisse aucun espoir qu'on puisse la reléver , & une figure mutilée qui n'est plus propre qu'au feu : *Porro Dagon solus truncus remanserat in loco suo.*

R. Reg.
R. S.

Voilà , mon cher Auditeur , voilà votre

histoire. Vos premières chutes n'avoient pas détruit & brisé, pour ainsi dire, en vous, l'image céleste du Créateur; les puissances de votre ame étoient encore en état; vous n'étiez pas entièrement séparé de Jesus-Christ; votre divin Chef, & les soins de ses Ministres, vous eussent relevé & rétabli dans votre première place. Mais vous allez encore retomber; ah! l'image du Créateur va enfin se briser; Jesus-Christ votre divin Chef, va se séparer de vous pour toujours; vous tomberez pour ne plus vous relever; vous ne ferez plus qu'un tronc informe, qu'on ne peut plus remettre à sa place, & dont la destinée ne peut plus être qu'un feu éternel: *Porro Dagon solus truncus remanserat in loco suo.*

Ah! mes Freres, tel est le caractère des rechutes; la dernière ajoute toujours quelque chose à celle qui l'a précédée; vous retombez toujours avec quelque nouvelle circonstance qui vous renfonce d'un degré dans le précipice; ce sont comme des playes journalières qui en rouvrent une ancienne déjà fermée, en aigrissent le mal, & le rendent enfin incurable.

Ah! c'est alors, mes Freres, que le démon est paisible possesseur d'une ame: *In pace sunt ea quæ possidet;* outre qu'il y est rentré avec sept esprits encore plus méchans que lui, dit l'Évangile, il est bien plus fort & plus en état de se maintenir dans sa nouvelle possession, que lorsqu'il en fut chassé la première fois, parce qu'il est plus

instruit ; il reconnoît les endroits de votre ame par où Jesus-Christ avoit accoûtumé d'y rentrer , & de l'en chasser honteusement ; il a étudié les inclinations de votre cœur qui conservoient encore quelque intelligence avec la grace : ah ! c'est-là qu'il se retranche , pour ainsi dire ; ce sont-là les avenues qu'il fortifie & qu'il rend inaccessible. Ainsi vous étiez touché autrefois à l'approche d'une solennité , vous ne le ferez plus. Une mort soudaine vous allarmoît ; vous la verrez sans y faire de réflexions. Les discours de piété vous trouvoient toujours sensible ; on tonneroit que vous n'entendez plus. La seule présence d'un homme de bien faisoit naître en vous des désirs secrets de vertu ; vous ferez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples. Vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété qui reveilloient votre foi ; vous vivrez sans joug & sans règle : & voilà comme votre dernier état deviendra pire que le premier. Vous aviez encore autrefois des jours marqués pour les Sacremens ; vous faisiez de tems en tems quelque effort pour rompre vos vicieuses inclinations : mais depuis que Dieu s'est retiré , & que l'esprit impur a rentré dans votre ame , vous entassez monstre sur monstre ; pas le plus petit retour sur vous-même ; plus d'autre trouble , que ceux qui vous viendront de vos passions traversées ; plus d'autre crainte , que de manquer d'occasions de crime ; plus d'autre

vicissitude dans votre cœur, que la naissance de quelque nouvelle passion; plus de dégoût, que pour la piété & la justice. Aussi nous voyons tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leur désordre, que ceux qui, après avoir fait quelque-tems profession de piété & suivi des routes saintes, se rengagent dans les plaisirs, & se rendent au monde & à ses charmes; il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces ames inconstantes & légères; qu'il les frappe de vertige & d'aveuglement; qu'il les livre à un sens réprouvé & à toute la corruption de leurs désirs: ce ne sont plus des pécheurs; ce sont des monstres sans foi, sans religion, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne: non, la piété ne dégénere jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venoit à se corrompre sur la terre, dit l'Ecriture, répandoit à l'entour une puanteur insupportable, & ce pain céleste n'étoit plus qu'un amas de vers & de pourriture: *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.* Exod. 16. 29.

Ah! voilà le sort d'une ame, qui élevée dans le ciel, par une sincère conversion, en tombe, pour ainsi dire, par un indigne retour, & vient se corrompre sur la terre: ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur; ce n'est plus qu'un sépulchre plein d'infection; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort, fatale à tous ceux qui l'approchent; & il n'est pas de corruption, dit un Prophète,

Mich. 2.
 40. pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessimâ.*

Recueillons, mon cher Auditeur, avant que de finir, toutes ces vérités importantes : en voici le fruit. Etes-vous debout ? prenez garde de ne pas retomber ; souvenez-vous que vous portez le trésor de la grace recouvrée dans un vaisseau de terre ; fuyez l'apparence du mal ; priez beaucoup ; défiez-vous de vous-même ; apprenez dans vos chutes passées le moyen de les éviter, & tirez le bien du mal à l'exemple de Dieu même : quand on a été pécheur, le retour au vice est si aisé & le pas si glissant, que les précautions, pour éviter ce malheur, ne sauroient être excessives. Mais vivez-vous encore dans ces alternatives de grace & de péché ? ah ! déclarez-vous enfin ; c'est assez balancer entre le ciel & la terre. Si Baal est Dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure ; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi. Pourquoi ces efforts pour revenir à lui, & ces foiblesses qui vous en séparent ? pourquoi ces révolutions journalières du crime & de la vertu dans votre cœur ? pourquoi ces plaisirs & ces larmes ? Ah ! ou essuyez vos larmes pour toujours, & recevez votre consolation en ce monde ; où n'y poursuivez plus d'autres plaisirs que ceux de la grace & de l'innocence ; fixez - vous enfin. Je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible, que ces

vicissitudes éternelles de vice & des vertus vous le savez : éternellement combattu , & par ces troubles amers qui vous rappellent à l'innocence , & par ces penchans infortunés qui vous entraînent dans le crime ; toujours occupé , ou à pleurer vos foiblesses , ou à surmonter des remords ; jamais heureux , soit dans le vice où vous ne trouvez point de paix , soit dans la vertu où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez donc pitié de votre ame , mon cher Auditeur ; établissez enfin une paix solide dans votre conscience , profitez de ces traits de miséricorde que Dieu lance encor sur votre cœur : peut-être touchez-vous à cette dernière rechute qui doit enfin terminer par le prix de l'endurcissement , toutes les ingrattitudes de votre vie ; & que , comme un arbre mort , vous allez rester pour toujours sur le côté que vous tomberez. Fixes donc dans le bien toutes les agitations de votre ame ; afin , que fondé & enraciné dans la charité , vous ne soyez plus un homme temporel , & que vous puissiez un jour aller recueillir dans le ciel la couronne d'immortalité destinée à ceux qui persévèrent jusqu'à la fin.

Ainsi soit-il.

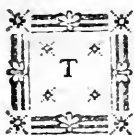


S E R M O N
POUR LE JEUDI
DE LA PREMIERE SEMAINE
DE CARÊME.

Sur la Prière.

Miserere mei , Domine , David.

Seigneur , Fils de David , ayez pitié de moi
Matth. 15. 22.



EL est le gémissement d'une
ame touchée de ses misères , &
qui s'adresse au souverain Mé-
decin , dans la miséricorde du-
quel tout seul elle espère en
trouver le remède. C'étoit autrefois la prié-
re d'une femme Cananéenne , qui vouloit
obtenir du fils de David la guérison de sa
fille. Persuadée de sa puissance , & atten-
dant tout de sa bonté pour les malheureux ,
elle ne connoît pas de moyen plus sûr de se
le rendre propice , que le cri de sa douleur ,
&

& le simple récit de son infortune. Et c'est le modèle de priere que l'Eglise nous propose aujourd'hui, pour nous aimer & nous apprendre à prier; c'est-à-dire, nous rendre plus aimable & plus familier, ce devoir le plus essentiel à la piété chrétienne.

Car, mes Freres, prier, c'est la condition de l'homme; c'est le premier devoir de l'homme; c'est l'unique ressource de l'homme; c'est toute la consolation de l'homme; c'est tout l'homme, pour parler le langage de l'Esprit-Saint.

Oui, mes Freres, si le monde entier, au milieu duquel nous vivons, n'est qu'une tentation continuelle; si toutes les situations où nous nous trouvons, & tous les objets qui nous environnent, paroissent d'accord avec notre corruption, ou pour nous affoiblir, ou pour nous séduire; si les richesses nous corrompent, l'indigence nous aigrit, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous répandent trop au dehors, la solitude nous laisse trop à nous-mêmes, les plaisirs nous séduisent, les œuvres saintes nous enorgueillissent, la santé réveille les passions, la maladie nourrit, ou la tiédeur, ou les murmures, en un mot, si depuis la chute de la nature, tout ce qui est en nous ou autour de nous, est pour nous un nouveau péril; dans une situation si déplorable, ô mon Dieu! quel espoir de sa-

lut pourroit-il encore rester à l'homme, si du fond de sa misère il ne faisoit monter sans cesse des gémissemens vers le Trône de votre miséricorde, afin que vous daigniez vous-même venir à son secours, mettre un frein à ses passions indomptées, éclairer ses erreurs, soutenir sa foiblesse, adoucir ses tentations, abréger les heures du combat, & le relever de ses chutes ?

Le Chrétien est donc un homme de prière ; son origine, sa situation, sa nature, ses besoins, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier. L'Eglise elle-même, où la grace de la régénération l'a incorporé, ici-bas étrangère, y est toujours gémissante & plaintive : elle ne reconnoît ses enfans que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers leur patrie ; & le Chrétien qui ne prie pas, se retranche lui-même de l'Assemblée des Saints, & est pire qu'un infidèle.

D'où vient donc, mes Freres, qu'un devoir si essentiel & si consolant même pour l'homme, est aujourd'hui si négligé ? D'où vient qu'on le regarde, ou comme un devoir triste & ennuyeux, ou comme le partage seulement des ames retirées ; de sorte que nos instructions sur la prière n'interessent presque pas ceux qui nous écoutent, persuadés qu'elles conviennent plus aux Cloîtres qu'à la Cour ?

D'où vient cet abus, mes Freres, & cet oubli si universel de la prière dans le monde ? De deux prétextes que je veu

aujourd'hui combattre ; premièrement , on ne prie pas , parce qu'on ne fait pas prier , dit-on ; & qu'on y perd son tems ; secondement , on ne prie pas , parce qu'on se plaint qu'on ne trouve dans la prière que des égaremens d'esprit , qui la rendent insipide & insoutenable. Premier prétexte tiré de l'ignorance où l'on est sur la manière dont il faut prier. Second prétexte pris dans les dégoûts & les difficultés de la prière. Il faut donc premièrement , vous apprendre à prier , puisque vous ne le savez pas. Il faut en second lieu , vous faciliter l'usage de la prière , puisque vous y trouvez tant de peine & de difficulté. Implorons , &c.

LES préceptes que je vous prescris , disoit autrefois le Seigneur à son peuple , ne sont pas au-dessus de vos forces , ni inaccessibles à la portée de votre esprit : ce ne sont pas des secrets cachés dans le ciel , de sorte que vous puissiez dire : Mais qui de nous pourra s'élever jusques-là pour les découvrir & pour les comprendre ? ni des connoissances qu'on ne trouve qu'au-delà des mers , de peur que vous ne me disiez : Comment pourrons-nous les traverser pour nous en instruire ? Ce sont des devoirs qui sont à votre portée , & tout proche de vous ; qui peuvent s'accomplir dans votre bouche & dans votre cœur ; de sorte que vous n'avez plus d'excuse à m'opposer , si vous vous dispensez de leur obser-

LE
PABIB

Deut. vance : *Sed juxta te est sermo , in ore tuo , &*
 30 14. *in corde tuo , ut facias illum.*

Or, ce que le Seigneur dit en général de tous les préceptes de sa Loi sainte, qu'il n'en faut pas chercher la connoissance hors de nous, & qu'ils s'accomplissent tous dans notre cœur & dans notre bouche; nous pouvons le dire plus particulièrement du précepte de la prière, qui est comme le premier & le plus nécessaire de tous.

Cependant, ce qu'on oppose le plus ordinairement dans le monde à ce devoir, c'est qu'on ne fait que dire à Dieu quand on vient se présenter à la prière, & que l'oraison est un secret où jusqu'ici on n'a pû rien comprendre. Je dis donc que ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes; la première, c'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière; la seconde, c'est qu'on ne sent pas assez ses misères & ses besoins; la troisième, c'est qu'on n'aime point son Dieu.

Je dis premièrement, qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière. En effet, mes Freres; la prière n'est pas un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mystères & des conseils de Dieu; c'est un simple mouvement de cœur; c'est un gémissement de l'ame vivement touchée à la vue de ses misères; c'est un sentiment vif & secret de nos besoins & de notre foiblesse, & une humble confiance, qui l'expose à son Seigneur, pour en obtenir la délivrance & le

remède. La prière ne suppose pas dans l'ame qui prie de grandes lumières, des connoissances rares, un esprit plus élevé & plus cultivé que celui des autres hommes; elle suppose seulement plus de foi, plus de componction, plus de désir d'être délivré de ses tentations & de ses misères. La prière n'est pas un secret ou une science qu'on apprenne des hommes; un art & une méthode inconnue, sur laquelle il soit besoin de consulter des maîtres habiles pour en savoir les règles & les préceptes. Les moyens, les maximes qu'on a voulu nous donner là-dessus en nos jours, sont ou des voies singulières qu'il ne faut jamais proposer pour modèle, ou les spéculations vaines d'un esprit oisieux, ou un fanatisme qui mène à tout, & qui, loin d'édifier l'Eglise, mérite ses censures, a fourni aux impiés des dérisions contr'elle, & au monde de nouveaux prétextes de mépris & de dégoûts de la prière. La prière est un devoir sur lequel nous naissons tous instruits: les règles de cette science divine ne sont écrites que dans nos cœurs; & l'esprit de Dieu est le seul maître qui l'enseigne.

Une ame simple & innocente, qui est pénétrée de la grandeur de Dieu, frappée de la terreur de ses jugemens, touchée de ses miséricordes infinies; qui ne fait presque que s'aneantir en sa présence, confesser dans la simplicité de son cœur ses hontes & ses merveilles, adorer les ordres de sa providence sur elle, accepter devant lui les

croix & les peines, que la sagesse de ses conseils lui impose; qui ne connoit pas de prière plus sublime, que de sentir devant Dieu toute la corruption de son cœur; gémir sur sa dureté, & sur son opposition à tout bien; lui demander avec une foi vive, qu'il la convertisse, qu'il détruise en elle cet homme de péché, qui malgré ses plus fermes résolutions, lui fait faire tous les jours tant de faux pas dans les voyes de Dieu: une ame de ce caractère est mille fois plus instruite sur la science de la prière, que les maîtres & les docteurs, eux-mêmes, & peu dire avec le prophète:

Pf. 118. Super omnes docentes me intellexi. Elle parle à son Dieu comme un ami à son ami: elle s'afflige de lui avoir déplû; elle se reproche de n'avoir pas encore la force de renoncer à tout pour lui plaire: elle ne s'élève pas dans la sublimité de ses pensées; elle laisse parler son cœur, elle s'abandonne à toute sa tendresse devant l'objet qu'elle aime uniquement, Dans le tems même que son esprit s'égare, son cœur veille & parle pour elle; les dégouts mêmes deviennent une prière par les sentimens qui se forment alors dans son cœur; elle s'attendrit, elle soupire, elle se déplaît, elle est à charge à elle-même, elle sent la pesanteur de ses liens, elle se ranime comme pour s'en dégager & les rompre, elle renouvelle mille fois ses protestations de fidélité, elle rougit & se confond, de promettre toujours, & de se trouver toujours

infidèle : voilà tout le secret , & toute la science de sa prière. Et qu'y a-t'il là qui ne soit à portée de toute ame fidèle ?

Qui avoit instruit à prier notre pauvre femme Cananéenne ? une étrangere , une fille de Tyr & de Sidon , qui ignoroit les merveilles de la Loi , & les oracles des Prophètes ; qui n'avoit pas encore entendu de la bouche du Sauveur , les paroles de la vie éternelle ; qui étoit encore assise dans les ténèbres de l'ignorance & de la mort : elle prie cependant ; elle ne s'adresse pas aux Apôtres , pour apprendre d'eux les règles de la prière ; son amour sa confiance , le désir d'être exaucée lui apprennent à prier ; son cœur touché fait tout le mérite & toute la sublimité de sa prière.

Et certes , si pour prier il falloit s'élever à ces états sublimes d'oraison , où Dieu élève quelques ames saintes ; s'il falloit être ravi comme Paul jusques dans le ciel , pour y entendre ces secrets ineffables que Dieu ne découvre point à l'homme , & qu'il n'est pas permis à l'homme lui-même de révéler ; ou comme Moïse sur la montagne sainte , être placé sur une nuée de gloire , & voir Dieu face à face ; c'est-à-dire , s'il falloit être arrivé à ce degré d'union intime avec le Seigneur , où l'ame , comme si elle étoit déjà dépouillée de son corps , s'éleve jusques dans le sein de Dieu même : contemple à loisir ses perfections infinies ; oublie , pour ainsi dire , ses membres qui sont sur

la terre ; n'est plus troublée , ni même divertie , par les phantômes des sens ; est fixée & comme absorbée dans la contemplation des merveilles & des grandeurs de Dieu ; & participant déjà à son éternité , ne compteroit un siècle entier passé dans cet état heureux , que comme un instant court & rapide ; si dis-je , pour prier , il falloit être favorisé de ces dons rares & excellens de l'esprit saint , vous pourriez nous dire , comme ces nouveaux Fidèles dont parle S. Paul , que vous ne les avez pas reçus , & que vous ignorez-même quel est l'Esprit qui les communique.

Mais la prière n'est pas un don particulier réservé à certaines ames privilégiées ; c'est un devoir commun imposé à tout Fidèle : ce n'est pas seulement une vertu de perfection , & réservée à certaines ames plus pures & plus saintes ; c'est une vertu indispensable , comme la charité ; nécessaire aux parfaits , comme aux imparfaits ; à la portée des savans , comme des ignorans ; ordonnée aux simples comme aux plus éclairés : c'est la vertu de tous les hommes ; c'est la science de tout Fidèle ; c'est la perfection de toute créature. Tout ce qui a un cœur & qui peut aimer l'Auteur de son être ; tout ce qui a une raison capable de connoître le néant de la créature & la grandeur de Dieu ; doit savoir l'adorer , lui rendre grâces , recourir à lui ; l'apaiser , lorsqu'il est irrité ; l'appeler , lorsqu'il est éloigné , le remercier , lorsqu'il fa-
vorise

vorise ; s'humilier , lorsqu'il frappe ; lui exposer des besoins , ou lui demander des graces .

Aussi , lorsque les Disciples demandent à JESUS-CHRIST qu'il leur apprenne à prier ! *Doce nos orare* ; il ne leur découvre pas la hauteur , la sublimité , la profondeur des Mystères de Dieu : il leur apprend seulement que pour prier , il faut regarder Dieu comme un Pere tendre , bienfaisant , attentif ; s'adresser à lui avec une familiarité respectueuse , avec une confiance mêlée de crainte & d'amour ; lui parler le langage de notre foiblesse & de nos misères ; ne prendre des expressions que dans notre cœur ; ne vouloir pas nous élever jusqu'à lui , mais le rapprocher plutôt de nous , lui exposer nos besoins ; implorer son secours ; souhaiter que tous les hommes l'adorent & le bénissent ; qu'il vienne établir son règne dans tous les cœurs ; que le ciel & la terre soient soumis à ses volontés saintes ; que les pécheurs rentrent dans les voies de la justice ; que les infidèles arrivent à la connoissance de la vérité ; qu'il nous remette nos offenses ; qu'il nous préserve de nos tentations ; qu'il tende la main à notre foiblesse ; qu'il nous délivre de nos misères. Tout est simple ; mais tout est grand dans cette divine prière : elle rappelle l'homme à lui-même ; & pour en suivre le modèle , il ne faut que sentir ses besoins , & en souhaiter la délivrance.

Et voilà pourquoi j'ai dit que la seconde

disposition injuste d'où partoît le prétexte fondé sur ce qu'on ne fait pas prier, est qu'on ne sent pas assez les besoins infinis de son ame. Car, je vous prie; mes Freres, faut-il apprendre à un malade, à demander sa guérison; à un homme pressé de la faim, à solliciter la nourriture; à un infortuné battu de la tempête & sur le point d'un triste naufrage, à implorer du secours? Hélas! la nécessité toute seule ne fournit-elle pas alors des expressions? ne trouve-t-on pas dans le sentiment tout seul des maux qu'on endure, cette éloquence vive, ces mouvemens persuasifs, ces remontrances pressantes qui en sollicitent le remède? un cœur qui souffre a-t'il besoin de maître pour savoir comment il faut se plaindre? tout parle en lui; tout exprime sa douleur; tout annonce sa peine; tout sollicite son soulagement: son silence même est éloquent.

Vous-même, qui vous plaignez que vous ne savez comment vous y prendre pour prier; dans vos afflictions temporelles, dès qu'une infirmité fâcheuse menace votre vie, qu'un événement inattendu met vos biens & votre fortune en péril, qu'une mort prochaine est sur le point de vous enlever une personne, ou chere ou nécessaire: alors vous levez les mains au Ciel; vous y faites monter des gémissemens & des prières; vous vous adressez au Dieu qui frappe & qui guérit; vous savez prier alors; vous n'allez pas chercher hors de

vosre cœur des leçons & des règles , pour apprendre à lui exposer vosre peine ; ni consulter des maîtres habiles , pour favoir ce qu'il faut lui dire : vous n'avez besoin que de vosre douleur ; vauz mauz tous seuls ont sù vous instruire.

Ah ! mes Freres , si nous sentions les misères de notre ame , comme nous sentons celles de notre corps ; si notre salut éternel nous intéressoit autant qu'une fortune de boïie , ou une santé fragile & périssable , nous serions habiles dans l'art divin de la prière ; nous ne nous plaindrons pas que nous n'avons rien à dire en la présence d'un Dieu à qui nous avons tant à demander ; il ne faudroit pas donner la gêne à notre esprit , pour trouver de quoi nous entretenir avec lui ; nos mauz parleroient tout seuls ; notre cœur s'échapperoit malgré nous-mêmes en de saintes effusions , comme celui de la mere de Samuel devant l'Arche du Seigneur ; nous ne serions plus maîtres de notre douleur & de nos larmes ; & la plus sûre marque que nous n'avons point de foi , & que nous ne nous connoissons pas nous-mêmes , c'est que nous ne savons que dire au Seigneur dans l'intervalle d'une courte prière.

Et certes , mes Freres , se peut-il faire , que dans la misérable condition de cette vie humaine ; environnés , comme nous sommes , de tant de périls ; païtris nous-mêmes de tant de foiblesses ; sur le point à tous momens d'être séduits par les ob-

jets de la vanité , corrompus par les illusions des sens , entraînés par la force des exemples : en proie à la tyrannie de nos penchans , à l'empire de notre chair , à l'inconstance de notre cœur , aux inégalités de notre raison , aux caprices de notre imagination , aux variations éternelles de notre humeur ; abattus par les disgrâces , enflés par la prospérité ; amollis par l'abondance ; aigris par la nécessité ; emportés par les coutumes , ébranlés par les événemens ; flâtés par les loüanges , révoltés par les mépris ; toujours en balance entre nos passions & nos devoirs , entre nous-mêmes & la Loi de Dieu : se peut-il faire que dans une situation si déplorable , nous soyons en peine , que demander au Seigneur , que lui dire , lorsque nous venons à paroître en sa présence ? O mon Dieu ! pourquoi l'homme n'est-il donc mieux misérable ? ou que ne connoît-il mieux ses misères ?

Ah ! si vous nous disiez , mon cher Auditeur , que dans la prière vous ne savez pas où commencer : si vous nous disiez que vos besoins sont infinis ; vos misères & vos passions si multipliées , que vous n'aurez jamais fait , si vous vouliez les exposer toutes au Seigneur : si vous nous disiez , que plus vous approfondissez votre cœur , plus vos plaies se développent , plus vous découvrez en vous de corruption & de désordre ; & que désespérant de pouvoir raconter au Seigneur le détail infini de vos

foiblesses, vous lui présentez votre cœur tout entier; vous laissez parler vos maux pour vous-même: vous faites de votre confusion, de votre humiliation & de votre silence, tout l'art de votre prière; & que pour avoir trop à lui dire, vous ne lui dites rien; si vous parliez de ce langage, vous parleriez le langage de la foi, le langage d'un Roi pénitent, qui n'osant plus à la vûë de ses chutes parler à son Dieu dans la prière, disoit: Seigneur, je me suis tû en votre présence: mon humiliation & ma confusion ont parlé pour moi: *Ob-* Ps. 38. 3.
mutui, & humiliatus sum. Et alors, dans ce silence de honte & de componction, la douleur de mes crimes s'est renouvelée: *& dolor meus renovatus est.* Mon cœur pénétré de mes ingratitude & de vos miséricordes, s'est senti enflammé d'un nouvel amour pour vous: *Concaluit cor meum in-* Ibid. 4.
tra me, & in meditatione mea exardescet ignis. Et tout ce que j'ai pu vous dire, ô mon Dieu, dans la profonde humiliation où me tenoit devant vous la vûë de mes misères, c'est que tout homme n'est qu'un abîme de foiblesse, de corruption, de vanité & de mensonge: *Locutus sum in linguâ meâ. Ve-* Ibid. 5.
ramtamen universa vanitas, omnis homo & 6.
vivens. Voilà le silence de componction que forme devant Dieu la véritable prière.

Mais de vous venir plaindre que vous n'avez plus rien à dire quand vous voulez prier: & quoi, mon cher Auditeur, vos crimes passés du moins, lorsque vous ve-

nez vous présenter devant Dieu , ne vous offrent-ils rien à craindre de ses jugemens , ou à demander à sa miséricorde ? Quoi ! toute votre vie a été peut-être un abîme de désordre ; vous avez abusé de tout , de la grace , de vos talens , de votre raison , de vos biens , de vos dignités , de toutes les créatures ; vous avez passé la plus belle partie de vos jours dans l'oubli de Dieu , dans l'égarément du monde & des passions ; vous avez avili votre cœur par des attachemens injustes , soüillé votre corps , révolté vos sens , dérégulé votre imagination , affoibli vos lumières , éteint même ce que des inclinations naturelles avoient mis d'heureux en votre ame , & ce souvenir ne vous fournit rien devant Dieu ? & il ne vous inspire pas comment il faut recourir à lui pour obtenir le pardon de tant de crimes ? & vous n'avez rien à dire à un Dieu que vous avez si long-tems outragé ? O homme ! il faut donc , ou que votre salut soit sans ressource , ou que vous ayez d'autres ressources pour l'obtenir , que celles de la clémence & de la miséricorde divine.

Mais je vais plus loin , mon cher Auditeur. Si vous menez une vie chrétienne , si revenu du monde & des plaisirs , vous êtes enfin entré dans les voies du salut , vous êtes encore plus injuste de vous plaindre que vous ne trouvez rien à dire au Seigneur dans vos prières. Quoi ! la grace singulière qu'il vous a faite d'ouvrir vos yeux ,

de vous défabufer du monde , de vous retirer du fond de l'abîme ; ce bienfait fi rare & refusé à tant de pécheurs , ne forme-t'il aucun sentiment de reconnoissance dans votre cœur quand vous êtes à ses pieds ? ce souvenir peut-il vous laisser froid & insensible ? la présence de votre Bienfaiteur ne reveille-t'elle en vous rien de tendre , vous qui vous piquez de n'avoir jamais oublié un bienfait , & qui faites tant valoir la tendresse & l'excès de votre gratitude envers les créatures ?

D'ailleurs , si vous sentez ces panchans infinis , qui , malgré votre changement de vie ; s'opposent encore en vous à la Loi de Dieu ; cette peine que vous avez encore à faire le bien ; cette pente malheureuse que vous trouvez encore en vous pour faire le mal ; ces désirs d'une vertu plus parfaite , qui n'ont jamais de suite ; ces résolutions qui vous retrouvent toujours infidèle ; ces occasions où vous vous retrouvez toujours le même ; ces devoirs auxquels votre cœur offre toujours la même répugnance ; en un mot , si vous ne sentez ce fonds inépuisable de foiblesse & de corruption , qui vous reste encore après votre conversion , & qui allarme si fort votre vertu , non-seulement vous aurez de quoi parler au Seigneur dans la prière , mais toute votre vie sera une prière continuelle. Tous les périls qui menaceront votre foiblesse , tous les événemens qui ébranleront votre foi , tous les objets qui réveilleront les plaies anciennes

de votre cœur, tous les mouvemens secrets qui vous avertiront que l'homme de péché vit toujours en vous, vous feront soupirer en secret vers celui de qui vous en attendez la délivrance. Vous prierez en tout lieu, comme dit l'Apôtre : tout vous rappellera à Dieu : parce que tout vous fournira des retours chrétiens sur vous-même.

D'ailleurs, mon cher Auditeur, quand vos propres misères ne pourroient pas remplir le vuide de vos prières, occupez-vous y des maux de l'Eglise ; des dissensions des Pasteurs ; de l'esprit de schisme & de révolte qui semble se former dans le Sanctuaire ; du relâchement des Fidèles ; de la dépravation des mœurs ; du triste progrès de l'incrédulité ; de l'extinction de la foi parmi les hommes. Gémissez sur les scandales dont vous êtes tous les jours témoin ; plaignez-vous au Seigneur, comme le Prophète, que tous l'ont abandonné ; que chacun cherche ses propres intérêts ; que le sel même de la terre s'est affadi ; & que la piété est devenuë un gain. Demandez au Seigneur, pour la consommation de ses Elus & pour l'accomplissement de ses desseins sur son Eglise, des Princes religieux, des Pasteurs fidèles, des Docteurs humbles & éclairés, des Guides instruits & désintéressés, des Solitaires fervens, des Vierges pures & édifiantes : la paix des Eglises ; l'extirpation des erreurs : le retour de tant de peuples que l'esprit de l'hérésie a séduits, & qui ont substitué des

doctrines nouvelles à la Religion de leurs peres.

Que dirai-je encore ? Demandez-lui la conversion de vos proches , de vos amis , de vos ennemis , de vos protecteurs , de vos maîtres , la conversion de ces ames à qui vous avez été vous-même un sujet de chute & de scandale ; de celles que vous avez vous-même autrefois éloignées de la piété , par vos dérisions & par vos censures ; de celles qui ne doivent peut-être qu'à l'impiété de vos discours passés , leur irrégion & leur libertinage ; de celles dont vos exemples ou vos sollicitations ont autrefois , ou perverti la vertu , ou séduit la foiblesse. Est-ce que ces grands objets , si tristes ; si intéressans , ne sauroient fournir un moment d'attention à votre esprit , ou quelque sensibilité à votre cœur ? Tout ce qui vous environne vous apprend à prier ; tous les objets , tous les événemens que vous voyez autour de vous , vous ménagent des occasions nouvelles de vous élever à Dieu : le monde , la retraite ; la Cour , la ville ; les Justes , les pécheurs ; les événemens publics & domestiques ; le malheur des uns , ou la prospérité des autres ; tout ce qui s'offre à vos yeux vous fournit des sujets de gémissement , de prière , d'actions de graces. Tout instruit votre foi ; tout excite votre zèle ; tout contriste votre piété ; tout rappelle votre reconnoissance : & au milieu de tant de sujets de prier , vous ne sçavez comment fournir à un instant de

prière ? & entouré de tant d'occasions de vous élever à Dieu , vous n'avez plus rien à dire , quand vous venez paroître en sa présence ! Ah ! mes Freres , que Dieu est loin d'un cœur qui a tant de peine à s'entretenir avec lui , & qu'on aime peu un maître & un ami , à qui on ne trouve jamais rien à dire !

Et voilà la dernière & la principale raison , qui fait que nous sommes inhabiles à la prière. On ne fait point prier & parler à son Dieu , parce qu'on ne l'aime pas. Quand on aime , le cœur fait bientôt comment il faut s'y prendre pour entretenir & pour toucher ce qu'il aime ; il ne va pas chercher bien loin ce qu'il doit dire : hélas ! il ne faudroit même dire tout ce qu'il sent. Rétablissons l'ordre dans notre cœur , mes Freres : substituons Dieu à la place du monde ; alors notre cœur ne se trouvera plus étranger devant le Seigneur. C'est le dérèglement de nos affections tout seul , qui fait notre incapacité de prier : on ne fait pas demander des biens éternels que l'on n'aime pas ; on ne fait pas méditer des vérités que l'on ne goûte pas ; on n'a rien à dire à un Dieu que l'on ne connoît presque pas ; on ignore comment solliciter des graces que l'on ne souhaite pas ; on ne fait pas faire instance pour obtenir la délivrance des passions que l'on ne hait pas : en un mot , la prière est le langage de l'amour ; & nous ne savons pas prier , parce que nous ne savons pas aimer.

Mais dépend il de nous , me direz-vous , d'avoir le goût de la prière ? & comment prier avec des dégoûts & des égaremens d'esprit , dont on n'est pas le maître , & qui la rendent insoutenable ? Second prétexte tiré des dégoûts & des difficultés de la prière.

UN des plus grands désordres du pé-^{II.}
ché , est sans doute cet éloignement & ce ^{PARTIES}
dégoût naturel que nous avons de la prière. L'homme innocent auroit fait toutes ses délices de s'entretenir avec son Dieu : toutes les créatures auroient été comme un livre ouvert , où il auroit sans cesse médité ses œuvres & ses merveilles : les impressions des sens soumises à sa raison , n'auroient jamais pû le distraire malgré lui , de la douceur & de la familiarité de sa divine présence : toute sa vie eût été une contemplation continuelle de la vérité ; & il n'eût été heureux dans son innocence , que parce que le Seigneur se seroit sans cesse communiqué à lui , & qu'il ne l'eût jamais perdu de vûe.

Il faut donc que l'homme soit bien corrompu , & que le péché ait fait en nous d'étranges changemens , pour nous faire une peine de ce qui devoit être notre félicité. Il n'est que trop vrai cependant que nous portons presque tous dans le fonds de notre nature , ce dégoût & cet éloignement de la prière ; & que c'est le prétexte le plus universel qu'on oppose à l'accom-

plissement de ce devoir si essentiel , à la piété chrétienne. Les personnes mêmes , à qui la pratique de la vertu devoit avoir rendu l'usage de la prière plus doux & plus familier , se plaignent tous les jours des dégoûts & des égaremens éternels qu'elles éprouvent dans ce saint exercice ; de sorte que le regardant , ou comme un devoir onéreux , ou comme une gêne inutile , elles en abrègent les momens , & croyent être quittes d'un joug & d'un assujettissement , quand elles voyent finir ce tems d'ennui & de contraire.

Or , je dis que rien n'est plus injuste que de s'éloigner de la prière , à cause des dégoûts & des égaremens d'esprit qui nous la rendent pénible & désagréable ; parce que ces dégoûts & ces égaremens prennent leur source , premièrement , ou dans notre tiédeur & nos infidélités ; secondement , ou dans le peu d'usage que nous avons de la prière ; troisièmement enfin , ou dans la sagesse de Dieu même qui nous éprouve , & qui veut purifier notre cœur , en nous refusant pour quelque tems les consolations sensibles de la prière.

Oùii , mes Freres , la premiere source & la plus commune des dégoûts & des aridités de nos prières , c'est la tiédeur & l'infidélité de notre vie. C'est en effet une injustice , de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein & tranquille ; une imagination calme & libre de tous les vains phantômes qui l'agitent ; un

cœur touché & disposé à goûter la présence de son Dieu ; tandis que toute notre vie , quoique d'ailleurs vertueuse aux yeux des hommes , sera une dissipation éternelle ; que nous vivrons au milieu des objets les plus propres à remuer l'imagination , à faire en nous de ces impressions vives qui ne s'effacent plus ; en un mot , que nous conserverons dans notre cœur mille attachemens injustes , qui ne nous paroissent pas absolument criminels , mais qui nous troublent , nous partagent , nous occupent , & qui affoiblissent en nous , ou même qui nous ôtent tout-à-fait le goût de Dieu & des choses éternelles.

Hélas ! mes Freres , si les ames les plus retirées & les plus saintes ; si des Solitaires pénitens ; si un Antoine au fond des déserts ; si un Jérôme , exténué par des macérations continuelles & par des études laborieuses ; si un Benoît purifié par une longue retraite & par une vie toute céleste , trouvoient encore dans le seul souvenir de leurs mœurs passées , des images fâcheuses , qui venoient jusques dans le fond de leurs solitudes , troubler la douceur & la tranquillité de leurs prières : prétendons-nous que dans une vie régulière , je le veux , mais toute pleine d'agitations , d'occasions qui nous entraînent , d'objets qui nous dissipent , de tentations qui nous troublent , de discours qui nous ébranlent , de plaisirs qui nous amolissent , de craintes ou d'espérances qui

nous agitent ; nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière de nouveaux hommes , purifiés de toutes ces images qui viennent de foûiller notre esprit , libres de tous ces attachemens qui viennent de partager & corrompre peut-être notre cœur , calmés de toutes ces agitations qui viennent de faire sur notre ame des impressions si violentes & si dangereuses ; & qu'oubliant pour un moment le monde entier & tous ces vains objets que nous venons de laisser , & que nous portons encore tous dans notre souvenir & dans notre cœur , nous nous trouverons tout d'un coup élevés devant Dieu à la méditation des choses célestes , pénétrés de l'amour des biens éternels , pleins de componction pour mille infidélités que nous aimons encore , & d'une tranquillité d'esprit & de cœur , que la retraite la plus profonde & le détachement le plus rigoureux , ne donnent pas quelquefois eux-mêmes. Ah ! mes Freres , que nous sommes injustes , & que les plaintes que nous faisons sans cesse contre les devoirs de la piété , se tourneront un jour en de terribles reproches contre nous-mêmes !

Et pour approfondir encore cette vérité & entrer dans un détail qui vous la rende plus sensible ; vous vous plaignez , premièrement , que votre esprit incapable d'un instant d'attention dans la prière , s'y égare sans cesse & vous échappe malgré vous-même. Mais comment voulez-vous l'y trouver attentif & recueilli , si tout ce que

vous faites, le distrait & le dissipe; si dans le détail de la conduite, vous ne vous rappelez jamais à vous-même; si vous ne vous accoûtez point à ce recueillement intérieur, à cette vie de foi, qui, au milieu même des dissipations du monde, trouve des sources de réflexions saintes? Pour trouver un esprit recueilli dans la prière? il faut l'y porter; il faut que le commerce même des pécheurs, lorsqu'on est obligé de vivre au milieu d'eux; que la vûe de leurs passions, de leurs inquiétudes, de leurs craintes, de leurs espérances, de leurs joies, de leurs chagrins, de leur misère, fournisse à notre foi des réflexions & des retours vers Dieu, qui nous préparent au recueillement & à la tranquillité de la prière. Alors, au sortir même du monde & ces conversations mondaines, où le devoir tout seul vous aura engagé, vous n'aurez pas de peine à vous aller recueillir devant Dieu, & d'oublier à ses pieds les vaines agitations dont vous venez d'être témoin. Au contraire, les vûes de la foi que vous y aurez conservées, l'aveuglement des mondains que vous y aurez déploré en secret, vous fera trouver de nouvelles douceurs aux pieds de JESUS-CHRIST; vous vous y délasserez avec consolation de l'ennui des dissipations & des inutilités mondaines: vous y gémirez avec un nouveau goût sur la folie des hommes, qui courent avec tant de fureur après la fumée, après un bonheur qui les fuit & qu'ils ne trouvent jamais,

parce que le monde, où ils le cherchent, ne sauroit le donner : vous y remercirez plus vivement le Seigneur, de vous avoir éclairé, & discerné avec tant de bonté, malgré vos crimes, de cette multitude qui doit périr : vous y verrez, comme dans un nouveau jour, le bonheur des ames qui le fervent, & qui détrompées de la vanité, ne vivent plus que pour la vérité.

Vous vous plaignez, secondement, que votre cœur insensible dans la prière n'y sent rien de vif pour son Dieu, & ne trouve en lui qu'un dégoût affreux qui la lui rend insupportable. Mais comment voulez-vous que votre cœur, tout occupé des choses de la terre, plein d'attachemens injustes, de goût pour le monde, d'amour de vous-même, de projets d'élévation, de desirs peut-être de plaire ; comment voulez-vous qu'un cœur prévenu de tant d'affections terrestres, trouve encore en lui quelque sensibilité pour les choses du Ciel ? Tout y est rempli, occupé par les créatures ; où voulez-vous que Dieu trouve sa place ? On ne sauroit goûter en même tems Dieu & le monde. Aussi, dès que les Israélites, après avoir passé le Jourdain eurent goûté des fruits de la terre ; la manne, dit l'Écriture, cessa de tomber ; comme s'ils n'avoient pû participer en même tems à cette nourriture du ciel & à celle de la terre ;

Jos. 5. Defecit que manna postquam comederunt de frugibus terræ.

L'amour du monde, dit S. Augustin
comme

comme une fièvre dangereuse, répand sur le cœur une amertume universelle, qui nous rend insipides & dégoûtans, les biens invisibles & éternels. Ainsi vous ne portez jamais à la prière qu'un dégoût insurmontable : ah ! c'est une marque que votre cœur est malade ; qu'une fièvre secrète & inconnue, peut-être à vous-même, le fait languir, le mine & le dégoûte ; qu'un amour étranger l'occupe. Remontez à la source de vos dégoûts pour Dieu, & pour tout ce qui a rapport à lui, & voyez si vous ne la trouverez pas dans les attachemens injustes de votre cœur : voyez si vous ne tenez pas encore trop à vous-même, aux soins de la parure, à l'amour de votre personne, à des amitiés frivoles, à des animosités dangereuses, à des envies secrètes, à des désirs d'élévation, à tout ce qui vous environne ; voilà la source du mal : appliquez y le remède ; prenez chaque jour quelque chose sur vous-même ; travaillez sérieusement à purifier votre cœur : vous goûterez alors les douceurs & les consolations de la prière ; alors le monde n'occupant plus vos affections, vous trouverez Dieu plus aimable : on aime bientôt vivement ce qu'on aime uniquement.

Et certes, rendez gloire ici à la vérité : n'est-il pas vrai que les jours où vous avez vécu avec plus d'attention sur vous-même ; les jours où vous avez fait au Seigneur quelques sacrifices de vos goûts, de votre

pareffe , de votre humeur , de vos averfions : n'eft-il pas vrai que ces jours-là vous avez prié avec plus de paix , plus de confolation , plus de joie ? On retrouve avec bien plus de plaifir les yeux d'un Maître à qui l'on vient de donner des marques éclatantes de fidélité ; au lieu qu'on fouffre devant lui ; quand on fent qu'il a mille juftes reproches à nous faire ; on s'y déplaît ; on y eft contraint & gêné ; on fe cache devant lui , comme le premier pécheur ; on ne lui parle plus avec cette effufion de cœur , & cette confiance qu'infpire une confcience pure & qui n'a rien à fe reprocher ; & l'on compte les momens où l'on eft obligé de foutenir la contrainte & l'ennui de fa divine préfence.

Matth.
26. 41.

Auffi , lorsque JESUS-CHRIST nous ordonne de prier , il commence par nous ordonner de veiller : *Vigilate , & orate.* Il veut nous faire entendre par-là , que la vigilance eft la feule préparation à la prière ; que pour aimer à prier , il faut veiller ; & que les goûts & les confolations ne font accordées dans la prière , qu'au recueillement & aux facrifices de la vigilance : *Vigilate , & orate.* Je fais que fi vous ne priez pas , vous ne fauriez veiller fur vous & vivre faintement ; mais je fais auffi que fi vous ne vivez pas avec cette vigilance , qui fait vivre faintement , vous ne fauriez jamais prier avec goût & avec confolation. La prière nous obtient la grace de la vigilance , il eft vrai ; mais il eft encore plus vrai ,

que la vigilance seule peut nous attirer le don & l'usage de la prière: *Vigilate, & orate.*

Et de-là, mes Freres, il est aisé de conclure, que quand la vie du monde, même la plus innocente; c'est-dire, quand les plaisirs, les jeux éternels, les dissipations, les amusemens des théâtres, que vous appelez innocens, n'auroient point d'autre inconvénient, que de vous rendre inhabiles à la prière; quand cette vie du monde, que vous justifiez tant, n'auroit rien de plus criminel, que de vous dégoûter de la prière, de dessécher votre cœur, de dissiper votre imagination, d'affoiblir votre foi, & de laisser le trouble & l'agitation dans votre esprit: quand nous ne jugerions de la sûreté de cet état, que par ce que vous nous dites tous les jours vous-même, que vous ne savez comment vous y prendre pour prier, & que la prière est pour vous d'un dégoût & d'un ennui, que vous ne pouvez soutenir; je dis que pour cela seul, la vie du monde la plus innocente, est une vie de péché & de réprobation; une vie pour laquelle il n'y a point de salut: car le salut n'est promis qu'à la prière; le salut n'est possible que par le secours de la prière; le salut n'est accordé qu'à la persévérance de la prière: donc toute vie qui met un obstacle essentiel à la prière, ne doit rien prétendre au salut. Or, qu'une vie de dissipation, de jeu, de plaisir, de spectacle mette un obstacle essentiel à la prière; qu'elle mette

dans notre cœur, dans notre imagination ; dans nos sens, un dégoût invincible pour la prière, une dissipation incompatible avec l'esprit de prière ; vous le savez ; vous vous en plaignez tous les jours ; vous vous fervez même de ce prétexte pour ne pas prier ; & de-là concluez, qu'il n'y a point de salut pour la vie du monde même la plus innocente ; puisque par tout où la prière est impossible, le salut l'est aussi. Première raison des dégoûts & des égaremens de nos prières ; la tiédeur & l'infidélité de notre vie.

La seconde, c'est le peu d'usage que nous avons de la prière. Nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement. Car premièrement, c'est l'usage de la prière tout seul, qui calmera peu à peu votre esprit ; qui en bannira insensiblement les images du monde & de la vanité ; qui dissipera tous ces nuages qui forment les dégoûts & les égaremens de vos prières. Secondement, il faut demander long-tems avant que d'obtenir, presser, solliciter, importuner : les douceurs & les consolations de la prière, sont le fruit & la récompense de la prière même. Troisièmement, il est nécessaire qu'il y ait de la familiarité, afin que le plaisir s'y trouve. Si vous priez rarement, le Seigneur sera toujours pour vous un Dieu étranger & inconnu, pour ainsi dire, devant qui vous serez dans une espèce de gêne & de contrainte ; avec qui vous n'aurez jamais ces effusions de cœur, cette

douce confiance , cette sainte liberté que la familiarité toute seule donne , & qui fait tout le plaisir de ce divin commerce. Dieu veut être connu , pour être aimé. Le monde perd à être approfondi ; il n'a de riant que la surface & le premier coup d'œil. Entrez plus avant ; ce n'est plus que vuide , vanité , chagrin , agitation & misère. Mais le Seigneur , il faut le connoître & le goûter à loisir , dit le Prophète , pour sentir tout ce qu'il a d'aimable : *Gustate , & videte quoniam suavis est Dominus.* Plus vous le con- Ps. 34noissez , plus vous l'aimez ; plus vous vous unissez à lui , plus vous sentez qu'il n'y a de véritable bonheur sur la terre , que celui de le connoître & de l'aimer : *Gustate , & videte quoniam suavis est Dominus.*

C'est donc l'usage de la prière tout seul , qui peut nous rendre la prière aimable. Aussi nous voyons , que la plupart des personnes qui se plaignent des dégoûts & des égaremens de leurs prières , prient rarement ; croient avoir satisfait à ce devoir essentiel , quand elles ont donné rapidement au Seigneur quelques momens de dissipation & de contrainte : l'abandonnent au premier instant de dégoût ; ne font aucun effort pour y assujettir leur esprit ; & loin de regarder l'opposition invincible qu'elles ont à la prière , comme une raison qui la leur rend plus nécessaire , elles la regardent comme une excuse légitime qui les en dispense.

Mais comment , direz-vous , trouver le

tems dans le monde de faire un usage si long & si fréquent de la prière? Vous ne trouvez pas le tems de prier, mon cher Auditeur? Mais pourquoi le tems vous est-il donné, que pour demander à Dieu qu'il oublie vos crimes, qu'il vous regarde avec des yeux de miséricorde, & qu'il vous mette un jour au nombre de ses Saints? Vous n'avez pas le tems de prier? Mais vous n'avez donc pas le tems d'être Chrétien? car un homme qui ne prie pas, est un homme qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'espérance. Vous n'avez pas le tems de prier? mais la prière est le commencement de tout bien; & si vous ne priez pas, vous n'avez pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle. Ah! mes Freres, manquons-nous de tems pour solliciter les graces de la terre, pour importuner le maître, pour obséder ceux qui sont en place, pour donner aux plaisirs ou à la paresse? Que de momens inutiles! que de jours ennuyeux & à charge, par la tristesse toute seule que l'oïveté traîne après elle! que de tems perdu à de vaines bien-féances, à des entretiens oïseux, à des jeux interminables, à des assujettissemens stérils, à courir après des chimères qui s'éloignent toujours plus de nous! Grand Dieu! & l'on manque de tems pour vous demander le Ciel, pour appaiser votre colère & attirer vos miséricordes éternelles! Qu'on fait peu de cas de son salut, ô mon Dieu! quand on n'a pas le tems de deman-

der à votre miséricorde qu'elle nous sauve ! & qu'on est à plaindre de trouver tant de momens pour le monde , & de n'en pas trouver un seul pour l'éternité ! Seconde raison des dégoûts & des égaremens de nos prières ; le peu d'usage de la prière même.

Il est vrai , mes Freres , que cette raison n'est pas si générale , qu'on ne voye souvent les ames les plus fidèles à la prière, éprouver constamment ces dégoûts & ces égaremens dont je parle : mais je dis qu'alors ces dégoûts viennent de la sagesse de Dieu qui veut les purifier , & qui ne les conduit par cette voie , que pour accomplir ses desseins éternels de miséricorde sur elle ; dernière raison : qu'ainsi loin de se rebuter de ce que la prière leur offre de triste & de désagréable , elles doivent y persévérer avec plus de fidélité , que si le Seigneur y répandoit sur elles des consolations sensibles & abondantes.

Premièrement , parce que vous devez regarder ces dégoûts , comme la juste peine de vos infidélités passées. N'est-il pas raisonnable que Dieu vous fasse expier les voluptés criminelles de votre vie mondaine , par les dégoûts & les amertumes de la piété ? La foiblesse du tempérament ne vous permet peut-être pas de punir par des macérations corporelles , l'égarement de vos premières mœurs : n'est-il pas juste que Dieu y supplée par les peines & les afflictions intérieures de l'esprit ? Voudriez-

vous qu'il vous fit passer en un instant des plaisirs du monde à ceux de la grace ; des viandes de l'Égypte , au lait & au miel de la terre de promesse , sans vous avoir fait éprouver auparavant les aridités & les fatigues du désert ; & en un mot , qu'il ne châtiât , si j'ose parler ainsi , les délices du crime , que par celles de la vertu ?

Secondement , vous vous êtes si long-tems refusé à Dieu , malgré les plus vives inspirations de sa grace , qui vous rappeloient à la vérité & à la lumière ; vous l'avez si long-tems laissé heurter à la porte de votre cœur , avant que de l'en rendre le maître ; vous avez tant disputé , combattu , balancé , différé , avant que de vous donner à lui ; n'est-il pas juste qu'il vous laisse solliciter quelque tems , avant de se donner à vous avec toutes les consolations de sa grace ? Les délais & les retardemens du Seigneur sont la juste peine des vôtres.

Mais quand ces raisons seroient moins solides , que savez-vous si Dieu ne veut point vous rendre par-là cet exil , & l'éloignement où nous vivons de lui , plus haïssable ; & vous faire soupirer plus ardemment après cette patrie éternelle , où la vérité , vûë à découvert , nous paroîtra toujours aimable ; parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est ? Que savez-vous s'il ne veut point par-là vous inspirer plus de componction de vos crimes passés , en vous faisant sentir à tous les momens
l'oppo-

l'opposition & le dégoût qu'ils ont laissé dans votre cœur pour la vérité & pour la justice ? Que savez-vous enfin , si par ces dégoûts , Dieu ne veut pas achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété ? s'il ne veut pas établir votre vertu sur la vérité qui est toujours la même , & non pas sur le goût qui change sans cesse ; sur les règles qui sont éternelles , & non pas sur les consolations qui sont passagères ; sur la foi qui sacrifie constamment les choses visibles aux invisibles , & non pas sur la sensibilité , qui laisse au monde le même empire presque qu'à la grace sur notre cœur. Une piété toute de goût ne va pas loin , si la vérité ne la soutient & ne l'affermi. Il est dangereux de faire dépendre sa fidélité des dispositions sensibles d'un cœur , qui n'est jamais un instant le même , & sur qui tous les objets font des impressions nouvelles. Les devoirs qui ne plaisent que lorsqu'ils consolent , ne plaisent pas long-tems ; & la vertu , qui n'est que dans le goût , ne sauroit se soutenir , parce qu'elle ne tient qu'à nous-mêmes.

Car après tout , si vous ne cherchez que Dieu tout seul dans vos prières , qu'il vous conduise par des dégoûts ou par des consolations , pourvû que la voie par où il vous mene vous conduise à lui , comme elle est la plus sûre pour vous , elle doit vous paroître préférable à toutes les autres. Si vous ne priez ; que pour attirer plus de se-

cours du Ciel sur vos besoins & sur vos foiblesses ; la foi vous apprenant que la prière accompagnée même de ces dégoûts & de ces aridités , obtient les mêmes graces , produit les mêmes effets , & qu'elle est aussi agréable à Dieu , que celle où se trouvent des consolations plus sensibles ; que dis-je ? qu'elle peut devenir même plus agréable au Seigneur par l'acceptation des peines que vous y souffrez ; la foi vous l'apprenant , vous devez être aussi fidèle à la prière , que si elle vous offroit des attraits sensibles. Autrement , ce ne seroit pas Dieu que vous cherchiez ; mais vous-même ; ce ne seroit pas les biens éternels , mais des consolations vaines & passagères ; ce ne seroit pas les remèdes de la foi , mais les appuis de votre amour-propre.

Ainsi , qui que vous soyez qui m'écoutez ici , imitez la femme Cananéenne : soyez fidèle à la prière ; & dans l'accomplissement de ce devoir , vous trouverez le secours & la facilité de tous les autres. Si vous êtes pécheur , priez : ce n'est que par-là que le publicain & la Péchereffe de l'Evangile obtinrent des sentimens de componction , & la grace d'une parfaite pénitence ; & la prière est la seule source & la seule voie de la justice. Si vous êtes juste , priez encore : la persévérance dans la foi & dans la piété n'est promise qu'à la prière ; & ce n'est que par-là que Job , que David , que Tobie , ont persévéré jusqu'à la fin. Si vous vivez au milieu des pécheurs , & que le devoir

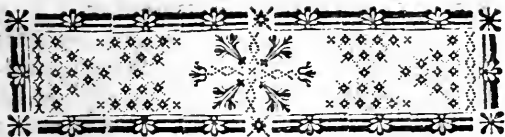
ne vous permette pas de vous dérober au spectacle de leurs déréglemens & de leurs exemples , priez : plus les périls sont grands , plus la prière devient nécessaire ; & les trois enfans au milieu des flammes , & Jonas dans le sein d'un monstre , ne trouverent leur sûreté que dans la prière. Si les engagements de votre naissance ou de votre état , vous attachent à la Cour des Rois , priez : Esther dans la Cour d'Assuérus , Daniel dans celle de Darius , les Prophètes dans les Palais des Rois d'Israël , ne dûrent qu'à la prière la vie & le salut. Si vous vivez dans la retraite , priez : la solitude elle-même devient un écueil , si l'entretien continuel avec le Seigneur ne nous défend contre nous-mêmes ; & Judith dans le secret de sa maison , & la veuve Anne dans le Temple , & les Antoinnes au fond des déserts ne trouverent que dans la prière , le fruit & la sûreté de leur retraite. Si vous êtes établi dans l'Eglise pour instruire les peuples , priez : vos prières toutes seules feront toute la force & tout le succès de votre ministère ; & les Apôtres ne convertirent l'Univers , que parce qu'ils ne s'étoient réservés pour leur partage , que la prière & la prédication de l'Evangile : *Nos verò orationi , & ministerio verbi instantes erimus.* Enfin , que vous soyez encore une fois , dans la prospérité , ou dans l'indigence ; dans la joye , ou dans l'affliction ; dans le trouble ou dans la paix ; dans la ferveur , ou dans le découragement

dans le désir, ou dans les voies de la justice ; avancé dans la vertu , ou encore dans les premières démarches de la pénitence , priez : la prière est la sûreté de tous les états , la consolation de toutes les peines , le devoir de toutes les conditions , l'ame de la piété , le soutien de la foi , le grand fondement de la Religion , & toute la Religion elle-même. O mon Dieu ! répandez donc sur nous cet esprit de grace & de prière , qui doit être le caractère le plus marqué de votre Eglise , & le partage d'un peuple nouveau , & purifiez nos cœurs & nos lèvres , afin que nous puissions vous offrir des louanges pures , des soupirs fervens , & des vœux dignes des biens éternels que vous avez promis si souvent à ceux qui vous les auront demandés comme il faut.

Ainsi soit-il.

AVIS SUR LE SERMON SUIVANT.

*V*Oici encore un Sermon sur la Prière : il n'a point d'Exorde , parce que nous n'en avons point trouvé dans le manuscrit du Pere Massillon ; aussi nous nous sommes contentés de mettre la Division au commencement. Le Sermon qui précède fera tort à celui-ci ; on ne laissera pas néanmoins d'y trouver bien des traits dignes de l'éloquence de l'Auteur.



S E C O N D

S E R M O N

P O U R L E J E U D I

D E L A P R E M I E R E S E M A I N E

DE C A R Ê M E.

Sur la Prière.

DIVISION. Ne demander que ce qu'il faut dans la Prière ; & le demander comme il faut.



A nécessité & les avantages de la Prière reviennent si souvent dans les Livres saints, & l'homme lui-même porte cette vérité si vivement empreinte dans le fonds de son être & dans la foiblesse de ses penchans, qu'il paroît presque inutile d'en venir ici instruire les Fidèles. En effet, mes Freres, s'il y a au-dessus de nous un Etre suprême, Auteur de cet univers que nous habitons, qui le soutient

I.
PARTIE.

par la force de sa parole, & qui veut être connu & adoré de ses créatures; le premier devoir de l'homme est de lever les yeux au Ciel, de reconnoître le Seigneur à qui il appartient, de lui faire hommage de tout ce qu'il est, de lui rapporter ce qu'il en a reçu, & d'établir avec lui un saint commerce d'amour, d'adoration, de servitude & d'action de grâces. Qu'est-ce donc qu'un homme qui reconnoissant cet Etre suprême, ne le prie pas? C'est un infortuné qui n'a point de Dieu, qui vit tout seul dans l'univers; qui ne tient à aucun être hors de lui; qui retombant sur son propre cœur, n'y trouve que lui-même, c'est-à-dire, ses peines, ses dégoûts, ses inquiétudes, ses terreurs, avec quoi il puisse s'entretenir: c'est un infortuné qui n'attend rien au-delà du tombeau; qui borne ici-bas tous ses désirs & toutes ses espérances; qui se regarde comme une vapeur que le hazard a formée, prête à s'évanouir & à se perdre pour toujours dans les espaces immenses du néant; qui ne se croit formé que pour les jours rapides qu'il paroît sur la terre; qui vit dans l'univers comme un homme que le hazard auroit jetté tout seul dans une Isle reculée & inaccessible, où il seroit sans maître, sans souverain, sans soin, sans discipline, sans attendre de ressource, sans se promettre une meilleure destinée, sans fatiguer le Ciel par des vœux inutiles, sans porter ses vœux & ses souhaits au-delà du

vaſte abîme qui l'environneroit , & ſans chercher d'autre adouciffement à l'infortune de ſa condition , qu'une molle indolence. Tel eſt l'homme qui ne s'entretient jamais avec le Seigneur qui l'a fait.

En ſecond lieu , ſi nous ne pouvons pas de nous-mêmes former un ſeul deſir digne des regards de Dieu ; ſi des penchans violens & continuelſ précipitent ſans ceſſe notre cœur vers les plaiſirs illicites : ſi toutes nos voies ſont ſemées d'écuëils & investies d'ennemis invisibles ; ſi les richelſes nous corrompent , la proſpérité nous élève , l'affliction nous abat , les affaires nous diſſipent , le repos nous amollit , les ſciences nous enflent , l'ignorance nous égare , les commerces nous ſéduiſent , la ſolitude nous nuit , la ſanté réveille les paſſions , la maladie nourrit , ou la tiédeur ou les murmures ; en un mot , ſi depuis notre chute , tout ce qui nous environne eſt pour nous , ou piège , ou erreur , ou tentation ; dans une ſituation ſi périlleuſe , eh ! quel eſpoir de ſalut pourroit-il encore reſter à l'homme, ſ'il n'appelloit ſon Dieu à ſon ſecours ; ſi du fond de notre miſère nous ne faiſons ſans ceſſe monter des gémiſſemens vers le Ciel, afin que le Seigneur vienne lui-même mettre un frein à nos paſſions indomptées , fixer nos inconſtances , éclairer nos erreurs , ſoutenir nos foibleſſes , réveiller nos langueurs , écarter les périls , adoucir les tentations , abréger les heures du combat , & nous relever de nos chutes ;

Oui, mes Freres, la prière est la source de toutes les graces, & le remède de tous nos besoins. Si l'aiguillon de Satan révolte la chair contre l'esprit, c'est-là que l'infirmité se fortifie. Si la figure du monde nous amuse & nous éblouit, c'est-là que la foi se perfectionne. Si les occasions nous entraînent malgré nos plus vives résolutions, c'est-là que la fidélité est donnée. Si les sollicitudes du siècle ou rallentissent notre ferveur, ou dissipent nos sens, c'est-là que la piété se renouvelle, & qu'on retrouve le recueillement. Si l'inconstance du cœur toute seule nous fait éprouver ces momens dangereux de dégoût dans le service du Seigneur, c'est-là que le goût du don céleste se réveille, & qu'on sent combien le Seigneur est doux. Si les maximes des insensés & les erreurs du monde, ont affoibli dans notre esprit les vérités du salut, c'est-là que les lumières croissent, & que tous ces vains phantômes que l'esprit de ténèbres avoit élevé au milieu de nous, sont dissipés. Si nous ne pouvons pas être avec nous-mêmes; si la retraite nous paroît affreuse; si les jeux, les assemblées, les plaisirs, sont devenus des amusemens inévitables à l'ennui qui nous persécute, ah! c'est-là que nous apprendrons à nous passer du monde, à ne pouvoir nous souffrir, & à trouver avec Dieu seul nos plus chères délices. Si les croix, les larmes, les amertumes d'une vie chrétienne, allarment notre foiblesse, & nous

empêchent de nous convertir au Seigneur; c'est-là que l'innocence s'offre à nous avec tous ses charmes, que le sein de la gloire s'ouvre, que les tribulations passagères ne paroissent plus rien au prix des biens à venir qui doivent les couronner. Si nous gémissons sous le poids de nos chaînes, c'est-là qu'une main invisible nous fortifie peu à peu. Si nous sommes au fond de l'abîme & de la dissolution, & si nos iniquités, comme une pierre fatale, semblent en avoir fermé l'entrée & nous ôter tout espoir de secours; c'est-là qu'un rayon de lumière commence à percer dans l'horreur de ces ténèbres, & qu'une voix céleste se fait entendre jusques dans le séjour de la mort. Si nous nous trouvons dans ces nouvelles agitations de la pénitence où la grace & la cupidité disputent encore notre cœur; où l'on est ébranlé, mais non pas encore vaincu; touché, mais non pas converti; ah! c'est-là que la victoire s'achève, que les irrésolutions se fixent, & que le Seigneur demeure le maître. Si la perfidie ou l'injustice nous ont dépouillés de nos biens & de nos dignités, & renversé nos plus belles espérances; c'est-là que dans le secret de la retraite où une affreuse disgrâce nous a jettés, on trouve un ami plus solide que celui qu'on a perdu, un maître plus puissant que celui qu'on servoit, des récompenses plus sûres que celles qu'on attendoit. Si la calomnie nous a noircis; c'est-là qu'on se console avec celui

qui nous connoît tous, des jugemens injustes des hommes. Si la malice nous afflige ; c'est-là que le Seigneur verse de l'huile sur nos playes. Si nous avons perdu un pere, un époux, un protecteur ; c'est-là qu'il commence à nous tenir lieu de tout. Les hommes, qui ne peuvent remplacer nos pertes, ne peuvent aussi consoler notre douleur. Ce sont des consolateurs impuissans qui nous fatiguent, loin de nous soulager ; qui nous exhortent à la patience, mais qui ne peuvent la porter jusques dans notre cœur ; & si vous ne priez pas, toutes vos afflictions sont sans ressource. En un mot, mettez-vous dans quelle situation il vous plaira, la prière l'adoucit, si elle est triste ; ou la facilité, si elle est pénible ; ou l'affermir, si elle est chancelante ; ou la préserve, si elle est exposée. Mais quand nos intérêts tous seuls ne nous feroient pas de la prière l'exercice le plus doux & le plus consolant de la foi ; quand même dans l'exil où nous vivons, éloignés de notre Dieu, assujettis à tant de misères, esclaves de tant de nécessités, livrés à tant de foiblesses, nous pourrions trouver hors de lui quelque plaisir véritable & quelque adoucissement à nos maux ; ne faut-il pas l'adorer, puisque nous sommes son ouvrage, & que c'est lui qui nous a tirés du sein de nos meres, & qui n'a cessé depuis d'ajouter de nouveaux bienfaits à celui-là ? Avons-nous des devoirs plus essentiels que de lui rendre sans cesse des actions de gra-

ées, puisqu'il est le rémunérateur de nos peines, le Juge éternel de nos actions ? Ne faut-il pas intéresser sa miséricorde à notre salut, appaiser sa justice sur nos crimes passés, & le prier de ne s'en point souvenir dans sa colère ?

Enfin, mes Freres, le Chrétien est un homme de prière; son origine, sa situation, sa nature, ses espérances, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier. L'Eglise elle-même, où la grace de l'Evangile nous a incorporés, ici-bas étrangère, n'est qu'une triste colombe captive dans Babylone; toujours gémissante & plaintive, elle ne reconnoît ses enfans que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers la Patrie; & le Chrétien qui ne prie pas, se retranche lui-même de l'assemblée des Saints, & est pire qu'un infidèle.

Mais plus la prière est nécessaire & utile, plus il importe de prier comme il faut. Les avantages de ce devoir si essentiel à la vie chrétienne, sont attachés à la manière dont on l'accomplit; & vous ne priez pas, si vous priez mal. La foi est donc, dit S. Augustin, la première condition & comme la source de la prière chrétienne: *Fides, fons orationis*. Or, la foi, lorsqu'elle prie, commence par nous faire haïr tout ce qui déplaît en nous au Dieu que nous voulons appaiser; elle ne demande que les dons qui peuvent nous rendre agréables à ses yeux; elle s'en remet pour les faveurs temporelles, & les autres dons

qui ne doivent point demeurer , aux desseins éternels que le Seigneur a formés sur nos destinées ; également prête à le bénir , soit qu'il nous en favorise , soit qu'il nous les refuse ; c'est-à-dire , qu'elle est sincère , désintéressée , soumise.

Or , remarquez , je vous prie , avec moi ces trois conditions dans la prière de notre sainte Cananéenne. Premièrement , elle commence à sortir de sa contrée & du milieu d'un peuple qui étoit maudit : *Egressa à finibus illis* ; elle éloigne son cœur de tout ce qui peut éloigner d'elle les regards de son Libérateur , elle laisse là les idoles que ses peres lui avoient appris à adorer , & ne compte plus sur leur foible protection ; sa fille même mourante , cruellement tourmentée , & à qui même ses soins & sa présence eussent été si nécessaires , ne l'arrête pas : elle n'attend pas , comme la femme de Samarie , que le Fils de David vienne la chercher au milieu de son peuple & de ses désordres ; elle renonce d'abord aux dieux de Canaan , & aux égaremens de ses premières voies , & court reconnoître le désiré des nations , le destructeur de l'empire de satan , & celui en qui la malédiction prononcée contre la postérité de Cham , devoit être levée : *Egressa à finibus illis*. Or , usons-nous de ces précautions , mes Freres , lorsque nous venons nous présenter à Jesus-Christ dans la prière ? sortons-nous du milieu de nos idoles & de notre peuple ? il nous ordonne de

Matth.
25. 21.

secouer l'iniquité qui est dans nos mains , avant que d'oser les lever vers lui : *Si iniquitatem quæ est in manu tua , abstuleris à te... tunc levare poteris faciem tuam absque macula.* Puisque nous allons demander , il ne faut rien exposer aux yeux de notre Bienfaiteur , qui puisse arrêter ses graces ; puisque nous devons adorer , nous ne devons rien conserver dans notre cœur , qui démente nos hommages ; puisque nous allons nous humilier de nos fautes , il ne faut pas apporter encore l'affection criminelle devant notre Juge. Il faut du moins haïr nos playes , si nous ne pouvons pas encore couper jusqu'au vif pour les guérir : il faut du moins gémir sur notre misère , si nous ne pouvons pas encore obtenir de notre foiblesse cet effort généreux qui doit nous en délivrer. Toute prière doit donc partir d'un commencement imparfait de pénitence , & être une démarche de conversion : toute prière doit donc , ou changer le cœur , ou être née d'un désir de changement : autrement vous ne priez pas ; vous venez insulter la sainteté de l'Être suprême. Et cependant , mes Freres , nous portons tous les jours jusques sous la majesté des regards de Dieu , des liens honteux , des désirs de crime , des haines cruelles , des projets chimériques de fortune ; nous le prions de nous remettre nos offenses , & nous ne nous en repentons pas , ou peut-être en méditons-nous de nouvelles ; nous le conjurons de nous délivrer de

Job. 11.

14. 15.

la tentation, & nous aimons d'y succomber ; nous souhaitons que son nom soit sanctifié, & nous sommes dans le dessein de l'outrager encore ; nous lui demandons que son Royaume nous soit donné, & nous voulons encore être du nombre de ces fornicateurs, de ces injustes, de ces adultères qui ne le posséderont pas : en un mot, nous désirons que sa volonté s'accomplisse, & nous refusons de lui obéir. Sont-ce-là, ô mon Dieu, des supplians qui demandent des graces ? des coupables qui attendent leur pardon ? des indignes qui vous représentent leur misère ? ou des profanes qui vous insultent ? Et que voyez-vous dans ces prières, qui ne sollicitent vos foudres, loin d'attirer vos faveurs ? Devant votre majesté même, on s'entretient avec ses passions, au lieu de les faire taire du moins en votre présence ; & l'on sort de la prière le cœur plus échauffé, l'esprit plus occupé d'un dessein, d'une entreprise, d'une passion, quelquefois qu'on n'y est entré. La seule chose dont on est vuide, ô mon Dieu ! c'est de vos vérités & de votre grace.

Mais ce n'est pas assez de ne rien porter sous les yeux de Dieu dans la prière, qui puisse éloigner les graces que nous venons demander, il faut que la foi régle & purifie nos demandes ; seconde condition de la prière chrétienne marquée dans la conduite de notre sainte Femme de l'Évangile : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de

moi : *Miserere mei , Domine , Fili David.*
 Et ici , mes Freres , souffrez que je fasse deux réflexions. La premiere , c'est qu'elle ne dit pas , remarque S. Chrysofôme , Guérissez ma fille ; mais , ayez pitié de moi ; ses propres besoins s'offrent à elle les premiers dans sa prière ; elle sent son ame sous la tyrannie d'un demon invisible dont la délivrance lui paroît plus importante que celle du corps de sa fille : ainsi elle demande d'abord le Royaume de Dieu & sa justice , persuadée que tout le reste lui sera donné comme par surcroît. Voilà la règle , mon cher Auditeur ; mais la suivez-vous ? dans les calamités qui vous affligent , commencez-vous à invoquer la miséricorde du Seigneur sur les misères cachées de votre ame , ou sur les maux temporels qui vous accablent au dehors ? demandez-vous premièrement , la charité qui demeure toujours , avant que de demander d'autres dons moins excellens & qui seront détruits avec vous ? & votre conversion vous intéresse-t'elle plus vivement que vos malheurs ? Lorsqu'un revers de fortune , ou plutôt un ordre secret de la Providence , vous eut fait déchoir de cet état de prospérité , où votre naissance & les biens de vos ancêtres vous avoient placé ; quelle fut la premiere voix que votre cœur affligé fit monter vers le Seigneur ? Délivrez-moi , lui disiez-vous , de ceux qui me persécutent : de sa grace , de votre salut , de vos ennemis domestiques , il n'en étoit point

question. Lorsque cet époux, cet ami, ce maître, à la vie duquel votre fortune étoit attachée, furent sur le point de vous être enlevés, & que tout secours humain devenu inutile, il fallut lever les yeux au Ciel, & mettre dans le Seigneur toute votre espérance; que lui offrites-vous d'abord? les calamités, prêtes de fondre sur vous, à prévenir? ou les crimes qui vous les avoient attirés, à expier? Lorsque la main se fut appesantie sur votre propre personne, & que des maux longs & cruels eurent éteint peu à peu votre jeunesse & votre santé; quels remèdes demandiez-vous au souverain Médecin? & tandis que les infirmités de votre chair vous trouvoient si sensible, connoissiez-vous seulement celles de votre ame? Que vous auriez peu de supplians, ô mon Dieu: si vous n'aviez à distribuer que des dons célestes & des trésors spirituels! Mais je me trompe, mes Freres: ce n'est pas le Seigneur que vous invoquez, puisque vous désirez quelque autre chose que lui-même: vous invoquez la santé, la prospérité, la gloire, puisque vous ne vous adressez à lui que pour obtenir quelque'un de ces dons; vous le cherchez comme ces Juifs charnels, à cause des pains terrestres qu'il multiplie; & votre prière n'est qu'une demande injuste d'un bien périssable, que vous faites à l'Auteur de tous les biens.

La seconde réflexion, c'est que la véritable prière nous rappelle sans cesse à nous-mêmes

mêmes , & sous prétexte de nous élever , ne permet pas qu'on s'oublie : *Fils de David , ayez pitié de moi.* Car , prier , c'est connoître sa misère , c'est avouër à son Dieu son injustice ; c'est soupirer après la grace d'une parfaite délivrance. Prier , c'est vouloir anéantir en nous tout ce qui déplaît à l'Être suprême ; c'est s'animer à lui être désormais plus fidèle ; c'est se confondre à la viüë de ses bienfaits & de notre ingratitude. Prier, c'est opposer nos mœurs à la Loi sainte , les redresser sans cesse sur cette règle , en retrancher sans pitié tout ce qui s'y trouve contraire ; c'est avancer dans la pratique des vertus chrétiennes. En un mot , la prière est la perfection de nos mœurs. Eh ! mes Freres , l'homme corrompu comme il est , paîtri d'orgueil de sensualité , d'ignorance , & sujet à tant de foiblesses , quelque progrès qu'il ait fait dans la vertu , peut-il se permettre de vœux devant son Dieu , que pour lui-même ? peut-il se proposer d'autre sujet de sa prière que lui-même , & les besoins infinis de son ame ? peut-il lui rester assez de loisir , pour entrer dans de vaines spéculations où il se perd ? La prière est-elle donc un effort de l'esprit , ou le langage du cœur ? & adore-t'on jamais son Dieu d'une manière plus digne de lui , que lorsque , prosternée sous la majesté de ses regards , la vile créature reconnoît qu'elle n'est que cendre & poussière en sa présence ? Le pécheur ne doit tenir à son Dieu que ce langage : *Fils de*

David, ayez pitié de moi. Dans ce sentiment, est renfermée toute la sublimité de sa prière; c'est ainsi qu'il adore son Seigneur qu'il l'aime, qu'il espère en lui, qu'il reconnoît ses bienfaits, & qu'il confesse son impuissance.

En troisième lieu, la foi de notre Cananéenne lui inspire dans sa prière une résignation parfaite à la volonté de son Libérateur; elle se contente de lui dire: Ma fille est cruellement tourmentée par le démon: *bid.* *Filia mea malè à dæmonio vexatur.* Elle n'ajoute pas, dit S. Chrysostôme, Délivrez-la, Seigneur; elle n'impose aucune loi à sa miséricorde. On ne l'entend pas crier comme cet Officier de l'Evangile: Venez, Seigneur, & guérissez mon Serviteur; comme cet Aveugle de Jéricho: Seigneur, faites que je voye; comme cette mere des enfans de Zébédée: Dites que mes deux enfans soient assis, l'un à votre droite & l'autre à votre gauche; contente d'avoir découvert le sujet de sa douleur, elle s'en remet du reste à la sagesse & à la clémence du Fils de David, & laisse à la seule disposition de sa volonté, les suites de sa destinée. *Filia mea malè à dæmonio vexatur.* Ainsi Dieu veut qu'on le prie, mes Freres: il est plus éclairé sur nos besoins que nous-mêmes; car d'ordinaire nous ne faisons ce que nous lui demandons: souvent nous exigeons de lui des faveurs que sa justice nous accorde comme des peines, parce qu'ils'indigne que nous ne comptions

sa volonté pour rien dans nos prières ; que nous respections si peu les ordres éternels de sa providence sur nous , & que nous voulions faire à sa sagesse une loi de la bizarrerie de nos désirs. Cependant , mon cher Auditeur , c'est ici le défaut le plus universel de nos prières ; l'accomplissement de sa volonté sainte n'est presque jamais la règle de nos vœux & de nos demandes. Lorsqu'il vous a frappé dans vos biens , ou dans votre personne , lui avez-vous dit : Seigneur , si cet état d'affliction me rend plus agréable à vos yeux , & me met dans une heureuse impuissance de vous déplaire , laissez-moi des maux si précieux. Est-ce ainsi que vous l'avez prié ! Ah ! vous n'avez pas eu assez de larmes & de soupirs pour lui demander le retour de la santé ou de la fortune. Mais qu'est-il arrivé ? il vous a exaucé , & les suites ne vous ont que trop fait connoître qu'il vous avoit puni en vous exauçant , & qu'il avoit été un Dieu cruel en vous devenant propice : vous avez fait servir aux plaisirs & aux égaremens des passions , cette santé qu'il vous a rendue : & les biens où vous êtes rentré , n'ont été entre vos mains que les tristes instrumens de vos crimes. Lorsque sa main se fut étendue sur cet enfant , qu'une tendresse déréglée vous rendoit si cher , & que vous regardiez comme l'unique successeur de vos grands biens , & le seul appui de vos espérances ; vous contentâtes-vous de lui dire comme la sainte mere de notre Evangile ;

Seigneur, mon enfant est cruellement tourmenté, son sort est entre vos mains : vous voyez mon affliction ; vous prévoyez sa destinée ; n'ayez aucun égard à mes desirs s'ils ne s'accordent pas avec vos conseils éternels : *Filia mea malè à dæmonio vexatur.* Ah ! vous ne saviez demander au Seigneur que sa vie & la prolongation de ses jours : il la lui rendit cette vie ; il les prolongea ces jours ; & mille chagrins amers dont ses mœurs licencieuses ont depuis contristé votre tendresse, & sa révolte peut-être dénaturée contre vous-même, & l'oubli du respect & de la piété paternelle vous ont appris que vous ne méritiez pas alors d'être refusé ; que votre prière n'étoit pas assez soumise & assez pure, pour être exaucée ; & que le bienfait dont il consoloit l'excès de votre douleur, en étoit le plus terrible châtement. Comme nous ignorons, mes Freres, si le Seigneur veut nous sanctifier par la voie des afflictions ou de la prospérité, de la santé ou de la maladie, de la réputation ou des opprobres, nous devons dans nos prières le conjurer d'accomplir ses desseins éternels sur nous, de nous mener par le sentier qu'il nous a préparé dès le commencement des siècles ; & ne lui demander les faveurs temporelles, qu'autant que la sagesse les trouvera favorables à notre salut. Pour les biens de la grace, la conversion du cœur, la délivrance des passions, la fidélité dans les occasions, la persévérance dans la vertu ; ah !

demandons-les , sans condition & sans réserve : la volonté du Seigneur , dit l'Apôtre , est toujours que nous soyons saints ; & nous ne pouvons solliciter avec trop d'instance , ce que nous ne saurions jamais trop tôt obtenir. Mais c'est ici où chacun s'abuse ; & où pour justifier des prières intéressées & charnelles , on confond les intérêts du salut avec ceux de l'amour propre : on s'imagine dans des maladies habituelles , que si le Seigneur nous rendoit la santé , nous serions moins tièdes dans son service , plus en état d'entrer dans de bonnes œuvres , plus propres à nous appliquer à l'affaire de l'éternité ; & là-dessus , on ne cesse de lui demander la délivrance de ses maux. On se persuade dans la disgrâce que si l'on jouïssoit encore d'une fortune riante , on soulageroit les malheureux , on favoriseroit les gens de bien , on soutiendrait les intérêts des peuples , on mettroit à couvert la foiblesse & l'innocence , de l'injustice & de l'oppression ; & là-dessus , on se permet mille desirs pour le retour de la fortune & de la prospérité. On croit dans la décadence des affaires , qu'une situation plus tranquille nous laisseroit plus de loisir de travailler au salut ; & là-dessus , on ne cesse de dire au Seigneur : N'abandonnez pas , ô mon Dieu ! ceux qui veulent vous servir & vous glorifier dans vos dons. Illusions , mes Freres ; l'état où la Providence nous place , est toujours le plus propre à notre salut ; plus même cet état nous de-

plaît, plus la grace y trouve de moyens de sanctification : demandez au Seigneur qu'il nous en tire, sous prétexte de le servir ailleurs plus fidèlement, c'est vouloir excuser à ses yeux l'usage peu chrétien que nous en faisons. Mais ce seroit peu de ne demander que ce qu'il faut dans la prière ; nous devons le demander comme il faut, & c'est sur quoi l'exemple de notre sainte Cananéenne va encore nous instruire.

II.
PARTIE.

ON ne prie pas quand ce n'est pas le cœur qui prie, dit S. Augustin ; & Dieu n'écoute que le cœur. Or, le langage du cœur est toujours fervent & embrasé ; le cœur ne connoît point la tiédeur & la nonchalance : première instruction renfermée dans l'histoire de notre Evangile. La sainte Femme persuadée qu'elle parloit au Maître des cœurs ; que la multitude des paroles ne convenoit qu'aux adorateurs des dieux de Tyr & de Sidon, & qu'un seul sentiment d'une foi vive plaisoit plus au Dieu véritable que le discours le plus abondant, ne laisse presque parler que sa tendresse & sa douleur. Elle crie à la vérité, *clamavit* : mais le cri invisible de son cœur est encore plus puissant : elle pleure ; mais ses larmes ne sont qu'une foible expression de sa peine : elle touche les assistans par le spectacle de sa désolation ; mais son cœur offre aux yeux de Jesus-Christ, un cœur mille fois plus touchant : sa ferveur fait tout le mérite de sa prière. En effet, mes Freres, lorsque

nous paroissions devant notre Dieu, tièdes, languissans, inattentifs ; que nous exposons nos besoins comme des besoins étrangers ; qu'il semble que l'affaire que nous traitons, n'est pas la nôtre ; que nous laissons parler notre langue sans y joindre les mouvemens religieux d'un cœur touché, que faisons-nous ? nous choisissons les yeux de Dieu pour le rendre témoin des égaremens d'un esprit oisif & des tièdes d'un cœur infidèle ; nous venons nous mettre en sa présence pour lui dire que nous ne l'aimons pas ; nous nous prosternons à ses pieds pour ne penser point à lui, & ne nous entretenir qu'avec les créatures ; en un mot, nous l'irritons dans le lieu de propitiation, & changeons en crime, l'exercice le plus utile & le plus consolant de la foi. Car premièrement, mes Freres, ce qui rend la ferveur si essentielle à la prière, est la majesté de celui que nous prions : les hommages tièdes sont indignes de lui ; & s'il maudit celui qui fait son ouvrage avec négligence, quel autre acte de religion est plus son ouvrage que la prière ? Secondement, le prix des graces que nous demandons. Quoi ! nous sollicitons des biens éternels, les promesses de la vie future, le don inestimable de la persévérance, la possession immortelle de Dieu : eh ! peut-on demander languissamment des biens si précieux ? n'est-ce pas déclarer, où qu'on n'en est point touché, ou qu'on n'y prétend point ? & le cœur tout entier peut-il suffire à les

désirer ? Ah ! sur tout le reste , nous trouvons en nous tant de vivacité ; il semble que pour nous rendre froids & languissans , il suffit de nous présenter devant notre Dieu & de penser aux biens véritables. Troisièmement enfin , la nature même de la prière. C'est un commerce tendre avec votre Dieu ; pouvez-vous y être tout de glace ? c'est la considération de ses perfections infinies ; pouvez-vous les contempler sans en être touché ? c'est une attention sur tous les biens dont il vous a favorisé : qu'y a-t'il qui intéresse plus un bon cœur que le souvenir des graces reçues ; c'est un gémissement sur vos fautes passées ; peut-on rappeler avec indifférence devant ce que l'on aime , les infidélités dont on a été coupable à son égard ? Tout nous apprend donc à prier avec ferveur ; & sans cette condition , la prière n'est plus , ou qu'un mépris du Seigneur , ou qu'une occupation inutile d'un esprit oisieux & immortifié.

En second lieu , notre Femme de Tyr ne veut devoir la grace qu'elle sollicite , qu'à la seule miséricorde du Fils de David ; & l'humilité de sa prière répond à la vivacité de sa foi. Elle n'allégué rien en sa propre faveur , ni le courage qui l'a fait sortir du milieu de sa nation , ni la foi qui l'a portée à laisser-là ses idoles , & venir chercher un étranger ; elle ne veut point d'autre mérite pour toucher Jesus-Christ que sa propre misère : *Fils de David , ayez pitié de moi.* On la met au nombre des plus
vils

vils animaux ; & elle trouve dans cet opprobre même une nouvelle raison de confiance : on lui préfère les brebis d'Israël ; & elle souscrit à cette ignominie. Elle n'allègue point pour excuser ses superstitions passées & adoucir le titre odieux qu'on lui donne , les engagements de la naissance où il entre si peu de chose de notre part , & qui font son malheur plutôt que son crime : elle n'oppose point à la préférence dont Jesus-Christ honore les Juifs , leur ingratitude , leur envie , leur endurcissement qui les rend encore plus coupables que les habitans de Tyr & de Sidon. L'humilité est simple , & ne voit que son propre néant. En effet , mes Freres , rien n'éloigne de nous les graces du Ciel , comme de chercher en nous-mêmes les raisons de la libéralité divine. Au commencement de la conversion , on jette quelquefois sur soi dans la prière des yeux de complaisance devant la sainteté du Dieu qu'on adore ; sur un naturel heureux qui nous a toujours préservés de quantité d'excès , lors même que nous suivions les voyes du crime , sur un fond de religion & de crainte de Dieu , qui dans le tems-même de nos désordres , nous inspiroit je ne fais quel respect pour la piété & pour ceux qui la pratiquoient , & une secrète horreur pour ces hommes de péché qui font d'une impiété & du mépris des choses saintes , l'assaisonnement d'une débauche. On rappelle en secret l'idée de ces pécheurs pour en faire honneur à celle

qu'on se forme, de soi-même, & on dit, sans y penser, aux pieds des autels, comme le Pharisien : Je ne suis pas fait comme le reste des hommes. Sommes-nous plus avancés dans la vertu. Loin de bénir la main qui a rompu nos chaînes, nous croyons trouver dans notre justice les raisons que le Seigneur a eues de nous discerner de tant de pécheurs qui s'égarerent, & de nous appeler à ses voies saintes. Ainsi, lorsque dans nos afflictions nous nous adressons au Seigneur, ah ! nous mêlons presque toujours dans nos demandes, le souvenir de ce que nous avons fait pour lui ; il semble que nous demandons une justice, plutôt qu'une grace. Nous exposons, avec complaisance, à ses yeux, comme les Apôtres, une barque & quelques filets abandonnés, c'est-à-dire, les œuvres les plus légères faites en son nom ; nous lui disons dans le secret du cœur : Ne nous rendrez-

Matth. vous rien pour cela ? *Quid ergo erit nobis ?*
 29. 27. On repasse sur une aumône, sur une œuvre de miséricorde, sur une pratique de piété ; & tandis que d'une main nous étalons nos calamités, de l'autre nous présentons nos mérites. Nous mettons dans une balance, comme Job, nos justices & notre affliction ; & nous perdons souvent dans la prière le fruit des mérites passés, ou l'on auroit dû en acquérir de nouveaux. Ce n'est pas qu'on se glorifie grossièrement devant le Seigneur, on ne lui dit pas tout haut : Vous devez, Seigneur, à ma fidé-

lité quelque reconnoissance; mes œuvres saintes seroient-elles effacées à vos yeux, vous devant qui tout est vivant? ah! c'est dans le malheur qui m'afflige, que je dois sentir que ce n'est pas en vain qu'on vous sert. On ne le dit pas tout haut, mais on se le dit tout bas à soi-même; on n'étale pas ouvertement ses mérites, mais on les laisse entrevoir. On se couvre de ses justices; on n'envisage la majesté du Très-haut, qu'à travers ce voile flâteur de nos propres justices, sans se souvenir que Moïse sur la montagne levoit le voile, lorsqu'il parloit au Seigneur comme pour lui mieux exposer ses misères, & ne s'en servoit qu'en se tournant vers le peuple, & pour se cacher, ce semble à lui-même le souvenir des actions héroïques, & des prodiges qu'il avoit opérés au milieu de ses freres. Le pécheur n'a jamais de meilleur titre pour obtenir des graces, que son indignité & la clémence d'un Dieu qui ne lui doit que le châtiement de ses crimes.

A la ferveur & à l'humilité de sa prière, la sainte Cananéenne ajoute en dernier lieu la persévérance. D'abord Jesus-Christ n'avoit répondu que par un silence froid & accablant à ses supplications si soumises, si humbles, si ferventes: *Qui non respondit ei verbum.* Elle a abandonné ses dieux, son peuple, sa fille même mourante pour venir à lui, & il n'avoit pas daigné la regarder: elle lui expose sa douleur d'une manière si vive, si tendre, si pleine de foi, si

capable de toucher les cœurs. Les assistans en font attendris, & Jesus-Christ tout seul la voit d'un œil indifférent, lui qui devoit pleurer sur Jérusalem rebelle; lui que la confusion seule d'une femme adultère, trouva si indulgent & si miséricordieux; lui qui se représentoit à ses Disciples sous la figure d'un Pasteur tendre, occupé à chercher à travers les montagnes les brebis égarées; lui-même refuse ses soins & sa tendresse à celle-ci qui vient à lui d'une région si éloignée. Tant de foi, tant de démarches, tant de larmes ne devoient-elles être payées que d'un silence si désolant? & quelle autre foi n'eût point été rebutée d'une rigueur si peu attendue? *Qui non respondit ei verbum.* Cependant cette Femme forte persévère; sa grande ame ne plie point. Jusqu'ici elle n'avoit osé se présenter au Sauveur, & s'étoit contentée de lever sa voix de loin: *Dimitte eam: quia clamat post nos*; mais à mesure qu'elle est refusée, elle avance, & les rigueurs sous les seuls attraits dont Jesus-Christ se sert pour l'attirer. Mais que veut-elle dire enfin en se prosternant aux pieds de Jesus-Christ? Vient-elle piquée d'une secrète jalousie, lui rappeler le souvenir de tant de prodiges qu'il a opérés ailleurs? lui dire, comme les habitans de Nazareth? Le bruit public nous a instruits de ce que vous avez fait à Capharnaüm. Vient-elle recueillir ce que son affliction lui laisse encore de forces, & par tout ce que l'amour maternel peut inf-

pirer de plus tendre & de plus éloquent , faire un dernier effort pour toucher celui qu'elle veut se rendre propice ? Que pouvoit-on attendre de plus d'une femme infidèle ? cependant voyez-la aux pieds du Sauveur , comme elle adore en silence les conseils éternels dirigés sur elle : *At illa venit , & adoravit eum , dicens : Domine , adjuva me* ; comme elle souscrit en secret aux dispositions sévères de sa pénitence ; comme elle s'humilie sous la main puissante qui la frappe. Tranquille sur le sort de sa fille , elle n'en parle plus. Elle l'a mise depuis long-tems entre les mains de son Libérateur : ce n'est plus la délivrance de son affliction , qu'elle demande ; c'est la force de pouvoir la soutenir : *Domine , adjuva me* : Seigneur , soutenez-moi. Elle se refuse même des plaintes , la seule consolation des malheureux : elle étouffe tout ce que la tendresse d'une mere a de plus vif : elle fait rentrer ses désirs dans les ordres de celui qu'elle adore : elle se croit indigne d'être exaucée , seulement parce qu'elle ne l'est pas ; & tout ce qu'elle sollicite , c'est une ame encôre plus forte que sa douleur : *Domine , adjuva me* : Seigneur , soutenez-moi : ne rendez pas la santé à ma fille , puisque votre justice & mon infidélité s'y opposent ; mais arrachez de mon cœur la tendresse que je sens encore pour elle : *Domine , adjuva me*. Qui n'eût cru que cette dernière démarche auroit enfin triomphé des retardemens du Sauveur ? ce

pendant elle n'attire à cette Femme si constante, que des reproches rigoureux : il n'est pas juste, lui dit-on, de prendre le pain des enfans & de le donner aux chiens. mais un mépris si outrageant ne la blesse point; les instances redoublent avec les difficultés; & l'obstination de sa persévérance arrache, pour ainsi dire, des mains de Jesus-Christ, une grace si long-tems différée : *O ! femme*, s'écrie-t'il, ne pouvant s'empêcher de louer tout haut ce qu'il admiroit depuis long-tems en secret, *vo-
tre foi est grande ! qu'il vous soit fait com-
me vous désirez* : Double instruction pour nous, mes Freres, sur la persévérance dans nos prières. Souvent le Seigneur ne nous exauce point; il nous laisse dans l'affliction dont nous demandons qu'il nous retire dans les foiblesses sous lesquelles nous gémissons, dans les tentations d'où nous sortons toujours à demi vaincus. Alors nous cessons de demander; il nous paroît inutile de lui réitérer des vœux qu'il n'exauce pas; plus tranquilles même quelquefois dans nos passions, après en avoir demandé en vain la délivrance, nous croyons n'avoir rien oublié de notre côté, & que désormais c'est à la grace à faire le reste. Mais je ne vous dis pas que peut-être vous n'êtes pas exaucé, parce que vous demandez mal : que votre prière porte avec elle-même les raisons du refus de Dieu; & qu'il faut en corriger les défauts, & non pas en interrompre la pratique. Je ne vous dis pas que

dans une vie toute mondaine, vous solli-
 citez peut-être des graces qui ne sont que
 la récompense de la retraite, de la péni-
 tence & de la prière; que vous demandez
 le don précieux de la continence & de la
 chasteté, tandis que vos commerces, vos
 lectures, vos entretiens vous conduisent à
 la perdre; la patience dans vos afflictions,
 vous qu'une recherche éternelle de vos
 aises a si peu jusques-là accoutumé à souf-
 frir; le goût de la vertu, vous en qui des
 mœurs tièdes & sensuelles éteignent tou-
 tes les graces; la fidélité dans les occa-
 sions, vous qui ne veillez pas sur votre
 cœur, & qui négligez toutes les précau-
 tions les plus nécessaires à la piété chréti-
 enne. Ah! je ne suis point surpris si Jesus-
 Christ vous répond alors, comme aujour-
 d'hui à la Cananéenne, *Qu'il n'est pas bon*
de prendre le pain des enfans pour le jeter
aux chiens, & que les faveurs que vous
 sollicitez ne sont pas le partage des pé-
 cheurs comme vous, & sont réservées à
 la fidélité des ames justes: *Non est bonum.*
 Je suppose que vous demandiez comme il
 faut, & je dis que vous êtes injuste de
 vous rebuter, lorsqu'on ne vous exauce
 point. Eh quoi? mon cher Auditeur, le
 salut vous paroît-il trop vil pour être de-
 mandé plus d'une fois? En demeurez-vous
 à une seule démarche pour les choses que
 vous souhaitez vivement? & que sont les
 obstacles dans vos prétentions temporel-
 les, que piquer & réveiller d'avantage

vos désirs ? vous comptez vos démarches avec Jesus-Christ ; mais les compte-t'il lui-même avec vous ? après que vous l'avez tant de fois rejeté. Ne revient-il pas encore se présenter à la porte de votre cœur , aussi empressé de votre salut , lorsqu'il vous appelle à la onzième heure du jour , qu'il l'étoit en vous appelant à la première, Ah ! si après quelques inspirations de sa grace , il se fût retiré tout-à-fait de vous , si seulement , pour n'avoir rien à se reprocher sur votre perte , il se fût contenté de vous avertir une fois , & qu'il vous eût laissé ensuite entre les mains de votre corruption , où en seriez-vous ? O homme ! pouvez-vous demander trop souvent l'unique bien qui vous soit nécessaire ? & ignorez-vous que votre Dieu veut être pressé , sollicité , importuné , & que sa grace , comme son Royaume , est le prix de la seule violence ? D'ailleurs , Dieu vous refuse ? mais c'est pour vous obliger de le prier plus long-tems. Il connoît le caractère de votre cœur : si vous n'aviez rien à souhaiter de sa libéralité , vous ne vous adresseriez jamais à lui ; si une fois il vous avoit exaucé , le bienfait vous feroit oublier le Bienfaiteur. Dieu vous refuse , mais que savez-vous si votre prière elle-même n'est pas plus agréable à Dieu que la vertu que vous lui demandez ? s'il n'aime pas mieux entendre vos gémissemens sur votre impatience & sur vos foiblesses , que vous voir plus patient & plus fidèle ? si la com-

ponction que vous lui offrez de votre défaut dans la prière, ne vous purifie pas plus à ses yeux que l'amendement de ce défaut même ? Mais enfin, que savez-vous si vous ne vous êtes point rebuté, lorsque vous étiez sur le point d'obtenir ce que vous demandiez, & que le Seigneur n'attendoit plus qu'une nouvelle instance ? Vous avez prié, & il n'a point eu d'oreilles pour vous; vous avez crié dérechef, il s'est tû : encore une fois la voix de votre cœur est montée de nouveau vers le Seigneur, & ça été en vain : alors vous en êtes demeuré-là, comme ce Roi d'Israël après qu'il eut frappé trois fois la terre d'un javelot : mais que ne poursuiviez-vous, comme répondit le Prophète Elifée à ce Prince imprudent. *Si vous eussiez frappé cinq fois, c'en étoit fait de l'Assyrie, & vous auriez remporté une victoire entière sur vos ennemis.* Dieu avoit marqué le moment de sa grace à une nouvelle demande; vos premiers vœux l'avoient déjà disposé, & il n'étoit plus question que d'achever votre ouvrage: vous vous êtes découragé, lorsque vous étiez sur le point de recueillir le fruit de vos peines : *Si percussiffes quinquies :* encore un peu de persévérance, vous obteniez ce que vous demandiez : encore un coup frappé à la porte, on vous l'eût ouverte : encore un nouvel effort, vous triomphiez de la lenteur de Dieu même ; & vous perdez en vous rebutant les graces que vous aviez déjà méritées, & cet-

4. Reg.

1. 4. 2.

les que vous étiez sur le point d'attirer sur vous. Une seule réflexion que je vous prie ici de faire , c'est qu'il ne suffit pas de continuer simplement & de ne pas se décourager ; il faut redoubler ses efforts. Après qu'on a demandé , cherché , & qu'on n'a rien obtenu , il faut frapper. En effet , mes Freres , Dieu ne diffère de nous exaucer , que pour rendre nos vœux plus ardens : il ne rejette pas nos demandes ; il ne veut qu'enflammer nos désirs. C'est-là une de ces feintes de l'amour divin , qui ne paroît se refuser que pour réveiller notre tendresse ; & souvent il renouvelle à l'égard des ames fidèles , l'histoire des Disciples d'Emmaüs ; c'est-à-dire , il ne fait semblant de se retirer d'elles , qu'afin qu'on lui fasse de nouvelles violences pour le retenir. Tel est le dessein de Dieu dans la suspension de ses graces. Or , vous ne vous laissez point de demander , dites - vous , depuis le moment fatal qui vit périr votre innocence. Depuis ce jour fatal qui changea votre joye en tristesse , & qui tarit toutes les ressources de votre fortune ; depuis que la main du Seigneur vous a frappé de cette infirmité cruelle qui mêle à vos jours tant d'amertumes , vous ne cessez de demander la force de vous relever de votre chute ; la Foi pour soutenir votre adversité ; cette patience chrétienne qui nous fait posséder nos ames en nous en rendant les maîtres , qui fait souffrir sans se plaindre & sans murmurer : & cependant vous vous

retrouvez encore aujourd'hui aussi fragile, aussi triste, aussi inquiet que le premier moment où vous commençâtes à prier le Seigneur ; vous perséverez, & le Seigneur ne répond pas. Mais je vous demande ; les retardemens du Seigneur vous ont-ils conduit à des instances plus vives & plus pressantes ? avez-vous ajouté à la prière le secours du jeûne & de la pénitence ? Avez-vous tenté de nouvelles voies pour fléchir le Seigneur ? a-t'on vû votre ferveur se rallumer, croître votre fidélité, vos œuvres chrétiennes se multiplier ? enfin, avez-vous fait monter des cris plus perçans vers le ciel, les premiers y étant montés sans succès ? & comme les Israélites, après avoir fait, durant six jours, le tour des murailles de Jéricho, y avez-vous ajouté au septième, le bruit des trompettes & des hurlemens, comme pour triompher de Dieu même par ce nouvel effort, & voir tomber à vos pieds la passion dont vous aviez tant de fois souhaité d'être délivré ? Ah ! le Seigneur ne vous exauce pas, parce que vous demandez toujours de même. Il a beau se refuser à vous, vous ne sentez pas assez son refus, & votre voix ne monte pas vers lui avec un nouvel effort. Ah ! ce qu'Elie disoit autrefois par pure dérision, aux Prophètes de Baal assemblés à Béthel pour immoler à ce Dieu, je pourrois vous le dire ici plus réellement : Criez plus haut ; car votre Dieu dort quelquefois, & il a besoin qu'on

l'éveille. La Cananée ne se contente pas de dire toujours : Fils de David , ma fille est cruellement tourmentée ; elle s'approche, elle fait de nouveaux efforts ; enfin, elle oblige encore les Disciples à devenir ses intercesseurs auprès de JÉSUS-CHRIST. Et voilà, mes Freres, le modèle de notre persévérance. Adressons à Dieu nos vœux & nos prières : s'il ne nous exauce point, retournons à ce saint exercice avec une nouvelle ferveur : s'il continuë d'être sourd à nos cris, loin de nous rebuter, revenons sans cesse à la charge, & faisons-lui en quelque sorte violence pour lui arracher ses grâces. Intéressons dans notre cause les gens de bien ; ce sont les amis de Dieu, ils ont du crédit auprès de lui : seulement gardons-nous de compter sur les prières des gens de bien, au point que nous négligions de prier pour nous-mêmes. Les Apôtres qui sollicitent pour la Cananée sont refusés, & la Cananée obtient ensuite elle-même, pour nous apprendre, dit Saint Chrysostôme, que les vœux que nous adressons nous-mêmes au Seigneur, quelques pécheurs que nous soyons d'ailleurs, le touchent tout autrement que des vœux étrangers, quelque purs qu'ils puissent être devant lui. Cependant, voilà en quoi consiste presque toute la piété des personnes d'un certain rang ; à honorer les serviteurs de Jesus-Christ, & à recommander à leur piété & au mérite de leurs prières, les besoins de leur ame. Mais que sert, mes Freres, d'in-

intéresser les Justes à votre salut, si vous ne voulez pas y travailler vous-mêmes ? que sert, que des ames saintes disent tous les jours : Seigneur, convertissez cette ame que vous aviez rachetée de votre sang ; si de votre côté vous dites : Je ne saurois me donner encore à vous ; ne rompez pas des liens qui me plaisent & que je ne puis haïr encore ? vous ressemblez à cet infortuné Simon, qui ne voulant pas avoir de part à la grace de l'Evangile & à la prédication des Apôtres, ni sortir de ses voies égarées, conjuroit cependant les Disciples de prier le Seigneur pour lui : *Precamini vos pro me ad Dominum.* Ne mettez point d'obstacle aux graces que l'on sollicite pour vous, & alors les prières des Justes seront puissantes. Priez sans cesse vous-même le Seigneur, qu'il vous donne un cœur nouveau ; qu'il anéantisse vos injustes cupidités ; qu'il exauce les vœux de ses serviteurs, qui ne se lassent point de lui demander votre conversion. Priez, dis-je, & ne vous laissez point ; si vous êtes pécheur, il ne vous reste que cette voie pour recouvrer la grace ; si vous êtes Juste, c'est par-là seulement que vous pouvez la conserver. Eh ! n'êtes-vous pas heureux que la miséricorde divine vous ait ouvert une voie de salut si aisée & si consolante ? Le Seigneur est cet homme de l'Evangile, qui après quelques difficultés ne peut refuser trois pains à un ami qui les demande avec instance : c'est le pere qui ne sauroit donner un serpent à ses enfans, lors-

A. 2. 2.

24.

qu'ils lui demandent de la nourriture: en un mot, c'est le Juge vaincu par les sollicitations de la veuve, & qui accorde enfin à ses importunités ce qu'il avoit d'abord refusé à ses premiers cris; & ces paraboles si consolantes; c'est Jesus-Christ lui-même qui en est auteur, & qui les applique au Juge céleste. Mon Dieu! vous conviez vous-même le pécheur à vous demander des grâces: il semble que vous êtes intéressé à rendre l'homme heureux, & que vous ne vous suffisez pas à vous-même. Ah! mes Freres, d'où vient donc qu'un exercice si avantageux à la foiblesse humaine, est si négligé parmi nous? d'où vient que dans le monde on a sans cesse recours à de nouveaux artifices, pour ôter l'ennui de la vie mondaine, pour remplir des momens que la variété des plaisirs laisse encore vuides, & qu'on ne sauroit trouver le tems de prier? Eh! ne faut-il pas que Dieu, à qui tous les momens de la journée devoient être consacrés, les partage du moins avec le monde? On ne vous reproche point ici le tems si précieux aux Chrétiens, consacré à un jeu excessif, à de vains entretiens, à des inutilités presque éternelles; mais du moins retranchez-en quelques momens pour gémir devant Dieu du mauvais usage que vous faites du reste. On ne vous demande pas comment se passent vos jours & vos années; mais du moins qu'ils ne se passent pas tous sans penser à l'Auteur de votre être & au juge de vos actions. Consacrez-

lui des heures, que ni les occupations ni les plaisirs ne puissent plus lui disputer. Souvenez vous, que Daniel aima mieux s'exposer à perdre la vie, que manquer à l'heure de sa prière. Offrez-lui à la tête de vos familles, des vœux communs; ne regardez plus l'oraison, cette occupation continuelle d'un Chrétien, comme le partage des ames retirées. Et vous, ô mon Dieu, formez dans nos cœurs des désirs qui ne peuvent venir que de vous: répandez sur nous cette grace de la prière, qui est la source de toutes les autres: donnez-nous ce Maître invisible, qui seul apprend à prier; & préparez-nous les biens éternels, en nous inspirant le désir de les demander.

Ainsi soit-il.





S E R M O N

POUR LE VENDREDI
DE LA PREMIERE SEMAINE
DE CARÊME.

Sur la Confession.

In his jacebat multitudo magna languentium ;
cœcorum , claudorum , aridorum , expectantium
aquæ motum.

*Sous les galeries de la Piscine étoient couchés
par terre un grand nombre de malades , d'aveugles ,
de boiteux , de ceux qui avoient les membres secs ,
qui tous attendoient que l'eau fût remuée. Jean ,
5. 3.*



UELLE est cette Piscine ;
mes Freres , située près la porte
des Victimes ? Quels sont ces
malades que je vois à l'entour ,
& qui la plûpart attendent en
vain la guérison ? D'où vient qu'un parali-
tique de trente-huit ans tout seul , recouvre
une santé parfaite ; & que dans cette foule
de

de malades , J. C. va choisir le plus désespéré , tandis qu'il se refuse à des infirmités plus communes & moins invétérées ?

On vous l'a dit souvent , mes Freres ; cette Piscine mystérieuse teinte du sang des victimes, c'est le bain sacré de la pénitence teint du sang de l'Agneau , qui purifie nos consciences , & qui guérit toutes nos langueurs : ces malades de toutes les sortes , qui attendent sous les galeries , & parmi lesquels à peine s'en trouve-t'il un seul qui mérite d'être guéri, nous représentent cette multitude de Fidèles , qui tous les jours approchent de ce Sacrement avec si peu de fruit : dans le Paralytique guéri, vous voyez l'image d'un pécheur invétéré ; lequel touché du malheur de son état , s'attire des regards de miséricorde de la part de JESUS-CHRIST , & obtient la grace d'une parfaite délivrance.

Or , d'où vient , mes Freres , l'inutilité de ce remède divin à l'égard de tant de pécheurs qui en approchent ? les graces de nos Sacremens ont-elles perdu quelque chose de leur première vertu , par la suite des tems & par la durée des siècles ? les prémices du sang de Jesus-Christ fraîchement répandu , étoient-elles plus puissantes pour la conversion des pécheurs , à la naissance de la foi , qu'elles ne le sont en ces derniers tems ! & en est-il de la vertu de Dieu , comme des choses humaines , lesquelles parfaites dans leur commencement souffrent toujours quelque chose de la loi

fatale des tems , & s'affoiblissent avec les années ? D'où vient qu'on ne vit jamais tant de pécheurs autour de nos Tribunaux, & que jamais on n'en vit sortir moins de pénitens ; d'où vient que dans un siècle où la décadence des mœurs a rendu ce remède si nécessaire , où l'indulgence des Ministres, & les adoucissmens mêmes de la discipline , l'ont rendu si facile & si familier , peu s'en faut qu'il ne soit devenu inutile ? d'où vient enfin , que dans ce tems heureux , où sont les portiques de nos Temples , les pénitens prosternés , attendoient si long-tems la grace de la réconciliation , nul presque ne descendoit dans la Piscine qu'il n'y retrouvât une seconde innocence ; & qu'aujourd'hui , où personne n'attend plus sur les bords de ce bain sacré , où les Anges de l'Eglise ne connoissent presque plus de délai , & accordent aux premiers vœux des pécheurs, la vertu de leur ministère , d'où vient que le remède lui-même semble prolonger nos maux, loin de les guérir ?

J'en trouve trois raisons figurées par ces trois sortes de malades , dont l'Evangile fait aujourd'hui mention. Les premiers étoient des aveugles , *cæcorum* ; & ce sont ces pécheurs qui en venant se découvrir au Tribunal, ne se connoissent pas eux-mêmes. Les seconds étoient des boiteux , *claudorum* ; & ce sont ces pécheurs qui manquent de droiture & de sincérité dans la confession de leurs fautes. Enfin , les derniers

étoient ceux qui avoient les membres secs, *aridorum* ; & ce font ces pécheurs infensibles , qui ne portent au tribunal aucun sentiment de douleur véritable.

Et voilà les trois défauts qui rendent la plûpart des confessions inutiles , pour ne pas dire criminelles : un défaut de lumière dans l'examen , *cæcorum* : un défaut de sincérité dans la manifestation : *claudorum* : un défaut de douleur dans le repentir , *aridorum*. Suivons ce plan fondé sur notre Evangile , & qui va nous fournir des instructions importantes sur une matière d'un si grand usage pour les Fidèles. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

L'Aveuglement est de toutes les peines ¹² du péché la plus universelle : il n'est per- PARTIE sonne qui ne soit aveugle à certains égards , & qui ne se séduise soi-même par quelque endroit. L'homme est presque toujours un mystère à lui-même ; entre sa raison & son cœur réside sans cesse l'amour propre ; tout ce que nous voyons de nous-mêmes, nous ne le voyons plus qu'à travers ce nuage trompeur ; l'œil de la Foi tout seul peut le dissiper , & lire dans ce livre obscur , comme parle un Apôtre. Mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la Foi , rien n'est plus rare que de se connoître.

Or , ce défaut de connoissance de soi-même , qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions , & qui est figuré par cette multitude d'aveugles cou-

chés sur les bords de la Piscine, *multitudo magna cæcorum*, vient de trois sources, la première, c'est qu'on ne s'examine pas avec assez de loisir & de maturité; la seconde, c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés; enfin la dernière, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs.

On ne s'examine pas avec assez de loisir. Oiii, mes Freres, toute la vie du Chrétien doit être un examen, & une censure continuelle & secrette de ses actions, de ses désirs & de ses pensées. Comme l'inconstance est le vrai caractère de notre cœur, & que chaque instant & chaque objet voit presque naître en nous de nouvelles impressions, si nous nous perdons un moment de vûë, nous ne nous connoissons plus. Il se forme au-dedans de nous une succession si continuelle & si rapide de désirs, de jalousies, de craintes, d'espérances, de joyes, de chagrins, de haines & d'amours, que si nous ne suivions sans cesse ces routes diverses & secrettes de nos passions, nous n'en voyons plus ni les principes, ni les suites. Elles se confondent, pour ainsi dire, dans leur multiplicité, & notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, & dont nous ne voyons jamais que la surface.

C'est donc un abus de croire, que pour porter au Tribunal une connoissance exacte il suffise après une vie toute dissipée & toute mondaine, de donner, avant de venir se

présenter au Prêtre, quelques momens seulement à la revision de la conscience. La vigilance continuelle sur toutes nos actions, seule peut nous disposer à la confession de nos fautes; parce que seule, elle peut nous découvrir à nous-mêmes. Il faut s'accoutûmer à se rendre compte sans cesse à soi-même, de soi-même; entrer presque sur chaque action en jugement avec son propre cœur; & du moins dans le silence de la nuit, comme le Prophète, & après que les inutiles, les bienfécances, ou les devoirs de notre état ont terminé chaque journée, mettre notre ame sur nos mains devant le Seigneur; peser sous ses yeux l'usage que nous avons fait du jour écoulé; & par ces jugemens journaliers de notre conscience, nous familiariser, pour ainsi dire, avec nous-mêmes, & nous disposer à porter aux pieds du Prêtre, un cœur éprouvé, & des inclinations mille fois approfondies.

Tel est l'examen qui doit nous préparer à la confession de nos fautes; une attention de tous les jours sur nous-mêmes. Or, souffrez que je vous demande, mes Freres; avez-vous jusqu'ici porté au Tribunal une conscience ainsi éprouvée? Toute votre vie est une absence continuelle de vous-même; une vie toute de soins, de plaisirs, d'agitations: toute votre attention même se borne à n'être jamais un seul moment avec vous, à chercher des diversions qui vous empêchent de retomber sur vous-mêmes.

me ; le feul instant qui vous y laisse , est cet instant d'ennui mortel qui vous accable , & dont vous ne pouvez soutenir la tristesse. Comment voulez-vous donc qu'un léger intervalle , que vous donnez avant la confession à l'examen de votre vie ; un intervalle qui suffit à peine pour calmer votre imagination , pour en bannir les images tumultueuses que le monde & les plaisirs y ont laissées , suffise pour sonder votre cœur , l'éclaircir , le connoître , & venir le découvrir au Prêtre ? comment voulez-vous que tant de désirs injustes que vous avez formés presque à votre insçu ; tant de complaisances criminelles , sur lesquelles vous n'avez pas même fait attention ; tant d'intentions suspectes que vous n'avez jamais connues ; tant de soins sur votre corps , dont le principe étoit corrompu , & que vous n'avez jamais examinés ; tant de passions naissantes qui n'ayant soüillé que votre cœur , & auxquelles les occasions ayant manqué plutôt que les désirs ; se sont effacées même de votre souvenir. Comment voulez-vous que cet abîme , où vous n'avez jamais porté la lumière , s'éclaircisse en un instant , & qu'une conscience avec laquelle vous n'avez jamais vécu , pour ainsi dire , vous soit d'abord connue & familière ?

Aussi , que voyons-nous tous les jours au Tribunal , que des Aveugles qui ne se connoissent pas eux-mêmes ? *Multitudo magna cæcorum.* Qu'y entendons-nous ,

que de peintures vagues & superficielles ; que l'histoire publique & extérieure des pécheurs ; que les dehors de leurs désordres & certaines chutes palpables , qui sont toujours la suite de mille chutes invisibles , pour lesquelles ils n'ont point d'yeux ? ils nous disent , comme il est dit aujourd'hui du Paralytique , le nombre des années pendant lesquelles ils ont croupi dans leur infirmité ! *Triginta & octos annos habens in infirmitate suâ* ; ils nous racontent l'histoire de leur vie , mais ils ignorent celle de leur cœur. Premier défaut de nos examens : on ne s'examine que le moment qui précède la confession : & chaque jour doit être un examen qui nous y dispose.

Le second défaut de nos examens , c'est que nous ne nous examinons jamais que dans nos propres préjugés. Car qu'est-ce que s'examiner ? c'est mettre d'un côté les maximes de JESUS-CHRIST ; de l'autre , cette partie de notre vie que nous voulons connoître : voir sur chaque action , ce que l'Évangile ordonne , permet ou défend ; placer ces règles saintes vis-à-vis de nos démarches ; & par ce parallèle sur lequel nous serons jugés un jour ; nous juger d'avance nous-mêmes.

Or ; à ces règles saintes , chacun dans la discussion de sa conscience , substitue les préjugés de son amour propre : car à tout ce qui nous impose de devoirs , l'amour propre trouve le secret d'opposer des préjugés , ou qui les combattent , ou qui les

adoucissent ; des préjugés sur la naissance ; sur les dignités , sur l'ambition , sur l'usage des biens , sur les périls , sur les coûtumes ; des préjugés sur toutes les régles.

Sur la naissance ; la régle , c'est qu'en Jesus-Christ , il n'y a ni noble , ni roturier ; & que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux Grands & au peuple , l'élévation de la naissance , loin d'être un privilège , devient plutôt un obstacle , & par conséquent un malheur , par rapport au salut ; parce qu'elle nous rend l'accomplissement de ces devoirs plus difficile ; voilà la régle sur quoi il faut s'examiner. Le préjugé ; c'est que plus la naissance est élevée , plus nous la regardons comme une prérogative , qui adoucit à notre égard les devoirs pénibles de la Loi ; qui nous dispense de la haine du monde , de la fuite des plaisirs , des austérités de ce saint tems ; qui nous permet la sensibilité , dans les injures ; la dissimulation & la duplicité , dans les concurrences ; la hauteur , dans l'autorité ; la mollesse , dans les mœurs ; & c'est là-dessus qu'on se juge soi-même.

Sur les dignités ; la régle , c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense & l'utilité des peuples , & non pour soutenir l'orgueil , & fournir aux plaisirs de ceux qui en sont revêtus ; & qu'on n'est Prince , Ministre , Magistrat , homme public , que pour les autres , & non pas pour soi-même ; voilà la régle. Le préjugé ; c'est qu'on me-
sure

sure le devoir de ses charges sur l'usage , & non sur leur institution , on s'en tient à ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédés ; on n'examine pas ce qu'ils ont dû faire : on croit que successeurs légitimes de leur autorité , on l'est aussi de l'abus qu'ils en ont toujours fait , & que les désordres manifestes qui nous sont venus par tradition sont des droits incontestables attachés à nos charges ; & c'est là dessus qu'on examine ses devoirs publics.

Sur l'ambition ; la règle , c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre , & de n'aimer ni le monde , ni les choses qui sont dans le monde , nous devons craindre tout ce qui peut nous rendre notre exil trop aimable : voilà la règle. Le préjugé ; c'est qu'on regarde les soins , les intrigues , les empressements pour s'élever , le chagrin vif & profond de se voir devancé ; la disposition secrète de sacrifier nos concurrens à notre fortune , si l'on ne pouvoit s'établir que sur leurs ruines ; l'aversion cachée pour tous ceux qu'on nous préfère ; en un mot , ce fonds dominant d'ambition qui fait proprement toute la vie de la Cour , & qui est l'ame aussi de toute notre conduite , on la regarde comme une noble émulation que la naissance donne , comme des inclinations sages & sérieuses , plus dignes de la raison , que les plaisirs frivoles & les excès où s'abandonnent ceux qui ne pensent à rien de solide , & qui sacrifient leur fortune à leurs plaisirs : &

c'est sur ces fausses idées, qu'on sonde son cœur devant Dieu.

Sur l'usage des biens ; la règle, c'est que vous n'en êtes pas le maître absolu ; que votre abondance est le patrimoine des malheureux ; que l'Évangile seul, & non pas le monde, doit régler les bienfaisances de votre état : voilà la règle. Le préjugé ; c'est que toutes les profusions que le revenu peut soutenir, on ne le croit jamais excessives : toutes celles mêmes qui nous dérangent, mais que l'usage semble exiger, on se persuade qu'elles peuvent bien altérer nos affaires, mais qu'elles ne touchent point à la conscience : & c'est sur ce fonds de sécurité, qu'on examine l'usage de ses biens.

Enfin sur les coutumes ; la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de JESUS-CHRIST, & non pas sur les mœurs de notre siècle ; que les exemples, quelques universels qu'ils puissent être, n'autorisent pas des abus que la Loi condamne ; & qu'au contraire, se conformer à la multitude, c'est suivre la voie qui conduit toujours à la mort : voilà la règle. Le préjugé ; c'est que tout ce que l'exemple public autorise ; ne sauroit être un crime. Toutes les personnes de notre rang & de notre âge, usent de cette parure, ont recours à cet artifice pour relever une vaine beauté, & ajouter à l'ouvrage du Créateur une grace qu'il n'a pas voulu y mettre lui-même ; on n'en fait plus de scrupule. Tous

ceux de notre état briguent, sollicitent les honneurs du Sanctuaire; on croit que c'est l'unique voie pour y parvenir. Presque tout le monde se permet cette manière de faire valoir son argent: on la croit permise. On se repose sur l'exemple commun de l'innocence de ses propres démarches: l'usage est notre seul Evangile: & l'illusion va si loin, qu'on ne daigne pas même porter au Tribunal ces sortes de fautes; qu'on se fait une manière de force & de raison de les mépriser, & qu'on les regarde comme les scrupules puériles des ames foibles & timides.

Voilà une des grandes sources de l'inutilité des confessions. Personne ne s'examine dans les lumières de la Foi & dans les règles de l'Evangile; chacun porte au Tribunal ses préjugés, loin d'y porter ses crimes: nos erreurs sont les seules lumières consultées sur nous-mêmes; & sonder sa conscience, pour la plûpart des Fidèles, c'est y répandre de nouvelles ténèbres. Aussi nous entendons tous les jours au Tribunal, des pécheurs qui mêlent à l'accusation de leurs fautes, les maximes du siècle & le langage des passions; qui parlent comme le monde dans un lieu destiné à le condamner; & qui, par la manière dont ils s'avoient coupables, nous font connoître qu'ils ignorent encore leurs plus grands crimes.

Enfin le dernier défaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous les

devoirs ; de pere de famille , de personne publique , de membre du corps des Fidèles : on ne connoît de soi que ses défauts personnels.

Comme pere de famille , avez-vous fait de votre maison une église domestique ? Vous a-t'on vû à la tête de vos enfans ou de vos esclaves , offrir à Dieu , comme les Patriarches , le sacrifice du soir & du matin , & les vœux communs & innocens d'une sainte famille ? Avez-vous cultivé dans vos enfans la grace de leur batême confiée à vos soins , en les élevant dans la foi & dans la piété ? vos exemples ont-ils soutenu vos instructions ? Avez-vous , dans la destination de leur sort , eu plus d'égard à leur salut , qu'à vos intérêts temporels ? & vos arrangemens n'ont-ils pas plus décidé de leur vocation , que l'ordre du Ciel ? Vous êtes-vous regardé comme le pere & le pasteur de vos domestiques ? & n'avez-vous pas oublié , que négliger le soin de leur ame , c'est être pire qu'un infidèle ? Où sont ceux qui , dans le jugement de leur conscience , entrent dans ce détail de Foi & de Religion ?

Comme membre du corps des Fidèles , vous devez à vos freres l'édification , & le spectacle d'une vie sage & irrépréhensible. Plus même vous êtes élevé , plus votre obligation là-dessus devient rigoureuse , parce que plus vos exemples deviennent utiles ou dangereux. Or , que d'imitateurs votre rang n'a-t'il pas donné à vos désor-

dres ? Que d'ames ont péri pour avoir servi à vos plaisirs & à vos passions ! Combien d'autres avez-vous séduites par vos persuasions, entraînées par votre autorité, ébranlées par vos dérisions & par vos censures ? Combien d'autres, femmes du monde, dont la liberté de vos discours, l'indécence de vos manières, la facilité de vos mœurs, ont corrompu le cœur ? Ces hommes foibles, qui ont tant de fois péri sous vos yeux, & dont la foiblesse flâtoit tant votre vanité ? ces domestiques infortunés devant lesquels vous paroissiez sans précaution, ou que vous employiez à des soins sur votre corps d'où leur innocence ne sortoit jamais entière ? que de crimes étrangers sur lesquels on ne s'avise pas même d'entrer en scrupule !

Enfin, si vous êtes homme public, que de malheurs votre inapplication, votre foiblesse, votre complaisance, votre dureté, vos intérêts peut-être particuliers, ont attiré sur les peuples ! Que de méchans protégés ! que de gens de bien négligés ! que d'innocens opprimés ! Que de violences & d'injustices auxquelles votre nom a servi de prétexte, par votre confiance excessive en des subalternes iniques & corrompus ! Que de crimes qui se multiplient à l'infini, qui naissent tous les jours les uns des autres, & que le Dieu juste vous impute ! Sondez cet abîme, si vous le pouvez ; & cependant, y regardez-vous seulement ?

Tels sont les aveugles couchés sur les

bords de la Piscine, que le Sauveur ne guérit point : *Multitudo magna cæcorum.* Aussi nous sommes tous les jours surpris, que des personnes qui vivent dans le train ordinaire de cette sorte de monde que Jesus-Christ a reprouvé ; dans l'oisiveté des conversations & les dangers des commerces ; dans les plaisirs des jeux & des spectacles ; dans la vanité & l'indécence des parures ; dans les mouvemens de l'ambition & les vivacités des concurrences ; dans la sensualité, & l'excès souvent, des tables & des repas. Nous sommes surpris, que ces personnes n'ayent presque rien à nous dire, lorsqu'elles viennent au Tribunal nous découvre les plaies de leur conscience ; qu'elles ne soient en peine que de trouver des sujets d'accusation, & de quoi fournir à une confession ; & qu'elles renferment le récit d'une année entière de vie mondaine en un intervalle si court, qu'à peine auroit-il pû suffire à exposer toutes les fautes d'une seule de leurs journées. Nous en sommes, dis-je, surpris ; tandis qu'une ame juste repasse à nos pieds dans l'amertume de son cœur quelques imperfections légères que sa piété lui grossit ; découvre jusques dans ses vertus une matière d'accusation & de pénitence ; ne peut tarir sur le récit de ses foiblesses ; prend les sentimens involontaires de la nature pour des actes libres de la volonté ; croit voir dans des mouvemens naissans, toute la honte d'un consentement, & ne voit pas,

dans le sacrifice soudain qu'elle en fait, tout le mérite d'une fidèle résistance; se défie même des lumières d'un guide sacré qui la rassure, & comme Pierre dans l'excès de sa prière à Joppé, croit voir des objets immondes & défendus par la Loi, lors même qu'un Envoyé du Ciel condamne ses frayeurs, & lui en permet l'usage.

D'où vient cette différence? C'est que l'un veille sans cesse à la garde de son propre cœur, & que l'autre ne s'examine que lorsqu'il faut venir s'accuser au Prêtre; c'est que l'un se juge sur les lumières de la foi, & l'autre sur les préjugés de son amour propre; enfin, c'est que l'un approfondit tous ses devoirs qu'il connoît, & que l'autre ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables & plus connues, & dont il ignore même l'étendue & les suites. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous répandez vos lumières sur le Juste, & que vous punissez les égaremens de l'ame mondaine, en permettant qu'elle les ignore. Mais non-seulement on manque de lumière dans l'examen, on manque encore de sincérité dans la manifestation.

Rien ne coûte plus à l'homme, que de s'avouër coupable. Comme l'orgueil est le premier de nos penchans, & que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer, que si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions dignes du dernier mépris; nous nais-

II
PARTIE.

sons tous avec un fonds de dissimulation sur ce qui se passe au-dedans de nous-mêmes. Toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel ; nous jouïssons dans toutes nos actions le personnage d'un autre ; & ce qui paroît de nous-mêmes , n'est jamais nous. Telle est la condition de l'homme ; né orgueilleux & misérable , il ne peut paroître grand qu'en ne se montrant pas tel qu'il est , & le déguisement est la seule ressource de sa vanité.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable , c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes ; que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise ; & que nous portons la dissimulation jusqu'aux pieds même du Tribunal terrible , où nous allons manifester les secrets de nos consciences & nous juger devant Jesus-Christ. C'est ici cette seconde sorte de pécheurs figurés par les boiteux de notre Evangile : *Multitudo magna claudorum* ; c'est-à-dire , de ces pécheurs qui ne marchent pas droit dans la voie de Dieu , & qui ne viennent pas se présenter au bain sacré de la pénitence , avec cette droiture & cette simplicité de cœur qui guérit la plaie en la découvrant.

J'avoüe qu'il est rare de trouver de ces ames noires & maudites de Dieu , qui , de propos délibéré , viennent mentir au Saint-Esprit , cacher au Prêtre les horreurs d'une conscience corrompue , insulter la Religion jusques dans le lieu même du repentir &

de la miséricorde, & faire du Sacrement qui nous absout, le plus grand de tous leurs crimes. Il faudroit des foudres & non des instructions pour des ames de ce caractère, ou ne leur parler que comme Pierre parla autrefois à Ananie & à Saphire, l'affreux modèle de ceux qui viennent aux pieds des Ministres mentir à l'Esprit saint. Cette sorte de dissimulation suppose une extinction de toute foi & de toute crainte de Dieu, dont peu d'ames sont capables.

Mais il est des déguisemens d'une autre nature, sur lesquels on se fait une sorte de conscience; qui mélangent à l'aveu du crime, les artifices & les palliations de l'orgueil; qui ne montrent qu'à demi la conscience, & qui comptent l'avoir suffisamment montrée; qui découvrent le péché, & qui cachent, pour ainsi dire, le pécheur. Or, ce défaut de droiture & de sincérité, si ordinaire dans le Tribunal, se trouve ou dans les expressions qu'on adoucit & qu'on embarrasse, ou dans les motifs & les principes des actions qu'on supprime, ou dans les points douteux qui ont plusieurs faces, & qu'on montre toujours du côté qui nous est favorable.

Je dis dans les expressions qu'on adoucit & qu'on embarrasse. Oui, mes Freres, le premier soin de la plûpart des pécheurs, lorsqu'ils se préparent à la pénitence, n'est pas de connoître leurs fautes; c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire

connoître au Ministre sacré qui doit les entendre. L'arrangement étudié des expressions qui adouciſſent l'horreur de leurs crimes, est presque le ſeul examen & la ſeule préparation qui en précède la confession ; & être prêt pour le Sacrement, c'est précisément pour eux avoir trouvé, après bien des recherches ſecrettes, de toutes les manières de s'avoier coupables, celle qui laiſſe moins connoître leurs fautes.

Premièrement : on paſſe rapidement ſur les plaies les plus honteuſes, de peur d'y trop arrêter l'attention du Miniſtre ; on renferme en un ſeul mot les chutes les plus humiliantes ; on les place dans des intervalles ſi heureux, qu'elles échappent presque avant que le Prêtre ait pû s'en appercevoir ; & on eſt content de ſoi, quand on a pû, en lui avoiant ſes crimes, faire en forte pourtant qu'il les ignore encore.

Secondement : on tait des circonſtances & des incidens plus honteux que le crime même, & qui ſeuls auroient pû faire ſentir tout l'emportement de notre cœur, & toute l'indignité de notre caractère. Je ne parle pas ici de ces circonſtances qui changent la nature du péché ; je parle de celles qui l'aggravent, qui découvrent toute la baſſeſſe de nos penchans, & toute la honte de nos foibleſſes : des meſures honteuſes qu'on a priſes pour inspirer une paſſion ; des avances mille fois rejettées, autant de fois renouvelées ; des choix indignes & que l'emportement tout ſeul pouvoit justi-

fier, des désirs dont on rougissoit & qu'on se cachoit à soi-même. Que fai-je? tout ce détail qui nous manifeste trop, nous le supprimons; & nous substituons habilement à ces termes précis que la simple vérité emprunte, & qui nous auroient fait connoître, des expressions vagues & générales qui découvrent nos actions, mais qui ne montrent pas notre cœur.

Troisièmement: on s'accuse avec complaisance de certains défauts qui nous sont glorieux selon le monde; on fait entrer dans la confession de ses crimes, la générosité de son cœur, les talens du corps & de l'esprit, les titres de la naissance, les avantages de la faveur ou de la fortune: on mêle habilement ce qui nous élève aux yeux des hommes, avec ce qui nous humilie devant Dieu; & on sent presque plus de vanité de ces frivoles distinctions qui ne sont pas à nous, que de confusion & de douleur des crimes qui nous sont propres.

Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue & ancienne habitude, à chaque confession on cherche un nouveau guide, un nouveau témoin de ses faiblesses; on les raconte comme des chutes nouvelles & arrivées depuis la dernière pénitence: on ne montre que les extrémités & les progrès les plus nouveaux de la plaie. On n'a garde d'en creuser toute la profondeur, & d'en révéler l'ancienne corruption; on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation; on craint d'être trop connu du Mé-

296 VENDREDI DE LA I. SEMAINE.

decin sacré ; on ne tire qu'à demi & comme en tremblant , le voile qui couvre des mystères honteux ; on cache sous des feuilles , comme le premier pécheur , sa honte & son ignominie ; & en venant se montrer, on réussit à se faire méconnoître.

Or , mes Freres , outre que le langage de la douleur est un langage humble , simple , naturel , sincère ; qu'une ame véritablement touchée ne fait , ni dissimuler ses fautes , ni les excuser ; & qu'ainsi les confesser avec ces adoucissmens & ces réticences , c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas ; outre cela , si c'étoit à l'homme qui ne voit pas le fond des cœurs, que vous veniez manifester votre conscience au Tribunal , le fruit de votre dissimulation & de vos artifices , seroit du moins de vous être caché à votre Juge. Mais vous venez parler à Jesus-Christ , qui vous connoît , qui a été le témoin invisible de toute l'histoire secrète de votre vie , qui lit dans votre cœur , comme dans un livre ouvert , tout ce que vous y cachez de plus honteux ; & qui dans le tems même que vous tâchez par tous vos déguisemens de vous dérober à ses yeux , insulte aux ridicules efforts de votre honte , & vous dit , comme autrefois un Prophète à cette Reine d'Israël , qui déguisée sous des habits empruntés , avoit crû pouvoir être méconnuë de l'homme de Dieu , & tromper la lumière du ministère prophétique : *Quare aliam te esse simulis ?* O ame , si indigne

de mes regards , paroissez telle que vous êtes , & telle que je vous connois ; ces dehors spécieux qui vous déguisent , ne sont pas vous-même : démasquez ce cœur dont je vois toute la misère ; montrez ces œuvres de ténèbres telles que mon œil invisible les a éclairées en secret ; déconcertez tout cet appareil étudié , qui trompe les hommes , mais qui ne sauroit tromper celui qui sonde les cœurs ; *Quare aliam te esse simulas ?* Insensée de croire , que des toiles légères déroberont votre honte aux yeux de celui qui perce de ses regards les plus profonds abîmes ! plus insensée encore de cacher la vicieuse & toute la corruption de vos maux à celui de qui seul vous pouvez en obtenir la délivrance ! *Quare aliam te esse simulas ?* Premier défaut de sincérité dans les expressions qu'on adoucit & qu'on embarrasse.

Le second se trouve dans les motifs & les principes des actions , auxquels on ne remonte presque jamais. En effet , comme c'est la disposition d'un cœur , qui décide de nos œuvres , c'est-là qu'il faut remonter pour en connoître le mérite ou le défaut. C'est du trésor de notre cœur , dit Jésus-Christ , que se tire la réalité de nos vertus comme de nos vices ; C'est-là que nos actions sont tout ce qu'elles sont aux yeux de Dieu. Il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit , & de taxer toutes nos actions dans notre cœur même. Esther est innocente en se re-

vêtant aux jours solennels de tous les ornemens les plus éclatans de la Royauté ; parce que cette vaine pompe lui est à charge , & que son cœur est simple & sincère. Jézabelle est criminelle en se montrant environnée de faste aux fenêtres de son Palais de Samarie ; parce que dans les mêmes soins , elle cache des désirs fort dissemblables. Salomon ne se rend pas indigne des faveurs du Ciel , en exposant toute la gloire & toute la magnificence qui l'environne aux yeux d'une Reine étrangère ; parce qu'il ne voit dans l'éclat & l'abondance de son règne , que la protection & les bienfaits du Dieu de ses peres. Ezéchias attire l'indignation du Seigneur sur toute sa postérité , en étalant avec complaisance aux Envoyés de Babylone, les trésors du Temple & les richesses de son Palais ; parce que son cœur s'éleve de cette prospérité , y met une vaine confiance , & fonde là-dessus , plus que sur le cours du Ciel , la sûreté de Jérusalem & l'espérance de ses victoires. C'est donc le cœur qui décide de tout l'homme. Or , c'est le cœur qu'on ne manifeste presque jamais au Tribunal : on expose les actions , on n'entre jamais dans les motifs : on raconte ses péchés , on ne découvre pas sa conscience.

Ainsi vous venez vous accuser des quelques traits mordans contre la réputation de votre frere : mais vous ne dites pas que ses talens , son crédit ou sa fortune , sont tout son crime dans votre esprit ; que vous êtes

ne envieux ; que tout ce qui vous efface , blesse votre orgueil ; & que de-là vous vient cet air censeur & chagrin , & ce talent de saisir d'abord le ridicule de ceux qui sont trop au dessus de vous pour vous plaire.

Ainsi vous venez nous raconter vos emportemens & votre antipathie envers la personne qu'un lien sacré vous a unie ; mais vous ne dites pas que des goûts frivoles & étrangers , vous inspirent cette mauvaise humeur ; que l'entêtement des plaisirs vous rend le sérieux & la tranquillité domestique insupportable ; & que votre cœur trop livré au monde & à l'amusement , ne sauroit plus revenir au devoir.

Ainsi vous venez vous avoier coupable de quelques désirs de plaire : mais vous ne dites pas que toutes vos attentions , tous vos soins , toutes vos démarches n'ont point d'autre but que d'inspirer la passion criminelle à un objet dont votre cœur est déjà touché en secret ; que ce poison se répand sur tout le corps de votre conduite ; & que tout ce que vous faites est souillé par cette intention.

Enfin , vous venez nous découvrir ces combats secrets que la foiblesse de votre chair livre à votre cœur , & ces mouvemens douteux de la loi des membres , où vous avez tant de peine à discerner vous-même de quel côté a été la victoire : mais dites vous que vous aimez tout ce qui nourrit & allume cette passion funeste ; que vous vivez au milieu des occasions

qui la réveillent ; que ça été là comme la première plaie de votre cœur & le premier écuëil de votre innocence ; que toutes les infidélités de votre vie ont pris leur source dans ce penchant malheureux ; & que c'est-là comme votre fonds & le caractère dominant de vos mœurs ?

Aussi la confession de vos fautes achevée, le Confesseur vous connoît-il comme vous vous connoissez vous-même ? ne se trompe-t'il pas dans l'idée qu'il a de vous ? voit-il vos passions, dans leur source ; vos sensibilités, dans leurs motifs ; vos tentations, dans leurs occasions & dans votre témérité ; vos foiblesses, dans vos rechutes ; vos infidélités, dans vos résolutions mille fois violées ; en un mot, vous-même dans vous-même ?

Hélas ! il faut presque toujours que le Ministre de la confession devine l'état de votre ame ; qu'il profite de certaines expressions qui vous échappent, comme malgré vous, pour connoître votre cœur & en éclaircir les mystères que vous lui aviez cachés. Il faut qu'en vous voyant, & sans qu'il l'apprenne de vous-même, comme aujourd'hui Jesus-Christ en voyant le Paralytique, les seules lumières de son ministère lui fassent connoître que vos maux ont jetté de profondes racines, & que vous croupissez depuis long-tems dans des passions honteuses : *Hunc cum vidisset JESUS jacentem, & cognovisset quia jam multum tempus haberet.* Cç n'est pas vous qui vous décou-

découvrez , ce sont les saints artifices de la charité & la pieuse expérience de son zèle , qui vous découvrent : & il faut qu'un Confesseur soit en garde contre la surprise , dans un lieu où il ne devoit être occupé qu'à consoler votre douleur & essuyer vos larmes.

Enfin , le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses , qu'on expose toujours à son avantage. En effet , comme d'un côté on ne veut pas rompre avec les passions , & que de l'autre on veut se faire une sorte de conscience tranquille dans cet état d'infidélité , on leur cherche des autorités & des suffrages , & on les expose dans un jour si favorable , que le Ministre de Jesus-Christ n'oseroit plus les condamner.

Ainsi on ne veut point s'éloigner d'une occasion de péché , ni rompre une liaison qui scandalise. On exagère l'impossibilité de cette rupture , les inconvéniens qu'on en verroit naître , les liens du sang , les intérêts de la fortune , les raisons de devoir & de bienfiance qui y mettent un obstacle invincible. On remontre , qu'au fonds le péril n'est pas grand , que la passion est refroidie , que les engagemens ne sont plus les mêmes ; & là-dessus le Confesseur trompé , consent ; il n'insiste plus sur le précepte d'arracher l'œil qui est un sujet de scandale. La vérité obscurcie sous ces faits adoucis , lui paroît souffrir ici une exception à la règle ; & c'est sur un

consentement ainsi obtenu, qu'on se croit en sûreté, & qu'on fort des pieds du Prêtre, content de l'avoir trompé & de s'être trompé soi-même.

Ainsi on ne veut point finir le scandale d'un divorce public, ni rejoindre des liens sacrés que la grace d'un Sacrement honorable avoit unis. Il n'est sorte de raison spécieuse dont on ne colore sa résistance; on a des prétextes, d'honneur, de devoir, de conscience, d'incompatibilité, d'intérêts domestiques; on a tout tenté pour prévenir le mal: on n'en est venu à cette extrémité, que pour en éviter de plus grandes; & là-dessus le Confesseur, mal instruit, souffre un scandale auquel on ne lui laisse voir aucun remède: & l'ame abusée, croit sa conscience plus en sûreté, depuis qu'elle a ajouté au crime de son état, celui d'avoir surpris les suffrages de son juge.

Ainsi on ne veut point interrompre des profits manifestement-usuraires. On expose, comme présens, des dangers chimériques; on s'appuie sur la tolérance des loix & sur l'autorité des exemples; on représente toutes les autres voies d'assurer son revenu comme impossibles; on répand sur le cas particulier, des ténèbres qui le font perdre de vûë; & plus prudent dans les affaires du siècle, que le Ministre de la pénitence, qui souvent ne les connoît pas, on s'applaudit de son consentement, tandis qu'on n'a fait que surprendre sa charité.

Telles sont les illusions de l'amour propre dans le Tribunal sacré. On manque de sincérité dans les expressions qu'on adoucit, dans les motifs qu'on supprime, dans les doutes qu'on expose en sa faveur; c'est-à-dire, que nous ne nous montrons jamais que dans un faux jour: ce que nous cachons de nous-mêmes, est ce que nous sommes réellement; ce que nous en découvrons, est ce que nous voudrions être. Nous étalons une conscience qui n'est que la fausse effigie de la nôtre; & comme Michol, loin d'exposer aux yeux le véritable David, je veux dire nous-mêmes & notre passion dominante, nous substituons un phantôme & un simulacre à sa place. *Et inventum est simulacrum solum.*

Reg. 23.
19, 16.

Aussi, mes Freres, au sortir du Tribunal, sentez-vous cette paix & cette sérénité de conscience, qui est le fruit d'une confession sincère & parfaite? Sentez-vous ce repos & ce soulagement, que le cœur déchargé de ses crimes fait sentir à l'ame touchée? Ne vous reste-t'il pas au fond du cœur je ne fais quelles inquiétudes secrètes que vous tâchez de vous dissimuler à vous-même, je ne fais quels embarras qui troublent toute la douceur de votre pénitence? Ne vous promettez-vous pas à vous-même, pour vous calmer, qu'un jour enfin, rompant tout-à-fait avec le monde, vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon; c'est-à-dire, vous éclaircirez ces doutes qui vous fatiguent; vous expo-

ferez à déconvert ces embarras , sur lesquels tant d'absolutions reçues n'ont pû encore vous rendre tranquilles ? Avez-vous pû jusqu'ici réüssir à vous persuader que ce font-là de vains scrupules ? & malgré toute l'indulgence de votre amour propre , qui ne cesse de vous amuser de cette illusion , la voix de votre conscience ne prend-t'elle pas le dessus , & ne vous reproche-t'elle pas sans cesse en secret votre dissimulation & vos réticences ? Laissez répondre votre cœur , & soyez ici vous-même votre juge. Insensé , de nourrir dans votre sein des serpens qui vous déchirent , de n'oser produire au jour des monstres qui s'évanouissent dès qu'ils ont vû la lumière , de découvrir une partie du mal , & de cacher celle où il auroit fallu appliquer le remède ! Insensé , de souffrir toute la honte d'un aveu , & de vous priver des consolations d'un aveu sincère ; de venir vous déclarer pécheur , & de faire d'une déclaration si désagréable à la nature , le plus grand de tous vos crimes !

Mais que craignez-vous en nous racontant ingénument l'histoire de vos malheurs & de vos chutes ? de détruire dans notre esprit la vaine réputation de probité & de vertu , que vous conservez parmi les hommes ? Mais pourquoi nous comptez-vous pour quelque chose au Tribunal redoutable ? Nous ne sommes-là qu'à la place de Jesus-Christ ; nous n'y portons , ni les oreilles , ni les sentimens , ni les pensées

de l'homme ; vous n'en direz jamais assez pour nous surprendre. Ah ! nous ne savons que trop de quoi toute la corruption du cœur humain est capable ; nous portons en nous la source & les penchans des mêmes foiblesses dont vous rougissez. Plus nous vous trouverons coupable , plus vous excitez notre pitié ; plus vous intéressez notre charité , plus vous deviendrez un objet digne de nos soins , de notre tendresse & de nos larmes ; plus nous offrirons pour vous des gémissemens de zèle & des prières de compassion au Seigneur , afin qu'il daigne jeter sur vous des regards de miséricorde , & répandre abondamment sa grace , où le péché avoit abondé : voilà notre ministère. Nous n'insulterons pas à votre foiblesse , puisque Jesus-Christ à la place duquel nous vous écoutons , recevoit avec tant de douceur les publicains & les pécheresses ; nous ne saurons pas aggraver votre confusion , nous ne saurons que vous aider , vous rassurer , vous consoler & vous plaindre. Mais ce n'est pas assez de déclarer sincèrement ses crimes , il faut les détester souverainement , & ajouter à la sincérité dans la manifestation , la douleur dans le repentir.

TOUTES les autres dispositions dont nous venons de parler , ne sont que les préparations extérieures de la pénitence : la douleur en est l'ame & la vérité. La vertu du Sacrement peut suppléer à la con-

fection extérieure de nos fautes, lorsque des obstacles involontaires nous en ôtent le pouvoir; mais elle ne peut suppléer au sentiment intérieur qui le déteste, parce que c'est lui qui forme le pénitent: tout le reste peut être remplacé par la douleur; la douleur ne peut être remplacée que par elle-même.

Cependant rien de plus rare parmi les pécheurs, qui viennent s'avouer coupables au Tribunal, que cette douleur de pénitence; à laquelle seule la rémission des péchés est promise; & c'est ici cette troisième sorte de malades, dont parle aujourd'hui l'Évangéliste, qui ne reçurent pas de Jésus-Christ le bienfait inestimable de la guérison: *aridorum*, ceux qui avoient les membres secs; c'est-à-dire, ceux qui portent au Tribunal un cœur sec, une ame insensible; & qui, après avoir senti les impressions les plus vives & les plus extrêmes des passions, ne trouvent en eux aucun sentiment pour la pénitence.

Or, comme l'illusion est ici dangereuse, & que chacun se flâte de porter au Tribunal cette douleur qui suffit pour la justification du pécheur, il importe d'établir en quoi elle consiste.

Premièrement, cette douleur est un mouvement de la grace, & non de la nature. Il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes, soit une opération invisible de l'Esprit de Dieu, dit le dernier Concile, qui nous porte à détester tout ce

qui a pû lui déplaire ; qu'il soit une vûe de foi qui nous découvre dans le péché , & l'outrage qu'il fait à Dieu , & les malheurs où il précipite l'homme ; qu'il soit enfin un commencement de nouvel amour , qui ne nous rende le crime odieux , que parce qu'il commence à nous faire aimer le Seigneur , source de toute justice : première condition marquée dans notre Évangile. Il falloit que l'Ange du Seigneur descendoit , & troublât l'eau , afin que les malades fussent guéris : *Angelus autem Domini descendebat , & movebatur aqua.* Il faut que ^{4.} l'Esprit de Dieu descende dans nos cœurs pour y opérer des agitations salutaires : tout autre trouble seroit un trouble humain & inutile aux malades.

Jean. 5³

Or , le trouble que la plûpart des pécheurs portent au Tribunal , est un trouble d'amour propre , & auquel l'Esprit de Dieu n'a point de part. Les uns prennent , pour la douleur de la pénitence , ces allarmes secretes que l'orgueil oppose toujours à la déclaration de nos crimes ; ce poids d'iniquités qui fatigue le cœur , auquel il en coûte tant de s'avoüer coupable ; ces déchiremens cruels , que les œuvres de ténèbres sur le point de se manifester & d'éclorre , font sentir à la conscience pécheresse , semblables à des serpens qui ne sauroient sortir sans déchirer le sein qui les a enfantés ; en un mot , ces inquiétudes d'une mauvaise honte , qui ne trouve d'odieux dans le crime , que la peine de l'a-

voïer. Ils confondent leur orgueil , avec leur repentir ; l'opposition qu'ils ont à l'humiliation de la pénitence , avec le repentir sincère qui y dispose ; la haine de la confession , avec la douleur de leurs crimes : ils ne font qu'orgueilleux & confus , & ils croient être touchés & pénitens.

Ce n'est pas que la même grace qui opère le repentir , n'opère aussi une confusion salutaire , & qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut , comme dit l'Ésprit saint. Détournez de moi vos regards , ô mon Dieu ; disoit un Roi pénitent ; je ne puis plus soutenir devant vous toute la confusion dont mes crimes me couvrent :

Pf. 43.
26.

Et confusio faciei meæ cooperuit me. Mais cette honte formée par la douleur , ne trouve son motif que dans la douleur même. Ce n'est pas le jugement du Ministre de la confession , qui la produit dans notre ame , c'est l'œil de Dieu qui la voit , & qui connoît toute l'ignominie de son état : elle ne compteroit même le mépris de tous les hommes pour rien , si elle avoit le Seigneur tout seul pour témoin de son innocence : au contraire , quand elle seroit seule sur la terre , ou cachée dans les plus profonds abîmes , les regards de Dieu seul sur ses souillures la couvrieroient de la même confusion , & par-tout où elle porteroit devant lui ses plaies , elle y porteroit ses troubles & sa honte : les inquiétudes secrettes & honteuses de l'orgueil ne sont donc pas les troubles salutaires de la pénitence. II

Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir , pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines éternelles. Ce trouble , qui , ouvrant l'enfer & tous ses tourmens au pécheur , ne lui découvre rien de plus odieux dans l'iniquité , que la punition dont elle est suivie : ce trouble , qui n'est lui-même qu'un désir que le crime pût être impuni ; qui arrête l'action , dit saint Augustin , sans changer la volonté ; qui nous rend timides , sans nous rendre pénitens ; qui nous fait craindre le châtement , sans nous faire hair l'offense ; & qui ne compteroit pour rien d'outrager son Dieu , si la perte de son amour devoit borner toute son infortune.

Je fais que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse ; qu'il est utile de percer souvent , des yeux de la foi , ces abîmes de feu & ces ténèbres éternelles où il y aura des pleurs & des grincemens de dents , & de descendre tout vivans dans l'enfer , pour faire de ce souvenir salutaire un frein à nos passions indomptées. Je fais que cette crainte est un don de l'Esprit saint ; & mon dessein n'est pas d'ôter aux pécheurs un moyen de salut , & un motif de componction que Jesus-Christ leur propose , que l'Eglise leur recommande , que les Saints ont eu sans cesse devant les yeux , & dont nous nous servons tous les jours dans ces chaires chrétiennes , pour troubler la fausse paix

410 VENDREDI DE LA I. SEMAINE.

des ames criminelles. En effet, ô mon Dieu ! si avec tous vos foudres & vos flammes vengeresses, l'iniquité ne laisse pas de prévaloir sur la terre ; si malgré l'enfer & ces ardeurs éternelles que votre justice a préparées aux pécheurs, toute chair ne laisse pas de corrompre sa voie : resteroit-il encore quelque foi parmi les hommes, si nous venions imprudemment leur faire un point de vertu de fermer les yeux à ces spectacles terribles, ou si nous leur faisons un vice, du motif le plus commun & le plus ordinaire de la piété ? Il est peu de ces ames nobles & sublimes, que l'amour & la reconnoissance toute seule attachent à votre service : c'est la sagesse des parfaits ; mais les foibles ont besoin d'indulgence ; & vous voulez que notre intérêt même entre toujours pour beaucoup dans notre fidélité.

Ce n'est donc pas la crainte des tourmens destinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence : elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'ame & le fonds : car l'amour tout seul, qui a fait les pécheurs, peut former des pénitens : l'amour tout seul : qui a ravi notre cœur à Dieu, peut le lui rendre : l'amour tout seul qui faisoit tout le dérèglement de notre volonté, peut y rétablir l'ordre, & faire notre justice ; & vous ne sauriez vous réconcilier avec Dieu, si vous ne commencez du moins à l'aimer plus que les vaines créatures qui vous avoient éloigné de lui, & si

la vertu du Sacrement, jointe à cet amour encore foible, ne le perfectionne, & n'opère en vous la véritable justification. Ce n'est pas, dis-je, la crainte des peines que je veux ici exclure de la pénitence; c'est cette disposition criminelle, où se trouvent la plûpart des pécheurs qui approchent du Tribunal, lesquels sans un enfer & ses tourmens, vivroient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans Sacremens; lesquels ne connoissent de la Religion que ses menaces; & qui dans le secret de leur cœur, sont fâchés que Dieu soit juste, & qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Et ne croyez pas que ce soit ici une disposition rare ou chimérique; rien n'est plus réel & plus commun. La crainte fait presque toute notre Religion; c'est la pensée seule des peines à venir, qui peuple les Tribunaux de la pénitence; nous y faisons divorce pour un moment avec nos passions, & nous nous en séparons, comme on quitte des objets encore chers, mais funestes. Semblables à la femme de Loth, nous ne haïssons pas Sodome, nous n'en craignons que les flammes: nous nous en séparons à regret, & notre cœur y tient encore, tandis que la crainte toute seule du danger nous en éloigne. L'esprit de la véritable piété est plus rare qu'on ne pense; tous les dehors du culte ne roulent presque que sur de fausses vertus; nous ne comptons pour offenses de Dieu, que celles qui sont suivies

d'une punition éternelle ; celles qui se boivent à lui déplaire , nous ne les comptons pour rien ; & si nous voulons sonder nous-mêmes notre cœur , nous sentirons que nul principe d'amour & de grace , ne nous fait agir , & que l'enfer est la seule divinité que nous craignons.

Mais , comme la méprise est ici aisée , si vous me demandez à quelles marques on peut discerner ce trouble heureux qui forme les vrais pénitens , de cette honte d'orgueil , ou de cette crainte toute mercenaire , qui ne forme que des esclaves ; je dis en second lieu , que la douleur de la pénitence renferme une résolution réelle & sincère , de finir nos désordres , & de commencer une vie sainte & chrétienne : c'est ce qui nous est figuré dans la guérison de notre Paralytique. Souhaitez-vous d'être guéri ? lui demande Jésus-Christ : *Vis sanus fieri ?* Il paroïsoit sans doute fort inutile de le demander à un malheureux qui gémissoit sous le poids de ses maux ; & l'on ne pouvoit douter que trente-huit années d'infirmités , ne lui fissent souhaiter vivement sa délivrance. Mais Jésus-Christ vouloit nous apprendre par-là que le pécheur , comme le Paralytique , sincèrement touché de ses maux , doit en venant se présenter au Tribunal , pouvoir se rendre ce témoignage à lui-même , que réellement & de bonne foi il veut être guéri , c'est-à-dire , renoncer à ses passions invétérées , & prendre le parti de la piété.

Or, je vous demande, mon cher Auditeur, lorsque vous venez aux pieds du Prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette résolution ! *Vis sanus fieri* ? Pouvez-vous vous rendre ce témoignage à vous-même ; que vous voulez rompre sincèrement tous les liens qui vous attachent encore au monde & à vos plaisirs criminels, & vous ranger avec ce petit nombre d'âmes fidèles de votre rang & de votre état ; qui après avoir quelque tems vécu, comme vous, au gré de leurs passions sont revenues à Dieu, & opèrent leur salut dans la pratique solide & constante des vertus chrétiennes ? Commencez-vous à vous faire un plan de nouvelle vie ? Ne comptez-vous pas encore sur les mêmes mœurs, sur les mêmes plaisirs, sur les mêmes liaisons après la confession ? Ne vous dites-vous pas à vous-même en secret, pour vous calmer sur cette fausse démarche de pénitence, qu'un jour viendra enfin, que vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon, & rompre pour toujours avec le monde ? & ne distinguez-vous pas en vous-même cette confession que vous allez faire, de la confession que Dieu demande de vous ? *Vis sanus fieri* ? je vous le demande.

Prenez garde qu'on ne vous demande pas, si en venant vous présenter au Tribunal, vous formez de ces propos vagues & indéterminés de conversions qui n'ont jamais de suite, & qu'on ne forme que pour s'étourdir sur la profanation du Sacrement,

& se dire à soi-même qu'on évite le sacrilège ; de ces propos , dont on sent soi-même la fausseté , qui ne satisfont pas la conscience inquiète , & qui laissent au fond du cœur , non-seulement la volonté réelle du vice , mais le sentiment secret qu'on ne veut pas encore y renoncer. Eh ! que voit-on autour de nos Tribunaux , que des pécheurs de ce caractère ?

Je vous demande , si en venant confesser vos fautes , vous voulez vous convertir d'une volonté forte , pleine ; sincère ; qui ne forme pas des propos vagues & éloignés de changement , mais qui répand déjà des larmes de pénitence ? Je vous demande avec Jesus-Christ : *Vis sanus fieri ?* La conscience ne sauroit ici se faire illusion à elle-même ; on sent bien si le propos d'une nouvelle vie est sincère. Les préludes d'une conversion & d'un renouvellement entier de mœurs , ont je ne sai quoi de si vif & de si marqué , qu'il se fait d'abord sentir , & ne laisse rien d'équivoque. Des larmes , des combats , des agitations , des vûes nouvelles , des démarches sérieuses & pénibles ; que sai-je ? quelque chose qu'on n'avoit pas encore senti , & que ceux qui nous fréquentent n'avoient pas encore vû ; un appareil qui annonce un peu plus que le fruit d'une confession ordinaire ; ce sont-là de ces travaux de l'enfantement , qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes : *Ibi dolores ut parturientis*. On ne sauroit y prendre le change , & il n'est que des dou-

leurs d'un certain caractère, qui annoncent la naissance du nouvel homme dans nos cœurs.

Rappelez les conversions des Pécheuses, des Sauls, des Augustins; voyez ce qui se passoit en eux dans ces momens heureux qui précéderent leur changement. Quels troubles! quelles perplexités! quels combats! quels efforts héroïques sur eux-mêmes! quelles démarches nouvelles! quelles larmes! quels transports d'amour & de componction! c'est au milieu de tant d'agitations que se consomme l'ouvrage de la conversion; une démarche froide & tranquille n'a rien qui l'annonce & qui lui ressemble. C'est au milieu de ces troubles, de ces vents impétueux, pour ainsi dire, que l'Esprit de Dieu descend dans un cœur pénitent, comme il descendit autrefois dans le Cénacle, & y vient porter la paix & la grace; & c'est ici où l'on peut dire qu'on entend sa voix lorsqu'il arrive, & qu'on sait où il va & d'où il vient. C'est à vous à nous dire, si vous reconnoissez à ces traits la douleur qui jusqu'ici vous a préparé au Sacrement de la pénitence.

Et ne nous dites pas que cette douleur, cachée au fond de l'ame, n'est pas toujours sensible au cœur pénitent: un changement de vie porte si fort sur tout nos penchans, prend sa source dans un nouvel amour si vif, qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insçu de notre cœur même; mais enfin, je le veux pour des cœurs d'un

certain caractère, nés froids, tranquilles; insensibles; qui peuvent se briser, mais qui ne sauroient s'attendrir. Mais vous, pourvû d'un cœur naturellement si tendre, & si capable d'être touché; vous qui avez poussé la sensibilité dans les passions déplorables jusqu'à l'emportement; vous qui nous vanterez tant la bonté & la tendresse de votre cœur, vous n'en manquerez que pour votre Dieu? la douleur du péché seroit la seule qui vous trouveroit froid & insensible? les larmes, les sentimens, les vivacités, qui sont si fort de votre caractère, ne le seroient pas de celui de votre pénitence? Illusion, mon cher Auditeur! si vous n'êtes pas viv dans la douleur de votre repentir, comme vous l'avez été dans vos désordres, c'est que vous étiez pécheur de bonne foi, & que vous n'êtes qu'un faux pénitent.

Enfin, non-seulement la douleur de la pénitence est une résolution réelle & sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle, qui prend d'abord des mesures solides de changement. Or, la principale est le choix d'un Ministre fidèle, qui coopère avec Jesus-Christ à la guérison de votre ame: choix difficile, mais le plus important que vous ferez jamais, puisqu'il s'agit du salut, & que ce qui décide toujours de notre salut, c'est le choix de celui à qui nous allons confier les secrets de notre conscience; c'est la suite de notre Evangile qui nous fournit cette dernière réflexion, Seigneur, dit le Paralytique à

Jesus-Christ, je n'ai point d'homme qui me jette dans la Piscine lorsque l'eau est troublée : *Domine ; hominem non habeo.* Jean. 9

Or, avant que de venir vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jesus-Christ, afin qu'il vous aide dans un choix si essentiel, & qu'il vous suscite un guide fidèle qui vous conduise sûrement dans la voie du salut ? Cherchez-vous vous-même un homme rempli de l'Esprit de Dieu, qui sache vous jeter à propos dans la Piscine, & cultiver ces premiers sentimens de grâces que vous portez au Tribunal ?

Un homme éclairé, qui puisse juger de la lépre, connoître les plaies de votre cœur & ne pas se tromper dans l'application des remèdes ?

Un homme expérimenté, qui sache discerner les voies de la grace dans votre ame, conduire les opérations de Dieu en elle, ne pas trop presser les ames que l'Esprit saint ne pousse que lentement ; ne pas arrêter celles qui sont portées, pour ainsi dire, sur les aîles de la grace, & suivre l'Esprit de Dieu sans le prévenir ?

Un homme accoutumé à parler à Dieu dans la prière, à étudier aux pieds de la Croix la science du salut, & dont les paroles pleines de cet esprit & de ce feu qu'il a puisé devant le Seigneur, portent ensuite l'onction de la grace jusqu'au fond de votre ame, toute ouverte dans ces momens, & sur laquelle les vérités les plus simples font alors tant d'impressions ?

Un homme désintéressé qui n'examine pas si vous êtes grand selon le monde, mais si vous êtes pécheur devant Dieu, que vos vices touchent plus que vos titres; & qui ne proportionne pas l'indulgence ou la sévérité de ses sentences, à l'élévation ou à l'obscurité des pécheurs, mais au caractère de leurs crimes ?

Un homme zélé, que rien ne puisse faire départir des intérêts de la vérité & des règles saintes de son ministère; & qui, sans faire ostentation de sévérité, ne cherche pas à se faire honneur des excès & des singularités outrées de ses pénitens, mais à faire honneur à la grace & à la Religion, en leur inspirant cette sobre sagesse qui remplit avec dignité les devoirs de son état, & qui en condamnant le monde, s'attire l'estime & le respect du monde même ?

Enfin, un homme charitable, qui sache mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force; qui naigrisse pas les plaies par d'excessives rigueurs, mais qui ramène les malades par des condescendances nécessaires; qui ne soit pas toujours juge, mais qui se souviene quelquefois qu'il est pere; qui sache changer sa voix comme l'Apôtre se faire tout à tous, & prendre toutes les formes pour former Jesus-Christ dans un cœur ?

Est-ce un guide de ce caractère, que vous cherchez ? Les plus inconnus sont toujours pour vous les plus propres; les plus

indulgens, les plus habiles. Les premiers que le hazard vous offre, vous leur ouvrez indiscrettement les plaies de votre cœur. Vous prenez, comme ce Michas dont il est parlé au livre des Juges, le premier Lévite qui se présente; vous lui dites: *Tenez-moi lieu de pere & de Prêtre.* Vous mettez peut-être à prix ses soins & son ministère, & le rendez le Ministre & le fauteur, comme cet Israélite, des dieux & des idoles que vous avez élevés dans votre maison, & auxquels vous avez prostitué votre cœur. Et si vous usez en ceci de quelque circonspection & de quelque recherche, c'est pour éviter ceux qu'une réputation d'exactitude & d'intégrité rend redoutables à vos passions, & auxquels on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement se convertir & servir Dieu. Ainsi le choix tout seul que vous faites du Juge de votre conscience, est une preuve décisive, que vous ne voulez pas changer de vie; que vous allez profaner le Sacrement, & vous souiller où vous aurez dû vous purifier de vos souillures.

Voilà; mes Freres, les sources les plus ordinaires de l'inutilité du Sacrement de la pénitence. On manque de lumière, dans l'examen; de sincérité, dans la manifestation; de douleur, dans le repentir: & voilà pourquoi les conversions sont aujourd'hui si rares au Tribunal; voilà pourquoi, parmi cette multitude infinie d'aveugles, de boiteux & de ceux qui avoient les mem-

bres secs, à peine Jesus-Christ en trouve-t'il un seul, dit S. Augustin, qui mérite d'être guéri: *Tot jacebant, & unus sanatus est.* Les cinq portiques de la Piscine; selon ce Pere, figuroient les cinq Livres de Moyse, qui découvroient les maux, mais qui ne les guérissent pas: *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.* Mais hélas! nous pourrions le dire aujourd'hui avec plus de raison de la Piscine des Chrétiens, & des portiques mystérieux qui environnent le bain de la pénitence. Ils ne servent plus qu'à nous découvrir les maux, les guérisons n'y sont pas en usage: *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.* Nous y voyons aborder une multitude de pécheurs; nous n'en voyons presque pas sortir des pénitens. On nous y expose des plaies; & le bain sacré n'en voit presque jamais de fermées. Il nous fait connoître les malades; mais il n'en est plus le remède, *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.* Et si j'osois l'ajouter ici, comme la Loi de Moyse, en découvrant les péchés, les multiplia, & ne servit qu'à faire des prévaricateurs; hélas! ce remède divin, loin de guérir les maux de l'Eglise, les a augmentés, pour ainsi dire; a donné lieu à des profanations, loin de rétablir la piété; & a fait des sacrilèges, où il auroit dû faire des pénitens: *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.*

Rentrons ici en nous-mêmes, mes Freres: & en ce jour sur tout, consacré à la

conversion des grands pécheurs par la guérison d'un malade désespéré; en ce jour, où les prières mêmes de l'Eglise sollicitent auprès du Seigneur ses miséricordes pour les ames les plus déplorées; rappelez ici devant Dieu toute la suite de vos années, & l'histoire secrète de votre conscience. Repassez sur ce nombre infini de confessions, toujours réitérées & toujours inutiles, & qui sans doute, devant le Tribunal de Jesus-Christ, seront le plus terrible sujet de votre condamnation. Dites-vous à vous-même; Quelles ont été jusqu'ici mes voies, & la monstrueuse conduite de ma vie? mes passions d'aujourd'hui sont des plaies de l'enfance, & qui ont vieilli avec moi: ce que je suis encore, voluptueux, emporté, dissolu, je l'étois déjà dès la première saison de ma vie: ma destinée m'a fait éprouver des situations différentes au dehors; mais ma passion honteuse m'a suivi par-tout, & par-tout elle a été la même: ma vie n'est qu'un seul crime diversifié, sous des circonstances & des situations dissemblables: *Un jour a instruit l'autre jour, & une nuit a montré sa science funeste à l'autre nuit*: du plus loin qu'il m'est permis de rappeler l'histoire de mes années, j'y trouve déjà les ébauches & les naissances de mes passions; & les commencemens de ma vie ne s'offrent à moi, qu'avec les prémices des crimes dont je suis encore coupable.

Cependant, ô mon Dieu! votre colère

422 VENDREDI DE LA I. SEMAINE.

n'a pas encore éclaté sur moi ; & du haut de votre justice , vous me voyez errer depuis si long-tems dans des voyes criminelles , sans m'avoir frappé de mort , & fait périr , comme tant d'autres , au milieu de ma course ! Ah ! ce n'est pas sans quelque dessein de miséricorde sur moi , que vous avez prolongé mes jours , & différé jusqu'ici votre vengeance ; vous ne m'auriez pas délivré de tant de périls qui ont mille fois menacé ma vie , si vous n'aviez voulu faire paroître en moi quelque jour les richesses de votre grace.

Grand Dieu ! je commence à ne plus aimer mes maux , achevez votre ouvrage , & faites que j'en aime le remède. L'état de ma conscience me trouble ; la corruption & le désordre de ma vie me couvrent de honte ; les remords du crime me tyrannisent , & répandent l'amertume sur tous mes jours : achevez grand Dieu ? de rompre des liens déjà à demi brisés ; donnez le dernier coup à ma volonté rebelle ; soutenez ma foiblesse dans un combat où vous éloignez pas de moi ; faites que je ne retrouve le calme & la tranquillité que j'ai perdue , qu'en vous devenant à jamais fidèle.

Ainsi soit - il.



ANALYSES DES SERMONS contenus dans ce Volume.

LE MERCREDI DES CENDRES.

I. SERMON. *Sur le Jeûne.*



PROPOSITION. Il importe d'examiner les excuses dont on se sert pour dispenser de la loi du Jeûne, & les abus où l'on tombe en l'observant. Ainsi.

DIVISION, I. *L'obligation du Jeûne, contre ceux qui en violent la loi.*

II. *L'étendue de cette loi, contre ceux qui en adoucissent l'observance.*

I. PARTIE. *L'obligation du jeûne.* Il est inutile de prouver cette obligation aux Fidèles qui ne la contestent pas ; qui savent que la Religion est née dans le sein du jeûne & de l'abstinence, & que c'étoit même à l'abatement de leurs visages, que les tyrans reconnoissoient les premiers Chrétiens. Or, l'obligation du jeûne supposée, il n'est que

l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance ; car l'Eglise , en établissant cette loi , n'a pas prétendu faire une loi de mort : examinons donc les excuses de ceux qui se dispensent du jeûne. Premièrement , sont-elles légitimes , Secondement , en les supposant légitimes , n'est-on pas également violateur du précepte , par la manière dont on use de l'indulgence de l'Eglise.

1° Vos excuses sont-elles légitimes ? Vous êtes né , dites-vous , avec un tempérament foible , incapable de soutenir la rigueur de la loi du jeûne , qui demande des soins & des précautions infinies. Mais , premièrement , ne sont-ce pas ces soins & ces précautions elles-mêmes qui ont affoibli votre tempérament ? cette foiblesse de tempérament n'est-elle pas une suite de la vie molle & voluptueuse que vous avez toujours menée ? mais cette mollesse qui vous rend la pénitence plus nécessaire , puisqu'elle est elle-même un crime que vous devez expier , pourroit-elle devenir un titre légitime qui vous en dispense ? Secondement ces soins & ces précautions que vous croyez nécessaires à votre santé , ne sont-ce pas les façons du rang & de la naissance , plutôt que des besoins réels & effectifs ? or , Dieu ne mesure pas vos infirmités & vos besoins sur vos titres , mais sur la loi. David, Esther & tant d'autres , quels exemples d'austérités n'ont-ils pas laissé à tous les siècles , malgré leur rang ? si l'Eglise avoit des distinctions à faire & des privilèges à accorder , ce de-

voit-être sans doute en faveur de ceux qui peuvent à peine par leur travail, se garantir de la faim & de l'indigence, & qui, presque toujours, ont moins de crimes à expier; & non en faveur des riches & des Grands, qui n'ont rien de plus triste à effuyer dans leur état, que le dégoût & la satiété inséparables d'une félicité sensuelle, & qui d'ordinaire ont plus besoin de pénitence, parce qu'ils sont plus coupables: cependant le citoyen obscur & le vil artisan respectent la loi de l'Eglise, & ce sont les riches & les Grands qui s'en dispensent. Vous objectez la foiblesse de votre tempérament; mais cette foiblesse ne vous a jamais privé d'un seul plaisir; vous soutenez les veilles, l'application & le sérieux du jeu, le dérangement des repas; vous dévorez les fatigues du service, lorsque la gloire, l'intérêt ou le plaisir s'en mêlent; ce n'est donc que pour Dieu seul que vous refusez de souffrir; servir le monde ne vous coûte rien, parce que vous êtes mondain; soyez donc Chrétien, & vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jesus Christ. Voyez cette ame Fidèle que Dieu a retirée de ses égaremens: lorsqu'elle vivoit comme vous, elle regardoit pareillement la loi du jeûne comme une loi meurtrière; maintenant elle ajoûte même aux rigueurs de la loi; ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur.

Mais enfin, quand l'abstinence affoiblirait votre corps, l'intention de l'Eglise est

que vous souffriez : car n'est-il pas juste qu'un corps de péché, comme le vôtre, soit puni : que des membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice ; que l'ennemi que vous portez en vous-même, soit affoibli ? Ainsi la fin que l'Eglise se propose dans son précepte, ne sauroit devenir une raison qui vous en dispense.

Mais, dites-vous, vous êtes dispensé de la loi du jeûne, par l'autorité des supérieurs légitimes. Mais votre conscience ne vous répond-elle pas que toute dispense obtenue contre les intentions, & l'esprit de l'Eglise, est une dispense vaine ; que par conséquent, si vous n'êtes pas dans le cas de la dispense, vous ajoutez au crime de la transgression, le blâme de la mauvaise foi & de la surprise ?

2^o. Mais supposons vos excuses légitimes n'êtes-vous pas également violateur du précepte, par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Eglise ? Premièrement gémissiez-vous en secret de la foiblesse de votre chair, & de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux loix de l'Eglise, êtes-vous honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée ? la regardez-vous comme une espèce d'anathème & de retranchement du corps des Fidèles ? hélas ! vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la voie commune. Secondement, remplacez-vous par d'autres œuvres le jeûne que vous ne sauriez observer ? priez-vous plus que dans

un autre tems ? êtes-vous plus charitable envers les pauvres ? vous abstenez-vous de certains plaisirs, légitimes peut-être en une autre saison ? car il faut user de compensation, & pour être dispensé de la loi du jeûne, vous ne l'êtes pas de la pénitence ? Or, c'est précisément ce que vous ne faites pas ; parce que vous ne pouvez pas faire tout ce que vous devez, vous vous croyez dispensé de faire du moins ce que vous pouvez. Troisièmement enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité ? & vos repas sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification ? car enfin, l'Eglise prétend soulager votre foiblesse, non autoriser votre sensualité.

II. PARTIE. *Etendue de la loi du jeûne, contre les abus où tombent ceux mêmes qui l'observent.*

Pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance du jeûne, il n'y a qu'à établir qu'elle est la fin de son institution. Premièrement, d'affoiblir nos passions, en mortifiant la chair, expier nos chûtes passées, & en prévenir de nouvelles. Secondement, de purifier l'ame en mortifiant le corps, la détacher des sens, reveiller sa foi, & l'élever au goût des biens éternels.

Or, 1^o le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi dans le monde, ne mortifie ni le corps ni les passions de la chair : car, par où les mortifieroit-il ? Est-ce par la longueur de l'abstinence ? cela pouvoit conve-

nir aux jeûnes des premiers Fidèles, qui ne le rompoient qu'après le soleil couché ; après s'être disposés à l'heure du repas par mille exercices saints & laborieux : pour nous, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes ; l'heure du repas avancée, nous épargne cette rigueur. D'ailleurs, que n'imaginons-nous pas pour arriver à cette heure du repas, sans nous être aperçus de la longueur & de la rigueur du jeûne ? Nous prolongeons le tems du sommeil, au lieu qu'il faudroit prévenir l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Eglise, on se permet l'usage de mille boissons que la coûtume autorise, presque contre l'esprit de la loi ; en un mot après que l'Eglise a poussé la condescendance jusqu'à ses dernières bornes, nous ne pensons sans cesse qu'à inventer de nouveaux adoucissements, qui ne sauroient prescrire contre la loi.

2°. Mortifie-t'on les passions par la simplicité des viandes dont on use ? hélas ! il y entre plus de soins & d'artifices ; & on supplée par mille raffinemens à la simplicité des mets dont il faut user : d'ailleurs, dans le seul repas que l'Eglise permet, on ne s'y prescrit point d'autres bornes que celles d'une avide sensualité. Ainsi, l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes : & ce qui n'étoit d'abord qu'un relâchement de discipline, en est devenu la seule austérité : les tems sont bien changés. Un seul repas pris le soir,

avec actions de graces , terminoit autrefois le jeûne de toute la journée ; & quel repas ! des herbes , des légumes , un repas de larmes & de pénitence. Le refroidissement de la charité obligea l'Eglise , il y a quelques siècles , de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline ; mais au lieu que ce sont-là de ces graces honteuses , dont il ne faudroit user qu'en gémissant , à quels excès n'a-t'on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Eglise ? on oublie que c'est une grace accordée à la pure nécessité ; que par conséquent les précautions ne fauroient y être trop rigoureuses. Voilà nos jeûnes ; voilà les restes méconnoissables de ces jeûnes , si fameux autrefois parmi les Chrétiens ; de ces austérités , si excessives alors , qu'elles faisoient passer les Fidèles pour des insensés. Et comment s'y dispose-t'on ? par des excès & des réjouissances profanes.

Souvenons-nous donc que l'intention de l'Eglise est que la pénitence de ce saint tems soit comme une expiation des plaisirs & des fautes de toute l'année. Souvenons-nous encore que puisque nous allons satisfaire à la justice divine , durant cette sainte carrière , pour nos infidélités passées , nous ne devons pas en ajoûter de nouvelles ; apaiser notre Juge , & l'irriter en même tems. Souvenons-nous que puisque nous allons satisfaire à la justice de Dieu , non-seulement les crimes nous sont interdits , mais encore les plaisirs qui dans un autre tems seroient peut-être innocens. Souve-

nous-nous enfin , que l'Eglise durant ces jours de pénitence , prétend nous préparer à la grace de la résurrection. Commençons donc de bonne heure à déraciner nos inclinations vicieuses , & mettons-nous en état de pouvoir alléguer aux Ministres du Seigneur le passé , comme le garant de nos promesses sur l'avenir.



LE MERCREDI DES CENDRES.

II. SERM. *Motifs de conversion.*

PROPOSITION. Revenez de vos iniquités passées : convertissez-vous au Seigneur.

I. MOTIF. *Plus des facilités du côté de vos passions , lesquelles affoiblies & rebutées par les excès & les dégoûts inseparables du crime , vous ont fait sentir mille fois , qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous ici-bas , que dans la justice & dans l'innocence.*

La situation où vous êtes devant Dieu , après tant de crimes , & la triste destinée de votre ame , devroient être un motif suffisant pour vous déterminer à un changement & à une nouvelle vie. Comment avez-vous vécu jusqu'ici ? vous avez abusé de tout , de votre raison , de votre corps , de votre cœur , de votre jeunesse , de vos talens , de vos biens , de vos places , de vos afflictions , des mystères , des solemnités , des instructions ,

& de tous les autres secours que la Religion vous a offerts. Quel vuide, quels abîmes, quelles horreurs dans une telle vie! & que n'avez-vous point à craindre?

Mais de plus, la fin de votre vie qui approche, le peu de goût que vous trouvez désormais à la plûpart des plaisirs, la perte de vos amis, de vos proches; tout cela doit vous faire sentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui passe, & le malheur d'une vie licencieuse & déréglée. Vous avez essayé de tout, & tout vous a lassé: Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime, par le vuide que vous trouvez dans le monde & dans les plaisirs: quel prétexte auriez-vous donc de différer encore votre conversion? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie? vous êtes trop heureux que le Seigneur, toujours bon & miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissans de vos passions, & le rebut du monde.

II. MOTIF, *Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Eglise impose à tous les Fideles.*

Vous êtes obligé de jeûner pendant cette sainte quarantaine; mais à quoi vous servirait-il de le faire, si vous ne vous convertissiez pas au Seigneur? Jeûner sans vous convertir, c'est porter le joug de la loi avec les Justes, & n'en partager pas avec eux les grâces & les consolations. Ce n'est pas que

vous deviez ajouter au crime de votre impénitence celui de la transgression de la loi du jeûne, sous prétexte que l'observance de la lettre ne sert de rien au pécheur obstiné dans le crime. Ainsi agit l'impie ; pour vous à qui Dieu a peut-être marqué ce tems de pénitence, comme le moment de votre salut, entrez avec vos freres dans cette sainte carrière de pénitence ; offrez à Dieu ce léger sacrifice, pour obtenir celui de vos passions : commencez par la lettre, afin que l'esprit de vie vous soit donné : c'est toujours un commencement de salut, que d'accomplir le précepte.

Mais combien de vains prétextes alléguet-on pour s'en dispenser ! Des infirmités chimeriques, une santé foible & usée, quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence ; on n'oseroit alleguer de tels prétextes, & ils ne retiennent personne, dès qu'il est question de satisfaire les passions. On dit que ce n'est pas un point fort essentiel que l'abstinence du Carême, & qu'il est assez indifférent d'user d'une viande plutôt que d'une autre : c'est-à-dire, que pour calmer ses remords, on cherche à avilir dans son esprit la majesté des préceptes divins, comme si Dieu n'étoit pas également grand, soit qu'il défende à Caïn de répandre le sang innocent. soit qu'il ordonne au premier homme de ne pas toucher au fruit défendu.

III. MOTIF. *Les graces plus abondantes du côté de Dieu, & plus vives par l'exemple*

exemple & les vérités de Jesus-Christ, dont on va vous rappeler le souvenir & les mystères.

Ce grand spectacle d'un Dieu qui verse son sang & qui meurt pour nous, doit nous engager à entrer dans la voie de la pénitence : la croix est le seul héritage que Jesus-Christ ait laissé à son Eglise ; elle fait proprement le grand caractère des Chrétiens ; ce n'est que par la croix qu'ils sont distingués des payens ; il faut donc qu'ils participent à la croix de Jesus-Christ, s'ils veulent partager avec lui sa gloire & son immortalité. Le monde, il est vrai, & nos passions nous fournissent des croix & des afflictions ; mais ce sont-là les châtimens de notre cupidité, & non pas les remèdes de nos crimes : nous portons la croix du monde, & c'est la croix de Jesus-Christ qu'il faut porter ; afin que si nous ne pouvons éviter les croix, nous fassions du moins qu'elles nous soient utiles. Hélas ! la croix de Jesus-Christ est moins amère & moins pesante que celle du monde : il adoucit le joug qu'on porte pour lui, & le joug du monde est un joug de fer qui meurtrit & qui accable ; profitons donc des grâces qui vont couler en ce saint tems de la croix de Jesus-Christ.

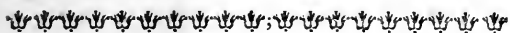
IV. MOTIF. Plus de secours du côté de l'Eglise dont les larmes & les prières, plus longues & plus ferventes en ce saint tems sollicitent la miséricorde divine en faveur des pécheurs.

L'Eglise, cette chaste épouse, ne s'occupe en ce saint tems que de la conversion de ses enfans : ses soupirs, ses longues prières, tout le corps des Justes qui prie, & qui est toujours exaucé ; les jeûnes, les macérations, les austérités que les vrais Fidèles pratiquent en ces jours de salut, & qu'ils offrent au Seigneur, comme un sacrifice d'expiation, pour le réconcilier avec son peuple : tout cela doit ouvrir les trésors du Ciel sur les iniquités de la terre. Si donc Judith toute seule réconcilia le Seigneur avec son peuple, que ne devons-nous pas attendre de tant d'ames fidèles, qui en tout lieu prient pour vous en ce saint tems, & offrent au Seigneur leurs macérations pour obtenir le pardon de vos crimes ? Ajoûtez à cela les instructions que l'Eglise va vous donner, si capables d'exciter dans vos cœurs des sentimens de componction, si vous ne les fermez pas à la voix de Dieu : ne résistons donc pas à Dieu, qui nous ouvre en ce tems de propitiation tant de moyens de salut.

V. MOTIF. *Plus de raisons tirées des calamités publiques, qui, nous faisant sentir la main de Dieu appesantie sur nous, nous avertissent en même-tems de l'appaiser, en finissant nos crimes, qui nous ont attiré sa colere.*

D'où vient que ce Royaume, autrefois si florissant, est maintenant plongé dans une tristesse amère & profonde ? d'où viennent toutes nos pertes & tous nos malheurs ? La colere de Dieu éclate sur nos crimes : il

a regardé du haut de son Sanctuaire, & il a vû toute sorte de crimes & d'abominations au milieu de nous : & alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur & de sa colère. Mais quel usage faisons-nous de ces fléaux publics ? nous n'opposons à la colère de Dieu que des plaintes inutiles, des inquiétudes, des murmures. Insensés que nous sommes, nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étoient les auteurs de nos calamités : remontons plus haut ; les coups qui nous frappent, partent du Ciel qui punit nos crimes. Finissons nos désordres, & nos malheurs finiront bientôt.



LE JEUDI APRES LES CENDRES.

Sur la vérité de la Religion.

DIVISION I. *La Religion est raisonnable.* II. *Elle est glorieuse.* III. *Elle est nécessaire.*

I. PARTIE. *La Religion est raisonnable.*
C'est la foi & non pas la raison, qui fait les Chrétiens ; & la première démarche qu'on exige d'un disciple de Jesus-Christ, c'est de croire ce qu'il ne peut comprendre : cependant je dis que c'est la raison elle-même qui nous conduit à cette soumission, & que le Fidèle qui croit, fait un usage plus sensé de la raison, que l'infidèle qui refuse de croire.

1^o. Le Fidèle croit sur l'autorité la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre.

L'ancienneté, en matière de Religion, est un caractère que la raison respecte : en effet, s'il y a une véritable Religion dans le monde, elle doit être la plus ancienne de toutes ; puisque ce doit être le premier & le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Or, la Religion des Chrétiens est la plus ancienne Religion qui soit au monde. Les premiers hommes adorèrent le même Dieu que nous adorons : l'histoire de la naissance de cette Religion, est l'histoire de la naissance du monde même : les livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monumens de l'origine des choses. D'ailleurs, la Religion chrétienne présente une suite de faits, raisonnable, naturelle, d'accord avec elle-même ; la bonne foi de l'auteur qui les a écrits, paroît dans la naïveté de son histoire : les autres Religions ne nous offrent que des récits fabuleux de leur origine, récits qui tombent d'eux-mêmes.

La Religion chrétienne a encore pour elle la perpétuité, ce qui lui donne un nouveau degré d'autorité. Les autres Religions ont duré un certain nombre d'années, & tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs : la Religion de nos peres se maintient dès le commencement, survit à toutes les sectes, & passe toujours des peres aux enfans. Est-

ce un bras de chair qui l'a conservée mais le peuple fidèle a presque toujours été foible , opprimé , persécuté : c'est donc Dieu & non l'homme , c'est le bras du Tout-puissant , qui a conservé son ouvrage ; car il n'y a que l'ouvrage de Dieu qui demeure éternellement.

A son ancienneté , à sa perpétuité , ajoutez son uniformité : les occasions , les différens des siècles , la nécessité des tems , ont introduit mille changemens à toutes les loix humaines ; la foi seule n'a jamais changé.

2°. Les vérités qu'on veut persuader au Fidèle , sont les seules conformes aux principes de l'équité , de l'honnêteté , de la société , de la conscience.

Nulle autre Religion que la Religion chrétienne ne donne des idées si sublimes de la puissance de Dieu , de son immensité , de sa sagesse , de sa bonté , de sa justice ; en cela elle est au-dessus de l'idolatrie , qui inspiroit à l'homme des sentimens insensés de la Divinité. La philosophie ou dégradoit l'homme jusqu'au rang des bêtes , ou le remplissant d'orgueil , l'élevoit follement jusqu'à Dieu : la Religion chrétienne remédie à ces deux inconvéniens , en découvrant à l'homme l'excellence de sa nature , & lui faisant sentir sa misère.

La cupidité rendoit l'homme injuste envers les autres hommes ; quelle autre Religion , que celle des Chrétiens , a jamais mieux réglé les devoirs mutuels des uns envers les autres ?

3°. Les motifs qui persuadent le Fidèle, sont les plus décisifs, les plus triomphans, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

En effet, la Religion chrétienne propose des mystères qui nous passent : mais ces mystères ont été prêchés plusieurs siècles avant leur accomplissement, & prédits avec toutes les circonstances des tems, des lieux, & des moindres événemens. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux, éclatans, publics ; convenus alors même par ceux qui avoient intérêt de les nier ; répétés mille fois en différens endroits : & ces faits nous ont été transmis par des hommes qui n'ont pû être ni trompés ni trompeurs : la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile. O Dieu ! qui ne sentiroit ici votre doigt ? qui ne reconnoîtroit à ces traits le caractère de votre ouvrage ?

II. P A R T I E. *La Religion est glorieuse.*
Premièrement, du côté des promesses qu'elle enferme pour l'avenir. Quelles sont ses promesses ? l'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos âmes, la délivrance des passions. Il ne faudroit être honteux de croire des vérités qui sont tant d'honneur à l'immortalité de notre nature : au contraire l'incrédule se fait-il honneur, en se croyant de la même nature que les bêtes, & en attendant la même fin ?

2°. La Religion est glorieuse du côté de la situation où elle met le Fidèle pour le

présent. Représentez vous un Juste qui vit de la foi ; en lui se trouvent toutes les vertus , sans le mélange d'aucun vice. La philosophie ne détruiroit les vices que par le vice ; & en détruisant les autres passions , elle en élevoit une plus dangereuse sur leurs ruines , je veux dire l'orgueil , & l'amour de la vaine gloire : la foi éleve le Juste au-dessus de sa vertu même ; il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir. Or , je vous demande si l'homme est plus glorieux & plus respectable , lorsqu'il est esclave de tous les vices , lorsqu'il ne distingue pas les crimes les plus affreux des vertus les plus pures ; en un mot, lorsqu'il n'a d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la sainteté de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même.

3°. Enfin , la Religion est glorieuse du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Rappelez tous les grands hommes qu'elle a fournis dans tous les siècles ; Princes , conquérans, pasteurs, philosophes, savans. La philosophie prêchoit une sagesse pompeuse ; mais son Sage ne se trouvoit point : au lieu que la Religion a une tradition non interrompue de Héros chrétiens , depuis le sang d'Abel , jusqu'à nous. Or , mettez d'un côté tous les grands hommes que la Religion a donnés au monde dans tous les siècles , & de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs & désespérés que l'incrédulité a produits ; vous paroît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti ?

qu'il leur inſpire un repentir ſincère, & qu'il ne permette pas que ceux qui ont tant contribué à votre ſalut, périffent eux-mêmes.

3°. Nous haïſſons les hommes, lorsqu'ils bleſſent notre vanité, en nous décrivant par des médifances & des calomnies : or, cette haine eſt injuſte. Car, d'abord il eſt injuſte d'exiger qu'on nous approuve en tout, & que les autres ne voyent pas des défauts & des foibleſſes, que nous-mêmes ſentons au-dedans de nous. Outre cela, nous devons nous défier des rapports qu'on a faits de notre frere : car l'expérience ne nous apprend que trop, qu'on groſſit ſouvent des bagatelles, & qu'on envenime les diſcours les plus innocens. Mais je veux que les faits dont vous vous plaignez ne ſoient pas douteux : votre frere n'a-t'il pas de ſon côté les mêmes reproches à vous faire ? Ses défauts vous ont-ils toujours trouvé fort indulgent & fort charitable ? Votre ſenſibilité n'eſt donc pas bien fondée ? Suppoſons même que vous n'avez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frere : que faites-vous en le haïſſant ? vous n'effacez pas les impreſſions ſiniſtres que ſes diſcours ont pû laiſſer dans l'eſprit des autres ; & vous faites à votre cœur une nouvelle plaïe. Mais voici enfin une raiſon plus forte que toutes les autres : l'amour propre ſuffiroit pour aimer ceux qui nous aiment & qui nous louent ; mais la Religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïſſent, qui nous déchirent ; elle

met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous, nous déclarant qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos freres. Vous convenez, direz-vous, des maximes de la Religion là-dessus; mais il faut avoir égard aux loix de l'honneur, qui veulent qu'un homme soit deshonoré, s'il pardonne des discours & des procédés d'une certaine nature. Mais, premièrement, le Prince a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avoit attaché une gloire déplorable. Secondement, une maxime abominable, que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée, & a fait passer jusqu'à nous, ne doit pas l'emporter sur toutes les règles du Christianisme, & sur les loix les plus inviolables de l'Etat: on ne peut pas se deshonoré en obéissant à Dieu & à son Prince.

II. P A R T I E. *Fausseté de nos réconciliations.* Nos réconciliations sont fausses, soit qu'on les considère dans leur principe, soit qu'on en examine les démarches & les suites.

1°. Fausseté dans leur principe. Une réconciliation sincère doit prendre sa source dans la charité. Or, des motifs purement humains, sont d'ordinaire la source de nos réconciliations: on se reconcié pour céder aux instances de ses amis, pour éviter certain éclat désagréable, par complaisance pour quelqu'un, pour se faire une réputation de modération & de grandeur d'ame, &c. Or, rien que d'humain dans tous ces

cette haine est injuste ; parce que cet homme , pour n'être pas de votre goût , n'en est pas moins votre frere , enfant de Dieu , membres de Jesus-Christ , &c. son humeur n'efface aucun de ces augustes traits. Si nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût & de l'inclination , il eût été inutile que Jesus-Christ nous fit le précepte d'aimer nos freres ; le cœur là-dessus n'en a pas besoin. D'ailleurs , un Chrétien ne doit pas se conduire par goût & par humeur , mais par des principes de raison , de foi , de religion & de grace. C'est une foiblesse , même selon le monde , de ne régler nos haines & nos amours que sur la bizarrerie de nos goûts : l'Evangile qui veut que nous sacrifions à la sainteté de la foi & à la sublimité de ses règles , non-seulement nos caprices , mais nos penchans les plus légitimes , seroit-il là-dessus plus indulgent ? De plus , vous mêmes êtes-vous du goût de tout le monde ? Cependant , n'exigez-vous pas qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières sur la bonté de votre cœur ? Bien plus , la cause de cette aversion , que vous sentez pour votre frere , n'est-elle pas plus en vous , j'entends dans votre orgueil , dans l'incompatibilité de votre caractère , que dans le sien propre ? n'est-ce pas son crédit , ses talens , sa fortune , qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime ? Enfin l'Evangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frere ; il exige que vous

l'aimiez , c'est-à-dire , que vous le souffriez , que vous l'excusiez , que vous cachiez ses défauts , que vous le serviez , en un mot que vous fassiez pour lui ce que vous voudriez qu'on fit pour vous : car la charité n'est pas un goût aveugle & bizarre ; c'est un devoir juste , éclairé , raisonnable.

2°. Nous haïssons les hommes , lorsque nous les trouvons contraire à nos intérêts , & qu'ils cherchent à nous nuire : or , je dis que la haine que nous avons contre ces personnes , est injuste. Et d'abord en haïssant votre frere , vous ajoutez à tous les maux qu'il vous a faits , le plus grand de tous , qui est celui de le haïr : tous les maux qu'il vous a faits , n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles & passagers , la haine que vous avez pour lui perd votre ame , & vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel. De plus , que vous revient-il de votre animosité contre votre frere ? Vous restituë-t'elle les avantages qu'il vous a ravi. Si vous cherchez à vous consoler en le haïssant , c'est une manière barbare de se consoler. Outre cela , si vous étiez vraiment Chrétien , si vous aviez de la foi , loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances & vos projets de fortune , vous les regarderiez comme les instrumens des miséricordes de Dieu sur votre ame , qui s'est servi de leur mauvaise volonté pour vous sauver , en mettant des obstacles à vos passions déréglées , & vous demanderiez à Dieu

III. PARTIE. *La Religion est nécessaire à l'homme.* Premièrement, parce que la raison est foible ; or , la foi toute seule , est le secours qui l'aide & qui l'éclaire. Nous ne connoissons ni notre corps , ni notre ame ; les créatures qui nous environnent sont autant d'énigmes pour nous. Si nous ne connoissons pas les objets que nous avons sous l'œil , comment voulons-nous voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi ? L'univers que Dieu a livré à notre curiosité & à nos disputes , est un abîme où nous nous perdons ; & nous voulons que les mystères de la foi , qu'il n'a exposés qu'à notre docilité & à notre respect , n'ayent rien qui échappe à nos foibles lumières ? Ce secret de Dieu doit nous rendre plus respectueux & plus attentifs , mais non pas plus incrédules.

2°. *La Religion est nécessaire à l'homme,* parce que sa raison est corrompue, & la foi seule est le remède qui la guérit. Il étoit naturel à l'homme de connoître Dieu , qui est sa fin & son principe , & d'adorer toutes ses divines perfections ; cependant , jusqu'où l'homme avoit-il dégradé son Créateur ? il n'y avoit rien de si vil dans les créatures , dont son impiété ne se fit des dieux. Passez à la morale : tous les principes de l'équité naturelle étoient effacés dans le cœur de l'homme. C'est la foi toute seule qui a appris aux hommes à connoître Dieu & à l'adorer , & qui a retracé dans son cœur les traits effacés de cette loi que la nature y avoit gravée.

3°. La Religion est nécessaire à l'homme, parce que sa raison est changeante, & que la foi seule est la règle qui la retient & qui la fixe. Voyez combien autrefois, parmi les Payens, de vaines disputes, de questions sans fins, d'opinions différentes sur la nature de Dieu, sur l'immortalité & la nature de l'ame, sur le souverain bien de l'homme : parmi les Chrétiens mêmes, voyez cette variété infinie de Sectes, qui dans tous les tems ont rompu l'unité, pour suivre les doctrines étrangères. La foi fixe toutes ces variations, parce qu'elle est toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux ; des tems, des nations & des intérêts.



LE VENDREDI

APRÈS LES CENDRES.

Du Pardon des Offenses.

DIVISION. I. *Injustice de nos haines.*
II. *Faussetés de nos réconciliations.*

I. PARTIE. *Injustice de nos haines.* Les trois principes les plus communs des amitiés humaines sont le goût, la cupidité, la vanité. La Religion & la charité n'unissent presque personne : ainsi, nous haïssons les hommes.

1°. Dès qu'ils choquent notre goût : or,

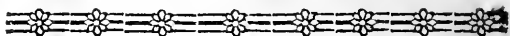
motifs ; & la preuve que la charité n'y entre pour rien , c'est que des pécheurs qui ne laissent paroître d'ailleurs aucun signe de piété , se reconcilient pourtant tous les jours avec leurs freres. Or seroit-il possible que ceux qui ne sauroient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne , parussent des héros dans l'accomplissement de celui-ci , le plus difficile de tous ?

2°. Fausses dans leurs démarches. Il a fallu des ménagemens infinis , & toute l'habileté de vos amis , pour vous reconcilier avec votre frere : or , tous ces ménagemens auroient-ils été nécessaires , auroit-il fallu tant d'entremetteurs , si vous ne haïssez plus votre frere , si vous l'aimiez sincèrement ? Vous avez exigé des conditions , vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point ; la charité ne connoît rien de tout cela ; elle n'a qu'une règle , c'est d'oublier l'injure , & d'aimer son frere comme soi-même. Il y a , à la vérité , souvent des mesures de prudence à observer , avant de se reconcilier publiquement : mais c'est la charité qui doit régler ces mesures , & non pas la vanité ; les reconciliations où il entre tant de précautions & de mystères , rapprochent les personnes , mais ne rapprochent pas les affections. Jesus-Christ nous dit simplement : Allez vous reconcilier avec votre frere ; il veut que la charité toute seule se mêle de nous reconcilier avec lui.

3°. Aussi les suites de nos reconciliations sont-elles vaines. Vous dites que vous avez

pardonné à votre Frere, mais que votre parti est pris de ne pas le voir : donc vous ne lui avez pas pardonné, & vous ne l'aimez pas : car on ne craint point de voir ce qu'on aime. Voudriez-vous que Dieu vous aimât, à condition qu'il ne vous verroit jamais ? La marque la moins équivoque de notre animosité contre quelqu'un, c'est de ne pouvoir souffrir sa présence !

Eh bien ! dites-vous, je le verrai ; je ne manquerai point aux bienfécances : mais je fais à quoi m'en tenir ; il ne doit pas beaucoup compter sur mon amitié. Vous vous trompez, si vous croyez que c'est-là pardonner à votre frere & l'aimer : la charité que l'Évangile vous ordonne est dans le cœur ; ce n'est pas une simple bienfécance, un vain extérieur ; c'est un amour effectif, parce que les hommes ne sont pas unis ensemble par des liens extérieurs seulement, mais par les liens sacrés & intimes de la foi, de l'espérance, de la charité. Aussi, consultez le public sur vos réconciliations : malgré toutes les apparences que vous gardez avec votre frere, c'est une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point ; ce qui montre que le public vous connoît mieux, que vous ne vous connoissez vous-même.



LE I. DIMANCHE DE CAREME.

Sur la parole de Dieu.

DIVISION I. *Dispositions qui doivent conduire les Fidèles dans le lieu saint ; pour entendre la parole de Dieu.* II. *Dans quel esprit on doit ensuite l'écouter.*

I. **PARTIE.** *Trois dispositions doivent vous conduire dans le lieu saint , pour entendre la parole de Dieu.*

I. *Disposition.* C'est un désir qu'elle vous soit utile. Ainsi vous devez , avant de venir dans nos Temples , vous adresser au Pere des lumières , & lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur , qui seules font entendre sa voix ; qu'il forme dans vos cœurs le goût des vérités qu'il met dans la bouche des Ministres. Si les Israélites furent obligés d'user de tant de préparations pour venir entendre la Loi que l'Ange leur donna de la part de Dieu ; combien ces préparations sont-elles plus nécessaires pour entendre une Loi bien plus sainte , qui est la Loi de J. C. ? Cependant vous venez entendre la parole de Dieu sans aucune préparation , c'est la curiosité , un loisir inutile , la coûtume , des vûes peut-être plus criminelles qui vous amènent ici : nul motif de salut ne vous y conduit.

II. *Disposition.* Une disposition de douleur & de confusion , fondée sur le peu de fruit

fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entenduës. Rappelez tant de mouvemens de componction, tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, toujours sans aucune suite; songez que les vérités qui n'ont fait sur vous qu'une impression passagère, sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de Jesus-Christ. Que de réflexions à faire là-dessus! quel sujet de crainte! Mais hélas! ce sentiment de douleur sur le peu d'usage de tant d'instructions entenduës, n'est pas même connu: on peut en juger par l'extérieur avec lequel on vient entendre la parole sainte; il n'est pas différent de celui qu'on porteroit dans une assemblée profane. Combien de pécheurs même, bien loin d'être affligés du peu d'usage qu'ils ont fait des vérités, se savent peut-être bon gré d'y être insensibles? pires en cela que ceux qui avec une vie d'ailleurs criminelle, conservent du moins toujours un reste de respect, une sorte de sensibilité pour la vérité.

III. *Disposition.* Un sentiment de reconnaissance sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage, en vous conservant le dépôt de la vérité, & continuant au milieu de vous la succession des Ministres légitimes, seuls autorisés à vous l'annoncer. Le plus terrible châtiment dont Dieu frappoit autrefois les Juifs, c'étoit de leur ôter les Prophètes véritables, & de permettre qu'il s'élevât parmi eux de faux Docteurs: au contraire malgré les iniquités des chrétiens,

qui semblent montées à leur comble, il ne cesse de leur susciter des Pasteurs qui leur annoncent une doctrine saine & irrépréhensible. Or venez-vous les écouter avec un cœur touché de reconnoissance ? Hélas ! vous n'apportez ici qu'un dégoût d'irreligion & de vanité ; vous êtes des spectateurs oisifs & curieux, qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau : aussi si Dieu ne vous punit pas en retirant du milieu de vous ses Prophètes, il vous en suscite qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas ; & c'est ainsi qu'il exerce en secret des jugemens terribles & sévères.

II. PARTIE. *Dans quel esprit devez-vous écouter la parole sainte ?*

1°. Son autorité est divine. Ce n'est pas notre parole que nous vous annonçons, mais la parole de celui qui nous envoie : donc vous devez écouter cette divine parole ; premièrement avec docilité. Cependant combien de ces hommes sages à leurs propres yeux, qui viennent ici toujours en garde contre les vérités qu'on leur annonce, qui regardent notre ministère comme un art d'exagération & d'hyperbole, qui opposent tout bas à la vérité qu'ils entendent, les maximes & les préjugés du monde qui la contredisent ! Hélas ! ils nous accusent d'exagérer ; & Dieu nous jugera peut-être sur ce que nous aurons affoibli la vertu & la force de sa parole. Secondement l'autorité de la parole étant divine, vous devez l'écouter avec un esprit de sincérité & d'ap-

plication sur vous-même, c'est-à-dire, vous mesurer sur cette règle, vous juger par cette loi : cependant nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque & qui le condamne ; on n'y découvre que les défauts des autres.

2°. La fin de la parole divine, c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur & du péché, la sanctification du Nom de Jésus-Christ ; dont vous devez l'écouter, premièrement avec un respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours. Ainsi quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières, un titre pour négliger les instructions que l'Eglise donne aux Fidèles ; l'onction de l'Esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore : cependant sous prétexte qu'on en fait assez, & que des lectures chrétiennes, & un peu de réflexion dans la retraite, sont plus utiles que nos discours, on se bannit de ces assemblées saintes. Secondement, vous devez l'écouter avec un esprit de foi ; c'est-à-dire, avec un amour pour la parole sainte indépendant des talens de l'homme qui vous l'annonce, qui vous la fasse trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie & grossière : cependant on ne vient ici que pour s'ériger en juge & en censeur, que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent. L'esprit de curiosité ne doit pas non plus vous amener ici ; car notre mi-

a-t'il cessé de croire ? A-t'il examiné ? a-t'il consulté ? Point du tout ; la croyance des vérités s'est affoiblie en lui à mesure que ses mœurs se sont réglées : voilà la source de toute crédulité, le dérèglement du cœur ; on ne trouve point des hommes véritablement sages, chastes, tempérans, &c. qui n'attendent point d'avenir. Il est consolant pour les Fidèles de voir qu'il faut renoncer à toutes les vertus, avant que de renoncer à la foi.

2°. Cette incertitude est insensée dans les raisons sous lesquelles elle s'appuie. Il faudroit des raisons bien décisives pour ne rien croire ; car ce seroit fureur & extravagance de hasarder un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité sur des preuves légères & frivoles. Or quelles sont les grandes raisons qui ont déterminé l'incrédule à prendre le parti de ne rien croire ? Il n'a que des discours vagues, des doutes usés, des suppositions chimériques ; on ne fait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle ; personne n'en est jamais revenu : au lieu que le Fidèle croit un avenir sur l'autorité de l'Écriture, sur la déposition des Apôtres qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, sur l'accomplissement des prophéties, sur la tradition de tous les siècles ; lequel des deux fait un meilleur usage de sa raison ? Bien plus, quand les vraies raisons de l'impie balanceroient les vérités solides & évidentes qui nous promettent l'immorta-

lité, il devrait du moins désirer que le sentiment de la foi fut véritable. Ce sentiment fait honneur à l'homme ; il lui apprend que son origine est céleste , & ses espérances éternelles : au lieu que rien de plus triste , rien de plus humiliant pour l'homme , qu'une doctrine qui le confond absolument avec la bête. Outre cela son propre intérêt devrait porter l'impie à croire un avenir : il ne risque rien en le croyant ; sa crédulité , s'il se trompe , n'aura aucune suite fâcheuse ; il vivra avec honneur , avec probité , avec innocence. Il aura perdu quelques plaisirs sensuels & rapides , qui l'auroient bientôt laissé par le dégoût qui les suit , ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument : mais s'il y a un avenir , il perd les biens éternels , la possession de Dieu même ; & il va trouver des ardeurs dévorantes , un supplice sans fin & sans mesure.

3°. L'incertitude de l'impie est affreuse dans ses conséquences. Premièrement , si tout doit finir avec nous , d'où vient que nous ne sommes pas parfaitement heureux sur la terre ? tous les autres êtres , contents de leur destination , paroissent heureux à leur manière dans la situation où Dieu les a placés : l'homme seul est inquiet & mécontent , en proie à ses désirs , & ne rencontre rien ici bas où son cœur puisse se fixer. Secondement : si tout meurt avec le corps , qui a pû persuader à tous les hommes de tous les siècles & de tous les pays

que leur ame étoit immortelle ? Ce n'est pas une collusion ; car on ne peut faire convenir ensemble les hommes de tous les pays & de tous les siècles ; ce n'est pas un préjugé de l'éducation qui est différente selon les différens pays ; ce n'est pas une secte , car ce dogme n'a point eu de chef & de protecteur ; les hommes se le sont persuadé à eux-mêmes. Troisièmement , si tout meurt avec nous , il faut que l'univers prenne d'autres loix , d'autres mœurs , d'autres usages : car les loix qui nous unifient , les devoirs les plus sacrés de la vie civile , ne sont fondés que sur la certitude d'un avenir : tout est confondu sur la terre & toutes les idées du vice & de la vertu. sont renversées.

II PARTIE. *Nécessité d'un avenir , & sa conformité avec l'idée d'un Dieu sage , & le sentiment de la propre conscience.*

1°. Nécessité d'un avenir conforme à l'idée d'un Dieu sage. L'impie demande, s'il est digne de la grandeur de Dieu de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes , de compter leurs vices ou leurs vertus , &c. Remarquez d'abord que c'est l'impie lui-même qui dégrade la grandeur de Dieu ; comme s'il lui falloit de soins & des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre. Ensuite je lui demande à mon tour ; S'il est de la grandeur de Dieu de laisser les vices & les vertus sans châtement & sans récompense ; il est donc égal d'être vicieux ou vertueux ? Dieu n'aime pas da-

vantage la vertu que le vice ? ou plutôt il préfère le vice à la vertu ? car les impies sont presque toujours les heureux de la terre ; au contraire , l'affliction & l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel Dieu de ténèbres , de foiblesse , de confusion & d'iniquité se forme l'impie ! un Dieu qui met sa grandeur à laisser le monde qu'il a créé dans un désordre universel.

2^o. Nécessité d'un avenir conforme au sentiment de la propre conscience. Dieu a créé l'homme , seul de tous ses ouvrages capables de connoître & d'aimer l'auteur de son être ; il a mis en lui des pensées si hautes , es desirs si vastes , des sentimens si grands ; & cependant cet homme ne seroit fait que pour la terre , pour passer un petit nombre de jours comme la bête en des occupations frivoles , ou des plaisirs sensuels ? Ce qui est donc digne de Dieu , c'est de veiller sur cet univers , d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable , de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image , de rendre heureuses avec lui les ames qui n'ont vécu que pour lui , de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui ; voilà le Dieu des Chrétiens.

L'impie prétend que Dieu étant juste , ne doit pas punir comme des crimes des penchans de plaisirs nés avec nous , & qu'il nous a lui-même donnés. Quel blasphème

phême ! Car si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchans secrets qui vous y portent , les plus grands crimes deviendront permis , & nos penchans & nos désirs seront l'unique règle que nous aurons à suivre : aussi la nature toute seule fit sentir aux Payens la nécessité d'une lumière supérieure aux sens qui en réglât l'usage , & fit de la raison un frein aux passions humaines. Donc ces penchans vicieux ou ne viennent pas de la première institution de la nature , ou ils en sont un dérangement , puisque toutes les loix n'ont été faites que pour les modérer , & que dans tous les siècles , tous ceux qui se sont livrés sans réserve à leurs penchans , ont été regardés comme des monstres , & comme l'opprobre de l'humanité. D'ailleurs rendons justice à l'homme , ou plutôt à l'auteur qui l'a formé : si nous trouvons en tous des penchans de vice & de volupté ; nous y trouvons aussi des sentimens de vertu , de pudeur & d'innocence. Pourquoi donc entre deux penchans l'impie décide-t'il , que celui qui nous pousse vers les sens , est plus conforme à la nature de l'homme , & n'a rien de criminel ? Si tous les hommes étoient corrompus , peut-être auroient-ils raison de dire , que les penchans qui nous portent vers les sens , sont inséparables de notre nature : mais il y a des Justes sur la terre : il y a des ames chastes , fidèles , timorées , qui ont hérité de la nature les mêmes penchans que l'im-

pie, mais qui ont par-dessus lui la force d'y résister. N'attribuons donc point à Dieu une foiblesse qui est l'ouvrage de nos propres dérèglemens. Dieu est donc juste lorsqu'il punit les transgressions de sa loi; & l'impie se trompe lorsque pour dernière ressource, il s' imagine que la récompense du Juste sera la résurrection à une vie immortelle; la punition du pécheur, l'anéantissement éternel de son ame. Car ce ne seroit pas une punition pour l'impie de n'être plus; c'est-là ce qu'il désire. Ce n'est pas ainsi que Dieu punit: l'espérance de l'impie périra; mais ses crimes ne périront pas avec lui: la mort a borné ses crimes, mais elle n'a pas borné ses désirs criminels; ses tourmens seront donc aussi éternels, que ses plaisirs l'auroient été, s'il eût été le maître de sa destinée.



LE MARDI DE LA I. SEMAINE.

Sur le respect dans les Temples.

DIVISION. *Trois dispositions qui doivent nous accompagner dans nos Temples. I. Disposition de pureté & d'innocence: II. Disposition de frayeur & de recueillement: III. Disposition de décence & de modestie extérieure.*

I. PARTIE. *Disposition de pureté & d'innocence.* La présence de Dieu répandue

Sur toute la terre , est une raison qui nous oblige de paroître par-tout purs & sans tache à ses yeux : aussi le pécheur qui porte une conscience impure , est-il une espèce de profanateur de la terre. A combien plus forte raison nos Temples saints , qui sont particulièrement consacrés à Dieu , où la divinité elle-même réside corporellement , pour ainsi dire , demandent-ils que nous y paroissions purs & sans tache , de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les habite ?

Lorsque le Temple de Salomon eut été bâti , Dieu prit les précautions les plus sévères , pour que les hommes n'osassent y paroître en sa présence couverts de taches & de souillures. Après combien de barrières & de séparations se présentait le Saint des Saints ; ce lieu inaccessible à tout mortel , excepté au seul souverain Pontife , qui n'y entroit même qu'une fois dans l'année après bien des préparations ? La bonté divine dans la loi de la grace n'a plus mis ces barrières terribles entre lui & l'homme ; il a permis à tout Fidèle d'approcher du Saint des Saints : mais ce n'est pas que sa sainteté exige moins d'innocence de la part des Chrétiens : au contraire , il veut nous faire sentir quelle doit être la sainteté du Chrétien , obligé de soutenir tous les jours aux pieds des Autels la présence du Dieu qu'il invoque & qu'il adore ; d'où il s'ensuit que c'est la sainteté seule qui nous ouvre ces portes sacrées , & que nous ne

ſommes plus dignes d'y entrer, ſi nous ſommes des Chrétiens impurs. En effet, tout ce qui ſe paſſe dans nos Temples, les Myſtères que nous y célébrons, l'Hoſtie qu'on y offre, les Cantiques ſacrés qu'on y entend, tout cela ſuppoſe la juſtice & la ſainteté dans les ſpectateurs : & c'eſt tellement l'intention de l'Egliſe que tout ce qui eſt dans nos Temples ſoit ſaint, qu'elle conſacre même les pierres de ces édifices ſacrés ; qu'autrefois elle refuſoit des tombeaux aux corps des Fidèles dans l'enceinte de ſes murs ; & que les pénitens publics eux-mêmes étoient exclus durant long-tems de l'aſſiſtance aux ſaints Myſtères ; ce n'étoient que leurs larmes & leurs macérations qui leur ouvroient enfin les portes ſacrées.

L'Egliſe, il eſt vrai, ne fait plus ce diſcernement ſévère ; mais l'Egliſe ſuppoſe que ſi vous n'êtes pas juſte, en venant ici paroître devant la majeſté d'un Dieu ſaint, vous y portez du moins des deſirs de juſtice & de pénitence ; & ce ſont ces deſirs ſeuls qui peuvent vous autorifer, & vous donner droit de venir paroître ici dans le lieu ſaint. Et en effet, ſe ſentir coupable des crimes les plus honteux, & venir paroître ici devant Dieu ſans être touché du moins de honte & de douleur, ſans penſer du moins aux moyens de ſortir d'un état ſi déplorable, c'eſt profaner le Temple de Dieu, outrager ſa gloire & ſa majeſté, & la ſainteté de ſes Myſtères : car dès que vous pa-

roissez ici avec un cœur corrompu & endurci, vous défavoüez le ministère du Prêtre qui offre à votre place ; vous insultez à l'amour de Jesus-Christ lui-même qui vous offre à son Pere comme une portion de cette Eglise pure & sans tache qu'il a lavée dans son sang ; vous insultez à la piété de l'Eglise, qui vous croyant uni à sa foi & à sa charité, vous met dans la bouche des sentimens de religion, de douleur, & de pénitence : vous êtes donc là comme un anathême, & comme un imposteur, qui défavoüez en secret tout ce qui se passe en public.

Il ne faut pourtant pas conclure de-là ; qu'il faut se bannir de nos Temples, lorsqu'on est pécheur. A Dieu ne plaise : c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint ; puisque ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un azile & des remèdes à tous leurs maux.

Mais si le seul état de crime sans remords est une manière d'irrévérence qui profane la sainteté de nos Temples & de nos Mystères ; que fera-ce de faire du Temple saint un rendez-vous d'iniquité, & de changer les aziles sacrés de notre sanctification, en des occasions de dérèglement & de licence ?

II. P A R T I E. *Disposition de frayeur & de recueillement.* Dieu est esprit & vérité ; & c'est en esprit & en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore, & non pas seulement par la posture extérieure de nos corps : or l'esprit dans lequel nous devons

paroître devant lui est un esprit d'adoration, de prière, & d'action de grâces.

1°. Un esprit d'adoration : c'est dans nos Temples où Dieu manifeste ses merveilles, & sa grandeur suprême, où il descend du ciel pour recevoir nos hommages. Notre premier sentiment, lorsque nous entrons dans ce lieu saint, doit donc être un sentiment de terreur, de silence, de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-haut & de notre propre bassesse ; nous devons n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous. Mais hélas ! où sont dans nos Temples les âmes pénétrées de ces sentimens ? on vient dans ce Temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, ou le faire servir à des vûes & à des intérêts que la piété sincère condamne.

2°. Un esprit de prière : plus nous sommes ici frappés de la grandeur & de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance & le remède ; aussi le Temple est appelé la maison de prière. Ce n'est pas qu'on ne puisse prier Dieu en tout lieu : mais le temple est l'endroit où il se rend plus propice, & où il nous a promis d'être toujours présent pour exaucer nos vœux, & recevoir nos hommages ; vous devez donc y venir avec un esprit attentif & recueilli. Cependant, tandis

que les Ministres autour de l'Autel lèvent ici les mains pour vous, & parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner vos prières de votre attention & de votre respect, & vous dèshonorez la sainte gravité des gémissemens de l'Eglise, par un esprit de dissipation & par votre indécence : aussi, au lieu que les prières publiques devroient arrêter le bras du Seigneur depuis long-tems levé sur nos têtes ; hélas ! les jours mauvais durent encore, les tems de trouble, de deuil & de consolation ne finissent pas.

3°. Un esprit d'action de graces ; puisque c'est ici, où non-seulement le Seigneur répand ses faveurs & ses graces, mais où tout vous rappelle le souvenir de celles que vous avez reçues. Premièrement, c'est ici où vous êtes devenu fidèle ; vous ne devez donc plus y paroître que pour ratifier les engagements de votre Bâ-tême, & pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple, & honoré du nom de chrétien. Lors donc qu'au lieu de porter aux pieds des autels vos actions de graces pour un bienfait si signalé, vous le dèshonorez par vos irrévérences, vous êtes un enfant dénaturé qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi, & un Chrétien perfide qui venez retracter vos promesses devant les Autels mêmes qui en furent les témoins. Secondement, c'est dans ce lieu saint où

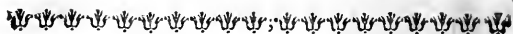
font élevés de toute part des tribunaux de réconciliation & de miséricorde , où Jesus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses Ministres : Mon fils , vos péchés vous sont remis ; où vous-même avez dit si souvent : Mon Pere , j'ai péché contre le Ciel & devant vous : vous devriez donc venir renouveler à l'aspect de ces tribunaux , ces promesses de pénitence , ces sentimens de componction dont ils ont été si souvent dépositaires , & vous venez y recommencer de nouvelles offenses. Troisièmement , le Temple est la maison de la doctrine & de la vérité ; & c'est ici où les mystères du royaume des Cieux cachés à tant de nations infidèles , vous sont annoncés ; nouveau motif de reconnoissance pour vous : mais , c'est plutôt hélas ! un nouveau sujet de condamnation , parce que le Seigneur éloigné de ce lieu saint par vos profanations , n'y donne plus l'accroissement à nos travaux , & n'y répand plus les graces , qui seules font fructifier sa doctrine & sa parole.

III. PARTIE. *Disposition de décence & de modestie extérieure.* Nous devrions être dispensés d'instruire là-dessus les femmes du monde , que cette partie du discours regarde principalement : viennent-elles disputer à Jesus-Christ les regards & les hommages de ceux qui l'adorent , par cet appareil , non-seulement de faste & de vanité , mais d'immodestie & d'imprudence ? Quand elles paroissent dans les

palais où le Souverain se trouve, elles marquent par la dignité & par la décence d'un habillement grave & sérieux, le respect qu'elles doivent à la majesté de sa présence; & devant le Souverain du ciel & de la terre, elles viennent paroître sans précaution, sans décence & sans pudeur; elles viennent troubler l'attention des Fidèles, le profond recueillement & la sainte gravité des Ministres appliqués autour de l'Autel: & blesser par des parures indécentes, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes: quelle abomination!

Les Ministres, à la vérité, donnent souvent occasion aux irrévérences des Fidèles, en paroissant dans les Temples ennuyés, inappliqués, faisant leurs fonctions avec précipitation: mais les exemples des Ministres en autorisant les irrévérences des Fidèles, ne les excusent pas. Aussi Dieu ne les a jamais laissés impunis; & nous ne devons pas douter que les malheurs du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des Autels, la démolition de tant de Temples augustes, n'ayent été les suites funestes des profanations & des irrévérences de nos peres.





LE MERCREDI DE LA I. SEMAINE.

Sur la Rechute.

DIVISION I. *L'énormité du péché de rechute.* II. *Le danger du péché de rechute.*

I. PARTIE. *Enormité du péché de rechute.*

1^o. L'ingratitude. Comme l'action de graces est le devoir le plus essentiel de la créature envers le Créateur ; l'ingratitude est le péché le plus injuste, & dont sa bonté est d'ordinaire la plus blessée. Or le péché de rechute vous rend ingrat dans les circonstances les plus odieuses. Premièrement, plus le bienfait que vous avez reçu est grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier est noire: or, quel bienfait plus signalé, que celui de vous avoir délivré de vos crimes ? Vous étiez un enfant de colère, un membre de l'antechrist, un monstre d'iniquité, &c. vous êtes devenu l'enfant de Dieu, le membre vivant de Jesus-Christ, l'héritier du Ciel & des promesses futures, &c. Une vie entière de reconnoissance pourroit-elle assez payer la magnificence de ce bienfait ? & vous mettez à peine quelque intervalle entre le bienfait & l'ingratitude ! Secondement, rappelez la manière dont cette faveur signalée vous a été accordée : dans quel pé-

ril étiez-vous , lorsque Dieu vous a touché ? vous étiez prêt à tomber dans le dernier degré d'insensibilité , d'où il n'est plus de retour : quel tems Dieu a-t'il choisi pour vous l'accorder ? peut-être la circonstance du crime même : rien n'est plus touchant que le bienfait d'un ennemi dans le tems même qu'on l'outrage : il a choisi le tems où vous étiez livré à ces dégoûts amers qui suivent les passions , où vous étiez abandonné des créatures & lassé de plaisirs. De telles circonstances devoient vous engager à une reconnoissance & à une fidélité éternelle ; cependant à la premiere lueur de fortune ou de plaisirs que le monde va faire briller à vos yeux , vous retournerez sous ses étendarts , vous oublierez le bienfait , & votre bienfaiteur lui-même. Fut-il d'ingratitude plus digne de tous les supplices ? Troisièmement , le grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonnés : plus il avoit oublié d'offenses , plus sans doute vous deviez conserver le souvenir de sa bonté , & en éviter de nouvelles. Cependant vous allez retomber : & par votre retour dans le crime , vous allez faire comme revivre tous vos anciens défordres : l'acte par lequel vous retombez , étant comme un nouveau consentement donné à tous vos premiers vices , & comme la retractation de vos larmes & de votre douleur. Voilà les horreurs de l'ingratitude , & les suites terribles d'une seule faute.

2°. La perfidie : le pécheur qui retombe après avoir juré une fidélité éternelle à son Dieu , au pied des Autels , à la face du ciel & de la terre , viole sa foi , & manque à sa promesse ; l'homme qui se pique de fidélité envers les créatures , ne rougit pas d'être perfide envers son Dieu ; cette perfidie est d'autant plus criminelle , que vos promesses de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de douleur & de bonne-foi. Que de soupirs ! que de regrets sincères ! & après tout ce tendre appareil de réconciliation , vous allez de nouveau déclarer la guerre à votre Dieu , & oublier les promesses que vous lui avez faites ! on vous condamnera par votre propre bouche. L'histoire de la perfidie du Disciple qui livra le Sauveur , vous fait frémir : la vôtre cependant paroît encore plus noire ; parce que vous avez comme amusé Jesus-Christ par tous les dehors de la plus fervente fidélité , ce que Judas n'avoit point fait.

3°. Le mépris : le pécheur qui retombe ne retourne à Satan qu'après avoir goûté & examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le service de Jesus-Christ ; il met en comparaison Jesus-Christ & Bélial , & se déclare pour ce dernier : quel mépris ! aussi tout ce qui peut le rendre criminel , s'y trouve. Le choix que fait le pécheur en préférant Satan à Jesus-Christ , n'est pas un choix aveugle ; ce n'est pas un choix où l'on puisse alléguer la surprise ; ce n'est

point un choix tranquille; le cri secret de la conscience l'arrête, cependant il passe outre: peut-il faire à son Dieu un outrage plus sanglant? Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est une rechute si prompte & si soudaine, est une marque presque infaillible du peu de sincérité des démarches que le pécheur vient de faire pour se réconcilier avec Dieu: car se repentir & retomber aussi-tôt, est-ce être pénitent, ou plutôt n'est-ce pas être moqueur! Or il y a quelque chose de si insultant pour Dieu, qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui, qu'elle lui demande grâce, & que presque en même tems, elle le renonce pour son Seigneur & pour son maître, qu'après un tel outrage, elle ne doit presque plus espérer de pardon. Il est vrai que la rechute peut être précédée d'une conversion sincère. Mais premièrement on ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché; secondement, lorsque la conversion est sincère, on reçoit dans le Sacrement des secours qui facilitent la pratique des devoirs: or vous vous retrouvez le même au sortir du tribunal; ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avoit chassé le démon de votre cœur. Les miracles de la grace sont durables, & ne ressemblent pas aux prestiges des imposteurs: c'est qu'en effet la pénitence véritable est un nouvel état du cœur qui change nos actions & corrige nos penchans. Aussi les Saints ont regardé la pé-

nitence de ces pécheurs qui retombent fans cesse, comme une dérision publique des Sacremens; & un Fidèle qui retomboit, n'étoit plus admis au nombre des pénitens publics, quoiqu'on ne désespérât pas absolument de son salut. On usoit de cette sévérité après une seule rechute: jugez ce que les Saints auroient pensé des vôtres qui sont continuelles; & si vous avez raison de vous plaindre des Ministres du Seigneur, qui vous retrouvant toujours infidèles, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le Saint aux chiens.

On ne fait point l'analyse de la II. Partie de ce Sermon: on peut voir celle du Sermon de l'inconstance dans les voies du salut.



LE JEUDI DE LA I. SEMAINE.

Sur la prière.

DIVISION. Deux prétextes vous éloignent ordinairement de la prière. I. Vous ne savez pas prier, dites-vous; il faut vous l'apprendre. II. Vous ne trouvez aucun goût à la prière; il faut vous en faciliter l'usage.

I. PARTIE. Vous ne savez pas prier, premier prétexte pour vous en dispenser; il faut donc vous l'apprendre. On se dispense de prier parce, dit-on, qu'on ne fait

pas prier ; ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes.

1°. C'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière. La prière n'est pas un effort de l'esprit, c'est un simple mouvement du cœur, c'est un gémissement de l'ame vivement touchée à la vûe de ses misères : ainsi, une ame simple & innocente, est mille fois plus instruite sur la science de la prière, que les maîtres & les docteurs. Elle parle à son Dieu, comme un ami à son ami ; elle s'afflige de lui avoir déplu ; elle laisse parler son cœur, qui veille & parle pour elle, dans le tems même que son esprit s'égaré : qu'y a-t'il là qui ne soit à portée de toute ame fidèle ! Si, pour prier il falloit s'élever à ces états sublimes d'oraison, où Dieu élève quelques ames saintes, vous pourriez-vous dispenser de la prière, en disant que vous n'avez pas été favorisé de ces dons rares & excellens de l'Esprit-saint. Mais la prière n'est pas un don particulier, réservé à certaines ames ; c'est un devoir commun, imposé à tout Fidèle : aussi, lorsque Jesus-Christ apprend à prier à ses Apôtres, il ne leur découvre pas la hauteur & la profondeur des mystères de Dieu : le modèle de prière qu'il leur donne, est à portée des plus simples.

2°. Pourquoi dites-vous que vous ne savez pas prier, c'est que vous ne sentez pas assez les besoins infinis de votre ame. Faut-il apprendre à un malade à demander sa

guérison ? à un homme pressé de la faim ; à solliciter la nourriture ? Dans vos afflictions temporelles , faut-il vous apprendre à vous-même , comment vous devez exposer à Dieu votre peine ? Donc , si vous sentiez les misères de votre ame , comme vous sentez les misères de votre corps , vous seriez bientôt habile dans l'art divin de la prière. Dites que dans la prière , vû l'immensité de vos besoins , vous ne savez par où commencer , alors vous parlerez le langage de la foi : mais comment osez-vous vous plaindre , que vous n'avez rien à dire à Dieu , quand vous voulez le prier ? N'y eut-il que vos crimes passés , ne vous offrent-ils rien à demander à la miséricorde divine ? Si vous êtes assez heureux pour mener actuellement une vie chrétienne , la grace singulière que Dieu vous a faite de vous défabuser du monde , ne forme-t-elle aucun sentiment de reconnoissance dans votre cœur , quand vous êtes à ses pieds ? Si malgré votre changement , vous sentez encore ce fonds inépuisable de corruption , qui doit si fort vous allarmer , ne trouvez-vous pas là de quoi parler au Seigneur dans la prière ? D'ailleurs , si vous n'avez rien à demander pour vous dans la prière , occupez-vous y des maux de l'Eglise : demandez à Dieu la conversion de vos proches , de vos amis , de vos ennemis ; tout ce qui vous environne , le monde , la retraite , la cour , la ville , les justes , les pécheurs , tout vous apprend à prier.

3°. Enfin, pourquoi dites-vous que vous ne savez pas prier, c'est que vous n'aimez pas Dieu. Quand on aime, le cœur fait bien comment il faut s'y prendre pour entretenir & pour toucher ce qu'il aime : substituons Dieu, dans notre cœur, à la place du monde, rétablissons-y l'ordre ; alors, il ne se trouvera plus étranger devant le Seigneur.

II. PARTIE. *Vous ne trouvez aucun goût à la prière, second prétexte pour vous en dispenser ; il faut vous en faciliter l'usage.* Il est injuste de s'éloigner de la prière à cause des dégoûts & des égaremens d'esprit qui nous la rendent pénible & désagréable :

1°. Parce que ces dégoûts & ces égaremens prennent leur source dans notre tiédeur & nos infidélités. Il est injuste de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein & tranquille, une imagination calme, un cœur touché, tandis que toute notre vie sera une dissipation éternelle, & que nous conserverons dans notre cœur mille attachemens déréglés. Les âmes les plus retirées & les plus saintes trouvent souvent dans le seul souvenir de leurs mœurs passées, des images fâcheuses qui viennent troubler la douceur & la tranquillité de leurs prières jusques dans le fond de leur solitude ; & nous prétendrons que dans une vie régulière, je le veux, mais pleine d'agitations, d'occasions qui nous entraînent, de plaisirs qui nous amol-

lissent, nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière de nouveaux hommes, avec une tranquillité d'esprit & de cœur, que la retraite la plus profonde, & le détachement le plus rigoureux, ne donnent pas quelquefois eux-mêmes ? Rien n'est plus injuste qu'une telle prétention : pour avoir un esprit recueilli dans la prière, il faut l'y porter ; & si vous voulez que votre cœur trouve quelque sensibilité pour les choses du Ciel, il faut le vider de tant d'effections terrestres qui le remplissent. L'amour du monde, comme une fièvre dangereuse, dit S. Augustin, répand sur le cœur une amertume universelle, qui nous rend insipides & dégoûtans les biens invisibles & éternels. Travaillez sérieusement à purifier votre cœur ; vous goûterez alors les douceurs & les consolations de la prière.

2°. Il est injuste de s'éloigner de la prière à cause du peu de goût qu'on y trouve, parce que ces dégoûts viennent du peu d'usage que nous avons de la prière : nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement. Premièrement, il n'y a que l'usage de la prière qui puisse dissiper ces nuages qui forment les dégoûts & les égaremens de nos prières. Secondement, les douceurs & les consolations de la prière, sont le fruit & la récompense de la prière même. Troisièmement, il n'en est pas de Dieu comme du monde ; le monde perd à être approfondi ; mais le Seigneur, il faut le connoître & le goûter à loisir, pour sentir

tout ce qu'il a d'aimable : c'est donc l'usage de la prière , tout seul , qui peut nous rendre aimable ce saint exercice. Mais , dit-on , comment trouver dans le monde le tems de faire un usage fréquent de la prière ? On ne manque pas de tems pour solliciter les graces de la terre , & on manque de tems pour demander le Ciel , appaiser la colère de Dieu , & attirer ses miséricordes éternelles ? Cela montre le peu de cas qu'on fait de son salut : car on ne peut point se sauver sans prier ; puisque un homme qui ne prie pas , est un homme qui n'est point chrétien , qui n'a point de Dieu , point de culte , point d'espérance , qui n'a pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle.

4°. Enfin , il est injuste de se dispenser de prier à cause des dégoûts qui accompagnent la prière , parce que ces dégoûts ne sont souvent qu'une épreuve , par laquelle Dieu veut purifier notre cœur : ainsi , loin de nous rebuter de ce que la prière nous offre de triste & de désagréable , nous devons y persévérer avec plus de fidélité , que si le Seigneur y répandoit sur nous des consolations sensibles & abondantes. Premièrement , parce que vous devez regarder vos dégoûts comme la juste peine de vos infidélités passées : vous vous êtes long-tems refusé à Dieu , malgré ses plus vives inspirations , il est juste qu'il vous laisse solliciter quelque tems avant de se donner à vous avec toutes les consolations de sa grace. Secondement , peut-être Dieu veut-il nous rendre par-là cet

exil & cet éloignement où nous vivons de lui plus haïssable. Troisièmement, peut-être veut-il vous inspirer plus de componction de vos crimes passés, en vous faisant sentir à tout moment l'opposition & le dégoût qu'ils ont laissé dans votre cœur, pour la vérité & pour la justice. Peut-être enfin par ces dégoûts, Dieu veut achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété.

LE VEND. DE LA I. SEMAINE.

Sur la Confession.

DIVISION. *Trois défauts qui rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles. I. Un défaut de lumière dans l'examen. II. Un défaut de sincérité dans la manifestation. III. Un défaut de douleur dans le repentir.*

I. PARTIE. L'aveuglement est de toutes les peines du péché la plus universelle; l'œil de la foi peut seul le dissiper: mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connoître. Or ce défaut de connoissance de soi-même qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, vient de trois sources.

1°. On ne s'examine pas avec assez de loisir, Toute la vie Chrétienne doit être un

examen continuel & une censure secrète de ses actions, de ses désirs, de ses pensées. Comme chaque instant voit naître en nous de nouvelles impressions : si nous nous perdons un moment de vûë, nous ne nous connoissons plus, & notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, & dont nous ne voyons jamais que la surface. C'est donc un abus de croire que pour porter au tribunal une connoissance exacte de soi-même, il suffise de donner quelques momens seulement à la révision de sa conscience ; la vigilance continuelle peut seule nous disposer à la confession de nos fautes. Aussi que voit-on tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne se connoissent pas, qui racontent l'histoire de leur vie & de leurs désordres, & qui ignorent celle de leur cœur ?

2°. Le second défaut des examens, c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés. S'examiner, c'est mettre d'un côté les maximes de Jesus-Christ, & de l'autre cette partie de notre vie que nous voulons connoître ; voir sur chaque action, ce que l'Evangile permet ou défend : or, à cette règle, chacun, dans la discussion de sa conscience, substitué les préjugés de son amour propre. Premièrement, sur la naissance ; la règle, c'est que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux grands & au peuple, l'élévation de la naissance ; loin d'être un privilège, est plutôt un obstacle, & par conséquent un malheur

par rapport au salut; le préjugé, c'est que plus la naissance est élevée, plus elle devient une prérogative qui dispense des devoirs. Secondement, sur les dignités; la règle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense & l'utilité des peuples; le préjugé, c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage, & non sur leur institution, & qu'on regarde l'abus qu'on en a toujours fait, comme des droits incontestablement attachés à ces charges. Troisièmement, sur l'ambition, la règle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut rendre notre exil trop aimable; le préjugé, c'est que l'ambition n'est qu'une émulation que la naissance donne, une inclination sage, sérieuse, & digne de la raison. Quatrièmement, sur les biens; la règle, c'est que les riches ne sont pas les maîtres absolus de leurs biens; le préjugé, c'est que les profusions que le revenu peut supporter, on ne les croit jamais excessives, ou que celles qui le sont, peuvent bien altérer nos affaires, mais ne touchent point la conscience. Cinquièmement, enfin sur les coutumes; la règle; c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jésus-Christ, & non sur les mœurs de notre siècle; le préjugé, c'est que tout ce que l'exemple public autorise ne peut être un crime.

3°. Le dernier défaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous les

devoirs, de pere de famille, de personne publique, de membre du corps des Fidèles : on ne connoît de soi que ses défauts personnels.

Que voit-on chaque jour dans les Tribunaux ? des personnes livrées à toutes les passions, & qui sont en peine de trouver des sujets d'accusation, tandis qu'une ame juste repasse dans l'amertume de son cœur les imperfections les plus légères que sa piété lui grossit, & craint toujours de ne se pas faire assez connoître. D'où vient cette différence ? c'est que l'un veille à la garde de son cœur, & s'examine sur les lumières de la foi ; & que l'autre plein des préjugés de son amour propre ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables, dont il ignore même l'étendue.

II. PARTIE. Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable ; & ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes, & que l'aveu de vos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise. J'avoue qu'il est rare de trouver de ces ames noires & maudites de Dieu, qui de propos délibéré viennent mentir au Saint-Esprit, & cacher au Prêtre les horreurs de leurs consciences ; mais il est des déguisemens d'une autre nature sur lesquels on se fait une sorte de conscience, qui ne laissent voir qu'à demi ce que l'on est, & qui découvrant le péché ; cachent pour ainsi dire le pécheur. Ce défaut de droiture & de sincérité dans le tribunal se trouve ;

1°. Dans les expressions qu'on adoucit & qu'on embarrasse. Le premier soin de la plûpart des pécheurs n'est pas de connoître leurs fautes ; c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connoître au Ministre qui doit les entendre ; l'arrangement des expressions fait toute leur étude. On passe rapidement sur les plaies les plus honteuses ; on tait les circonstances souvent plus honteuses encore que le crime même ; on substituë à un détail qui manifestoit trop ce que l'on est , des expressions vagues qui ne montrent jamais le fond du cœur. On s'accuse avec complaisance de certains défauts qui sont glorieux dans le monde. Enfin pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue & ancienne habitude , à chaque confession on cherche un nouveau témoin de ses foiblesses ; on les raconte comme des chutes nouvelles & arrivées depuis la dernière pénitence , & on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation qui réussit à se faire méconnoître. Or , outre que se confesser avec ces adoucissements & ces réticences , c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas ; outre cela , n'est-ce pas oublier que c'est à Jesus-Christ même que l'on parle , à Jesus-Christ témoin invisible de toute l'histoire secrète de notre vie , & qui dans le tems même que nous tâchons par tous nos déguisemens de nous dérober à ses yeux , nous dit comme autrefois un Prophète à cette Reine d'Israël , qui déguisée sous des habits empruntés

tés, avoit crû pouvoir être méconnu de l'Homme-Dieu, & tromper la lumière du ministère prophétique. *Quare aliam te esse simulas ?*

2°. Le second défaut se trouve dans les motifs & les principes des actions auxquels on ne remonte presque jamais. Comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres ; c'est-là qu'il faut remonter pour en connoître le mérite ou le défaut : il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit. C'est le cœur qui décide de tout l'homme, or c'est le cœur qu'on ne manifeste jamais au tribunal : on expose les actions sans entrer dans les motifs ; on raconte ses péchés, on ne découvre pas sa conscience. Aussi la confession de vos fautes achevée, votre Confesseur ne vous conçoit pas, & il faut qu'il devine l'état de votre ame.

3°. Enfin le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses, qu'on expose à son avantage ; ne voulant pas rompre avec les passions, on ne cherche qu'à les exposer dans un jour si favorable, que le Ministre de Jesus-Christ n'ose plus les condamner. Aussi au sortir du tribunal, sentez vous cette paix de conscience, qui est le fruit d'une confession sincère ? Quelle folie de souffrir toute la honte d'un aveu, & de vous priver des consolations d'un aveu sincère ; de venir vous déclarer pécheur, & de faire d'une déclaration si désagréable à la nature, le plus grand de tous vos crimes.

III. PARTIE. Toutes les autres dispositions dont on vient de parler, ne sont que les préparations extérieures de la pénitence: la douleur en est l'ame & la vérité. Or 1°. Cette douleur est un mouvement de la grace & non de la nature: il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes, soit une opération invisible de l'esprit de Dieu qui nous porte à détester tout ce qui a pû lui déplaire, & qu'il soit un commencement de nouvel amour qui nous rende le crime odieux. Le trouble de la plûpart des pécheurs, est un trouble d'amour propre, & auquel l'esprit de Dieu n'a point de part. Ce n'est pas que la même grace qui opère le repentir, n'opère aussi une confusion salutaire, & qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut: mais cette honte formée par la douleur, ne trouve son motif que dans la douleur même; ce n'est ni le jugement du Ministre de la confession, ni le mépris des hommes qui la forme dans notre ame, mais l'œil de Dieu qui la voit, & qui connoit toute l'ignominie de son état.

2°. Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines de l'enfer. Je fais que la crainte de ces abîmes de feu & de ces ténèbres éternelles, est un moyen de salut & un motif de componction que Jesus-Christ propose aux pécheurs, & que l'Eglise leur recommande: ce n'est donc pas la crainte des tourmens destinés à l'impie, que je veux exclure de

la véritable pénitence ; elle en est la préparation , quoiqu'elle n'en soit pas l'ame & le fond : mais c'est cette disposition criminelle où se trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal , lesquels sans un enfer & ses tourmens vivoient comme des athées , sans foi , sans conscience , sans sacremens , & qui dans le fond de leur cœur sont fâchés que Dieu soit juste , & qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Mais comme la méprise est ici aisée , si vous me demandez à quelles marques on peut discerner les vrais pénitens , je dis que la douleur des péchés renferme une résolution réelle & sincère de finir les désordres , & de commencer une vie sainte & chrétienne ; c'est ce qui est figuré dans la guérison de notre paralytique ; souhaitez-vous d'être guéri , lui demande J. C. ; *vis sanus fieri*. Or , lorsque vous venez aux pieds du Prêtre , êtes-vous de bonne-foi dans cette résolution ? pouvez-vous vous rendre ce témoignage , que vous voulez rompre tous les liens qui vous attachent au monde & à ses plaisirs criminels ? On ne vous demande pas si vous formez de ces propos vagues qui n'ont jamais de suite : mais si vous voulez vous convertir d'une volonté forte , pleine , sincère , qui produit déjà des larmes de pénitence , & ces préludes d'une conversion sincère , des combats , des agitations , des vues nouvelles , des démarches sérieuses & pénibles ; rap-

peliez-vous les conversions des pécherefes, des Saûls, des Augustins. Et ne dites pas que cette douleur cachée au fond de l'ame, n'est pas toujours sensible au cœur pénitent : un changement sincère prend sa source dans un amour vif, qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insçu de notre cœur même.

3°. Enfin, non-seulement la douleur de la pénitence est une résolution sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle qui prend d'abord des mesures solides de changement : or la principale est le choix d'un Ministre fidèle qui coopère avec Jesus-Christ à la guérison de votre ame ; c'est la suite de notre Evangile, qui nous fournit cette dernière réflexion : *Domine, hominem non habeo*. Avant de vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jesus-Christ, afin qu'il vous suscite un guide fidèle pour vous conduire dans la voie du salut : un Ministre plein de piété, d'expérience, de désintéressement, de zèle, de charité? Est-ce ce guide que vous cherchez? les plus inconnus, ceux que le hazard vous offre, vous leur ouvrez indifféremment les plaies de votre cœur. Voilà les sources les plus ordinaires de l'inutilité du Sacrement de pénitence.

Fin des Analyses.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur JOSEPH MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public; *Les Oeuvres de feu sieur Jean-Baptiste Massillon, Evêque de Clermont, son Oncle, contenant, ses Sermons pour l'Avent & le Carême, Mystères & Panégyriques, Oraisons funébres, Vêtures & Profession Religieuses Discours Synodaux & Mandemens, Conférences Ecclésiastiques, Paraphrases sur les Pseaumes, & quelques Discours détachés sur différens sujets;* s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, & reconnoître son zèle à procurer au Public une Edition exacte des Sermons dudit sieur Massillon, Evêque de Clermont, *dont jusqu'à présent il n'avoit paru que des impressions étrangères, renfermant des pièces tronquées, ou faussement attribuées à cet Auteur*: Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume. pendant le tems de vingt années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre

obéissance ; comme aussi à tous Imprimeurs ; Libraires & autres d'imprimer ou faire imprimer , vendre , faire vendre , & débiter à l'avenir aucune Edition desdits Ouvrages faite jusqu'à présent sans notre autorité , ni contrefaire lesdits Ouvrages , & d'en faire aucun extrait , sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation , correction , changemens ou autres , sans la permission expresse , & par écrit dudit sieur Exposant , ou de ceux qui aura droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , & de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit sieur Exposant , ou à celui qui aura droit de lui & de tous dépens , dommages & intérêts : A la charge que ces présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date desdites Présentes ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contrescel desdites Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 : qu'avant de l'exposer en vente les Manuscrits qui auront servi de copies à l'impression desdits Ouvrages , seront remis , dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau , Chancelier de France Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , le Sieur Daguesseau , Chancelier de France ; le tout à peine de nullité desdites Présentes : Du contenu desquelles , vous mandons & enjoignons de faire

jouir ledit Exposé & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le douzième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent quarante-quatre & de notre Règne le trentième. Par le Roi, en son Conseil.

SAINSON.

Je soussigné, reconnois avoir cédé à Messieurs la Veuve Estienne & Fils, & Jean-Thomas Hérisant, Libraires à Paris, mon droit au présent Privilège, suivant les conventions faites entre Nous. A Paris ce 16 Octobre 1744.

MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire.

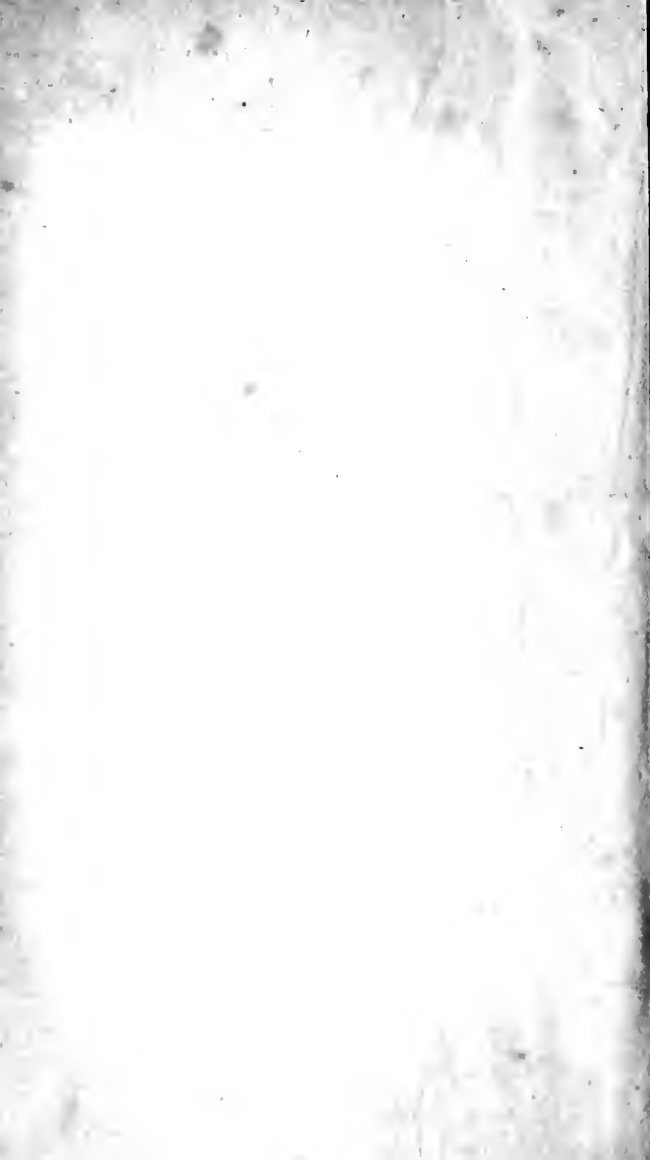
Registré ensemble la présente Cession, sur le Registre XI. de la Chambre-Royale & Syndicales des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 376. fol. 317, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 5 Novembre 1744.

VINCENT, Syndic.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils ;
Imprimeur de la Reine, 1747.







13.001. (no

